

50377
1993
207

50377
1993
207

UNIVERSITE DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE LILLE

N° d'ordre 1065 50

LE DIRE DE L'ÉVENEMENT (biographique)

par Michèle Leclerc-Olive

sous la direction de Claude DUBAR professeur à l'Université de Lille I

thèse de doctorat de Sociologie

(nouveau régime)



Jury : Daniel Bertaux, Josiane Boutet, Lise Demailly,
Claude Dubar, Vincent de Gaulejac

27 Janvier 1993

SCD LILLE 1



D 030 300740 2

50377
1993
207

50377
1993
207

UNIVERSITE DES SCIENCES ET TECHNIQUES DE LILLE

N° d'ordre 1065 50

A RETOURNER LE

02 MAI 1997

16 MAI 1997

L

MENT

sous la

Université de Lille I

LILLE

Jury : Daniel Bertaux, Josiane Boutet, Lise Demailly,
Claude Dubar, Vincent de Gaulejac

27 Janvier 1993

Cette recherche a été réalisée dans le cadre d'un congé d'enseignement que l'Education Nationale, et plus particulièrement l'Inspection Générale de Mathématiques ont bien voulu m'accorder. Qu'il me soit permis de leur adresser tous mes remerciements.

Que Monsieur B., Françoise C., Dolorès López de C. et Mathilde Y. sachent que sans eux ce travail n'aurait pu voir le jour et que les remerciements que je leur adresse, sont peu de chose en échange de ce qu'ils m'ont donné.

J'ai bénéficié tout au long de cette étude de l'aide attentive et des encouragements de mon directeur de recherche, Claude Dubar, à qui je tiens à exprimer ma profonde gratitude.

De nombreux amis, Nicole et Pierre Grégoire, Alain Lhomme en particulier, et d'anciens professeurs, notamment Michel Adam, ont eu la gentillesse de partager de longues conversations et de me donner de précieux conseils de lecture. Qu'ils en soient ici très vivement remerciés.

Je tiens à dire toute ma reconnaissance à Sylvie Engrand qui a accepté de relire ce travail et de me faire part de ses réflexions critiques.

Enfin, merci à Alain, Antoine et Nicolas pour leur patience affectueuse et leur aide à la réalisation matérielle de cette thèse.

à Michèle Rots

SOMMAIRE

INTRODUCTION	4
Introduction autobiographique	5
Problématique	7
Clarification terminologique	11
ETAT DES LIEUX	17
Trois segments d'existence	19
L'événement en sociologie	29
L'événement dans d'autres disciplines	45
Mathématiques	45
Théories sémantiques de l'action	50
Théorie narrative	57
Histoire	60
Psychanalyse	66
Pour un concept d'événement biographique	72
DISPOSITIF DE RECHERCHE	81
Le sujet et le destinataire	82
Le dispositif de recherche	88
Le protocole d'enquête	103
Conception de la publication	108
Une sociologie clinique	111
LE DIRE DE L'ÉVÉNEMENT (biographique)	114
Dire l'événement biographique	118
<i>Récit de Monsieur B.</i>	126
Analyse du récit	146

<i>Récit de Françoise C.</i>	166
Analyse du récit	182
<i>Récit de Dolorès López de C.</i>	204
Analyse du récit	223
<i>Récit de Mathilde Y.</i>	238
Analyse du récit	263
La contingence irréductible de l'événement biographique	287
EN GUISE DE CONCLUSION	294
Pour une définition empirique de l'événement biographique	295
Pour une causalité événementielle	305
La double complexité de l'événement biographique	309
OUVERTURES	318
L'événement biographique : objet de la modernité	319
Pour une théorie des catastrophes biographiques	327
BIBLIOGRAPHIE	331

INTRODUCTION

Introduction autobiographique

Acte I

Le choix d'un thème de recherche ou d'un objet de thèse n'est jamais complètement indépendant des interrogations qui taraudent le chercheur sur sa propre existence.

Le 18 décembre 1978 un incendie détruisait entièrement ma maison. Une catastrophe. Cet accident allait changer ma vie. Une thèse de Mathématiques, sur le point d'être achevée disparut avec l'ensemble de la bibliothèque. Ce n'était pas ma première thèse. Une autre thèse de Mathématiques, rédigée quelques années auparavant, était restée "sans soutenance" (en souffrance ?). J'augurai de ce second ajournement qu'il était préférable de ne pas s'obstiner et qu'il fallait quitter cette voie pour d'autres pistes moins hasardeuses. Je me souvins alors des multiples centres d'intérêts que j'avais laissés en friche à l'adolescence, poussée par les nécessités d'un engagement professionnel rapide. Et peu à peu, d'accident malheureux, cet incendie s'est transformé en début de renaissance. Le terme d'accident est sans doute impropre. Lorsqu'on examine ce qui a précédé cet incendie, on s'aperçoit même qu'il était peut-être prévisible. Acte manqué ? L'affaire reste indécidable. Pour en avoir refait cent fois le récit, pour avoir exploré méticuleusement mes

désirs et mes sentiments et les circonstances, aucune hypothèse ne peut être écartée. Il ne reste que la certitude d'un hasard qui fait sens.

Acte II

Quelques temps plus tard, je pris conscience, un jour, que l'histoire familiale, inaugurée en 1870 par une action exemplaire d'une arrière-grand-mère, était sur le point de disparaître, faute d'avoir été transmise et entretenue d'une génération à l'autre. Cent ans d'histoire d'une famille dont les conduites et la philosophie de l'existence ne peuvent se comprendre sans le geste fondateur d'une femme dont on n'a pas pris la peine de sauver l'histoire. Il était urgent d'interroger les mémoires et d'écrire la biographie de cette ancêtre et celles de ses descendants.

Mais cette histoire n'a pas été écrite. Je suis arrivée trop tard. Les mémoires dépositaires de tous ces trésors, trop âgées déjà pour se souvenir vraiment, trop discrètes autrefois pour en parler alors, étaient sur le point de se taire pour toujours. De ce rendez-vous irrémédiablement manqué avec ma propre histoire, j'ai gardé une attirance émue pour les mémoires anciennes, les mémoires en danger, et les paroles de ceux qui n'ont pas la parole¹.

Cette recherche, qui porte sur des biographies et leurs événements est secrètement reliée à ces deux marques biographiques.

Mais, si un accident et une histoire familiale permettent de comprendre les inclinations du chercheur, ils ne peuvent suffire à fonder le choix d'un objet de recherche .

¹ « Soy la boca de los que no tienen boca » . Ainsi commence un poème du poète péruvien, Manuel Scorza. Manuel SCORZA, *Poésie 1961-1970*, traduction de France Imbert et Michèle Leclerc-Olive, Belfond, 1991, p.14.

Problématique

Disons d'abord que, en dépit de l'impression que peuvent laisser les repères autobiographiques déposés en introduction, notre intérêt pour l'accidentel, l'incertitude, le hasard marque en réalité la continuité d'un parcours intellectuel qui, parti des modélisations mathématiques de processus stochastiques et de la philosophie des probabilités, se consacre aujourd'hui à la sociologie du changement social² et en particulier aux cheminements biographiques. Cette recherche, qui s'inscrit dans un programme plus vaste d'enquête sur l'aléatoire, comporte donc en pointillé une interrogation sur le hasard et la pertinence de schèmes explicatifs en termes de causalité proprement événementielle, mais ce n'est cependant pas le thème central de cette étude.

Les récits de vie et les théories de l'aléatoire ont en commun cette particularité que l' "événement" y occupe une position centrale tout en étant une catégorie peu thématifiée. Est-ce là une rencontre fortuite, un même terme désignant alors deux catégories d'objet largement indépendantes l'une de l'autre ? Vouloir répondre à cette question commande pour le moins d'interroger la notion dans le champ biographique.

Par ailleurs, tant les travaux sur les récits de vie que l'anthropologie contemporaine³ montrent que l'articulation du privé et du social est aujourd'hui l'un des enjeux majeurs des recherches sociologiques. Plus spécifiquement, on peut se demander ce qui constitue

² Cf. *Les origines du mouvement Tupaj Katari (mouvement paysan bolivien)*, 1988 puis *Les représentations de l'incertitude (chez les étudiants du Haut Enseignement Commercial)*, 1989, et une étude en cours sur la naissance d'organisations paysannes au Mali après l'ouverture démocratique de 1991.

³ Nous pensons par exemple aux travaux d'Olivier SCHWARTZ et à son ouvrage *Le monde privé des ouvriers* PUF 1990.

une biographie : Qu'est-ce-qu'une vie ? Une vie n'est-elle qu'une biographie ? L'événement nous semble un foyer exemplaire où on a des chances d'approcher au plus près cette articulation et de pouvoir aborder ces questions, bien que ce choix méthodologique ne laisse pas de poser des problèmes épistémologiques considérables, à commencer par les effets que l'enquêteur induit dans la construction même de l'objet.

La catégorie de l'événement, qui est à la fois une catégorie du récit et une catégorie ontologique, reste cependant trop vaste pour être opératoire. C'est en la spécifiant en termes d'événements marquants qu'une méthodologie appropriée a pu être développée.

Néanmoins, au début de ce travail, une autre catégorie disputait à celle de l'événement le rôle épistémologique majeur. Nous souhaitions explorer les effets heuristiques d'une importation de la notion de catastrophe⁴ dans le champ de la sociologie. Le choix méthodologique de ne pas imposer d'emblée ce terme aux personnes interrogées en l'introduisant dans le protocole d'enquête n'a pas empêché qu'il apparaisse spontanément dans les récits mais sans que nous réussissions à régler l'usage métaphorique qui en était fait avec le quasi-concept que nous avons pré-construit.

Nous n'avons pu ni réduire cette catégorie à celle d'événement biographique marquant plus aisée à construire, ni la délimiter de manière satisfaisante comme une sous-catégorie.

Il n'en demeure pas moins que ce thème ne s'est pas laissé résorber complètement et a continué de travailler souterrainement et en

⁴ Nous étions informée des divers usages de la théorie des catastrophes de René THOM dans les Sciences sociales et pensions que, pour le moins, une analyse critique de ces emprunts hâtifs s'imposait.

contrepoint notre réflexion tout au long de cette étude⁵ dont il constitue en quelque sorte un thème d'accompagnement.

Notre recherche, qui s'est donné comme tâche principale de construire un concept d'événement biographique marquant, a été orientée par une double hypothèse :

La première, que l'on peut qualifier d'hypothèse analytique et méthodologique, s'énonce en deux temps. D'abord, toute biographie comporte un certain nombre d'événements "marquants" qui sont des lieux privilégiés où s'articulent le vécu et les énoncés sur le vécu. Ensuite, à ce titre, le bon usage des biographies en sociologie recommande d'examiner celles-ci de préférence par le truchement de ces événements qui en ont balisé le parcours. Autrement dit, c'est dans la mise en relation des événements "importants" d'une biographie avec cette biographie prise dans sa totalité que celle-ci prend sens. Événements et biographie sont comme les deux éléments d'une planète double : le mouvement de l'une ne peut se comprendre sans en même temps comprendre celui de l'autre. La relation qui lie les événements "importants" d'une biographie et la biographie elle-même est à la fois concrète et symbolique.

La seconde hypothèse est d'ordre épistémologique.

L'événement biographique est un objet complexe, à l'articulation du biographique et du relationnel, du diachronique et du synchronique, du temporel et du structurel, du singulier et du monde, du syntaxique et du sémantique. C'est un lieu de convivialité pluridisciplinaire obligée.

Cette complexité fait de l'événement biographique un révélateur privilégié du lien social à deux niveaux. D'abord, il révèle le lien social dans sa spécificité socio-historique, par les modes propres d'articulation

⁵ Que des thèmes restés en contrepoint jouent cependant un rôle heuristique pourrait peut-être alimenter une réflexion épistémologique féconde.

du privé et du social "de la modernité" qu'il donne à voir. Ensuite, certains événements, parce qu'ils les transgressent, mettent au jour les conditions implicites requises pour qu'un tel lien puisse se constituer, révélant ainsi à quel point le lien social est à la fois fragile et vital et enfoui au plus profond de chacun d'entre nous. Le social et le plus structurel est aussi le plus intime et le plus émotionnel.

Clarification terminologique

La langue du sociologue s'enracine dans le langage commun. Avant d'interroger les disciplines scientifiques concernées par les événements biographiques, examinons les ressources du langage quotidien.

Que nous apprend le dictionnaire sur l' "événement" en général qui pourrait nous être utile pour notre enquête ?

Les acceptions récentes du terme "événement" varient d'un dictionnaire à l'autre. « Fait qui se produit » selon le Larousse, « Ce qui arrive et qui a quelque importance pour l'homme » selon le Robert par exemple . L'Encyclopédia Universalis en donne une définition plus sociologique:« C'est ce qui advient à une certaine date et dans un certain lieu » . Les écarts de sens sont symptomatiques de l'usage du terme "événement" qui ne désigne pas d'emblée quelque chose qui concerne l'homme ou l'observateur et font ressortir à la fois la richesse et l'ambiguïté de la notion. Le Robert, après avoir envisagé les diverses formes de réception de l'événement (heureux, imprévu, etc....) cite divers types d'événement : politique, diplomatique, historique. D'événement biographique, point. Il nous faudra donc construire une concept d' "événement biographique" sans pouvoir pendre appui sur une notion du sens commun.

Faute de définition première fournie par le dictionnaire, tournons-nous vers les étymologies. Nos mots, et en particulier les plus abstraits, sont édifiés sur des réalités lointaines mais dont nous pouvons retrouver les traces. Elles continuent d'agir et de modeler, à notre insu parfois, nos perceptions et nos représentations.

Etymologie

Nous n'avons pas les moyens de mener une enquête exhaustive et de reconstituer tout le lexique en rapport avec le mot-pivot de notre recherche. Mais les pistes ouvertes se révéleront fécondes.

Les romains disposaient de plusieurs verbes pour exprimer « il arrive » selon que « ce qui arrive » leur était favorable ou non.

Evenit : lorsqu'il arrive quelque chose d'heureux

Accidit : quand l'événement qui se produit est mauvais

Occurrit : lorsque ce qui arrive est neutre.

Les substantifs français qui en dérivent : événement, accident et occurrence ont gardé une trace de leur origine au niveau du sens commun. Sauf peut-être "événement" qui a perdu la connotation positive qu'il avait en latin. Si on regarde à présent les substantifs latins, on s'aperçoit que *eventus* signifie issue, résultat, dénouement, qu'on retrouve dans le sens ancien d' "événement" en français : « Fait auquel vient aboutir une situation. Résultat, fin. Dénoement d'une pièce de théâtre. » nous dit le Robert. L' "événement" s'oppose ainsi à l' "avènement" (dérivé d'*adventus*) en ce que le second a partie liée avec l'avenir. Outre le substantif "événement", *eventus* nous a légué également le terme "éventualité" qui dénote la contingence, le hasard, l'incertitude, le caractère hypothétique d'un fait. *Contingere* : échoir, tomber en partage, a aussi donné en espagnol "acontecimiento" qui veut dire événement. Alors qu'en latin, c'est le terme *fortuna* qui désigne le sort, le hasard. *Fortunas* : les hasards de la fortune, les circonstances

heureuses ou malheureuses. *Catastrophæ* désigne en général un retour de fortune et, plus spécifiquement, une péripétie au théâtre. Plus tard, au Vème siècle de notre ère il semble que ce terme ait aussi désigné un mouvement de conversion.

En grec, en revanche, *καταστροφή* (catastrophè) possède deux acceptions principales. D'une part, ce substantif exprime l'idée de renversement, qui, selon le contexte, se traduira par bouleversement ou ruine, ou bien par soumission voire conquête. Par ailleurs, il peut exprimer aussi l'idée de dénouement, ou de fin. C'est de ce sens que dérivent les diverses traductions de *καταστροφή* (catastrophè) allant de mort à dénouement de l'intrigue ou fin d'une pièce. Un événement fortuit se dit en grec *σύμπτωμα* (sumptoma)³. Symptôme est voisin de symbole. Ils expriment tous deux une rencontre qui permet au sens d'apparaître. Dans le symptôme (littéralement tomber ensemble), la rencontre est fortuite, alors que le symbole la produit (littéralement faire tomber ensemble).

Il faut également mentionner les deux termes grecs *τύχη* (tuchè) et *αὐτόματον* (automaton) dont la traduction varie suivant les auteurs. Aristote utilise le mot *τύχη* pour désigner la fortune, bonne ou mauvaise, la chance ou la rencontre accidentelle. Elle se distingue du hasard *αὐτόματον* en ce qu'elle donne l'apparence d'une finalité. L'exemple classique proposé par Aristote illustre clairement la différence entre fortune et hasard : « je me rends sur la place publique pour y faire des affaires et j'y rencontre celui que je souhaitais rencontrer, lui-même venu sans souhaiter me voir » . *Αὐτόματον* traduit parfois par "spontanéité" désigne tout ce qui se produit sans autre cause que lui-même.

³ Nous reprenons ici l'étude faite par Marie BALMARY dans son ouvrage *L'homme aux statues. Freud et la faute cachée du père*, Paris, Grasset, 1979, pp.24-25.

Enfin, le terme κρίσις (crisis) qui désigne une décision ou un jugement, nous rappelle que toute crise ou événement est aussi une sanction.

Nous trouvons là tout un réseau de significations anciennes que les mots actuels emportent avec eux, et dans lesquelles viendront s'enraciner les sens de l'événement dont notre étude témoignera : renversement de fortune, conversion (entendez nouvelle représentation du monde) , contingence, jugement et signe. Bon nombre des "ingrédients" de l'événement biographique sont en effet déjà là.

Oppositions

La lecture des textes scientifiques, et en particulier les travaux de sémantique révèlent des usages très variés de notre mot-pivot. Pour en rendre compte, nous proposons de faire l'inventaire des diverses oppositions dans lesquelles sont prises le terme "événement".

D'abord, événement s'oppose à fait. Mais l'opposition elle-même est inversée selon qu'elle se situe dans le langage courant ou que l'on adopte le point de vue logique et grammatical des théories sémantiques. Pour celles-ci, l'événement est identifié par un nom et le fait par une phrase⁴. L'événement se trouve alors dépouillé de toute propriété relationnelle alors que le fait peut quant à lui assumer l'événement complet, lié à l'agent, aux objets concernés et aux circonstances. Si nous voulions nous conformer à ces définitions , il faudrait alors que nous parlions de "fait biographique", ce qui va à l'encontre de l'usage courant qui veut qu'un fait soit ... "fait". C'est-à-dire qu'il s'apparente à quelque

⁴ Voir par exemple Jean-Luc PETIT, "La constitution de l'événement social" dans *L'événement en perspective*, Paris, EHESS, 1991, pp.10-11.

chose de fabriqué, à un objet qui se trouve à une certaine distance du sujet, qui, en tout cas, permet l'observation. Tel que nous l'utilisons quotidiennement, l'événement garde l'avantage de pouvoir évoquer tout à la fois un fait et sa réception par le sujet, voire de désigner un phénomène purement psychique : la métaphore "événement mental", bien qu'elle soit aventurée, témoigne au moins du large spectre de notre mot-pivot.

L'événement s'oppose par ailleurs à situation, contexte, circonstance. Il est ce qui fait irruption, discordance, qui introduit un changement, qui marque une discontinuité. Il est une partie saillante qui émerge d'une surface plane. "Faire événement", c'est précisément surprendre, déranger, déconcerter, étonner. Si on met l'accent sur le temps, entre la notion d'événement et celle de situation, on peut intercaler l'épisode — au sens où les médecins parlent d'épisode grippal par exemple —, qui exprime tout à la fois un changement par rapport à la situation initiale, un changement provisoire, mais qui dure un certain temps cependant.

Ensuite, on peut aussi opposer événement à éventualité comme on opposerait réel à virtuel ou possible, afin de penser des événements qui peuvent ne jamais se réaliser et, partant, de penser la réalité comme un possible réalisé.

Enfin, pour terminer ce paragraphe, une dernière opposition doit être mentionnée, qui ne sera pas examinée ici, parce qu'elle fera l'objet d'une étude particulière dans un prochain sous-chapitre. Nous voulons parler de la distinction événement / action. C'est la plus redoutable, car elle correspond à des réseaux sémantiques très largement indépendants (de très nombreux qualificatifs ne s'appliquent qu'à l'un des deux termes par exemple, et ils ne sont pas soumis au même régime de questions) mais, surtout, la tradition philosophique et sociologique a coutume de

les penser séparément. Ce qui ne manquera pas de nous poser un problème : les événements biographiques "enjambent" le plus souvent cette distinction.

Pour ce qui concerne notre travail, il nous faut distinguer "événement biographique" et "événement" de la biographie. La seconde catégorie est une catégorie beaucoup plus large que la première : elle englobe tout ce qui arrive dans une existence et son exploration est une régression à l'infini qui s'ouvre sur un abîme de détails. On est dans l'ordre du continu. Pour être parfaitement clair, il faudrait parler d'événement biographique "important", "marquant" ou "signifiant". Ce dernier qualificatif aurait l'avantage d'évoquer le terme "significant" anglais qui désigne à la fois quelque chose qui a de l'importance, qui est de "grande portée" d'une part et qui est chargé de sens d'autre part. Mais l'expression "événement biographique signifiant" n'est pas très heureuse. Finalement, à l'instar de l'événement historique, qui signifie d'emblée un événement d'une certaine importance, nous nous contenterons de l'expression "événement biographique" pour désigner les crises, les événements "critiques", les bifurcations d'un cheminement biographique, les tournants de l'existence.

ETAT DES LIEUX

Nous nous proposons de construire un concept d'événement biographique en essayant de faire converger deux approches. La première, plutôt théorique, s'appuiera sur les différentes approches de l'événement que l'on peut rencontrer tant en sociologie que dans des disciplines connexes. Le champ est vaste. Notre parcours ne sera pas exhaustif.

La seconde tentera d'élaborer ce qu'on pourrait appeler une définition empirique de l'événement biographique, c'est-à-dire des critères d'identification et d'individualisation de ceux-ci dans les documents biographiques dont nous disposons. Si la première partie de cette entreprise doit être engagée dès à présent, la seconde, en revanche, viendra conclure le chapitre de cette recherche consacré à l'analyse des récits proprement dits, c'est à dire celui qui a été intitulé "Dire l'événement".

Ces deux moments de la conceptualisation de l'événement biographique seront encadrés par une introduction et un retour critique. L'introduction consistera à examiner quelques exemples de segments d'existence pris dans la littérature qui permettront, d'une part de s'interroger sur les limites de ce que nous souhaitons voir couvert par le concept d'événement biographique et de l'autre, de nous interdire des simplifications ou des réductions trop radicales. Il s'agit d'éviter une conceptualisation trop pauvre, qui du coup cessera d'être discriminante (sur le mode, "tout est événement biographique") ou trop exigeante et partant trop éloignée du vécu. Tout comme l'approche empirique, le retour critique ne pourra évidemment être traité qu'en fin de parcours et constituera la conclusion de ce travail.

Trois segments d'existence

Nous avons choisi de donner la parole à trois écrivains, Jean-Paul Sartre, Roland Barthes et Fritz Zorn, et d'extraire d'une de leurs œuvres quelques fragments relatifs à un événement de leur propre biographie ou de celle d'un ami proche. On découvrira ainsi successivement la condamnation d'un adolescent, la rencontre amoureuse et la maladie.

« J'ai décidé d'être ce que le crime a fait de moi »

Jean-Paul Sartre

Jean Genet . « Un accident l'a buté sur un souvenir d'enfance et ce souvenir est devenu sacré ; dans ses premières années, un drame liturgique s'est joué, dont il a été l'officiant : il a connu le paradis et l'a perdu, il était enfant et on l'a chassé de son enfance. (...) Genet porte en son cœur un vieil instant qui n'a rien perdu de sa virulence, vide infinitésimal et sacré qui termine une mort et commence une horrible métamorphose. Voici l'argument de ce drame liturgique : un enfant meurt de honte, surgit à sa place un voyou ; le voyou sera hanté par l'enfant¹. » C'est ainsi que débute l'introduction magistrale de Sartre aux œuvres complètes de J. Genet.

Enfant de l'assistance publique, celui-ci est confié à l'âge de sept ans à des paysans du Morvan. Bon élève, respectueux, « sage comme une image, Monsieur le Curé dit que c'est une nature religieuse. » Chez ces propriétaires fonciers qui l'ont accueilli, "être" c'est "avoir". Pour Genet, à

¹ J.P. SARTRE, *Saint Genet comédien et martyr*, Paris, Gallimard, 1952.

qui la possibilité d' "être" sur le mode "être le fils de" est à jamais interdite, "avoir" ne serait-il pas le seul moyen d' "être" ? Quelques petits vols d'abord, chez ses parents adoptifs, puis chez les voisins.

« L'enfant jouait dans la cuisine (...) A présent il n'y a plus personne dans la pièce : une conscience abandonnée reflète des ustensiles. Voici qu'un tiroir s'ouvre ; une petite main s'avance...

Pris la main dans le sac : quelqu'un est entré qui le regarde. Sous ce regard l'enfant revient à lui. Il n'était encore personne, il devient tout à coup Jean Genet. Il se sent aveuglant, assourdissant : il est un phare, une sonnette d'alarme qui n'en finit pas de carillonner. *Qui* est Jean Genet ? Dans un moment tout le village le saura... Seul, l'enfant l'ignore (...) Une voix déclare publiquement : « Tu es un voleur. » Il a dix ans.

Cela s'est passé ainsi ou autrement. Selon toute vraisemblance il y a eu des fautes et des châtements, des serments solennels et des rechutes. Peu importe : ce qui compte, c'est que Genet a vécu et ne cesse de revivre cette période de sa vie comme si elle n'avait duré qu'un instant². » *Un instant fatal*. « Cet instant du réveil : l'enfant somnambule ouvre les yeux et s'aperçoit qu'il vole. On lui découvre qu'il est un voleur et il plaide coupable, écrasé par un sophisme qu'il ne peut pas réfuter : il a volé, il est donc voleur : quoi de plus évident ? Ebahi, Genet considère son acte, le retourne sous toutes les faces ; il n'y a pas de doute : c'est un vol. Et le vol est un délit, un crime. Ce qu'il *voulait*, c'était voler ; ce qu'il *faisait*, c'était un vol ; ce qu'il *était* : un voleur. Une voix timide proteste encore en lui : il ne *reconnait* pas son intention. Mais bientôt la voix se tait : l'acte est si lumineux, si nettement défini qu'on ne peut se tromper sur sa nature. Il essaie de revenir en arrière, de se comprendre : mais il est trop tard ; il ne se retrouve plus. Ce présent éblouissant d'évidence confère sa signification au passé : Genet *se rappelle* à présent qu'il a cyniquement décidé de voler. Que

² *Ibid.* pp. 26-27.

s'est-il produit ? Presque rien en somme : une action entreprise sans réflexion, conçue et menée dans l'intimité secrète et silencieuse où il se réfugie souvent, vient de *passer à l'objectif*. Genet apprend ce qu'il est *objectivement*. C'est ce *passage* qui va décider de sa vie entière³. »

Genet est un voleur : voilà sa vérité, son essence éternelle. Laissons une nouvelle fois la parole à J.P.Sartre : « Le regard des adultes est un *pouvoir constituant* qui l'a transformé en *nature constituée*. A présent, il faut vivre ; au pilori, le cou dans un carcan, il faut encore vivre : nous ne sommes pas des mottes de terre glaise et l'important n'est pas ce qu'on fait de nous mais ce que nous faisons nous-même de ce qu'on a fait de nous. Par l'option qu'ils ont prise sur son être les honnêtes gens ont mis un enfant dans la nécessité de décider prématurément de lui-même ; on devine que cette décision sera capitale. Oui : il *faut* décider ; se tuer c'est décider encore. Il a choisi de vivre, il a dit contre tous : je serai le Voleur. J'admire profondément cet enfant qui s'est *voulu* sans défaillance à l'âge où nous n'étions occupés qu'à bouffonner servilement pour plaire. Une volonté si farouche de survivre, un courage si pur, une confiance si folle au sein du désespoir porteront leur fruit : de cette résolution absurde naîtra vingt ans plus tard le poète Jean Genet.

Donc il a choisi le pire : il n'avait pas d'autre choix. Sa vie est toute tracée : ce sera le voyage au bout du malheur. Il écrira plus tard : « J'ai décidé d'être ce que le crime a fait de moi. » Puisqu'il ne peut échapper à la fatalité, il sera sa propre fatalité ; puisqu'on lui rend la vie invivable il vivra cette impossibilité de vivre comme s'il l'avait créée tout exprès pour lui-même, épreuve particulière à lui seule réservée. Il veut son destin ; il tâchera de l'aimer⁴. » C'était un être *en soi et pour autrui*, qui, par sa décision, « décision courageuse qui transforma la catastrophe en un choix⁵ », se fait

³ *Ibid.* p. 27.

⁴ *Ibid.* p. 63.

⁵ *Ibid.* p. 130.

un être *pour soi*. « Son aventure, c'est d'avoir été *nommé* : il en est résulté une métamorphose radicale de sa personne et de son langage. Par cette nomination cérémonieuse qui le transformait à ses propres yeux en *objet sacré* on donnait le départ à cette lente progression qui fera de lui un jour un "Prince des Voleurs" et un poète⁶. »

Rencontre amoureuse

Roland Barthes

« Comme Récit (Roman, Passion), l'amour est une histoire qui s'accomplit, au sens sacré : c'est un *programme*, qui doit être parcouru. Pour moi, au contraire, cette histoire a *déjà eu lieu* ; car ce qui est événement, c'est le seul ravissement dont j'ai été l'objet et dont je répète (et rate) l'après-coup. L'énamoration est un *drame*, si l'on veut bien rendre à ce mot le sens archaïque que Nietzsche lui donne : "Le drame antique avait en vue de grandes scènes déclamatoires, ce qui excluait l'action (celle-ci avait lieu *avant* ou *derrière* la scène)." Le rapt amoureux (pur moment hypnotique) a lieu *avant* le discours et *derrière* le proscenium de la conscience : l' "événement" amoureux est d'ordre hiératique : c'est ma propre légende locale, ma petite histoire sainte que je me déclame à moi-même, et cette déclamation d'un fait accompli (figé, embaumé, retiré de tout faire) est le discours amoureux⁷. »

« Bien que le discours amoureux ne soit qu'une poussière de figures qui s'agitent selon un ordre imprévisible à la manière des courses d'une mouche dans une chambre, je puis assigner à l'amour, du moins

⁶ *Ibid.* p. 57.

⁷ R. BARTHES, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil, 1977, pp. 109-111.

rétrospectivement, imaginativement, un devenir réglé : c'est par ce fantasme *historique* que parfois j'en fais : une aventure. La course amoureuse paraît alors suivre trois étapes (ou actes) : c'est d'abord, instantanée, la capture (je suis ravi par une image) ; vient alors une suite de rencontres (rendez-vous, téléphones, lettres, petits voyages), au cours desquelles j' "explore" avec ivresse la perfection de l'être aimé, c'est-à-dire l'adéquation inespérée d'un objet à mon désir : c'est la douceur du commencement, le temps propre de l'idylle(...) Ni l'un ni l'autre ne se connaissent encore. Il faut donc se raconter : « Voici ce que je suis. » C'est la jouissance narrative, celle qui tout à la fois comble et retarde le savoir, en un mot, *relance*. (...) Dans la rencontre, je m'émerveille de ce que j'ai trouvé quelqu'un qui, par touches successives et à chaque fois réussies, sans défaillance, achève le tableau de mon fantasme ; je suis comme un joueur dont la chance ne se dément pas et lui fait mettre la main sur le petit morceau qui vient du premier coup compléter le puzzle de son désir. C'est une découverte progressive (et comme une vérification) des affinités, complicités et intimités que je vais pouvoir entretenir éternellement (à ce que je pense) avec un autre, en passe de devenir, dès lors "mon autre" : je suis tout entier tendu vers cette découverte (j'en tremble), au point que toute curiosité intense pour un être rencontré vaut en somme pour de l'amour (...) . A chaque instant de la rencontre je découvre un autre moi-même (...) . Lorsque Bouvard et Pécuchet se rencontrent, (...) c'est, on s'en doute, une vraie scène d'amour. La Rencontre fait passer sur le sujet amoureux (déjà ravi) l'étourdissement d'un hasard surnaturel : l'amour appartient à l'ordre (dionysiaque) du Coup de dés.

Ce temps heureux prend son identité (sa clôture) de ce qu'il s'oppose (du moins dans le souvenir) à la "suite" : "la suite" , c'est la longue traînée des souffrances, blessures, angoisses, détresses, ressentiments, désespoirs, embarras et pièges dont je deviens la proie (...) .

Plus tard dans le souvenir, le sujet ne fera qu'un moment des trois moments de la course amoureuse ; il parlera du "tunnel éblouissant de l'amour"⁸.

L'atopie de l'amour, le propre qui le fait échapper à toutes les dissertations, ce serait qu'en dernière instance il n'est possible d'en parler que selon une stricte détermination allocutoire ; qu'il soit philosophique, gnomique, lyrique ou romanesque, il y a toujours, dans le discours sur l'amour, une personne à qui l'on s'adresse (...)⁹.

« le cancer est une maladie de l'âme »

Fritz Zorn

« Cela dit, la question du cancer se présente d'une double manière ; d'une part c'est une maladie du corps, dont il est probable que je pourrai prochainement mourrir, mais peut-être aussi puis-je la vaincre et survivre ; d'autre part, c'est une maladie de l'âme, dont je ne puis dire qu'une chose : c'est une chance qu'elle se soit déclarée. Je veux dire par là qu'avec ce que j'ai reçu de ma famille au cours de ma peu réjouissante existence, la chose la plus intelligente que j'aie faite, c'est d'attraper le cancer¹⁰. (...) Si je considère le déroulement de ma vie, il s'en dégage une logique catastrophique : la névrose de mes parents est cause de ma propre névrose ; ma névrose est cause du tourment de toute ma vie ; mon tourment est cause que j'ai contracté le cancer et le cancer est, finalement, la cause de ma mort. Ce n'est pas une histoire réjouissante, mais elle est claire¹¹. (...) Ce n'est pas dans un

⁸ *Ibid.*, pp. 233-234.

⁹ *Ibid.*, p. 88.

¹⁰ Fritz ZORN, *Mars*, Paris, Gallimard, 1980, Folio, p. 33.

¹¹ *Ibid.*, p. 246.

monde malheureux que j'ai grandi mais dans un monde menteur . (...) Tout devait être harmonieux (...) . Tout devait être sans problème (...) ¹².

Quand le cancer se fut définitivement déclaré, il me parut évident qu'il correspondait très exactement à la forme et à la nature de ce à quoi je m'étais attendu. Je savais que ce n'était pas justement cet hiver que par hasard j'avais contracté le cancer mais que j'étais déjà malade depuis de très nombreuses années et que le cancer ne constituait que le tout dernier maillon d'une longue chaîne ou, si l'on veut : la pointe de l'iceberg ¹³. (...) La dépression était faite d'une grisaille étouffante, imprécise et omniprésente ; le nouvel état (le cancer) est d'une transparence glaciale et claire comme le cristal ¹⁴.

Si je guéris, alors mon idée initiale de mort et de résurrection deviendra vérité. Alors on pourra dire qu'en un certain sens symbolique — disons au cours des deux dernières années — je suis effectivement mort et que je peux renaître à une vie nouvelle (...). Néanmoins, si je meurs avant d'être guéri, alors je n'aurai pas cette chance. Alors mon mal m'aura tout bonnement anéanti sans que j'aie jamais eu l'occasion de connaître un autre aspect de la vie que l'anéantissement ¹⁵. »

Un peu plus tard, F.Zorn écrit : « Il y a quelque temps, j'ai écrit l'histoire de ma maladie avec l'espoir plus ou moins net qu'une récapitulation et une confrontation avec mon passé pourraient apporter une certaine distanciation ou peut-être même me permettraient de surmonter ce passé. C'est le contraire qui s'est produit. Depuis que je m'en suis occupé de plus près, la souffrance que j'éprouve face à mon histoire se jette sur moi avec une violence nouvelle et qui n'a jamais atteint un tel

¹² *Ibid.*, p. 36-37.

¹³ *Ibid.*, p. 188.

¹⁴ *Ibid.*, p. 218.

¹⁵ *Ibid.*, p. 215.

degré. La rédaction de mes souvenirs ne m'a pas apporté le calme, mais au contraire une agitation et un désespoir accrus.

La maladie d'âme n'est plus une dépression qui accompagne et empoisonne ma vie officielle, elle est à présent un feu dévorant où tout se consume et c'est ma vie extérieure qui maintenant marche à son côté, mon métier, mes amis, mon cancer. (...) Il doit m'apparaître à l'évidence que mon état physique s'est subitement aggravé. La petite tumeur cancéreuse que j'avais au cou il y a deux ans et demi et qui essaimait un peu dans cette région est devenue un cancer généralisé : le corps entier est dévoré par le cancer¹⁶.

Ces réactions du corps n'ont en soi rien de rationnel ; elles ne mènent à rien, elles n'ont aucun but, simplement elles ont lieu. L'histoire de ma vie, elle non plus, ne mène à rien et n'a aucun sens, simplement elle a lieu ; c'est justement ce qui caractérise toutes les histoires, qu'elles ne font justement rien d'autre qu'avoir lieu, peu importe qu'elles soient réjouissantes ou non.

Mon histoire est peu réjouissante. Je l'écris tout de même ou mieux, c'est justement pour cela que je l'écris. J'ai décidé de tout écrire, et je trouve que c'est très bien ainsi. Quand on est battu, on crie. Crier aussi est irrationnel, cela ne sert à rien non plus et cela n'a pas de sens, mais c'est plus ou moins dans l'ordre des choses que l'on réponde aux coups reçus par des cris. C'est tout bonnement ainsi. C'est pourquoi, aussi, c'est bien pour moi que j'écrive mon histoire¹⁷. »

Il ne s'agit pas d'analyser ici ces trois événements biographiques. Ils sont destinés pour l'instant à rester à l'horizon de notre travail. Nous ferons

¹⁶ *Ibid.*, p. 229-230.

¹⁷ *Ibid.*, p. 231.

cependant deux remarques qui naissent de leur rapprochement, avant de passer au paragraphe suivant.

La première pour souligner le lien intime qui est établi dans chaque cas entre l'événement et le passage à l'écriture ou tout au moins à une "jouissance narrative". Quid des événements biographiques marquants qui restent interdits d'écriture voire de parole ?

La seconde pour engager une réflexion sur le rapport entre temps et événements biographiques. Dans les deux premiers exemples, le temps opère un travail de condensation, qui renforce l'idée selon laquelle un trait constitutif de l'événement est son caractère saillant. Selon la définition de Donald Davidson¹⁸, un événement est une "occurrence incidente". Le "radicalement nouveau" de la rencontre amoureuse pourrait justifier pareille formulation, à condition toutefois de l'identifier à la seule "capture"¹⁹. L'événement fondateur de la biographie de J. Genet ne semble posséder une incidence imprévisible et tranchante que dans la construction de l'après-coup. Ce qui n'enlève rien à l'importance de ce trait mais qui la déporte du champ du réel qui fait brutalement irruption, vers celui de la représentation qu'on s'en donne.

C'est également pour interroger la détermination temporelle de l'événement qui a priori semble s'imposer que nous nous sommes tournés vers F. Zorn. Le fait d' "être malade" est-il encore un événement biographique si on inclut dans ce concept une dimension d'instantanéité (vraie ou reconstruite) ?

Ces fragments veulent créer une atmosphère. Ils n'anticipent pas une conceptualisation qui justifierait après-coup le bien-fondé de leur

¹⁸ Donald DAVIDSON *Essays on Actions and Events* Clarendon Press 1980

¹⁹ Mais la rencontre amoureuse semble justement être celui qui plus que tout autre échappe à la juridiction d'une théorie de l'événement, telle qu'elle est classiquement conçue, où le maître-mot des schèmes explicatifs est la notion de cause !

présence dans cette étude. Nous attendons d'eux qu'ils nous rappellent à l'ordre, devant les tentations faciles de succomber à une schématisation dangereusement simplificatrice au moment de la conceptualisation de l'événement biographique.

L'événement en sociologie

La notion d'événement appartient à la fois au vocabulaire des narrateurs et à celui du chercheur. Très fréquemment un récit de vie est caractérisé comme étant un enchaînement d'événements. Cependant, nous travaillons le plus souvent avec un concept naïf ou non critique de l'événement²⁰. Le concept d'événement est en fait ce qu'on pourrait appeler après M.E.Finck, un concept "opératoire" par opposition aux concepts "thématiques" dans lesquels « la pensée fixe et conserve ce qu'elle a pensé²¹ ». Finck précise ce qu'il entend par là : dans la formation des concepts thématiques, les penseurs créateurs utilisent d'autres concepts, d'autres modèles de pensée. Ils opèrent avec des schèmes intellectuels qu'ils ne conduisent pas jusqu'à une fixation objective.(...) Une compréhension conceptuelle se meut dans un champ conceptuel, dans un milieu conceptuel, qu'ils ne peuvent eux-mêmes avoir sous les yeux. (...) La force éclairante d'une pensée se nourrit de ce qui demeure dans l'ombre de la pensée. Dans une réflexivité très poussée, agit toujours une immédiateté²². » La notion d'événement semble être pour le sociologue un de ces termes qui, conceptualisé ailleurs — peut-être — n'en demeure pas moins dans son champ lexical comme un terme de base, non défini, dont le sens va apparemment de soi.

²⁰ Louis QUERE "Événement et temps de l'histoire" dans *L'événement en perspective*, Paris, EHESS, 1991, pp. 263-281.

²¹ M. E. FINCK "Les concepts opératoires dans la philosophie de Husserl" dans *Husserl, Cahiers de Royaumont, Philosophie n°3*, Paris, Editions de Minuit, 1959, pp. 214—230.

²² *Ibid.*

L'événement constitue ainsi parfois le dernier "atome" d'un enchaînement de propositions où les énoncés relatifs aux événements viennent se refermer sur eux-mêmes. Ce qui donne des phrases quasiment tautologiques comme celle-ci : « Ce n'est que lorsque les accidents familiaux se traduisent par des changements dans les conditions sociales du groupe familial, susceptibles de modifier l'univers des possibles, qu'ils peuvent alors infléchir durablement les itinéraires sociaux. » Autrement dit, les accidents familiaux risquent de jouer un rôle dans l'orientation d'une vie s'ils sont de nature à modifier les trajectoires possibles ! Ou : un accident n'est important que s'il peut vraiment changer quelque chose dans la vie de l'individu.

Dans les récits biographiques les événements sont le plus souvent des moments intermédiaires, des moments de "bifurcations". Mais, comme le soulignent F. de Conninck et F. Godard, « la bifurcation reste une boîte noire²³. » La façon dont ces événements "travaillent" la biographie n'est pas élucidée ou rarement.

Parfois même, les dispositifs de recherche visent délibérément à les éviter. J. Penneff, par exemple, recommande de ne retenir comme autobiographies que les récits soutendus par une "logique", recueillis auprès d'un narrateur capable d'un certain "détachement", ce qui n'est possible qu'« en l'absence de problèmes cruciaux ». Il faut que le narrateur soit à même de faire un « exposé et la démonstration des raisons de ses choix et de ses comportements²⁴ ». On ne peut mieux dire qu'on évitera les biographies marquées par des événements dont l'interprétation risque de s'avérer difficile.

²³ Frédéric DE CONNINCK, Francis GODARD, "L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité", Paris, *Revue française de Sociologie*, XXXI, 1989, pp. 23-53.

²⁴ Jean PENNEFF, *La méthode biographique*, Paris, Armand Colin, p. 104. Il y est de plus souligné que « se prendre pour sujet d'histoire » n'est pas évident et « qu'une telle décision ne peut être le fait que d'un individu doué d'une réelle capacité à la communication avec un intellectuel ».

Il y a d'importantes exceptions cependant. L.Quéré cite l'œuvre de G.H.Mead qui « contient des développements précieux sur la constitution de l'événement, qu'il soit "émergent" ou passé, à l'entrecroisement des dimensions temporelles de l'expérience. »

Citons pour notre part Erving Goffman qui, à partir du concept de "face" traite des "incidents" qui ne manquent pas de survenir dans les situations d'interaction où à chaque instant on peut "perdre la face", où il faut "faire face" etc... Il convient, selon Goffman, de « considérer ces événements comme un objet d'étude en soi » et de « poser en hypothèse qu'une étude convenable des interactions s'intéresse, non pas à l'individu et à sa psychologie, mais plutôt aux relations syntaxiques qui unissent les actions des diverses personnes mutuellement en présence²⁵ » .

Dans toute situation d'interaction, toute rencontre, chaque personne s'attend à certains comportements de la part des autres et cherche à donner une certaine image de soi. Il s'ensuit en général un effort réciproque pour maintenir ces conditions tacites de l'interaction que Goffman appelle *l'équilibre rituel*. Dans ce contexte, chaque message est un danger possible pour cet équilibre ; un incident, une maladresse peut être à l'origine d'une brusque rupture d'équilibre où chacun essaie de *garder la face*. L'extrême embarras chez les autres et chez soi-même se reconnaît à des signes objectifs du trouble émotionnel (bredouillement, rougeur...). Les rencontres peuvent être de nature très variée (nombre de personnes, publiques ou privées, niveau institutionnel...) mais il n'en est aucune, semble-t-il, qui ne puisse devenir embarrassante pour un ou plusieurs participants et qui ne puisse être le lieu d'un incident ou d'une fausse note. En général le désir de chacun de sauvegarder l'équilibre rituel est à l'origine de divers comportements, gestes ou paroles visant à

²⁵ Erving GOFFMAN, *Les rites d'interaction* Paris, Editions de Minuit, 1974, p. 7-8.

rétablir les conditions de l'interaction. La personne embarrassée peut être celle qui est à l'origine de l'incident ou non. Il se peut que l'incident soit clos pour elle une fois la situation rétablie. Il se peut aussi qu'un malaise reste en suspens. Que se passe-t-il alors pour la personne embarrassée ? Goffman ne nous en parle pas vraiment. L'incident peut n'être *sanctionné* que de manière différée, lors du réexamen qu'elle en fera, seule ou avec une tierce personne. Selon l'intensité de l'événement, une sanction définitive sera plus ou moins tardive, demandera de réévaluer plus ou moins profondément les représentations de soi et des autres.

Au demeurant, Goffman ne s'intéresse pas qu'aux "petits" incidents. Il appelle *fatalité* les moments critiques où "se joue" l'existence. « L'individu est toujours exposé d'une certaine façon, du fait des conjonctures fortuites, de la vulnérabilité de son corps, et de la nécessité de préserver les convenances. Ce sont là les sources de la fatalité dont nous prenons conscience, naturellement, lorsqu'arrive un accident, événement imprévu et impersonnel aux résultats désastreux²⁶ ». Une activité est *fatale* si elle est "problématique" et si elle "tire à conséquence". Le plus souvent ces deux caractéristiques ne sont pas réunies. Pendant les "temps morts" de son existence, un individu peut se consacrer à des activités qui ne risquent pas de compromettre sa situation et qui peuvent être problématiques (jouer aux échecs) ou non (lire une revue). A l'opposé du temps mort, on trouve le temps plein, le monde du travail sérieux et collectivement organisé. Une telle activité tire bien à conséquence, mais étant bien dirigée, elle n'a rien de problématique. Donc, en général les activités d'un individu ne sont guère mouvementées. De toute façon, « l'individu s'efforce lucidement de

²⁶ *Ibid.*, p.139.

réduire autant qu'il peut l'agitation, la fatalité de sa vie²⁷ ». «Lorsqu'un événement fâcheux vient troubler une tranquillité espérée, et déborde les limites du présent pour entacher l'avenir, l'individu atteint souffre d'une double perte : il a perdu son état initial, et aussi, à ses propres yeux et à ceux d'autrui, sa réputation de personne capable de montrer le contrôle intelligent, le "soin" qui permet aux gens raisonnables de réduire le danger et d'éviter le remords²⁸. »

Si nous retiendrons l'idée de Goffman selon laquelle, en étant victime d'un accident, aussi fortuit soit-il, un individu subit un double préjudice, ou plutôt doit affronter un double problème (celui posé par l'événement lui-même d'une part, et la nécessité de recomposer une relation aux autres d'autre part), nous aurons plus de mal à le suivre lorsqu'il affirme que la nature de cette relation aux autres est uniquement affaire de "réputation" face aux gens "raisonnables" capables, eux, de "réduire le danger". Les autres et l'environnement ne seraient que menaces contre lesquelles l'individu doit se "défendre". Par ailleurs, si les individus sont en permanence en situation d'interaction, c'est davantage en termes de comportement que de communication et d'interprétation que les interactions sont décrites et analysées. Ce qui conduit Bernard Conein, par exemple, à parler de l' "interactionnisme naturaliste" de Goffman²⁹. Ensuite seul le temps comme présent "court" dynamise les situations décrites. Si bien que finalement l'événement biographique est plus traité comme phénomène relativement isolé que comme élément constituant d'une biographie prise dans sa totalité.

²⁷ « La solution est calviniste : une fois que l'individu a réparti ses activités journalières entre les activités qui n'ont pas d'effets et celles qui contribuent, mais peu, à son avenir, il ne peut plus rien lui arriver de grave . », *Ibid.*, p. 144.

²⁸ *Ibid.*, p. 144-145.

²⁹ Bernard CONEIN, " L'éthologie cognitive de D.Dennett", dans *Les formes de l'Action*, Paris, EHESS, 1990, p. 135.

A sa manière, l'ethnométhodologie a également une théorie de l'événement, mais davantage de l'événement social que biographique. En visant le mode dynamique de constitution de l'événement³⁰, Garfinkel, par exemple, postule « l'accountability (descriptibilité) essentielle de tout événement social en vertu de laquelle rien ne saurait faire occurrence dans l'interaction sociale, qui ne soit immédiatement dicible et communicable. Cette possibilité du compte-rendu n'est pas contingente pour l'événement, elle est fondatrice³¹. » Mais ces auteurs ne se sont guère intéressés aux événements pris dans une histoire. Ils considèrent en effet que le sens d'un événement est entièrement indexical et que lorsqu'on cherche à expliquer le sens d'un événement "après-coup", on ne fait que manifester le sens de la situation ultérieure d'explication. Il nous semble effectivement que la situation qui entoure l'évocation d'un événement donne l'éclairage qui le met en relief . Mais lorsqu'on s'intéresse aux événements biographiques comme "moments importants" d'une existence, ceux-ci, bien qu'éclairés par la situation actuelle, sont aussi mis en rapport les uns avec les autres. Ainsi, quelque chose est visé qui est un enchaînement, des connexions entre ces événements, qui, de ce fait ne sont plus exclusivement rapportés à la situation présente. Les exemples que nous aurons l'occasion d'analyser montreront clairement qu'un événement biographique (ou une succession d'événements) peut ne prendre sens que dans un regard d'après-coup, par rapport à l'ensemble d'un parcours ou grâce à un événement ultérieur et que certains événements, contrairement à l'affirmation selon laquelle « rien ne saurait faire occurrence dans

³⁰ Garfinkel a par exemple analysé les conversations qui ont conduit J. Cocke et M. Disney à la découverte du pulsar optique en Janvier 1969. L'objet "pulsar" apparaît ainsi en quelque sorte comme le "produit" d'interactions langagières.

³¹ Jean-Luc PETIT, "La constitution de l'événement social", dans *L'événement en perspective*, Paris, EHESS, 1991, pp. 9-38.

l'interaction sociale qui ne soit immédiatement dicible et communicable » , sont, de fait, "difficiles à dire" voire innommables.

Pour Peter Berger et Thomas Luckmann, la vie quotidienne s'organise aussi principalement autour du "ici" de mon corps et du "maintenant" de mon présent. Mais ce "ici et maintenant" n'épuise pas la réalité de la vie quotidienne qui « embrasse aussi des phénomènes qui ne sont pas présents³² ». La structure temporelle de la vie quotidienne se présente comme une facticité avec laquelle il faut compter (avec laquelle il faut essayer de synchroniser ses propres projets), qui impose des contraintes à l' "agenda" de chaque jour, mais qui s'impose aussi comme un tout par rapport auquel ma biographie est située : je suis née après la guerre 39-45, je n'ai pas vécu la guerre d'Algérie etc... « L'horloge et le calendrier assurent, en effet, que je suis "un homme de mon temps". » Tout événement biographique est à la fois un événement dans "mon" temps et dans "le" temps.

Comment se constitue et se conserve la réalité de la vie quotidienne ? « Le plus important véhicule de la conservation de la réalité est la conversation³³. » Et ce, dans les situations d'interaction sociale dont le "face-à-face" est le cas-type. Au cours de la socialisation primaire, l'individu se constitue un monde réel, une réalité subjective au sein des interactions fréquentes avec les quelques personnes de son entourage avec qui il entretient des relations affectives intenses. Bien sûr, cette réalité subjective connaît un processus continu de modification du seul fait de vivre en société, mais également des transformations plus radicales à certains moments. Ce qui nous paraît intéressant de noter ici, concerne le cas extrême que les auteurs appellent "alternation" dans lequel « la transformation est quasi-totale ». « C'est le cas où l'individu

³² Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1986, p.,34.

³³ *Ibid.*, p. 208.

change de monde³⁴. » Le prototype historique de l'alternation est la conversion religieuse. « La rupture biographique est ainsi identifiée à une séparation cognitive entre ténèbres et lumière³⁵. » « Ce qui est nécessaire, c'est une réinterprétation radicale de la signification des événements et des personnes passés dans la biographie de l'individu. » Des conditions doivent être remplies pour qu'une telle transformation puisse se produire et acquérir un caractère durable : c'est l'existence d'une "structure de plausibilité", c'est-à-dire d'une base sociale avec laquelle l'individu est en relation par l'intermédiaire de personnes auxquelles il est fortement lié affectivement. « Cette "structure de plausibilité" doit devenir le "monde" de l'individu, déplaçant tous les autres mondes, particulièrement le monde que l'individu a "habité" avant son alternation³⁶. » Il s'agit évidemment d'un cas extrême mais toute transformation partielle, courante dans la société contemporaine (ne serait-ce que celle liée à la mobilité professionnelle voulue ou obligée) comporte des éléments de "re-socialisation". Le problème posé est celui de "la maintenance de consistance" entre le présent et le passé, chaque fois qu'il s'agit plus de réinterpréter ce dernier que de le relier simplement au présent. Nous retiendrons de cette approche de certains événements biographiques, la nécessaire dimension cognitive de tout processus de "gestion" de rupture biographique, réélaboration du passé qui ne peut se faire que médiatisée par une relation fortement affective avec certaines personnes que les auteurs appellent des "autres signifiants".

Enfin, on trouve une autre avancée vers cet objet singulier que constitue un événement biographique sous la plume d'Isabelle Bertaux-

³⁴ *Ibid.*, p. 214.

³⁵ *Ibid.* p.218.

³⁶ *Ibid.* p.216.

Wiaume dans une communication récente³⁷ où elle accorde un statut épistémologique à l' "anecdote". Elle s'empare d'un paradigme d'analyse de la peinture de la fin du siècle dernier remis à l'ordre du jour par Carlo Ginsburg. Ce "paradigme indiciaire" désigne l'intérêt particulier et fécond porté au détail, à l'élément négligeable. Une vision "myope", en quelque sorte. « Ce qui est inhérent à l'entretien biographique et présenté comme regrettable par les détracteurs sceptiques ou comme signe de richesse par les défenseurs, l'anecdote, les situations les plus particulières deviennent ainsi des éléments de connaissance sur le social. (...) Ce n'est pas la singularité irréductible de l'être humain en tant qu'être unique qui est ici repérée, c'est tout au contraire la singularité comme révélateur de la construction sociale de l'individu³⁸. » L'anecdote : événement sans importance mais révélateur d'une situation, d'un processus. Un tel point de vue est lui-même révélateur de l'intérêt croissant au sein de la communauté des sociologues pour le singulier. « Les détails offrent une clé de compréhension des relations d'interdépendance qui produisent les parcours biographiques³⁹. » L'anecdote « qui surgit incidemment » n'est digne d'intérêt que parce qu'elle accroît la visibilité de ces "relations" qui participent à la construction sociale de l'individu. Mais ce n'est pas en soi un moment singulier qui a son propre rôle dans la formation du parcours biographique. Le singulier n'est pas le négligeable ou le détail. Il existe dans les biographies, pensons-nous, des éléments singuliers essentiels, qui ne sont pas des détails, qui ne sont pas seulement significatifs ou révélateurs d'autre chose (processus, structure, situation etc..) et qui ne sont pas non plus complètement contingents, mais au contraire, lourds de sens par rapport au passé et lourds de conséquences

³⁷ Isabelle BERTAUX-WIAUME, "Analyse du récit de vie et "paradigme indiciaire", *Etudes et Séminaires*, n° 8, L'histoire de vie au risque de la recherche, de la formation et de la thérapie, Colloque international de Vauresson, 1991, pp. 13-21.

³⁸ *Ibid.*, p.17.

³⁹ *Ibid.*, p.16.

pour l'avenir. Dans les récits que nous étudierons plus loin, dans les exemples littéraires proposés en introduction du prochain chapitre, on a affaire à des événements dont le sens excède celui de la simple occurrence, même révélatrice. LA VIE BASCULE . Ce sont des événements qu'on ne peut omettre dans un récit sauf à perdre le sens de la biographie. Moments-clés, repères ineffaçables d'un calendrier privé, notre objet est sensiblement différent de celui d'Isabelle Bertaux-Wiaume, même si nous partageons un intérêt commun pour le singulier.

En s'intéressant à la maladie, François Laplantine⁴⁰ en revanche a choisi un objet d'étude analogue à celui que nous voudrions traiter. Bien qu'il s'agisse d'un genre spécifique de fragment d'existence, la maladie n'en constitue pas moins à ses yeux « le prototype de toute situation de crise⁴¹ ». La maladie doit être saisie comme un phénomène pathologique complexe « dans sa triple dimension de perturbation physiologique, de remaniement de la personnalité et de remise en question du rôle et du statut social⁴² ». Notre société a longtemps privilégié des modèles étiologiques où dominant « les pathogénies de l'agression par un agent externe auxquelles répondent (et correspondent) des actions thérapeutiques de la contre-agression de nature allopathique⁴³ ». Cette conception de la maladie s'accompagne en général d'une problématique de la "cause unique" et de la localisation du mal, ainsi que de la tendance à occulter l'enchevêtrement de multiples facteurs en interaction. « La pensée anatomo-clinique, à laquelle a succédé une approche cellulaire, puis aujourd'hui moléculaire, de la

⁴⁰ François LAPLANTINE, *Anthropologie de la maladie*, Paris, Payot, 1986.

⁴¹ *Ibid.*, p. 15.

⁴² *Ibid.*, p. 260.

⁴³ *Ibid.*, p. 235.

matière vivante, au moyen d'observations microscopiques de plus en plus perfectionnées, a consacré le triomphe des représentations spatiales sur les représentations temporelles, c'est-à-dire du regard sur l'écoute⁴⁴ ». Il faut, selon F. Laplantine, renoncer au dualisme du "dedans" et du "dehors" et considérer que la maladie est « le message surdéterminé d'un désir et d'une histoire de vie construite de manière singulière au confluent d'influences de toutes sortes (génétiques, familiales, culturelles, psychologiques, écologiques) sans qu'il soit toujours possible d'isoler la pluralité de ces conditions convergentes, car elle sont nouées dans un processus extrêmement complexe⁴⁵ ». Le savoir (bio)médical ignore ou réduit (refoule ? refuse ?) le rapport de la maladie au social et à l'histoire, bien que, comme le soulignent M. Pflanz et H. Keupp, « on trouve dans toute société cette idée que la maladie est un phénomène qui menace l'individu, le groupe ou la société dans son ensemble⁴⁶ ». Le fait d'être malade, est un "phénomène social total" justiciable de lectures multiples.

Nous retiendrons tout particulièrement de l'enquête de F. Laplantine l'ambivalence de la maladie qui, dès lors qu'on abandonne l'hypothèse unilatérale de l'accident (une cause fortuite venue du dehors), peut prendre sens dans la vie de l'individu, apparaître comme une réponse voire même comme une solution. « Même si elle n'est peut-être pas la plus heureuse des solutions, du moins a-t-elle une signification : elle est la réalisation d'un équilibre (provisoire) construit par l'individu à un certain moment de son existence⁴⁷ ». Nous ne citerons pas ici tous les écrivains qui ont valorisé la maladie depuis la fin du siècle dernier. Il suffira de rappeler les noms de Flaubert, Proust,

⁴⁴ *Ibid.*, p. 282.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 334.

⁴⁶ M. PFLANZ et H. KEUPP "Le concept de la maladie : une perspective sociologique", dans *Revue Internationale de Sciences sociales*, 1977, vol. XXIX, n°3, pp.415-427.

⁴⁷ F. LAPLANTINE, *Anthropologie* ..., op. cit., p. 241.

Thomas Mann ou les poètes, Borges ou Joë Bousquet, pour souligner à quel point la maladie ou l'accident peuvent être vécus comme une condition du dépassement de soi.

La complexité du phénomène de la maladie, son caractère ambivalent lui confère donc sans doute un statut d'exemplarité parmi les multiples événements biographiques que l'on peut rencontrer.

Pour terminer ce chapitre sur l'approche sociologique des événements biographiques — chapitre qui n'a aucune prétention à l'exhaustivité — nous voudrions revenir sur les travaux de F. de Conninck et F. Godard concernant les modes d'intelligibilité des itinéraires biographiques. Ces auteurs proposent trois modèles formels : un modèle archéologique, un modèle centré sur les cheminements et un modèle structurel. Modèles qui, articulés entre eux sous les différentes formes possibles, permettent de décrire un très grand nombre de recherches "biographiques"⁴⁸, ce qui devrait permettre, selon le vœu des auteurs, d'ouvrir « ainsi un nouvel espace de débat sociologique⁴⁹ ». C'est le concept de "formes temporelles de la causalité" qui guide la démarche. « Ce concept de formes temporelles de la causalité nous paraît rassembler ce qui fait l'intelligibilité de l'écriture sociologique à propos des biographies. L'impensé de la démarche biographique réside dans le manque de réflexion sur la construction sociologique des temporalités biographiques et sur les formes de causalité⁵⁰ qui en découlent (ou qui les accompagnent)⁵¹. » Les recherches biographiques ont en commun de

⁴⁸ Nous entendons par là, aussi bien les recherches qui utilisent l'approche biographique pour étudier d'autres objets sociologiques que celles qui portent sur les parcours biographiques proprement dits.

⁴⁹ F. de CONNINCK et F. GODARD "L'approche biographique...", op. cit., p. 50.

⁵⁰ Que faut-il entendre par causalité ? Les auteurs précisent qu'il s'agit d'une causalité au sens de l'"imputation causale singulière" de Max Weber et non bien sûr de la causalité "naïve" des situations expérimentales.

⁵¹ *Ibid.*, p.25.

vouloir « mettre en œuvre des formes de compréhension des processus d'enchaînement d'événements⁵² » écrivent les auteurs. Autant qu'on puisse en juger par les exemples cités, le terme "événement" est utilisé dans un sens générique extrêmement vaste. Lorsqu'ils l'emploient, c'est pour désigner le plus souvent des événements biographiques au sens où nous l'entendons mais pas toujours : dans les modèles formels proposés, l' "habitus" de la rhétorique bourdieusienne, par exemple, occupe la place d'un événement. En revanche, dans la conclusion de l'article, l'événement est pris dans un sens qui l'oppose à "conjoncture biographique" . Le flou épistémologique qui entoure le concept d'événement explique peut-être la difficulté à parler de causalité de manière précise. Prenons un exemple. Lorsque Vincent de Gaulejac écrit : « Les événements lointains resurgissent de l'inconscient sous forme d'émotions, d'affects, de sentiments, de désirs⁵³ » , il nous semble qu'il postule un mode d'efficace spécifique de l'événement, donc un certain mode de causalité événementielle qui, d'une période à l'autre d'une existence (ou d'une génération à l'autre) transmute l'événement en un élément de situation. Il y a sans doute lieu de distinguer les "ingrédients" d'une biographie : événement, action, situation, conjoncture etc... Nous ne sommes pas en mesure pour le moment de mener beaucoup plus avant cette discussion. Dans la mesure où nous nous proposons de déterminer des procédures d' "individualisation" des événements biographiques nous serons d'emblée confrontée à la nécessité de distinguer événement et situation, et partant, nous serons peut-être en mesure de mettre en évidence une causalité proprement événementielle.

⁵² *Ibid.*, p.26.

⁵³ Vincent de GAULEJAC, *La Névrose de Classe*, Hommes et Groupes Editeurs, 1987, p. 36.

Aux trois modèles (et leurs diverses variantes) F. de Conninck et F. Godard associent des types d'agents particuliers. Il nous semble qu'on peut aussi repérer des types d'événements propres à chaque modèle (que l'on pourra d'ailleurs identifier dans nos biographies). Dans le modèle archéologique, on est à la recherche d'un « événement fondateur qui récapitule toutes les causalités antérieures à lui-même et qui fondent toutes celles qui suivent⁵⁴ ». Dans le modèle du cheminement, la question principale est celle de la transition, du passage d'un état à un autre. Moments de rupture, de "bifurcations" voulues ou subies, moments critiques, « l'idée qui prévaut est que les caractéristiques sociologiques, loin de perdre tout sens en ces moments de transition, ne jouent en fait de rôle qu'en ces phases de transition⁵⁵ ». C'est aussi le seul cas où on peut s'attendre à trouver de véritables "actions" de l'agent. Enfin, dans le modèle structurel qui pose l'existence de temporalités externes préexistantes au déroulement des vies singulières, les événements apparaissent comme des scissions du temps biographique par les concomitances de séries temporelles plus au moins indépendantes (l'effet Cournot) ou au contraire par des déphasages répétés⁵⁶. Dans ce dernier modèle, l'agent « ne crée pas d'événements car les événements ne sont que des nœuds au sens de conjonctures mécaniques produites par la rencontre de processus à temporalités différentes⁵⁷ ».

Dans la conclusion de leur article, les auteurs soulignent que « les schèmes d'interprétation dans l'analyse des histoires de vie sont fondés sur la construction d'événements ou de conjonctures biographiques, qui constituent les unités de base dans l'analyse des séries temporelles. Mais

⁵⁴ *Ibid.* p.38.

⁵⁵ *Ibid.*, p.38.

⁵⁶ *Ibid.*, p.45.

⁵⁷ *Ibid.*, p.48.

un événement ou une conjoncture biographique ne se donne pas comme un objet tout construit entrant dans l'ordre des bonnes causes, il doit être construit par le chercheur, et c'est dans cette construction même que l'événement (ou la conjoncture) apparaît comme étant le carrefour de deux modèles temporels qu'il condense en cet instant⁵⁸. » Pour appuyer la thèse de l'événement "construit" par le chercheur, F. de Conninck et F. Godard convoquent l'historien P. Veyne qui écrit : « Les événements ne sont pas des choses, des objets consistants, des substances ; ils sont un découpage que nous opérons librement⁵⁹ dans la réalité, un agrégat de processus où agissent et pâtissent des substances en interactions, hommes et choses. Les événements n'ont pas d'unité naturelle ; on ne peut, comme le bon cuisinier du Phèdre, les découper selon leurs articulations véritables, car ils n'en ont pas. »

Pour notre part, et ce sera l'une des thèses de ce travail, nous pensons que l'événement biographique n'est ni donné tout construit, ni le produit d'une décision totalement libre du chercheur. S'il apparaît « comme étant le carrefour de deux modèles temporels qu'il condense en cet instant », ce n'est pas seulement dans les élaborations théoriques du chercheur⁶⁰. Cette "complexité" est déjà perçue ou pré-élaborée par le sujet lui-même. C'est cette complexité, non totalement réductible ou explicable qui constitue l'événement pour le sujet (et pour le chercheur dès lors qu'il décide de le prendre pour objet d'étude) et qui fait que, du même coup, à la différence de l'événement historique — il n'y a pas de sujet de l'histoire — il est en partie déjà donné dans les récits

⁵⁸ *Ibid.*, p.49.

⁵⁹ C'est nous qui soulignons.

⁶⁰ Nous verrons également que ce n'est pas tant en en déterminant les "bords", les limites temporelles qu'un événement sera individualisé mais plutôt par son centre, ce autour de quoi le reste s'articule.

biographiques. C'est là que s'articule (au moins partiellement) le sens de la vie des sujets.

Soutenir une telle thèse suppose qu'on réponde aux questions préjudicielles qui sont d'ordre méthodologique : Peut-on individualiser les événements biographiques au sein des récits et par quelles procédures d'analyse peut-on les identifier ? Ce qui constituera une partie de la thèse analytique de cette étude.

L'événement dans d'autres disciplines

Pour allonger le questionnaire

Il a fallu évidemment faire des choix. Si des justifications rationnelles pourront à coup sûr les fonder, ils tiennent néanmoins en partie à notre parcours intellectuel personnel qui a sa logique propre non complètement identifiable à cette recherche. Une part de contingence donc dans les choix.

Après une incursion dans le champ mathématique, nous interrogerons successivement quelques théories sémantiques de l'action, une théorie narrative, l'histoire et la psychanalyse. Il est clair que ces disciplines à leur tour sont trop vastes, et qu'à nouveau nous privilégierons quelques directions. Notre objectif n'est pas de procéder à une exploration exhaustive, mais de trouver des guides de pensée, tant garde-fou qu'ouverture et suggestion.

Mathématiques

Une sous-discipline des mathématiques utilise le concept d'événement comme notion fondamentale : il s'agit de la théorie des probabilités où, tout au moins dans sa version la plus élémentaire, un événement est identifié à une partie d'un ensemble, l' "univers" formé

de tous les résultats possibles de l'expérience aléatoire envisagée. "Tirer une boule rouge" d'une urne contenant des boules rouges et des boules vertes, est un événement. L'usage du verbe "tirer" pourrait donner à penser qu'il s'agit d'une action, donc d'un changement. Mais on peut tout aussi bien décrire cet événement⁶¹ par la phrase "la boule tirée est rouge". Ce n'est pas l'action de tirer une boule qui visée, seul le résultat de cette action intéresse le probabiliste. Et pas le résultat d'une action réelle d'ailleurs. Car si l'action se réalise, le fait que la boule soit rouge ou verte cesse d'être aléatoire. La réponse n'est plus probabiliste mais logique. La boule tirée est, ou n'est pas, rouge. C'est donc un résultat virtuel qui l'intéresse, puisqu'il se place en un temps qui précède l'action. Un événement dans ce contexte n'est en fait qu'un état. Un des états possibles, mais un état. Un état virtuel. Une éventualité. C'est l'expérience elle-même, cadre dans lequel la théorie prend place, qui constitue un événement au sens où nous l'entendons et que cette théorie ne peut donc thématiquer. De plus, rien dans cet appareillage conceptuel élémentaire ne permet de saisir le temps. Il nous faut pour le moins nous enfoncer plus avant dans la théorie probabiliste jusqu'à rencontrer un ensemble de notions qui intègre cette variable. Les processus stochastiques répondent précisément à cette exigence. Et c'est bien vers cet outil mathématique que se sont tournés certains démographes⁶² pour analyser diachroniquement les phénomènes classiques (ou événements) que traite leur discipline : décès, naissance, mariage, migration etc... Au lieu de tenter d'isoler chaque phénomène comme le fait la démographie classique, ils considèrent un ensemble de biographies « comme le

⁶¹ Dans ce cas la question de savoir si des énoncés différents peuvent décrire le même événement se trouve d'emblée résolue. Cf le débat interne à la théorie de l'action sur "qu'est-ce-qu'un acte ? ", *La sémantique de l'action*, directeur D. TIFFENEAU Edition du CNRS, 1977, p.190.

⁶² Nous pensons en particulier à Daniel COURGEAU et Eva LELIEVRE. Cf leur ouvrage *Analyse démographique des biographies*, Paris, INED, 1989.

résultat d'un processus stochastique complexe⁶³ ». Ce qui leur permet d'étudier l'influence d'un événement sur l'arrivée d'autres événements et de modéliser le fait que le comportement d'un individu n'est pas inné, qu'il se modifie au cours du temps en fonction des expériences vécues et des acquis successifs. Certes, les difficultés techniques sont telles pour l'instant que ces recherches semblent devoir recourir à des hypothèses simplificatrices très fortes. Pour ce qui nous concerne, ce n'est pas à ce niveau-là que nous plaçons notre critique, mais plutôt au niveau des décisions épistémologiques inhérentes au modèle, indépendamment des difficultés de sa mise en œuvre.

En effet, ce n'est pas tant le nombre d'événements pris en compte que le fait qu'ils soient prédéfinis par le chercheur et identiques pour tous les individus qui constitue une première limite sévère au champ d'application du modèle, même si les auteurs considèrent « qu'ils laissent à l'individu une marge de liberté pouvant conduire à des situations entièrement nouvelles ». Les seuls événements qui peuvent être pris en compte sont des événements qui inaugurent une période, des événements-avènements si on reprend les distinctions faites plus haut⁶⁴, ce qui exclut tout événement ponctuel — un accident de voiture, par exemple, dont le caractère handicapant peut ne se révéler que bien au delà de la période de consolidation — ou archaïque — l'action d'un ancêtre devenu mythe familial qui, en fournissant une légitimation à l'acteur d'aujourd'hui lui permet d'agir.

⁶³ Les événements (décès, migration...) sont alors autant de variables aléatoires définies sur l'espace des "histoires de vie". Malgré la complexité des processus markoviens et semi-markoviens adoptés, on peut s'interroger néanmoins sur les effets réducteurs d'un choix où on fait l'hypothèse que toute l'information concernant le passé ($t \leq t_0$) est contenue dans celle disponible en $t = t_0$.

⁶⁴ voir p. 12.

D'autre part, l'effet d'un événement sur la réalisation d'un autre n'est saisie que par leur succession dans le temps⁶⁵, ignorant le sens que les acteurs eux-mêmes ont pu attacher à leurs décisions ou à ces événements. Ceci tient fondamentalement à la nature de toute approche en termes de modèle dont le projet, clairement annoncé d'ailleurs, est plutôt de permettre des prévisions dans un avenir proche que de comprendre ou expliquer un phénomène ⁶⁶.

Enfin, plus fondamentalement, il faut noter que tout phénomène aléatoire n'est pas forcément modélisable par un schéma stochastique. Supposer que l'on peut définir un modèle probabiliste, c'est poser d'emblée que les événements dont on parle appartiennent à un "univers", ensemble de possibles que l'on peut au moins décrire. Or, dans de très nombreuses situations où le sujet est amené à faire des choix, rien ne permet d'affirmer qu'il dispose d'une description exhaustive des possibles. Et la connaissance de cet ensemble est nécessaire pour pouvoir définir une probabilité, sans même prétendre définir celle qui conviendrait le mieux à la situation. Nous sommes donc le plus souvent en situation aléatoire non stochastique. Quel sens y aurait-il à vouloir attribuer un nombre à l'éventualité de rencontrer l'homme ou la femme de sa vie dans moins de vingt ans ?

Certes d'autres modélisations de l'aléatoire ont vu le jour⁶⁷ qui tentent de traiter les situations où l'usage du vocabulaire probabiliste constitue une décision épistémologique illégitime. Nous avons seulement voulu forcer le trait pour alerter le lecteur et le mettre en

⁶⁵ Ce qui du coup rend problématique le traitement de deux événements simultanés alors qu'on peut au contraire penser que cette conjonction n'en sera que plus efficiente. Voir l'exemple de Borges plus loin p. 290.

⁶⁶ Cf R. THOM, *Prédire n'est pas expliquer*, ESHEL, 1991.

⁶⁷ Nous pensons par exemple, mais ce n'est pas la seule, à la théorie des possibilités qui veut être un meilleur instrument de modélisation des jugements ordinaires. voir la thèse d'Henri PRADE, *Modèles mathématiques de l'imprécis et de l'incertain en vue d'applications au raisonnement naturel*, Toulouse, 1982.

garde contre un tel raccourci, qui emporte avec lui bon nombre de simplifications redoutables.

Outre le terme "événement", celui de "trajectoire" appartient également aux deux champs disciplinaires des Mathématiques et des Sciences Sociales où il est fréquemment utilisé métaphoriquement pour désigner une biographie. Dans ce cadre, les éléments correspondants à nos événements biographiques sont les "points critiques" de ces trajectoires (c'est-à-dire les points où la courbe "change" d'orientation en présentant en point anguleux). Ces points singuliers ne sont en fait que les éléments homologues les plus simples de ce qu'on appelle des "catastrophes" de "variétés différentiables", objets qui généralisent la notion de trajectoire du plan. On a perdu toute perspective aléatoire, mais on y a gagné une idée importante. Une "catastrophe" présente une discontinuité apparente, tout au moins quand on l'observe suivant un certain angle. Mais, replongée dans un espace plus grand, elle se révèle n'être qu'un point singulier d'une "surface" elle-même continue. On n'observe rien de cette nature dans un plan bien sûr, mais dès qu'on se place dans un espace de dimension trois, l'image du "pli" fournit une illustration simpliste mais commode de ce dont il est question. Quel intérêt pour notre propos ? Nous retiendrons d'abord le fait que discontinuité et continuité ne sont pas réductoirement antagonistes et que, précisément en ces points singuliers que sont les événements biographiques, il nous faudra savoir conjuguer les deux termes, penser en même temps le prévisible et l'imprévisible⁶⁸.

« Le concept de singularité, c'est le moyen de subsumer en un point toute une structure globale. » écrit René Thom. « Lorsqu'un espace est soumis à une contrainte, c'est-à-dire lorsqu'on le projette sur quelque

⁶⁸ J.P.SARTRE, *Saint Genet...*, op. cit., p. 49.

chose de plus petit que sa propre dimension, il accepte la contrainte, sauf en un certain nombre de points où il concentre, si l'on peut dire, toute son individualité première⁶⁹. » Nous aurons l'occasion plus loin de rapprocher ce point de vue de celui des historiens⁷⁰. Pour l'heure, notons que, comme R.Thom le souligne lui-même, « n'importe quelle discontinuité dans les phénomènes est une catastrophe. » Le bord d'une table est un lieu de catastrophe, le fait qu'un chat mange une souris, est une catastrophe⁷¹. Tout événement, tout accident est une catastrophe au sens de Thom. Ce qui va à l'encontre de l'usage courant de ce terme.

Mais la théorie des Catastrophes est aussi bien autre chose. Elle se présente en premier lieu comme une classification des différents types de points singuliers. Et l'on pourra se demander à l'issue de ce travail si l'on est en mesure de trouver également un critère classificatoire des événements biographiques, voire de bâtir une typologie.

Quelques théories sémantiques de l'action

A première vue, le geste fondateur des théories contemporaines de l'action repose sur l'élaboration de critères imparables pour distinguer l'action (humaine) de l'événement (dans le monde). L'événement biographique enjambe de toute évidence cette distinction !

Ces théories se sont constituées au cours des dernières décennies, à partir du renouveau des études sémantiques développées dans le cadre de la philosophie analytique anglo-saxonne principalement. « Au lieu de s'en remettre [comme dans les théories classiques] à une intuition des essences du vécu, saisies sur des exemples singuliers bien choisis, on

⁶⁹ R. THOM, *Prédire...*, op. cit., p. 23.

⁷⁰ Ce point de vue est tout à fait comparable à ce que G. Duby écrit de l'événement historique. Voir p.62.

⁷¹ N'est-ce pas en fait une catastrophe que pour la souris ?

prend appui sur la codification de l'expérience dans son dire et on fait fond sur la propriété remarquable du langage, non seulement d'articuler l'expérience, mais de conserver à la faveur d'une sorte de sélection naturelle, les expressions les plus aptes, les distinctions fines les mieux appropriées aux circonstances de l'agir humain. Ce caractère de conservatoire du langage ordinaire à l'égard des trouvailles de l'expression à l'échelle d'une expérience culturelle millénaire, est ce qui le recommande à l'attention du philosophe⁷². »

La "thèse des domaines séparés"⁷³ affirme que l'action est "logiquement" différente du mouvement et partant de l'événement au sens de "ce qui arrive". « Entre faire et arriver, il y a la différence de deux jeux de langages » au sens que Wittgenstein donne à cette expression, ou entre deux niveaux de discours dont l'articulation ne serait que contingente⁷⁴. "Ce qui arrive" est un mouvement en tant qu'observable. La différence entre action et événement est celle qui sépare "les muscles du bras se contractent" et "il lève la main". Les catégories d'analyse s'excluent mutuellement puisque le mouvement ou l'événement sera interrogé en termes de "cause" et l'action en termes d'agent, de motif, d'intention etc... en réponse à un ensemble de questions interdépendantes : qui ? quoi ? pourquoi ? en vue de quoi ?...⁷⁵.

Pourtant, cette nette dissociation de deux univers de discours, qui déjà ne résisterait pas sans doute à une analyse conceptuelle plus fine des termes employés pour marquer cette distinction⁷⁶, est sérieusement ébranlée par la prise en compte de certaines catégories comme celle du

⁷² P. RICŒUR "Le discours de l'action", p. 6, dans *La Sémantique de l'Action*, edt D. TIFFENEAU, Paris, Editions du CNRS, 1977.

⁷³ Voir par exemple l'article de C. REAGAN : "D. Davidson et la théorie des domaines séparés", dans *La Sémantique...*, op. cit. pp.161-174.

⁷⁴ P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, p. 83.

⁷⁵ Cette distinction n'est pas sans évoquer la différenciation Sociologie/ Psychologie, si on accepte de réduire la Sociologie à ses approches de phénomènes sociaux en termes de variables explicatives.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 83.

désir. « Le désirable exprime l'entrée de l'énergie plusionnelle dans la sphère de la signification. » Le désir est une catégorie mixte. Il peut à la fois être exprimé dans le registre de la justification et dans celui des forces qui poussent quelqu'un à..., forces qui — la psychanalyse l'a amplement montré — peuvent s'exercer à l'insu de l'individu. Voilà donc un premier empiètement des deux jeux de langage.

L'événement biographique, qui inclut souvent une interrogation quant à l'attribution de responsabilité, constitue un objet particulier où les deux niveaux de discours sont également indissolublement impliqués. Plus, l'articulation des discours ne peut être différée sous peine de dénaturer complètement l'événement dont cette intrication complexe est précisément un trait constitutif. F. Zorn dit tout à la fois que c'est le milieu dans lequel il a été élevé qui est la cause de son cancer, et que son cancer est sa propre réaction de protestation, de résistance contre son histoire personnelle. « C'est la chose la plus intelligente que j'ai jamais faite . »

Notons que dans l'opposition action/événement que nous venons de rapporter, les événements considérés sont tout autant centrés sur l'agent que l'action. Il ne s'agit pas d'articulation réglée entre l'action et l'environnement de l'action. Dans cette voie, qui nous intéresse d'ailleurs plus que la précédente (voir l'analyse que nous avons faite du "Concours" d'entrée dans une grande école⁷⁷), un pas important est franchi avec le concept d' "action qui convient" forgé par L.Thévennot⁷⁸. Nous ajouterons après lui le concept de "décision qui s'impose" qui nous paraît également "prendre ensemble" des termes que la vie noue en permanence et qu'une analyse réductionniste sépare, sans pour autant,

⁷⁷ Michèle LECLERC-OLIVE, *Les représentations de l'incertitude*, 1989.

⁷⁸ L. THEVENNOT, "L'Action qui convient", dans *Les formes de l'action*, Paris, EHESS, 1990, pp. 39-69.

en contre-partie, offrir un niveau de compréhension qui rendrait acceptable cette violence réductionniste.

Après avoir examiné les difficultés qu'engendre cette "théorie des domaines séparés" , tournons nous vers la thèse de D. Davidson qui englutit le jeu de langage de l'action et de ses raisons dans celui de l'événement et de la causalité. Peut-être nous fournira-t-elle un cadre plus adapté à notre propos.

D. Davidson⁷⁹ dit de l'action humaine qu'elle est irréductiblement liée à un événement (qu'il convient donc d'isoler pour décrire l'action), et à un agent dont la liaison avec l'action doit être décrite en termes intentionnels (saisir l'action sous l'angle des désirs et des croyances qui l'ont déterminée). Cette analyse est "stratifiée" au sens où les analyses aux plans extentionnel (événement) et intentionnel sont menées séparément puis associées.

On le sait, Davidson fait des événements des entités ontologiques au même titre que les individus et les choses, de façon à pouvoir les traiter comme des arguments dans une formalisation logique des phrases. D'autre part, il affirme que la logique standard est suffisante pour identifier les phrases d'action. Or, comme le note A. Kenny⁸⁰, la logique ne connaît ni sujet, ni objet mais seulement des arguments. Ce qui du coup rend difficile la spécification des phrases d'action de façon compatible avec l'approche grammaticale qui reconnaît l'action grâce, principalement, à deux critères successifs :

1- le verbe doit être un verbe transitif ; mais ce critère est visiblement insuffisant. « Paul regarde tomber la pluie » n'exprime pas à proprement parler une action. (Que dire, plus radicalement du verbe "subir" ?)

⁷⁹ Nous nous appuyons sur l'article de Ruwen OGIEN, "Plaidoyer pour l'événement quelconque", dans *L'événement en perspective*, Paris, EHESS, 1991, pp. 203-227.

⁸⁰ Pour de plus amples développements de cette question, voir l'article de R. OGIEN déjà cité.

2- pour repérer une action "réelle", le second critère consiste à observer si le patient (l'objet) est bien celui qui supporte le changement induit par l'action. « Paul lit un ouvrage de sociologie. » Une fois l'action terminée, c'est Paul qui s'en trouve en principe transformé. « Paul mange une pomme. » Le changement majeur concerne la pomme⁸¹ qui a disparu après l'action.

Nous n'avons ni l'intention ni les moyens d'entrer dans les détails et encore moins de nous situer par rapport aux divers points de vue qui s'affrontent sur ce terrain. Nous avons seulement voulu donner une idée de la nature des procédures de travail de ces auteurs. Séduisantes dans un premier temps par leur rigueur, ces approches n'en présentent pas moins un certain nombre d'inconvénients pour notre travail.

Y aurait-il une épreuve grammaticale ou logique spécifique pour identifier les événements biographiques ? Admettons provisoirement la définition suivante : un événement biographique signifiant est un événement dans le monde que la personne concourt à produire ou non, et qui change sa vie ou, ce qui revient au même, qui la change .

Peut-on former un premier critère relatif au verbe ? Nous venons de voir que la transitivité n'était pas suffisamment discriminante. Il faudrait sans doute préciser d'autres critères pour ne garder parmi les verbes transitifs que ceux qui correspondent aussi à un changement du sujet. Mais il nous semble inutile de poursuivre dans cette voie. Un des exemples introductifs nous en dissuaderait bien. « Etre malade » ne devrait-il pas être considéré comme un événement biographique ? C'est même, si l'on suit F. Laplantine, le prototype d'une crise de l'existence. Si on opte pour une réponse affirmative, aucun critère grammatical ne semble envisageable, puisque nous avons ici un verbe d'état. On peut

⁸¹ Les catastrophes selon R. THOM n'intègrent pas cette distinction, comme nous l'avons noté pour la catastrophe « le chat mange la souris ».

évidemment soutenir qu' « être malade⁸² » n'est pas un événement biographique. Mais n'est-ce pas se contenter d'une posture théorique rigide ? Posture théorique qu'il nous faudra de toute façon confronter aux récits que nous avons recueillis.

Notons avant de poursuivre, qu'« être malade » nous met donc une deuxième fois en difficulté. Nous l'avons été une première fois lorsque nous avons envisagé la dimension temporelle de l'événement biographique, et à présent, au moment où nous tentons de définir l'événement biographique comme un type de changement identifiable par une catégorie particulière de verbe.

Outre la difficulté à identifier des phrases d'événement biographique, d'autres raisons rendent problématique l'extension des méthodes propres aux sémantiques de l'action à notre objet.

D'abord, les événements biographiques sont d'emblée pris dans un récit. La décision méthodologique qui consiste à ne voir dans le récit qu'un simple ensemble de phrases demande à être argumentée. Elle ne peut être admise comme allant de soi. De toutes façons elle nous laisserait complètement démunis pour interpréter les formulations métaphoriques présentes dans les récits et qui semblent étroitement liées aux événements majeurs d'une existence⁸³.

A notre connaissance, les sémanticiens de l'action ne puisent pas les phrases sur lesquelles ils travaillent dans des actes de parole ou dans des textes dont l'auteur est identifié, mais dans le langage comme réservoir de sens. Il n'y donc, et ne peut y avoir de référence à un hors-texte. L'agent, le patient, sont des individus abstraits. Le chercheur ne lui

⁸² Le cas d'une maladie bénigne n'est pas difficile à traiter. Elle appartient rapidement au passé et peut donc à ce titre être évoquée au passé simple, ce qui règle le problème. Mais une maladie douloureuse, chronique, évolutive ?

⁸³ Une des narratrices dira : « Quant à la maladie, ma mère en est friande ». Nous verrons plus loin que l'usage métaphorique de l'épithète "friande" ne prend sens que rapporté à la biographie de la mère.

a jamais serré la main, n'a jamais été touché par l'émotion qui accompagne parfois le récit d'un événement douloureux.

D'ailleurs, la philosophie analytique de l'action s'intéresse le plus souvent à tout autre chose qu'à des événements ou des actions exceptionnels et on lui a souvent reproché la pauvreté des exemples invoqués. P.Ricœur commente ainsi ce fait : « Pour ma part, je ne raille pas ce misérabilisme dans l'emploi des exemples ; en mettant entre parenthèses les enjeux éthiques et politiques, la philosophie analytique de l'action a pu se concentrer sur la seule constitution grammaticale, syntaxique et logique des phrases d'action⁸⁴. » Si cela n'entame en rien l'intérêt de ces analyses pour elles-mêmes et pour l'étude sur la même et l'ipséité que mène Ricœur, il en va tout autrement pour la nôtre⁸⁵. Qu'est-ce qui garantit en effet que le réseau conceptuel mis en place pour analyser des actions simples (proches des actions de base de Danto⁸⁶) reste valable pour des actions complexes⁸⁷ ?

Autre réserve encore. Tout ce qui constitue l' "environnement" de l'action est pensé comme les *circonstances* dans lesquelles elle se déroule, en regroupant sous le même concept les événements physiques et les interactions avec d'autres acteurs. P.Ricœur résume ainsi cette option méthodologique forte : « Nous comprenons aussi que ces agents agissent et souffrent dans des *circonstances* qu'ils n'ont pas produites et qui, néanmoins appartiennent au champ pratique, en tant précisément qu'elles circonscrivent leur intervention d'agents historiques dans le cours des événements physiques et qu'elles offrent à leur action des occasions favorables ou défavorables. (...) En outre, agir, c'est toujours agir

⁸⁴ P. RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, note 1 p. 139.

⁸⁵ Sauf à adopter comme méthodologie celle qui consiste à examiner d'abord tous les événements qui rendent possibles les phrases du récit et, ensuite en extraire ceux que l'on pourra qualifier de signifiants.

⁸⁶ *Soi-même...*, pp. 126-127.

⁸⁷ Ricœur semble l'admettre parfois (*Temps et Récit I*, p.71) alors qu'ailleurs il appelle une révision du concept d'action. Voir page suivante.

“avec” d’autres : l’interaction peut prendre la forme de la coopération, de la compétition ou de la lutte. Les contingences de l’interaction rejoignent alors celles des circonstances⁸⁸, par leur caractère d’aide ou d’adversité⁸⁹. »

Enfin, même si Ricœur estime que D. Davidson propose une sémantique de l’action sans agent, il n’en reste pas moins que toute la problématique gravite autour de lui⁹⁰. Ce qui handicape lourdement la pensée lorsque la responsabilité d’un acte n’est pas clairement attribuable. Ricœur affirme que la recherche de l’auteur d’une action est une enquête terminable (grâce à une analyse régressive qui permet de remonter jusqu’à une action de base dont l’agent est du même coup identifié) . D’une part, faire un geste n’implique pas qu’on soit pour autant responsable de l’acte correspondant, d’autre part l’enquête de responsabilité peut être interminable.

Le rôle joué par les “autres”, qui peut conduire à une hésitation quant à la responsabilité de l’acteur, ne peut être réduit à des *circonstances* de l’action sous peine de perdre le caractère proprement social d’un événement biographique, qui en fait un événement “partagé”. La rencontre amoureuse est-elle forcément associée à un “événement dans le monde” et peut-on parler d’ “action” à son propos ?

Une théorie narrative

En réalité notre objet d’étude n’est pas tant l’événement biographique proprement dit que le couple (événements biographiques,

⁸⁸ C’est nous qui soulignons. Voir plus loin le schéma conceptuel de l’événement d’une biographie que nous proposons. Cet amalgame est lourdement handicapant pour une démarche sociologique.

⁸⁹ *Soi-même...*, p. 110.

⁹⁰ Selon R. Ogien, le reproche est incomplet. Il faudrait parler d’action sans agent ni patient.

biographie) et de fait nous notions plus haut que ces événements sont toujours d'emblée pris dans un récit. Nous nous tournerons une fois encore vers Ricoeur pour examiner les théories de l'événement où il est considéré comme un élément d'un récit.

Ricoeur construit son modèle de mise en intrigue à partir du concept de configuration narrative qu'il trouve chez Aristote et dont il cherche à étendre la validité au delà de la tragédie grecque. Configuration narrative qu'il définit ainsi : l'art poétique pour Aristote est régi par le couple de concepts *muthos* (intrigue) et *mimésis* (représentation, imitation) en position de quasi-identification. La tragédie est l'imitation de l'action par un agencement de faits⁹¹. « C'est l'intrigue qui est la représentation de l'action. »

Mais, si l'intrigue a un début et une fin, son déroulement cependant n'épouse pas le déroulement linéaire du temps. Il s'agit plus d'un déroulement logique que temporel. « On ne demande pas ce que le héros a fait entre deux événements qui dans la vie seront séparés⁹². »

Si la tragédie apparaît comme une succession de "renversements", de "discordances", en en proposant un enchaînement qui doit être nécessaire ou vraisemblable, la mise en intrigue se définit comme le « triomphe de la concordance sur la discordance » .

Aristote propose une typologie de ces "renversements" (metabolè) dans la théorie des intrigues complexes : le coup de théâtre (péripétèia), la reconnaissance (anagnôrisis) et l'effet violent (pathos)⁹³. Il caractérise l'effet de surprise attaché à un renversement par l'expression : « Contre

⁹¹ P. RICŒUR, *Temps et Récit I*, Paris, Seuil, 1983, p.,71. Notons au passage que l'action ici est un terme englobant, bien éloigné de l'action simple des théories contemporaines de l'action. « L'action apparaît comme la "partie principale", le "but visé", le "principe" et, si l'on peut dire, l' "âme" de la tragédie. »

⁹² *Ibid.*, p. 81-82.

⁹³ Ricoeur souligne que le rôle de la reconnaissance, en tant que changement de l'ignorance en connaissance, est de compenser l'effet de surprise contenu dans la péripétèia, par la lucidité qu'elle instaure.

toute attente / l'un à cause de l'autre » que Ricœur commente ainsi : « Le "surprenant" — comble du discordant — ce sont alors les coups du hasard qui semblent arriver à dessein⁹⁴. »

Ce concept de "renversement" semble correspondre assez bien à ce que nous avons désigné jusqu'à présent par l'expression "événement biographique", comme si le "renversement" de la tragédie grecque était précisément la transposition des "tournants" de l'existence. La surprise (ou discontinuité), l'effet de compréhension (ou de remise en question) qu'inaugure l'événement, la souffrance qui peut l'accompagner et enfin la dialectique hasard/nécessité inscrite au cœur même de l'événement, sont autant de traits, déjà présents dans le concept aristotélicien de renversement, qui nous paraissent devoir être pris en compte pour conceptualiser la notion d' "événement biographique". Ces traits sont tous quatre repérables, bien qu'à des degrés divers, dans les exemples littéraires que nous avons pris le risque de placer en introduction de ce chapitre. Pour l'heure, il nous paraît indispensable de se demander, avant de quitter ce chapitre sur les théories du langage, si les événements/renversements dont l'agencement constitue la tragédie elle-même sont les événements des théories sémantiques de l'action ?

De l'événement, Ricœur écrit : « Je dis qu'en entrant dans le mouvement d'un récit qui conjoint un personnage à une intrigue, l'événement perd sa neutralité impersonnelle⁹⁵. » Et symétriquement, il pense que si « le rapport entre action et agent doit pouvoir être porté au niveau de configuration narrative déployée à l'échelle d'une vie » cela exige « une révision du concept même d'action⁹⁶. » Il y a donc pour le

⁹⁴ *Ibid.*, p. 87-88.

⁹⁵ *Soi-même...*, p. 169.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 181. Il précise d'ailleurs que « par révision il faut entendre bien plus qu'un allongement des connexions entre les segments d'action mis en forme par la grammaire des phrases d'action. » Selon nous, à partir de cette conception des actions simples on peut bien engendrer des pratiques (techniques, métiers, arts, jeux etc...) comme le suggère Ricœur, mais pas des événements

moins un écart entre ces deux perspectives de théorie narrative et théorie sémantique. La théorie narrative paraît beaucoup plus féconde pour notre propos. Notons cependant qu'une réserve s'impose : si l'intrigue se déroule dans le temps, l'accent est mis davantage sur les connexions logiques que chronologiques. Ce qui nous invite donc à interroger à présent l'histoire.

Histoire

L'événement a connu une longue éclipse au sein de l'historiographie française. Braudel, et avec lui, l'École des Annales, s'est attaqué à la conception de l'histoire comme récit d'événements, à l'histoire politique où des individus (chefs d'états, militaires...) sont censés "faire l'histoire". Braudel « conteste le primat de l'individu comme ultime atome de l'investigation historique et celui de l'événement, au sens ponctuel du mot, comme ultime atome de changement social⁹⁷. »

Les travaux les plus marquants de l'École des Annales ont été consacrés à l' "histoire sociale", celle des groupes, des classes sociales, des institutions politiques, des mentalités. A la brièveté du temps de l'événement succède le temps social — la longue durée — des phénomènes enfouis sous l'agitation superficielle de l'histoire événementielle.

biographiques au sens où nous l'entendons. Voir *ibid.* p. 74. Peut-on d'ailleurs laisser les arts dans cette liste de pratiques ? Les techniques artistiques oui, mais la création ?

⁹⁷ P. RICŒUR, *Temps et Récit I*, p. 184.

A première vue nous sommes à l'opposé de ce que nous avons trouvé dans la théorie aristotélicienne de la tragédie. Faudra-t-il se fâcher avec Braudel si nous voulons rester fidèle à Aristote ?

Il convient d'y regarder de plus près. D'abord, nous n'avons aucun mal à concéder que le temps de l'histoire n'est pas le temps individuel. Nos récits nous montreront même que le temps biographique d'une personne excède son propre temps biologique.

En fait, ce n'est pas tant la très longue durée, "le temps immobile" — qui d'ailleurs poussé à la limite équivaldrait pour le discours historique à prétendre produire des modèles in-temporels (comme une certaine mathématique sociale tente de le faire) — mais la durée adaptée au phénomène étudié qui s'impose. Ce qui est en question, c'est en quelque sorte un "réglage de focale", un choix d'unité de temps en rapport avec l'objet. « Les sciences, les techniques, les outillages mentaux ont également leur rythme de vie et leur croissance⁹⁸. » Très grossièrement, on repère les niveaux suivants : sous le temps individuel, la longue durée des phénomènes économiques, des institutions et des mentalités, puis la très longue durée des civilisations et enfin le temps géographique, quasi immobile, des rapports de l'homme avec le milieu. « Cet étagement des durées est une des contributions les plus remarquables de l'historiographie française à l'épistémologie de l'histoire », écrit P. Ricœur. Et F. Braudel soulignera à plusieurs occasions que « des expériences et tentatives récentes se dégagent une notion de plus en plus précise de la multiplicité du temps⁹⁹. » Nous retiendrons pour notre propos cette idée de temporalités hiérarchisées, dont les calendriers spécifiques peuvent être déphasés, mais dont la concomitance pourrait bien justement constituer des événements

⁹⁸ F. BRAUDEL, *Ecrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1969, p. 49.

⁹⁹ Voir par exemple "Histoire et Sciences Sociales" dans *Ecrits sur l'histoire*.

particulièrement importants¹⁰⁰. Certes, Braudel était plutôt partisan de travailler sur la longue durée : « Méfions-nous, écrivait-il, de cette histoire brûlante encore, telle que les contemporains l'ont sentie, décrite, vécue au rythme de leur vie, brève comme la nôtre¹⁰¹. » Mais Duby, par exemple, considère que l'événement, voire le simple fait divers n'est pas dépourvu d'intérêt pour l'historien. « ... c'est parce qu'il fait du bruit, parce qu'il est "grossi par les impressions des témoins, par les illusions des historiens" , parce qu'on en parle longtemps, parce que son irruption suscite un torrent de discours, que l'événement sensationnel prend son inestimable valeur. Pour ce que, brusquement, il éclaire. Par ses effets de résonance, par tout ce dont son explosion provoque la remontée depuis les profondeurs du non-dit, par ce qu'il révèle à l'historien des latences. Du fait même qu'il est exceptionnel, l'événement tire avec lui et fait émerger, dans le flot de paroles qu'il libère, des traces qui , sans ce coup de filet, seraient demeurées dans les ténèbres, inaperçues, les traces du plus banal, de ce dont on parle rarement dans le quotidien de la vie et dont on n'écrit jamais¹⁰². » Il ne s'agit pas d'un point de vue opposé, mais d'un retour vers l'événement informé des apports de l'histoire de la longue durée (au même titre que la troisième partie de la Méditerranée que F. Braudel consacre à la biographie de Philippe II¹⁰³).

En tout cas, si Braudel plaide en faveur de « la valeur exceptionnelle du temps long » , il n'en affirme pas moins que les modèles « valent le temps que vaut la réalité qu'ils enregistrent... car,

¹⁰⁰ On se souvient de la difficulté des modèles mathématiques à traiter le cas de deux événements simultanés.

¹⁰¹ *Ecrits* ..., p. 12.

¹⁰² G. DUBY, *Le dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, p. 6.

¹⁰³ A propos du monde quotidien de Philippe II, Braudel écrit dans la préface de l'ouvrage : « Monde dangereux (...) mais dont nous aurons conjuré les sortilèges et les maléfices en ayant, au préalable, fixé ces grands courants sous-jacents, souvent silencieux, et dont le sens ne se révèle que si l'on embrasse de larges périodes du temps. » On peut considérer que, de façon semblable, l'intérêt de la sociologie pour le biographique vient après le détour par des approches structurelles qui permettent d'inscrire les biographies dans un cadre plus général.

plus significatifs encore que les structures profondes de la vie, sont leurs points de rupture, leur brusque ou lente détérioration sous l'effet de pressions contradictoires. » Il ajoute, fidèle aux métaphores marines : « Le naufrage est toujours le moment le plus significatif¹⁰⁴. » Ou encore : « Les grandes catastrophes ne sont pas forcément les ouvrières, elles sont assurément les annonciatrices infaillibles des révolutions réelles, et toujours une mise en demeure d'avoir à penser, ou mieux à repenser l'univers¹⁰⁵. »

Si bien que la contradiction que nous avons cru sentir n'était qu'apparente : l'événement historique n'est plus l'événement de surface — bataille ou révolution de palais de l'historiographie traditionnelle — mais les points de rupture, les "renversements", les points critiques où s'infléchissent ou basculent les structures profondes de la réalité sociale et que Ricœur appelle des quasi-événements. Quasi-événements car leur durée n'est pas, par rapport au "temps qui coule", "objectivement" brève. Ce n'est que dans la reconstruction d'après-coup, par le travail structurant de la mémoire et de l'enquête que le terme événement prend son sens. Pour illustrer ce propos, Ricœur cite l'ouvrage de Le Goff, *Un autre Moyen Âge*, où l'auteur caractérise le conflit entre le temps de l'Eglise et le temps des marchands, symbolisé par l'affrontement entre les cloches et les horloges, « comme un des événements majeurs de l'histoire mentale de ces siècles où s'élabore l'idéologie du monde moderne (...) ». Ce qui, en effet fait événement, écrit Ricœur, « c'est la séparation essentielle et la rencontre contingente de ces deux temps¹⁰⁶. »

L'événement historique est ainsi réhabilité par un procédé double : un effet de distance temporelle, elle-même condition de possibilité d'un changement de niveau d'analyse. L'événement historique cesse d'être

¹⁰⁴ *Ecrits...*, p. 72.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰⁶ *Temps...*, p. 385.

contingent par rapport aux changements réels de l'Histoire. Il est d'emblée "signifiant". C'est par analogie avec cet usage du qualificatif "historique"¹⁰⁷ que nous nous autorisons à appeler "événement biographique" les événements importants, marquants, signifiants d'une existence, ce que Everett Hughes appelle les "turning points"¹⁰⁸.

Déjà, à propos de nos exemples littéraires, nous avons noté cette instantanéité de l'événement qui n'est qu'apparente et produite par l'opération de rétrodiction. Au passage, il convient de mettre au crédit de l'historiographie française la critique acerbe qu'elle a menée contre une double illusion rétrospective : celle d'avoir affaire au passé tel qu'il a été vécu d'une part, celle d'une certaine fatalité selon laquelle les choses n'auraient pu se dérouler autrement d'autre part. Le passé, conçu comme ce qui est effectivement arrivé reste rigoureusement hors d'atteinte. De plus, « l'initiative, en histoire, n'appartient pas au document, mais à la question posée par l'historien. Celle-ci a la priorité logique dans l'enquête historique¹⁰⁹. » « L'histoire est fille de son temps » écrit Braudel. Comme pour une biographie, il est illusoire de croire que « le fait historique existe à l'état latent dans les documents et (que) l'historien est un parasite de l'équation historique¹¹⁰. » L'histoire établit une relation entre des traces du vécu du passé par les hommes de l'époque et le questionnement d'aujourd'hui. Un événement est constitué tout à la fois par les procédures par lesquelles il a été enregistré, pensé, commenté en son temps — réception de l'événement qui en stabilise partiellement pour un temps la description — et le réseau de concepts du présent du chercheur, eux-mêmes liés au champ d'expérience et à l'horizon d'attente qui sont eux-mêmes des créations historiques. « C'est ce qui

¹⁰⁷ Au demeurant c'est aussi l'usage commun : « Ce fut historique ! » dit bien en même temps que ce fut un événement marquant .

¹⁰⁸ Everett HUGHES, *Men and their Work*, The Free Press, 1958.

¹⁰⁹ P. RICŒUR, *Temps...*, p. 178.

¹¹⁰ *Ibid.* p. 178.

rend concevable « une individualité dynamique » de l'événement¹¹¹. Les événements ont une individualité mouvante, ils peuvent changer d'identité¹¹².

C'est souligner en même temps l'intrication étroite de l'histoire et du langage. Néanmoins, ce n'est pas parce que le langage est impliqué dans la production de l'histoire qu'elle s'y réduit. Citons Koselleck : « L'histoire ne coïncide jamais parfaitement avec la façon dont le langage la saisit et l'expérience la formule, autrement dit, avec son expérience orale ou écrite, mais elle n'est pas non plus totalement indépendante de ces articulations du langage¹¹³. » « L'histoire est toujours en excès ou en défaut par rapport au langage qui l'articule ou la formule¹¹⁴. » Ce qui nourrit les possibilités de "reprise" et de questionnement renouvelé auxquels n'échappent ni l'histoire en tant que discipline du "singulier collectif", ni l'histoire individuelle.

Est-ce à dire que « le matériel biographique est du matériel historique comme un autre¹¹⁵ » ? Paul Veyne répond négativement à cette question. D'abord parce qu'une histoire biographique n'est pas un "atome" d'histoire totale : « L'histoire biographique et anecdotique¹¹⁶, qui est tout en bas de l'échelle, est une histoire *faible* qui ne contient pas en elle-même sa propre intelligibilité, laquelle lui vient seulement quand on la tranporte en bloc au sien d'une histoire plus forte qu'elle ; pourtant on aurait tort de croire que ces emboîtements reconstituent progressivement une histoire totale, car, ce qu'on gagne d'un côté, on le

¹¹¹ Louis QUERE, "Evènement et temps de l'histoire. Sémantique et Herméneutique chez R. Koselleck", dans *L'évènement en perspective*, Paris, EHESS, 1991, p. 278.

¹¹² *Ibid.*, p. 279.

¹¹³ Cité par Quéré, p. 271.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 272.

¹¹⁵ C'est ce qu'affirme en tout cas Jean-Claude PASSERON dans "Biographies, flux, itinéraires, trajectoires" *Revue française de sociologie* XXXI, 1989, pp. 3-22.

¹¹⁶ Nous avons examiné plus haut ce qui selon nous distingue l'évènement biographique de l'anecdote. Voir pp. 37-38.

perd de l'autre¹¹⁷. L'histoire biographique et anecdotique est la moins explicative, mais elle est la plus riche du point de vue de l'information puisqu'elle considère les individus dans leur particularité et qu'elle détaille, pour chacun d'eux, les nuances du caractère, les détours de leur motifs, les phases de leur délibération¹¹⁸. » Ensuite, parce que le récit historique est dépourvu de charge affective. P.Veyne reprend à son compte les propos de G.Genette dans *Frontière du récit*¹¹⁹ : « L'histoire admet l'*ethos* et l'*hypotypose*, mais non le *pathos* ». Ceci différencie profondément les "matériaux" dont nous disposons des documents historiques. Ce ne sont pas des documents biographiques mais autobiographiques (même si les conditions de production sont dialogiques) et même si plusieurs dizaines d'années se sont écoulées depuis qu'un événement s'est déroulé, une émotion très vive accompagne encore parfois l'évocation de ces moments de l'existence lorsqu'ils furent particulièrement douloureux ou qu'ils ont été cachés pendant longtemps¹²⁰.

Psychanalyse

Entrer dans le champ de la psychanalyse est la dernière étape de notre parcours "hors les murs" de la sociologie. C'est à la fois une étape essentielle et périlleuse. Périlleuse car, alors même qu'on s'approche au plus près de notre objet de recherche — les événements des biographies

¹¹⁷ A l'inverse de l'individualisme méthodologique qui considère qu'un individu est un "atome" de société commettant ainsi une faute logique : celle qui consiste à confondre la relation d'inclusion qui lie une partie au tout (les deux étant de même nature) avec la relation qui lie un élément à son ensemble (qui sont de natures différentes).

¹¹⁸ Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1971, p. 21-22.

¹¹⁹ Selon Genette, l'histoire est *diegesis* et non *mimésis*.

¹²⁰ Et alors même qu'ils n'ont jamais été oubliés.

singulières — on découvre en même temps qu'on pourrait bien perdre la légitimité de le faire. La psychanalyse nous dit en effet qu'à moins d'être soi-même psychanalyste, c'est-à-dire avoir terminé une analyse didactique, rien ne "garantit" les interprétations que nous pourrions formuler. Rien de ce qui est dit par le chercheur ne peut prétendre être "vrai" s'il n'a pas une claire connaissance de ses propres désirs¹²¹. Qu'est-ce qui atteste en effet que ses commentaires ne sont pas l'expression de ses propres fantasmes ? Seul ce long travail sur soi qui consiste à aller au bout de ces fantasmes confère à celui qui a fait ce parcours un "savoir" qui fait que la relation du narrateur et du narrataire n'est pas celle, symétrique, égalitaire, de la relation dialogique. Nous discuterons plus loin les conséquences méthodologiques¹²² de cette contribution importante de la psychanalyse à l'épistémologie du biographique. Nous ne nous intéresserons ici qu'au point de vue théorique¹²³ que la psychanalyse développe par rapport aux événements biographiques¹²⁴.

D'abord notons qu'avec l'introduction de l'hypothèse de l'inconscient, la question de l'agent se trouve posée dans des termes radicalement nouveaux. Au cours de l'examen des disciplines précédentes, il avait déjà fallu substituer à l'action consciente et délibérée de l'agent, l'idée d'interaction. A présent l'agent peut se trouver dépossédé de son initiative au sens où l'inconscient "agit" les hommes non seulement à leur insu mais parfois même contre leur gré. Les

¹²¹ Voir par exemple S.FERENCZI, *Psychanalyse IV*, pp. 49-50 : « (...) il n'est pas toujours nécessaire, dans la pratique clinique, d'approfondir le traitement jusqu'au point que nous appelons l'achèvement complet de l'analyse ; par contre l'analyste, dont le sort de tant d'êtres dépend, doit connaître et maîtriser jusqu'aux faiblesses les plus cachées de sa propre personnalité, ce qui est impossible sans une analyse entièrement achevée. » ou encore Moustafa SAFOUAN, *Le transfert et le désir de l'analyste*, Paris, Seuil, 1988.

¹²² Voir le chapitre consacré au dispositif de recherche.

¹²³ Il faudrait écrire théorique entre guillemets : on sait les réticences des psychanalystes à toute synthèse théorique.

¹²⁴ Comme pour les autres disciplines, nous ne prétendons pas couvrir tout le champ de la psychanalyse ni citer les différents courants qui la composent.

concepts de motif et de cause s'en trouvent par là-même complètement redistribués.

La psychanalyse ne s'intéresse pas aux événements biographiques en général, mais au trauma. Un trauma n'est pas un simple événement de l'histoire du sujet mais un phénomène complexe à la fois interne et externe.

Nous avons déjà admis qu'un événement biographique ne peut être compris au seul sens de "ce qui arrive"¹²⁵ mais inclut également la manière dont il est "reçu", et que plus radicalement, l'intervention active du sujet ne peut être exclue que dans une faible minorité des événements rencontrés. A cette complexité, l'idée de trauma ajoute des signes de souffrance subjective et de désorganisation des fonctions psychiques.

Cependant, que l'événement biographique traumatique doive être pensé comme relevant à la fois de la réalité et du fantasme, comme « un corps étranger intériorisé, "interne/externe", souvenir enkysté dans le psychisme »¹²⁶, n'a pas été une évidence de tout temps pour la psychanalyse. Le psychanalyste aurait plutôt tendance à négliger la réalité historique et sociale et à privilégier trop exclusivement le fantasme, à transformer toute causalité extérieure en une causalité intérieure. Ce qui pourrait confiner au paradoxe — comme l'exprime la formule percutante et sarcastique de Jean-Luc Donnet : « (...) du fait qu'on privilégie le fantasme (...) la psychanalyse peut se faire accusatrice : Non, non, ce n'est pas votre père, votre mère, ou les camps de concentration, c'est vous ¹²⁷ » — si cette attitude n'était pas inscrite dans une nécessité

¹²⁵ A la différence des utilisateurs de la méthodes des "Life's events" par exemple.

¹²⁶ Michèle BERTRAND et Bernard DORAY, *Psychanalyse et sciences sociales*, Paris, La découverte, 1989, p. 130.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 126.

thérapeutique. Citons M. Bertrand : « ... l'imputation du malheur à une cause purement extérieure, prise dans la seule réalité historique ou sociale, ne soulage en rien le sujet qui souffre, contrairement à ce qu'on pourrait croire, ou ne le soulage que jusqu'à un certain point. Si la cause incriminée paraît ôter le fardeau de la culpabilité, elle rend du même coup le malheur irrémédiable, puisque le passé est irréversible, qu'on ne peut y changer quoi que ce soit. C'est pourquoi les psychanalystes ont été amenés à privilégier le travail sur le fantasme, à réintégrer la réalité extérieure dans la réalité psychique, à situer dans le sujet l'origine des conflits qui lui rendent la vie si difficile¹²⁸. »

A vrai dire, l' "éclipse" partielle de l'événement traumatique ne tient pas qu'à des considérations d'efficacité thérapeutique. Le fait de privilégier le fantasme a été à l'avance légitimé par le revirement de Freud, lorsqu'il a abandonné la théorie de la séduction pour celle du complexe d'Œdipe. Un an après la mort de son père Jacob, Freud renonce en effet à cette "erreur" qu'était la théorie de la séduction par le père au profit des désirs refoulés de l'enfant¹²⁹.

Néanmoins, depuis une dizaine d'années, un courant de la psychanalyse tente de redonner de l'importance à la réalité socio-historique dans laquelle se déploient les biographies des analysants, sans pour autant retomber dans une problématique pré-freudienne de

¹²⁸ M. BERTRAND, Le socius et le sujet, dans *Psychanalyse et Sciences sociales*, TIP, volume X, n°1, 1991, p. 50-51.

¹²⁹ Marie BALMARY, *L'homme aux statues. Freud et la faute cachée du père*, Paris, Grasset, 1979. L'auteur mène une enquête délicate, pour comprendre ce revirement, à l'aide des propres outils méthodologiques de la psychanalyse. Volte-face qui demande d'autant plus à être examinée que Freud disposait d'exemples cliniques dûment vérifiés par des témoignages directs, où la faute (pratiques de séduction sur des descendants) s'est transmise sur trois générations. pp. 188-190. Ferenczi, tout en approuvant Freud "de rétablir dans ses droits la prédisposition individuelle en ce qui concerne l'origine des névroses", ne nie pas la réalité « des accidents fortuits d'ordre sexuel » dont sont victimes les patients. Il précise : « Mais lorsque l'analyse des bien-portants fit apparaître le souvenir de traumatismes analogues dans l'enfance, sans que plus tard une psychonévrose s'ensuivit, il dut admettre que ce n'est pas le traumatisme qui est le véritable agent pathogène, mais le refoulement des représentations qui s'y rattachent. » Point de vue qui n'évacue pas le problème de la faute. Sandor FERENCZI, *Psychanalyse I, 1908-1912*, Paris, Payot, 1968, p. 35. Il écrit ailleurs avoir recueilli de nombreux témoignages de patients qui ont eux-mêmes eu des pratiques de séduction à l'égard d'enfants.

causalité purement extérieure. Des événements "extrêmes" comme côtoyer la mort, connaître la torture ou les camps de concentration, font irruption au cœur même du travail analytique et obligent à remettre en question la frontière que l'on croyait pouvoir tracer entre le social et le psychique.

La psychanalyse considère que le destin d'une personne se joue dans les relations de l'enfant qu'elle a été avec les adultes qui l'entouraient aux premiers temps de son existence, et que ces relations sont dominées par la sexualité. Ce qui attribue aux événements de la petite enfance un rôle surdéterminant. En fait, ce n'est pas tant l'événement lui-même que son souvenir — le plus souvent refoulé dans l'inconscient — qui est susceptible de peser sur les comportements. Et si, plus tard, un événement se révèle traumatisant, c'est parce qu'il entre en résonance avec ce souvenir "oublié", ce dernier conférant au second un sens, qui du même coup reste, au moins en partie, inaccessible au sujet lui-même. Par exemple, Freud identifie clairement ces deux événements dans l'exemple célèbre de l' "Homme aux loups".

Résumons l'exposé freudien : Il commence par l'évocation d'un "souvenir-écran" (survenu très tôt dans l'analyse) où le patient fut effrayé par un papillon à rayures jaunes. Beaucoup plus tard dans la cure, il réussit à retrouver le souvenir d'une jeune bonne baptisée Groucha (qui est aussi en russe le nom d'une poire à rayures jaunes !) et de la scène — une menace de castration —, scène pré-sexuelle au sens où elle s'est produite à un moment où l'enfant ne peut percevoir l'effraction imaginaire produite par le spectacle. L'angoisse ne se développe que plus tard et le sens de cet événement archaïque ne "saisit" l'homme aux loups qu'au moment du second événement¹³⁰. « Par une incitation fortuite,

¹³⁰ Il faudrait, pour être complet, évoquer également un rêve du patient qui permet à Freud d'établir le lien entre un corps rayé de jaune, Groucha, et la menace de castration.

un ancien vécu est activé, la scène avec Groucha, dont la menace de castration prend effet après-coup, alors que quand elle s'était produite, elle était restée sans laisser d'impression¹³¹. » Tout tient ici à la rencontre au sein d'une expérience concrète d'une *contingence* phénoménologique et d'une *nécessité* symbolique.

Tout événement marquant ne trouverait son sens que rapporté à un événement archaïque, qui, bien qu'inscrit dans le psychisme du sujet, demande tout le travail de la cure pour émerger à la conscience du sujet. Un tel événement reste rigoureusement inaccessible dans le cadre d'un dispositif de recherche comme le nôtre¹³². Notre travail rencontre là une limite apparemment indépassable. C'est là aussi que la psychanalyse peut être tentée de s'auto-proclamer discipline fondamentale des sciences humaines !

Existe-t-il des régions de l'activité humaine qui dans leur essence sont non-sexuelles ? L'avoir, le pouvoir peut-être, même si elles font l'objet d'un investissement libidinal secondaire. M. Godelier, dans *La Production des Grands Hommes* suggère que la sexualité est parfois chargée d'un sens qui la déborde, qu'elle peut être "délocalisée", « être appelée à témoigner pour autre chose (dans le cas des Baruya de Nouvelle-Guinée), où elle vient pour servir à signifier¹³³. » Il est bien sûr exclu de s'engager ici dans le débat sur l'autonomie réelle ou illusoire des différentes sphères de l'activité humaine. Nous pouvons cependant profiter de cette incertitude pour suspendre au moins provisoirement l'idée selon laquelle la sexualité est l'explication unique de l'ordre social, ce qui autorise alors le déploiement d'un discours sociologique. Du

¹³¹ *L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même*, Textes réunis par M. GARDINER, Paris, Gallimard, 1981, p. 259.

¹³² Si on en croit l'expérience relatée par J-L. Donnet dans *Psychanalyse et Sciences Sociales* de M. Bertrand et B. Doray (p. 130), il ne faut cependant pas sous-estimer les capacités de remémoration d'un individu dans le cadre d'un entretien minutieux, factuel, comme le préconise Ferenczi et comme le pratique Lanzmann dans Shoah par exemple.

¹³³ Cité par M. Bertrand et B. Doray dans *Psychanalyse...*, p. 178.

même coup, l'absence d'une enquête aboutie jusqu'aux événements fondateurs de la petite enfance (essentiellement d'ordre sexuel, on l'a dit) ne condamne plus le récit autobiographique à n'être qu'une fiction, et l'interprétation du récit, un stricte commentaire littéraire. C'est à coup sûr le maillon le plus faible de notre entreprise. Nous reprendrons cette discussion dans le cadre du paragraphe sur l'interprétation.

Pour l'heure, si on reconnaît l'importance majeure des événements traumatiques de la petite enfance — ce qui paraît raisonnable — il reste que d'autres événements peuvent survenir ultérieurement dont la gravité peut à elle seule en expliquer l'effet traumatisant sans que l'on ait besoin de recourir à un hypothétique événement antérieur¹³⁴. L'effet "catastrophique" d'un événement ne dépend pas seulement de la nature de l'événement "primordial" auquel il fait écho, il résulte aussi de l'environnement humain dans lequel il se déroule. M. Bertrand résume les propos de Ferenczi à ce sujet¹³⁵ : « On sait, par Ferenczi, l'importance du désaveu dans la genèse des troubles psychologiques. Ce qui rend un événement traumatique, ce n'est pas tellement qu'il soit grave en lui-même, c'est qu'il soit dénié, désavoué par l'entourage, c'est qu'il n'est pas reconnu comme tel. C'est cette technique du refoulement auquel l'entourage a recours, quand il ne peut assumer la souffrance de l'autre. Et quand l'autre essaie d'en parler, parce qu'il en a besoin, ses timides essais de parole sont accueillis dans un silence de mort, ou par des tentatives de colmatage, des paroles de consolation. On lui dit, par exemple : non, non, rien n'est arrivé, ce n'est pas grave, n'y pense plus. D'une certaine façon, renvoyer le sujet à ses fantasmes peut être une sorte de désaveu, qui lui ferme l'accès à la

¹³⁴ C'est plus la résistance du symptôme pathologique qu'une nécessité intellectuelle de compréhension qui force à poursuivre l'analyse régressive. Cf. l'exemple cité par J. L. Donnet dans l'ouvrage de M. Bertrand.

¹³⁵ M. BERTRAND, "*Le socius et le sujet*" ..., p. 53.

symbolisation et à la transformation de lui-même. La chose interdite de parole ne fera qu'accroître un sentiment de culpabilité à l'éprouver, et en rend la résolution impossible. »

La verbalisation, le compte-rendu, peuvent-ils réduire le caractère traumatique d'un événement ? S'agit-il de pouvoir (d'avoir pu) raconter l'événement lui-même pour en atténuer la douleur ? Sans nul doute¹³⁶. Mais il faut comprendre le lien entre le récit et l'événement dans un sens beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. Nous emprunterons à G. Burloux une "vignette" clinique qui lui sert à illustrer ce qu'il entend par "événementialiser" un traumatisme¹³⁷. La citation est un peu longue, mais elle nous semble éclairer parfaitement l'ensemble des propos de ce paragraphe.

« Une patiente d'une cinquantaine d'années, névrotique de bon aloi jusqu'alors, est traitée pour une "dépression" traînante survenue après un traumatisme bénin. Cet accident (chute sur le trottoir) a suivi un événement extraordinaire pour elle : une dispute violente avec son chef de service. Elle se plaint d' "étranglement au cou" et de points thoraciques intenses. Elle est venue me voir quatre fois en deux mois. Elle m'a raconté non pas une enfance catastrophique, mais l'histoire d'une famille (grand-père, père, deux frères, un fils, ainsi que sa mère) frappée d'une sorte de fatalité qui faisait que l'on mourrait par le thorax ou par le cou, de maladies très différentes les unes des autres (pneumonie, noyade, cancer, étouffement, angine de poitrine, etc...). Sans s'en rendre compte, elle m'avait décrit les douleurs ressenties après son accident (thoraciques) en des termes très violents, qui auraient pu convenir aux maladies mentionnées ci-dessus, mais pas du tout à l'intégrité absolue de son thorax et de son cou. Son accident avait

¹³⁶ S'en tenir là, c'est rester dans la circonscription de l'ethnométhodologie.

¹³⁷ G. BOURLOUX, *Que m'arrive-t-il ?*, dans *Événement et psychopathologie*, J. GUYOTAT et P. FEDIDA, SIMEP, 1985, pp. 187-191.

réveillé, à un âge symbolique, les catastrophes familiales qui avaient dû retentir sur elle puisque son frère était mort juste avant sa naissance. Elle a beaucoup parlé pendant ces quatre séances. Je me souviens de ses premières paroles : "Je serai claire et précise". Puis elle s'était racontée... A la dernière séance, elle m'a dit qu'elle ne souffrait plus (ce qu'elle m'a fait confirmer plus tard). Et je me souviens de ses dernières paroles : "Cet accident, ça m'a obligée à penser... Avant, non" . » Ainsi, un petit "accident", à première vue lié à une situation contemporaine (l'altercation avec un supérieur hiérarchique) se révèle être une injonction insistante (exprimée par le corps) de "reprendre" une histoire familiale.

Il nous faut à présent, d'une part dégager de ces incursions dans les territoires des disciplines connexes un concept d'événement biographique qui nous servira de guide pour notre étude, et d'autre part préciser, après ce parcours, les linéaments des thèses que nous voudrions défendre.

POUR UN CONCEPT D'ÉVÉNEMENT BIOGRAPHIQUE

Rappelons que sauf mention contraire, nous employons l'expression "événement biographique" pour désigner les événements importants, marquants, les tournants de l'existence.

1- Schéma de l'événement biographique

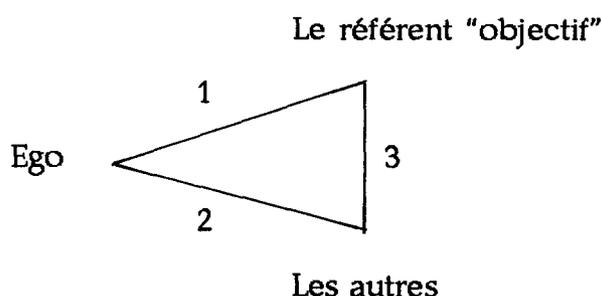
Il nous semble utile de tracer d'abord un schéma représentant un événement quelconque d'une biographie, en deçà de toute verbalisation ou narration, et indépendamment de tout caractère marquant. La fonction modeste de ce schéma est de nous permettre de fixer le vocabulaire que nous utiliserons.

Nous considérons qu'un événement est d'abord un changement ou une perturbation dans un système relationnel triangulaire dont les éléments constitutifs sont respectivement la personne elle-même, les autres et le référent "objectif". Par référent "objectif" nous voulons désigner "le monde", la réalité telle qu'elle est socialement construite au sens où cette notion a été élaborée par Berger et Luckmann¹³⁸.

A propos d'Ego, précisons que nous emploierons le terme d'identité dans un sens dynamique. Toujours en question, toujours à construire, elle résulte de l'image que je me donne de moi-même et de l'image que l'Autre me renvoie. Autrement dit, une identité pour-soi et une identité pour-Autui dont l'articulation, toujours problématique est ébranlée par les épreuves et les expériences que je traverse. Pour comprendre la relation d'un individu à un événement, on ne peut donc faire abstraction de l'Autre.

¹³⁸ Faut-il y inclure le corps lorsqu'il devient lui-même un problème, qu'il s'impose au sujet comme une réalité (douloureuse) avec laquelle il faut compter ?

En empruntant le vocabulaire d'Erving Goffman, nous pourrions dire que notre projet consiste à étudier comment cette relation ternaire complexe se défait et se recompose lorsque des changements dans l'existence rendent difficile à satisfaire la double exigence de garder la face vis à vis des autres et garder le fil de sa propre histoire.



Chacune de ces relations est entachée d'incertitude. Mais d'un point de vue épistémologique, ces incertitudes sont de nature différente. Si le référent "objectif" ne peut jamais être connu dans son intégralité, cette connaissance absolue cependant apparaît comme ce qui est visé par des procédures cognitives relevant de l'aléatoire stochastique ou de programmes itératifs. La seconde relation, en revanche, relève d'une incertitude "ontologique". L'aléatoire qui la constitue n'est pas stochastique et échappe à toute modélisation. Il y a de l'irréductiblement nouveau dans toute rencontre.

On peut, par ailleurs, reconnaître dans ces deux relations les supports respectifs des concepts d'agir-travail et d'agir-communicationnel de Habermas¹³⁹.

¹³⁹ Voir C.DUBAR *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles* Paris, A. Colin, 1991.

Selon que le changement trouve son épicentre en l'un ou l'autre des sommets, nous aurons affaire à des modalités idéales-typiques différentes de l'événement.

L'**action**, centrée sur Ego, définit le sujet comme témoin-acteur pour qui l'enjeu principal prend la forme de l' "agir".

L'**accident**, centré sur le référent "objectif", définit le sujet comme témoin-victime pour qui il s'agit de "garder le fil"¹⁴⁰.

La **rencontre**, enfin, ne possède pas de centre unique et l'une des modalités de l'enjeu pour le sujet peut être de garder la face.

Et, pour finir, l'**événement dans le monde** qui représente un ébranlement de la relation 3 où le sujet peut être sommé de "faire face".

2 - L'événement biographique comme objet complexe

La distinction de ces modalités idéales-typiques n'a qu'une fonction analytique de clarification terminologique. Et on ne peut guère espérer les rencontrer à l'état pur. Tout au plus pourra-t-on repérer une modalité dominante.

Bien que ce ne soit pas le thème principal de notre travail et que notre corpus soit trop restreint pour prétendre à une quelconque exhaustivité, nous confronterons cette typologie *a priori* avec l'inventaire des types d'événements biographiques qui articulent nos récits et, malgré l'étroitesse du corpus, on cherchera à identifier les traits communs qu'ils peuvent présenter.

Ces modalités idéales-typiques de l'événement biographique se présentent en général de façon étroitement intriquées et nous devons suspendre la question de la priorité du sujet ou des conditions objectives si nous voulons saisir l'événement biographique dont la complexité en est précisément une détermination constitutive.

¹⁴⁰ Selon la conception classique de la maladie, celle-ci entrerait dans cette catégorie.

Ce point de vue peut passer pour une démission. Cependant, lorsque L.Thévenot décide de saisir l'action comme "action qui convient", lorsque P.Ricœur invite à penser une ontologie commune à "arriver" et "faire arriver", ils soulignent tous deux la nécessité de "prendre ensemble" d'emblée ces modalités plutôt que de les penser séparément en vue d'une articulation de seconde position. P. Bourdieu également note le caractère "indémêlable" des « déterminismes objectifs » et de la « détermination subjective ». Lorsqu'il analyse les déterminants des trajectoires scolaires, il déclare, à propos des "jugements scolaires", qu' « on est là au principe le plus obscur de l'action, qui ne réside ni dans les structures ni dans les consciences mais dans la relation de proximité immédiate entre les structures objectives et les structures incorporées, les habitus ». Et pour lui, « il est vain, tant est serrée la dialectique des chances et des espérances, d'essayer de démêler ce qui revient aux déterminismes objectifs ou à la détermination subjective¹⁴¹. »

Nous pensons qu'il faut suspendre — au moins provisoirement — cette interrogation sur la priorité ultime du sujet ou de l'environnement, et que les bénéfices de sens qu'on pourra produire à propos des événements biographiques sont à ce prix¹⁴².

3 - Un événement biographique deviendrait une catastrophe dès lors que l'action du sujet et un accident convergent pour briser une continuité biographique et rendre irréversiblement autre son histoire.

¹⁴¹ Pierre BOURDIEU, *La Noblesse d'Etat. Grandes Ecoles et Esprit de Corps*, Paris, Editions de Minuit, 1989, pp. 59-69.

¹⁴² Le développement des sciences physiques a montré qu'il fallait savoir renoncer à certaines questions pour pouvoir trouver certaines réponses .

4 - L'événement biographique est socialement partagé

L'événement biographique a une double dimension sociale parce qu'il est — en principe — deux fois partagé :

+ en son temps d'abord : sa constitution est conversationnelle (ce qui ne veut pas dire que les diverses significations accordées sont congruentes).

+ dans le temps ensuite, parce que le "tranchant " de l'événement n'est jamais complètement réduit en son temps, parce qu'il n'est jamais définitivement sanctionné.

5 - L'événement biographique est aussi un objet symbolique

La déstabilisation, voire le désordre qui s'y produit provoque (peut provoquer) étonnement et souffrance et donne à penser : l'événement accroît la visibilité de ce qui en d'autres temps avait tendance à passer inaperçu ou qui était banalisé par l'habitude et non verbalisé, en même temps qu'il fait le sens autre. Localement d'abord, comme renversement, et ensuite comme contribution au sens de la biographie dans sa totalité.

C'est le "moment"— le terme "moment" recouvre une temporalité complexe fait autant de condensation que de dilatation et qui acquiert un caractère ponctuel dans le travail d'élaboration d'après-coup — d'un renversement au sens où la description de la réalité d'avant l'événement et de celle qui lui fait suite ne peut se faire avec les mêmes prédicats. Quelque chose d'essentiel a changé. « Rien ne sera plus jamais comme avant. »

Les événements biographiques, parce qu'en un certain sens ils paraissent contingents, fonctionnent comme des signes qu'il faut interpréter. Mais, parce qu'ils s'imposent a posteriori comme une nécessité, ils fonctionnent aussi comme des signes pour interpréter la réalité.

6 - L'enquête comme événement biographique

Les événements biographiques d'une vie et le parcours qui les lie, sont pris dans des procédures d'élaboration symbolique, élaboration ou réélaboration rendues possibles et/ou nécessaires par des événements ultérieurs. C'est à un de ces moments-clés que peut être engagé une expérience de recherche (auto)-biographique. C'est d'une telle opportunité que dépend la qualité des matériaux biographiques recueillis dans nos entretiens et à ce titre la recherche biographique est toujours une **rencontre** .

DISPOSITIF DE RECHERCHE

Le sujet et le destinataire

Tout texte s'adresse à trois personnes virtuelles : le dédicataire, le destinataire et le lecteur. Le choix du dédicataire est plutôt affaire privée . Le lecteur potentiel, personnage abstrait mais déjà inscrit dans le texte lui-même, appartient à l'horizon de la publication alors que le destinataire, en avant-plan du public, est délibérément identifié.

Ce travail a en fait deux types de destinataires. Le premier, évident, est la communauté scientifique, ou tout au moins quelques membres de celle-ci. Les seconds, qui, pour les sociologues peuvent être les commanditaires de l'étude, sont ici les sujets-mêmes de la recherche et à travers eux, toute personne ayant envie ou besoin de penser sa propre existence. Cela s'inscrit dans la dimension éthique de la science sociale pour laquelle il s'agit « de rendre possible l'émergence historique de quelque chose comme un sujet rationnel à travers l'application réflexive du savoir des sciences sociales¹. »

Ceci implique un "style"² sociologique spécifique qu'il nous faut penser, tant il est vrai que la conception d'une publication détermine et présuppose un certain type de lecteur. Il est prématuré cependant d'en déduire dès à présent un protocole d'enquête et des modalités d'écriture : ceux-ci dépendent tout autant de notre conception du sujet-narrateur,

¹ Pierre BOURDIEU avec L. J. D. Wacquant, *Réponses*, Paris, Seuil, 1992, p. 40.

² Au sens que Gilles Gaston GRANGER donne à ce terme, *Essai d'une philosophie du style*, Odile Jacob, 1988. Le style, qui concerne la science "au travail", s'exprime autant au moment de la restitution de la recherche que dans le déroulement de l'enquête elle-même.

des procédures de validation des interprétations du chercheur auxquelles doit être soumis ce travail qu'au choix du destinataire privilégié qu'est le sujet lui-même. Et qui, d'ailleurs, pourrait être nous-même : « Si moi, lecteur, je lis les textes ainsi produits, ce n'est pas pour "communiquer" mythiquement avec un autre, ni par souci de curiosité historique, c'est parce que je suis, moi aussi, à la recherche d'un langage pour exprimer une vie qui m'échappe et me dépasse³. »

Le sujet-narrateur

Cette question du sujet alimente des débats difficiles et, il semble bien, interminables. On ne peut ici en donner tous les éléments et encore moins prétendre la trancher, bien qu'on ne puisse nier son importance pour l'objet de notre recherche. « La pratique du récit est l'axe central de la construction identitaire⁴. » Et, poursuit J. Broda, « en poussant plus loin, ce que je suis, c'est le récit de ma vie⁵. » Pour notre part nous pensons que cette identification entre identité et récit de vie est plus problématique que J. Broda veut bien le dire⁶. Néanmoins on ne peut se passer d'une conception du sujet préalable à la mise en place de notre enquête. Son dispositif en dépend.

³ Philippe LEJEUNE, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980, p. 175.

⁴ Jacques BRODA, "La clinique au travail", Colloque de l'Association Internationale de Sociologie, Juillet 1992.

⁵ *Idem*. Il faudrait en toute rigueur discuter ici du glissement de la notion de sujet à celle d'identité. Pour l'heure, il nous semble que J. Broda s'autorise un passage à la limite dangereusement simplificateur. Il réduit, au point de le transformer, le texte de P. Ricœur sur lequel il s'appuie. « Notre auto-compréhension, notre identité, nous la tenons essentiellement de l'activité narrative. Ce sont les récits que nous avons entendus, que nous avons lus et que nous avons transformés qui font ce que nous sommes. » C'est à la fréquentation des récits en général, qu'il faut rapporter l'émergence d'un sujet. Marie Bonnafé y distingue trois dimensions fondamentales : 1-une double temporalité (le temps remémoré et le temps de la remémoration) qui crée un potentiel d'organisation, 2-la langue propre du récit qui n'est pas la langue factuelle ou injonctive du langage quotidien, et surtout, 3-le récit est toujours initiatique. Il semble que ces récits constitutifs de l'émergence d'un sujet sont aussi ceux que l'individu rencontre au cours de l'enfance, et pas seulement les récits que la personne produit sur elle-même pour se réapproprier son passé.

⁶ Peut-on réduire l'identité d'un peintre à sa biographie ? Ne faut-il pas y inclure son œuvre ? Et celle-ci ne peut-elle pas "nier" précisément son parcours biographique ?

Quelles sont les options disponibles ?

Patrick Pharo est « hostile à une conception "réservoir" du sujet suivant laquelle celui-ci serait constitué par un appareil structuré ne demandant qu'à s'étaler ou à se symptomatiser chaque fois que les conditions s'y prêtent⁷. » Il lui semble au contraire que le sujet « est constitué d'un bout à l'autre par les formes signifiantes de l'intersubjectivité, et donc par le langage⁸. » Cette hypothèse minimale (« la seule chose que l'on possède en propre, c'est un corps ») ne laisse pas de poser quelques difficultés, y compris pour penser l'interaction intersubjective elle-même. En effet, d'où peut procéder l'interaction si on exclut toute référence à « un ou des sujets sans intériorité spécifiée⁹ » ? Christophe Dejours se demande légitimement si, en faisant l'économie d'une notion forte du sujet on ne se condamne pas du même coup à devoir abandonner des questions comme celle « de la souffrance et du plaisir [dans le travail] qui n'aurait aucun sens si, à la fin, elle ne revenait pas à une interrogation sur des personnes singulières qui les éprouvent¹⁰. » A une certaine conception du sujet correspond une conception spécifique du récit biographique et elle prescrit même, nous semble-t-il, une posture appropriée du chercheur. Ainsi, ce "sujet minimal" qui n'est « identifiable que comme des morceaux que nous cherchons sans cesse à recoller¹¹ », s'accorderait avec l'idée que le récit autobiographique est le produit exclusif d'interactions, et partant largement indexical et local. Ce qui ne peut qu'entraîner une attitude réservée de la part du chercheur quant à l'intérêt scientifique de matériaux comme ceux que nous recueillons.

⁷ Patrick PHARO, "Questions à la psychopathologie du travail", dans *Plaisir et souffrance dans le travail* sous la direction de C. DEJOURS, Editions de l'AOCIP, 1988, p. 24.

⁸ *Idem*.

⁹ Christophe DEJOURS, *ibid.*, p.,32.

¹⁰ *Idem*.

¹¹ P. Pharo, *ibid.*, p. 25.

A l'inverse, l'hypothèse d'un sujet "plein" recommanderait au chercheur une posture d'enregistrement passif . « Je crois qu'on peut s'engager à dire la vérité ; je crois à la transparence du langage, et en l'existence d'un sujet plein qui s'exprime à travers lui (...) je crois que quand je dis "je" c'est moi qui parle (...)»¹² . Certes, lorsqu'il écrit ceci, P. Lejeune "sait" bien que c'est là "un imaginaire" . Mais selon lui, cette croyance est néanmoins le moteur de la production autobiographique.

Nous préférons, quant à nous, faire l'hypothèse — doublement médiane — d'un sujet ni complètement morcelé d'une part, ni complètement transparent à lui-même d'autre part. Le récit n'est pas l'expression d'un sujet qui lui préexiste intégralement, mais plutôt ce qui contribue à déterminer l'existence même du "sujet". C'est en se racontant, en prenant une certaine distance par rapport à son "vécu" que l'individu devient un peu plus sujet¹³. C'est la fonction *spinoziste* de la sociologie réflexive. En se racontant, la personne cherche à éclairer ce qu'elle est aujourd'hui, en reprenant ce qu'elle a fait ou ce qui est arrivé dans le passé. C'est la dimension **performative** du récit.

Tout récit opère une reconstruction. « Une histoire de vie est du temps "recomposé". Et nous savons que la mémoire n'est pas fiable. Elle obéit à d'autres logiques que celle de la vérité et de la science. Elle oublie, déforme, transforme, reconstruit le passé en fonction des exigences de l'inconscient, des pressions de l'environnement, des conditions de production du récit, des stratégies de pouvoir du locuteur et de l'interviewer, etc...»¹⁴ . Vincent de Gaulejac met ainsi l'accent sur tous les facteurs qui subordonnent le récit aux circonstances de sa formation.

¹² Philippe LEJEUNE, *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986, p. 30-31.

¹³ Lorsqu'il s'applique à une personne le terme "sujet" peut aussi bien signifier une personne soumise à une autorité (sujetion), un antonyme étant alors le maître, qu'une personne à l'origine d'une action ou d'une influence. Dans ce cas c'est l'objet qui en est l'antonyme.

¹⁴ V. de GAULEJAC, "Sociologie et Psychanalyse de récits de vie : contradictions et complémentarités", in *L'histoire de vie au risque de la recherche, de la formation et de la thérapie*, sous la direction de Christian LEOMANT, Etudes et Séminaires n°8, Vauresson, Juin 1991.

Mais il est tout aussi important de noter qu'il est contraint par une série d'autres facteurs (sur lesquels nous reviendrons¹⁵), et parmi eux, les "événements" qui, soit ont un ancrage objectif, soit s'en cherchent un. Les événements du récit, comme les anecdotes d'ailleurs, sont le lieu d'accrochage de l'histoire à ce qui est (ou se pose comme) "vérifiable". C'est par eux que le récit est aussi "**référentiel**"¹⁶.

Les événements marquants, parce qu'ils sont révélateurs, parce qu'ils bousculent le sens, sont "ruminés", racontés (et on en sait les effets déstabilisateurs lorsqu'ils ne peuvent l'être).

Chacun, tout au long de sa vie raconte — ou se raconte — des fragments d'autobiographie. Philippe Lejeune le rappelle avec beaucoup d'humour : « Quand je monte dans l'autobus, j'ai l'impression d'entrer dans un atelier d'autobiographie. Les gens ruminent leur vie. Ils se remémorent leur journée. Ils se remâchent les histoires des autres qu'ils lisent dans le journal. Ils retouchent ces brouillons de récit de vie que chaque homme porte en lui et remanie de son enfance à sa mort¹⁷. »

Nos entretiens — qui constituent eux-mêmes un événement marquant de la biographie du narrateur — se distinguent de ces pratiques autobiographiques communes au moins par le pacte noué qui enjoint le locuteur de parcourir sa vie ou une partie de sa vie en suivant la flèche du temps pour tracer des enchaînements, "configurer" les événements qui donnent forme à sa vie.

L'ajustement entre la vie et les mots n'est pas donné. D'abord, les entretiens biographiques, parce qu'ils sont un lieu de réélaboration,

¹⁵ Voir plus loin le paragraphe consacré à l'interprétation.

¹⁶ Le monde "objectif" n'est pas fait que d'objets physiques. Bien d'autres choses sont "objectives" : une nomination, une délocalisation, un jugement du tribunal... et parmi ces choses objectives non matérielles on trouve notamment des événements.

¹⁷ Philippe LEJEUNE, *Moi aussi*, Paris, Seuil, 1986, p. 224.

visent une "intrigue" plus qu'ils n'en produisent une. Ensuite, le tranchant de certains événements ne se laisse pas réduire par le seul fait d'être raconté. Et un second écart vient redoubler le premier : les entretiens, en tant qu'expérience orale, visent un récit qui est lui-même ordonné à une expérience ou une épreuve que le déborde. Si cette double tentative d'ajustement jamais réalisé comporte un résidu dont il convient de rechercher les traces au delà de la dimension purement informative des propos du locuteur, il est d'abord indispensable que le narrateur ait envie ou besoin de "reprendre" sa vie, et pas seulement de la raconter, que la rencontre singulière avec le chercheur constitue plus un événement / action qu'un événement / réaction . Il s'agit moins de solliciter un processus d'introspection que de proposer un travail réflexif. « C'est une approche indirecte de la conscience qui n'a rien à voir avec une présence immédiate à soi, avec une certitude immédiate de soi à soi-même¹⁸. » Bien qu'il ne s'agisse pas de s'opposer à la démarche analytique on met plutôt en œuvre ici la démarche synthétique de la conscience. « La conscience n'est pas origine mais tâche¹⁹ », écrit P. Ricœur. Notre dispositif d'enquête se veut le lieu d'une exploration / construction plus que d'une répétition, le lieu d'un travail, non d'un regard.

¹⁸ Paul RICŒUR, *Le conflit des interprétations*, Paris, Seuil, 1969 p. 113.

¹⁹ *Ibid.*, p. 109.

Le dispositif de recherche

Le choix du dispositif d'ensemble de la recherche, protocole d'enquête et publication, repose sur deux grandes lignes de réflexion largement indépendantes l'une de l'autre, et peut être considéré comme la traduction concrète de la nécessité de "prendre ensemble" les exigences auxquelles ces réflexions ont conduit.

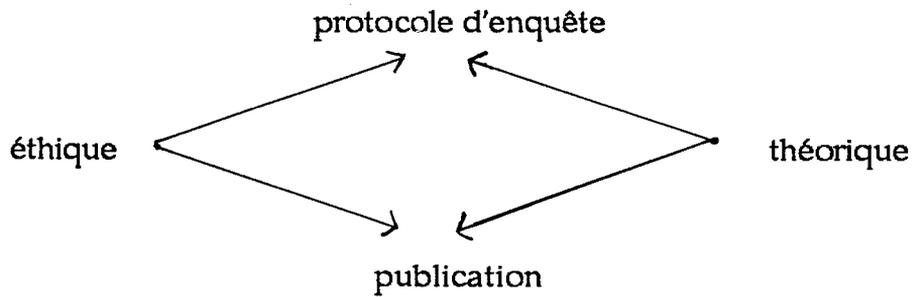
La première s'organise autour d'un pôle "éthique" qui comprend la conception que l'on se donne du sujet-narrateur, les postulats déontologiques et la personnalité du chercheur. La seconde est une ligne de réflexion "théorique" que l'on peut articuler autour de trois questions :

1- que nous apprend l'exploration extra-disciplinaire que nous avons menée quant aux exigences méthodologiques et aux préoccupations thématiques ?

2- quelle est la nature des matériaux produits et dans quel processus d'objectivation sont-ils pris ?

3- quel type de connaissance peut-on prétendre en tirer et à quelles procédures de validation faut-il soumettre les interprétations du chercheur ?

L'élaboration du dispositif de recherche peut être représentée par le schéma suivant :



Nous développerons successivement les deux lignes de réflexion annoncées pour en déduire des modalités pratiques de la recherche qui tiennent compte au mieux des contraintes que nous nous serons données.

Pôle éthique

Nous avons déjà brossé à grands traits la conception du sujet-narrateur qu'il nous semble légitime d'adopter. Nous n'y reviendrons pas. Les principes déontologiques que nous allons poser tiennent consciemment compte de notre identité professionnelle de chercheur — sociologue et non thérapeute —, de notre personnalité, de notre expérience de vie qui nous a appris quelles sont les situations que nous pouvons vivre sans nous faire de violence, et celles qui, au contraire, laissent derrière elles un long sentiment de malaise ou de mauvaise conscience.

Trois principes au moins peuvent être définis : un principe d'initiative, un principe d'échange et un principe de totalité.

1- un principe d'initiative : S'il est indéniable que nous sommes à l'origine de la recherche, ce qui constitue une différence de taille avec la situation psychanalytique ou psychothérapeutique en général, il est cependant nécessaire d'ouvrir l'enquête par une procédure de prise de

contact qui laisse la part d'initiative la plus large possible aux narrateurs potentiels. Nous nous interdisions toute proposition "directe" où la réponse positive peut être forcée par la situation de face-à-face dans laquelle elle est prise.

2- un principe d'échange : Nous avons dit plus haut que cette expérience était selon nous un travail, mené ensemble par le chercheur et le narrateur. Il ne peut-être dès lors question pour nous d'une attitude passive au cours des entretiens : les interventions minimales de ce qu'on a coutume d'appeler la non-directivité laissant la personne seule à gérer ses interrogations, ses doutes et ses angoisses. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il faut pratiquer un interventionnisme intrusif. Le respect du rythme d'élaboration du discours et du point de vue de l'autre peut se conjuguer avec un questionnement affectueux mais critique et exigeant²⁰.

Le principe d'échange trouve par ailleurs une autre concrétisation au niveau de la restitution des entretiens. Les enregistrements retranscrits sont remis à la personne après chaque entretien, cela va de soi. Mais, nous avons dit plus haut que selon nous, au cours des rencontres, on pouvait tout au plus parler d'un récit "visé". Les aléas de la situation dialogique (les questions du chercheur mais aussi la

²⁰ Empathie, confiance et sympathie non feintes sont requises pour que s'établisse un réel dialogue. Elles en constituent un préalable tout comme dans une situation thérapeutique. Ferenczi écrit à propos du travail d'abréaction d'une de ses patientes qui s'accompagne de crises fréquentes : « Tant que j'assiste à la nouvelle explosion avec un peu d'irritation, peut-être même un peu d'ennui — ce dont ma patiente se rend compte dans une certaine mesure par mon comportement, ma voix, ma manière d'interroger —, la douleur et l'acuité de la crise augmentent, et si je ne fais rien d'autre, cela se termine habituellement par un rire aigu et dément, suivi du réveil dans l'apathie. Mais si la patiente remarque que j'éprouve une réelle compassion pour elle, et que je mets tout mon zèle à explorer les causes de ses souffrances, elle devient soudain capable non seulement de me donner une représentation dramatisée des événements, mais encore de m'en parler. L'atmosphère amicale lui permet de projeter les traumatismes dans le passé et de les raconter comme souvenirs. Le contraste avec l'environnement de la situation traumatique, donc la sympathie, la confiance — réciproque — doivent être établis, avant que ne soit mise en place une attitude nouvelle : la remémoration au lieu de la répétition. La seule association libre, sans que soient jetées de nouvelles bases pour une atmosphère de confiance, n'apporte donc de guérison véritable. Le médecin doit être vraiment à son cas, de toute son âme, ou bien, s'il n'y est pas, il doit le reconnaître honnêtement, à l'inverse du comportement des adultes envers les enfants. ». S. FERENCZI. *Journal clinique*, Paris, Payot, 1968, pp. 235-236.

multiplicité des rencontres), le travail de réélaboration partielle qui s'opère, oblige à considérer ces entretiens retranscrits comme des "brouillons" d'un récit qui demande à être rédigé. C'est ce récit (un des récits possibles) qu'il nous faut rendre au narrateur en échange de ce qu'il nous a raconté de sa vie, de « ce morceau de nous-même qu'on donne à l'autre » comme l'écrira une de nos narratrices. Quelles sont les personnes qui, après avoir participé à des entretiens biographiques n'expriment pas leur déception à la lecture des retranscriptions brutes ? Ce ne sont pour nous que des "brouillons". On est bien sûr immédiatement confronté au problème difficile et délicat de la réécriture. Les objections sont fortes et redoutables. Ce sont pour l'essentiel, les mêmes que celles que l'on adresse classiquement à la traduction. Nous examinerons plus loin les ressources techniques disponibles pour assurer une fidélité maximum²¹.

3- Enfin, un principe de totalité : Il faut que cette aventure soit, pour le narrateur comme pour le chercheur, une expérience achevée, qu'elle se termine par "une bonne fin" . Nous voulons dire par là que ce qui déterminera l'interruption concertée des entretiens sera le sentiment partagé que « les choses importantes ont été dites » . « Avec ce que je t'ai dit, maintenant tu peux comprendre ce qu'a été ma vie. » Quand la personne pense avoir dit l'essentiel, et que le chercheur n'a plus de questions à poser auxquelles il présume que la personne pourra répondre²².

²¹ La fidélité serait de peu d'importance s'il s'agissait seulement de restituer au narrateur un texte bâti à partir des entretiens, dont il a la retranscription, qui serait alors sa biographie vue par X., chercheur. Nous comptons attribuer plus loin une seconde fonction à ce texte qui posera alors le problème de la traduction dans toute son ampleur.

²² On pourrait être tenté de penser que, procédant ainsi, les entretiens pourraient ne jamais s'interrompre : la vie qui continue alimentant continuellement le récit. Nous verrons qu'il n'en est rien en raison de la consigne d'ouverture de l'enquête.

Cette "totalité"²³ produite conjointement est une condition requise pour pouvoir considérer notre matériau biographique comme un tout, différent de l'ensemble de ses parties que sont les phrases qui le composent.

Une biographie est une totalité singulière. C'est la trace de l'existence d'une personne à qui il faut accorder une présence dans le compte-rendu. Anonyme, évidemment. Mais qui doit être respectueuse au mieux de sa spécificité et de sa densité. Ce n'est pas un "cas" que l'on peut résumer en une dizaine de lignes ou réduire à une liste de citations. Rappelons que notre projet n'est pas tant de bâtir des typologies que de mettre au jour des processus, toujours singuliers certes, mais dont la compréhension permet ensuite d'en comprendre d'autres tout aussi singuliers. Chaque biographie doit être restituée comme un tout.

Pôle théorique

1 - Comment étudier les événements biographiques ?

Nous avons vu que les événements biographiques ne prenaient sens que rapportés au parcours biographique singulier dans lequel ils s'inscrivent. Toute prédéfinition par le chercheur (à la manière des life's events par exemple ou de l'approche des démographes) risque de nous faire manquer des événements essentiels et de toute façon ne nous permet guère de saisir comment le sens de l'événement se constitue. Nous nous proposons précisément de montrer qu'il est préconstruit par le sujet lui-même. Il nous faut donc susciter l'expression de celui-ci. Le recours au récit s'impose. Néanmoins il nous faut tenir compte de ce que les théories narratives ont à dire sur la relation entre événement et récit.

²³ Parler de totalité ne veut pas dire qu'elle soit définitive et immuable. Elle est bien sûr provisoire et instable. Ceci n'interdit pas pour autant de parler de totalité.

P. Ricœur souligne que si l'événement introduit une "discordance" dans le fil de l'histoire, c'est finalement la "concordance" qui l'emporte, l'événement contribuant au développement de l'intrigue. Bien que le récit, mieux que toute autre forme de discours permette l'"exaltation" de l'événement, le récit cependant le "domine"²⁴, en particulier dans sa forme écrite²⁵. Ceci vient valider a posteriori le recours à des entretiens, l'expression orale étant plus appropriée à rendre (locuteur) et sentir (narrataire) la force d'"irruption" de l'événement.

Nous retiendrons de notre incursion dans le champ de l'histoire, tout l'intérêt qu'il y a à disposer de documents divers dont les recoupements fournissent des indications précieuses. Les outils dont se servent habituellement les socio-analystes, s'ils ne sont pas des "documents" au sens où les historiens l'entendent (pièces authentifiables, témoignages "signés") n'en constituent pas moins des matériaux non verbaux intéressants. L'arbre généalogique et la "ligne de vie" sont le plus souvent des matériaux secondaires par rapport aux entretiens eux-mêmes. Pour notre étude, en revanche, la "ligne de vie"²⁶ sera considérée comme un document de première importance. Nous espérons y trouver une trace graphique spécifique associée aux événements biographiques marquants d'une existence .

Nous retiendrons également de la méthode historique, l'attention spécifique à accorder sans rigidité excessive au "datage" des événements. Ce procédé confère à notre enquête une spécificité qui la différencie de la

²⁴ Les différentes figures de l'explication, dont J. Ladrière propose un inventaire (elles seraient au nombre de quatre) sont toutes dominatrices de l'événement comme le montre P. Ricœur dans l'article "Événement et sens", *L'événement en perspective*, Paris, EHESS, 1991.

²⁵ On verra plus loin que l'une des narratrices trouve que la dimension dramatique est estompée par le récit qui en est fait.

²⁶ L'arbre généalogique, par contre est beaucoup moins bien adapté à notre objet. La dimension temporelle y trouve une expression trop condensée. Nous appelons "ligne de vie" le tracé que la personne interrogée dessine pour représenter "ce que fut sa vie" .

démarche analytique dont les "stratégies du temps" sont radicalement différentes de celle de l'histoire²⁷.

Notre but n'est cependant pas d'en prendre naïvement le contre-pied et d'en ignorer les apports indiscutables. Nous avons déjà annoncé que nous en discuterions plus loin les incidences sur les problèmes d'interprétation. Pour l'heure, contentons-nous de rappeler ce sur quoi, elle a attiré notre attention pour la conduite et l'analyse des entretiens . D'abord, le respect de la singularité d'une parole qui nous conduira dans notre travail à rechercher les causalités singulières (événementielles) qui informent les biographies. D'autre part, l'attention portée aux situations d'énonciation. Ensuite, le rappel permanent du fait que nous avons affaire à des productions langagières orales. Et que donc l'orthographe première que le passage à l'écrit impose peut faire disparaître un sens latent dont l'oralité avait permis la présence dissimulée. Enfin, l'attention portée aux images et aux métaphores qu'une analyse strictement sémantique manque irrémédiablement.

Ces schèmes méthodologiques ne sont pas incompatibles avec la posture réflexive et dialogique qui prévaut dans nos entretiens.

2- Dans quels processus d'objectivation peuvent être pris les matériaux biographiques élaborés ?

Les récits biographiques recueillis par entretiens semblent à première vue échapper à toute perspective objectivante : ni la confrontation des documents et des témoignages sur laquelle s'appuie l'analyse historique, ni la présence *in situ* du chercheur lors des événements ou des situations relatés ne peuvent offrir, dans le cas de

²⁷ Michel de CERTEAU, *Histoire et Psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 1987, p. 97.

réécits autobiographiques, de fondement solide à un processus d'objectivation au sens où l'entendent classiquement les Sciences de la nature.

Néanmoins, ces circonstances ne nous semblent pas pour autant dirimantes.

D'abord, une redéfinition de la notion d'objectivité paraît requise si on veut l'utiliser dans le cadre des Sciences Humaines (la conception classique étant d'ailleurs elle-même bousculée par la Physique contemporaine) .

Ensuite, un certain nombre de contraintes que le dispositif de recherche lui-même peut induire, viennent limiter les possibilités de dérive romanesque²⁸ .

a) La notion d'objectivité

Le terme d' "objet" désigne dans le langage commun quelque chose qui comporte au moins trois propriétés fondamentales :

- + pouvoir être mis à distance
- + garder une certaine stabilité dans le temps
- + et posséder une "forme".

L'objet scientifique quant à lui, est le produit d'une construction théorique qui ne peut être identifié avec la chose en soi mais correspond plutôt à un phénomène (et en fait à une classe de phénomènes). C'est l'observation des objets scientifiques, et les problèmes nouveaux posés au niveau atomique, qui va conduire à un réexamen de la notion d'objectivité. Certains objets sont d'emblée modifiés par l'observation. La coupure sujet / objet, fondatrice de la pensée scientifique ²⁹ s'en trouve

²⁸ Ne devrions-nous pas parler de roman familial? Telle que nous comprenons cette expression, il nous semble qu'elle décrit plutôt ce qu'une personne s' "invente" comme passé relativement spontanément lorsque celui-ci ne correspond pas à son désir de parents idéaux. Ceci situe le roman familial en amont de tout travail de recherche et de réflexion. On ne peut pas pour autant affirmer que les récits recueillis sont totalement étrangers à de telles dérives.

²⁹ Francis BAILLY, *A propos de l' "objet" scientifique. La coupure sujet/objet : Coupure universelle ou coupure décisive ?*, Texte dactylographié, 1992.

interrogée au sein même de certaines disciplines scientifiques. Citons, à titre d'illustration ce qu'en dit un spécialiste de mécanique quantique, M. Paty : « Aussi si tel est le cas, ce que l'observateur observe n'est-il jamais indépendant de lui : la connaissance quantique porterait sur le couple inséparable observateur / observé. L'observateur est alors partie prenante de la définition de l'observé ; il n'y a plus vraiment d'objet (...)»³⁰. »

Face aux "événements" biographiques, notre situation est bien plus désespérée puisque nous n'avons même plus le recours possible à un langage formalisé sur lequel des procédures démonstratives peuvent faire fond. Mais de toute façon, la physique elle-même a invalidé la notion simpliste d'objectivité.

André Green propose par ailleurs de ne pas considérer que la notion d'objectivité ait un sens univoque quelque soit le champ de connaissances que l'on envisage. Il y a lieu, selon lui, de considérer une objectivité spécifique de la connaissance psychanalytique. La prééminence d'un type d'objectivité (celle de sciences dures) sur l'autre n'est pas prouvée. Et il semble préférable en tout cas de suspendre provisoirement le débat attaché à cette question, rien ne permettant actuellement de prouver que ce qu'il appelle l' "objectivité de la subjectivité" puisse être réduite à une objectivité de type scientifique³¹. La vérité scientifique aurait une double tâche qu'on ne saurait ramener à une visée unique :

a) découvrir ce qu'on ignore et qui est caché sans intention qu'il en soit ainsi.

b) découvrir ce qu'on ignore, qui se cache et à la découverte duquel s'oppose une intention qui s'oppose à la levée de l'état caché, pour des raisons diverses mais qui reviennent toutes à causer du

³⁰ Cité par F. Bailly dans *A propos del'objet*

³¹ André GREEN, "Méconnaissance de l'inconscient", dans *L'inconscient et la science*. dir. R. DOREY Bordas 1991. p. 159.

déplaisir. Cette seconde vocation suppose une intentionnalité spécifiquement humaine. Ainsi, dans le domaine des sciences humaines, l'objectivité est d'emblée limitée et locale, pour des raisons de l'ordre de la dissimulation, pour des raisons de l'ordre de l'incompétence ou de l'involontaire et pour des raisons elles-mêmes objectives (qui tiennent en particulier à l'horizon temporel de l'enquête : la "vérité" d'une biographie peut ne se révéler qu'ultérieurement). Objectivité provisoire et difficile donc, mais indépassable, et étroitement dépendante du dispositif d'enquête.

b) le dispositif

On a souligné plus haut tout le travail de sélection et d'oubli effectué par la mémoire. La remémoration n'est pas une pure reproduction de souvenirs disponibles. La situation d'interlocution, elle aussi, par les questions et les interruptions de l'enquêteur, contribue à orienter le récit, ou tout au moins le discours qui vise un récit. Malgré tout, si ce discours est très dépendant des circonstances de sa production, le récit visé est contraint par une série de facteurs, certains liés au "pacte" noué au début de l'enquête et à l'empathie du chercheur, d'autres qui tiennent aux contraintes — logiques et chronologiques — propres à tout récit référencié.

Le souci de respecter la chronologie et d' "expliquer" au chercheur pourquoi et comment les choses se sont passées, peut l'emporter sur un projet initial de dissimuler certains faits³². N'oublions pas qu'il ne s'agit pas d'explorer tout ce qui est arrivé au cours de la vie du narrateur, mais de "comprendre" son parcours à partir des événements essentiels qui l'ont déterminé. La configuration des événements qui s'opère dans le récit ne peut avoir lieu que sur la base d'une "structure pré-narrative de

³² Ce qui pour l'instant n'est qu'une hypothèse se révélera vrai à plusieurs reprises aux cours de nos entretiens.

l'expérience". Des pans entiers du récit biographique ont déjà été racontés, du moins ont-ils été examinés solitairement. Notre dispositif de recherche a peu de chance de révéler des faits refoulés. En revanche, le dialogue peut tout à fait réveiller des souvenirs qu'aucune réticence solide n'avait envie de maintenir hors d'atteinte. Entre l'inconscient et la mémoire vive, il y a une mémoire au repos, du non-dit non-oublié que rien n'avait réactivé jusqu'alors, dont la personne elle-même ne soupçonnait pas l'importance et que l'entretien — tant la présence active du chercheur que le thème lui-même des rencontres — vient (re)mettre au jour. Un exemple cité par Erika Apfelbaum³³ suffira à illustrer ceci. Louis Malle est interviewé en 1987 à l'occasion de la sortie de son film "Au revoir les enfants" qui retrace son amitié avec un petit garçon juif. Au journaliste qui lui demande : « Pourquoi n'avez-vous tourné ce film qu'aujourd'hui ? », le cinéaste répond : « Ça m'aurait horrifié de toucher à ce souvenir pendant très longtemps. J'y ai songé dans les années 60, mais c'était encore trop proche, trop intime... Cela m'a de nouveau traversé l'esprit au moment de Lacombe Lucien, en 1974. J'ai eu peur encore une fois... Là-dessus... le décembre lycéen, les très jeunes qui prouvaient leur capacité... à se politiser. Puis la menace Le Pen s'est précisée. Puis le procès Barbie a eu lieu ... soulevant un énorme écho dans l'opinion. Puis Shoah de C. Lanzmann est passé à la télévision... Et maintenant c'est tout juste si on ne me traite pas d'opportuniste . »

On ne peut mieux dire la double nécessité de la distance temporelle et d'événements "déclencheurs" pour que se dévoile une parole tue jusqu'alors.

Par ailleurs nous voulons penser que certaines circonstances incitent à "reprendre" son passé sans complaisance. Un protocole de

³³ Erika APFELBAUM, "Pourquoi maintenant ?", dans *Psychisme et histoire*, TIP, volume VIII, pp. 267-277.

prise de contact "médiatisé" qui fait que les narrateurs eux-mêmes ont pris l'initiative de profiter de la recherche comme d'une "occasion offerte", devrait avoir pour effet que seules des personnes qui ressentent le besoin de réélaborer leur biographie, de mener un travail de réflexion sur ce qui a décidé de leur existence, s'engagent dans cette expérience toujours troublante. Par ailleurs, au cours des entretiens le chercheur doit maximiser la possibilité de créativité du locuteur. S'il paraît aventuré de parler de vérité dans ce contexte — la vérité de la psychanalyse c'est la disparition du symptôme —, la véracité du discours tout au moins dépend des modalités de prise de contact. Au terme de ce contrat spécifique, le narrateur confie quelque chose au chercheur, confier étant chargé de toutes ses connotations : *communiquer* sous le sceau du secret, bien sûr, mais aussi *se fier à*, faire *confiance*, et surtout, au sens de *remettre* quelque chose à quelqu'un, *se défaire de*³⁴. Se défaire de quoi ? en échange de quoi ? Il est prématuré de répondre à cette question. Ce qui a été dit précédemment du "tranchant" des événements permet cependant de faire l'hypothèse que c'est leur discordance jamais totalement réduite qui pousse la personne à en faire (à nouveau ?) un récit et qu'elle espère tirer de ces rencontres une plus grande maîtrise symbolique de ce que fut sa vie, ne serait-ce que par le biais d'une mise en ordre chronologique des événements qui la structurent. Sans doute s'agit-il de réduire une double dissonance, affective et cognitive, une souffrance qui fait de l'événement biographique le lieu d'une épreuve et d'une expérience jamais complètement sanctionnées.

³⁴ Serge DOUBROVSKY écrit : « Lorsqu'on a raconté, on liquide et ça s'en va. On accole des centaines de milliers de signes pour effacer. Une fois que c'est imprimé, en principe, ça gomme. », *Le livre brisé*, Paris, Grasset, 1989, p. 60.

3 - Quelle validation pour les interprétations du chercheur ?

Deux écueils menacent les interprétations du chercheur : la redondance par rapport aux propos du narrateur d'un côté, la violence d'un sens incompatible avec ces mêmes propos de l'autre.

D'abord, il convient de noter que le récit n'est pas une pure chronologie d'événements où les connexions établies par le narrateur ne seraient que de la forme : l'événement Y est arrivé, puis X... Des schèmes explicatifs sont lisibles dans le discours. Raconter, c'est déjà incorporer des généralisations d'ordre classificatoire, causal ou théorique. Une interprétation minimale est inscrite qui donne à voir un sens en germe, inchoatif ou élaboré, reposant sur la dimension informative du récit. Il y a là un soubassement commun aux interprétations du chercheur et du narrateur, qu'il est cependant difficile d'explicitier formellement. Il s'agit d'une "connaissance par familiarité", qui naît de la seule fréquentation du texte. Mais l'intelligibilité d'une biographie ne s'impose pas d'emblée. Des questions restent. Partant de là, d'autres interprétations admissibles peuvent se construire, qui s'appuieront plus sur la dimension évocative du discours. Entre le niveau informatif manifeste, niveau maximal de la volonté de dire, et le niveau minimal des oublis et des lapsus, il y a tous les niveaux intermédiaires d'une pensée qui se cherche, d'une auto-réflexion inachevée. Un "vécu obscur", actions ou événements dont on n'a épuisé ni le sens ni les effets, qui ne laisse pas de tarauder chacun de nous. Dans ce processus d'élargissement des interprétations, les commentaires du chercheur peuvent ne plus coïncider avec le point de vue du narrateur.

Faut-il, comme le propose François Dubet³⁵, s'en remettre aux acteurs et ne retenir des interprétations sociologiques que celles qui ont

³⁵ François DUBET, "Action et autoréflexion", dans *Les formes de l'action*, Paris, EHESS, 1990, pp. 171-193.

été "négociées pied à pied" par les chercheurs et les acteurs ? Certes, François Dubet énonce cette règle dans un contexte de recherche très différent. Il s'agit pour lui, dans le cadre d' "interventions sociologiques" d'analyser l'action collective d'un groupe. F. Dubet affirme que les acteurs ont la possibilité de rejeter les interprétations, ce qui va de soi, mais il va plus loin : « Ce refus doit invalider les hypothèses du chercheur³⁶ ». S'agissant de biographie singulière, ce mode de validation ne peut que produire un discours sociologique redondant par rapport à celui du narrateur. Non pas que celui-ci ne puisse admettre un point de vue différent de celui qui était le sien au départ, mais une interprétation trop innovante demande de reprendre les faits à la lumière de ce nouveau schème interprétatif, ce qui exige du temps, voire beaucoup de temps : des réexamens successifs, solitaires ou dialogués. En tout cas plus et autre chose qu'une confrontation rapide entre narrateur et chercheur.

Par ailleurs, qu'est-ce qui pourrait garantir la prééminence du point de vue du chercheur ? Certes, une formation professionnelle et le travail d'analyse "certifiée" d'une certaine manière les commentaires qu'il peut faire . Mais que sait-il de ses propres désirs et donc du contre-transfert qui travaille souterrainement tous ses discours ? Aucune analyse didactique³⁷ ne lui a permis d'identifier ses fantasmes qu'il risque donc de projeter en interprétant le parcours biographique d'autrui. Si, comme nous venons de le dire, la compréhension d'une biographie repose sur un processus d'identification, rien dans la formation du sociologue, rien dans le dispositif de recherche ou dans les méthodes d'analyse des matériaux recueillis ne constitue une base ferme de validation de ses interprétations. Et, même si nos interprétations présentent quelque intérêt, notre rôle de sociologue ne peut être réduit à

³⁶ *Ibid.*, p. 182.

³⁷ Moustapha SAFOUAN, *Le transfert et le désir de l'analyste*, Paris, Seuil, 1988.

une "mise en sens"³⁸ qui induit inévitablement des effets de clôture. La prudence est requise. Il faut laisser de l'espace et du temps. De l'espace pour d'autres interprétations, du temps pour le narrateur afin qu'il s'en saisisse, les confronte à son histoire. Notre but n'est pas de clore un dossier mais d' "allonger le questionnaire" . La publication des résultats de l'enquête doit répondre à cette exigence.

³⁸ Comme le souligne Max Pagès.

Le protocole d'enquête

La participation active du narrateur à cette expérience d'exploration biographique constitue donc un pré-requis essentiel de notre dispositif de recherche. Tous les détails des procédures mises en œuvre, depuis la prise de contact jusqu'à la séparation d'avec les narrateurs sont d'une extrême importance : non seulement pour la qualité des matériaux recueillis mais aussi pour la qualité de la relation entre les narrateurs et le chercheur.

La qualité de cette relation est fondamentale dans la mesure où l'expérience proposée est loin d'être anodine. C'est une "fatalité" au sens que Goffman donne à ce terme³⁹. C'est une action "problématique" et "qui porte à conséquence" si on s'y engage dans les termes où nous l'avons définie.

Pour cette raison, nous avons adopté une procédure de prise de contact indirecte. Il n'est pas suffisant en effet que la personne puisse formellement refuser la proposition qui lui est faite de participer à ces entretiens. S'il est incontestable que nous sommes à l'origine de cette recherche, tout doit néanmoins être fait pour que l'initiative ultime revienne réellement au narrateur, qu'il ne soit en rien contraint, qu'à aucun moment il ne soit amené à se dire qu'on lui fait violence, qu'on lui arrache un savoir sur soi qu'il n'a pas envie de donner. Cela compromettrait inévitablement toute exploration active de sa part. L'enquête est une "occasion offerte" et une rencontre.

³⁹ Voir p. 32.

Il ne suffit pas de prendre des précautions orales de principe sur la liberté du narrateur de refuser l'expérience, de l'interrompre quand il le veut, de ne dire que ce qu'il veut bien dire. La façon dont il s'engage (ou est engagé) dans l'expérience institue d'emblée, en dehors de toute communication verbale, le type de relation qui le lie au chercheur .

Nous avons donc eu recours à des médiateurs. Nous avons fait savoir que nous souhaitions rencontrer des personnes qui, pour des raisons qui leurs sont propres, ressentent l'envie ou le besoin de "reprendre" leur parcours biographique. Aucune proposition en face-à-face n'a été faite. Les médiateurs contactés étaient des personnes ou des associations.

Dans les diverses présentations de la recherche qui ont été faites, les intermédiaires ont mis l'accent sur les points suivants :

1- les motifs autobiographiques du chercheur qui l'ont poussé à s'intéresser aux "accidents" biographiques.

2- son intérêt pour les biographies de ceux qui n'ont habituellement pas la parole⁴⁰.

3 - le thème de la recherche : Comment des événements orientent une vie.

4 - le caractère "impliquant" d'une telle expérience.

5 - le déroulement prévisible des entretiens.

6 - le fait que le chercheur n'est pas thérapeute.

Les personnes intéressées se sont fait connaître et ce n'est qu'ensuite que nous avons pris contact nous-même avec chacune d'elles . Lorsque les personnes ont été contactées par le biais d'une association, celle-ci n'est intervenue qu'à l'occasion de la prise de contact. Une fois ce contact établi, les rencontres ont eu lieu en dehors de ses locaux et sans qu'elle y soit en quelque ce soit associée. Notre travail,

⁴⁰ Illustré par les recherches antérieures et les publications.

autant que nous puissions en juger, est toujours apparu comme indépendant des objectifs poursuivis par l'association.

Si une centaine de personnes — au moins — a été informée de cette possibilité offerte de raconter son cheminement biographique, le nombre de personnes qui y ont répondu positivement est extrêmement réduit : nous travaillerons sur un corpus de quatre récits⁴¹. Ce qui constitue de toute façon un maximum si nous voulons respecter la "présence" de chacun des narrateurs.

Le "pacte" proposé lors de la première rencontre avec chacune des personnes pressenties rappelle ce que nous avons noté plus haut. Le thème de la recherche est rappelé ainsi que les modalités de travail. Les entretiens retranscrits sont remis lors de la rencontre suivante. Le narrateur est invité à relire, corriger, enrichir, infléchir ce qui a été dit au cours de l'échange précédent. Ces "paroles retranscrites", que la fidélité aux caractères spécifiques de l'expression orale spontanée rend impropre à la lecture, ont un statut de "brouillon". L'interruption des entretiens sera le fruit d'une décision concertée⁴². Nous nous engageons ensuite personnellement à rédiger un récit de chaque biographie qui respecte le style propre du narrateur, et la singularité de son histoire. La question introductive est pour chacun formulée en ces termes : « *Quels sont les événements qui, selon vous, ont marqué ou orienté votre vie ?* »

La ré-écriture du récit n'est pas seulement destinée à offrir aux personnes qui se sont engagées dans cette aventure l'image d'elle-même (une image)⁴³ qu'elles ont cherché à construire au cours des entretiens et

⁴¹ Cinq personnes en réalité se sont engagées dans cette expérience. L'une d'elles cependant a préféré taire un pan entier de son existence, qui comprenait de toute évidence des événements déterminants. On pouvait certes en deviner la teneur à partir des éléments fournis, mais nous ne pouvions forcer un secret et le flou ou le silence qui couvrait plus d'une dizaine d'années interdisait toute analyse sérieuse.

⁴² Les entretiens, au nombre de cinq ou six en moyenne, ont été suivis dans chaque cas d'un échange de lettres ou de dialogues téléphoniques.

⁴³ Il s'agit de reconnaître le message relativement stable qui est à l'horizon des discours mais qui n'est pas forcément univoque.

que l'oralité — essentielle pour notre recherche, rappelons-le — a fragmentée, décousue, et rendue parfois illisible. Ce n'est là finalement que « la moindre des politesses⁴⁴ ». Il s'agit aussi de tenir compte de ce qui a été dit plus haut sur l' "espace" d'interprétations qu'il faut ouvrir. L'ensemble de ces considérations va déterminer nos choix de publication.

⁴⁴ Cf. le témoignage de Jeanne Favret-Saada publié par M. Bertrand et B. Doray dans *Psychanalyse et Sciences Humaines*, pp. 93-97.

*« L'intelligence , pour comprendre , doit se salir.
Avant tout , avant même de se salir ,
il faut qu'elle soit blessée. »*

Henri Michaux

Face aux verrous

Conception de la publication

Tout au long des paragraphes précédents nous avons croisé un certain nombre de raisons qui nous conduisent à opter pour une publication en "deux temps", chaque composante étant élaborée indépendamment de l'autre.

a) les récits rédigés à partir des entretiens suivant des règles strictes que nous détaillerons plus loin, soumis au narrateur pour qu'il "valide" la ré-écriture ou y apporte des corrections. Il s'agit d'un travail plus proprement **littéraire**

b) les interprétations du chercheur bâties à partir des retranscriptions des entretiens. Il s'agit ici, en revanche, d'un travail **scientifique**

Nous voulons laisser un écart, du "jeu", entre ce qui se veut être une restitution la plus fidèle possible du récit visé par le narrateur d'une part, et l'analyse scientifique du chercheur d'autre part. Il s'agit aussi d'éviter la tentation circulaire de l'interprétation qui se valide en s'appuyant sur ce qu'elle a construit. L'espace laissé veut également permettre au lecteur de construire lui-même des commentaires, en s'appuyant sur les récits "reconnus". Il s'agit d'éviter une publication "binaire" où le lecteur peut tout au plus discuter les raisonnements du chercheur parce qu'il n'a accès qu'à un matériau présenté de manière ad-hoc, le "découpage" des documents restant à tout jamais inaccessible⁴⁵. Il faut aussi permettre à d'autres de débusquer les effets d'un contre-

⁴⁵ Dans *la Névrose de Classe V.* de GAULEJAC résoud ce problème en s'appuyant sur des œuvres littéraires pour illustrer ses hypothèses. Hommes et Groupes éditeurs, 1987, p. 23.

transfert inaperçu, et de maintenir une tension féconde entre les processus d'objectivation et les procédures d'interprétation.

Enfin, la forme du traité scientifique, par son caractère démonstratif et son argumentation ordonnée dépossède l'événement de l'émotion qu'il suscite et la biographie de sa dimension dramatique. Nous espérons "sauver" en partie cette forme de connaissance qu'est la sympathie compréhensive en présentant les récits biographiques dans leur totalité singulière, bien que "coucher les mots" sur le papier atténue d'emblée le "vif" du sujet.

De l'oral à l'écrit

Encore faut-il se donner des règles strictes qui puissent s'interposer entre l'interprétation spontanée du chercheur et les propos du narrateur si on veut échapper à la redondance dénoncée plus haut.

« Il y a un travail à faire qui n'a rien à voir avec une mythique exactitude, et qui doit prendre en compte d'abord et surtout les lois propres aux deux médias et leurs différences⁴⁶. »

Plusieurs tâches nous attendent. Il faut d'abord nettoyer la langue des scories de l'expression orale, et décider d'une ponctuation. Il faut ensuite réorganiser une matière fractionnée entre plusieurs entretiens. Un examen serré des dialogues permet de décider de la valeur des répétitions — afin de garder les reprises et supprimer les redites —, du sens des enchaînements, et, partant de leur recomposition dans le texte. Par ailleurs quelques consignes sévères contraignent le travail d'écriture : pas de vocabulaire importé, pas de lissage des contradictions ou des formules ambiguës, respect du temps des verbes, du style direct ou

⁴⁶ Philippe LEJEUNE, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980, p. 187.

indirect des propos, fidélité aux effets stylistiques, aux métaphores créées, au rythme des phrases. Enfin, le "bon à publier" accordé par le narrateur doit venir authentifier le récit « dialo-biographique⁴⁷ » ainsi co-produit. Le rédacteur joue ici le rôle d'un traducteur, d'un "passeur" entre deux mondes, alors que dans l'autre partie du travail il aura à "sculpter" un sens (ou des sens) dans l'ensemble des documents disponibles.

Le désir de composer un récit biographique écrit n'appartient pas en propre au chercheur. La promesse de restituer une "histoire" rédigée n'est pas étrangère à l'engagement des narrateurs dans cette aventure, au-delà de raisons classiquement narcissiques. Passant de la parole au texte, une infinité potentielle de lecteurs succède à l'unique interlocuteur des entretiens, le récit privé devient un récit public. Que leur biographie soit écrite, confère dans une certaine mesure un caractère d'exemplarité à leur vie, exemplarité dont ils sont convaincus. Il y a une envie de "dire au monde", de transmettre une expérience. « Il faut que cela serve », répétera Mathilde, une des narratrices.

⁴⁷ Néologisme forgé par P. Lejeune mais qui n'est pas très heureux.

Une sociologie clinique

Dans un très bel hommage rendu à Jean-Jacques Rousseau, Claude Lévi-Strauss souligne que « l'identification est à la fois le vrai principe des sciences humaines et le seul fondement possible de la morale⁴⁸ », cette identification à l'autre allant de pair avec un « refus obstiné d'identification à soi », entendu comme le refus de toute ce qui peut rendre le moi acceptable. Ceci suffirait pour contester toute prétention scientifique à cette recherche si on considère — ce qui est souvent le cas — qu'une des caractéristiques d'une démarche scientifique se situe précisément dans le fait que toute considération morale est étrangère à sa pratique. C'est ce qui différencie la science du biologiste de la pratique du vétérinaire ou du médecin, bien qu'ils aient affaire aux mêmes "choses"⁴⁹. D'une part, « ils les abordent sous un angle bien différent : dans le registre du traitement d'une classe universelle abstraite pour le biologiste, dans celui de la singularité exceptionnelle concrète pour le thérapeute⁵⁰. » D'autre part, « la responsabilité individuelle des premiers n'est pas un thème pertinent opératoire sur le plan spécialisé de la connaissance scientifique, alors que celle des seconds peut se trouver engagée y compris sur le plan tout aussi spécialisé de l'acte thérapeutique⁵¹. » Dans cette comparaison, le terme scientifique est pris

⁴⁸ Genève 1962. Publié dans *Anthropologie structurale II*.

⁴⁹ F. BAILLY, *La coupure sujet / objet...*

⁵⁰ *Ibid.* p. 2.

⁵¹ *Idem.*

en un sens restrictif, qui semble opposer radicalement connaissance scientifique et pratique.

L'événement biographique, en tant qu'il se donne comme individuel et singulier, apparaît d'emblée à l'horizon de la science. A première vue, nous sommes placés devant un dilemme : soit on accède à une connaissance de l'individuel mais alors cette connaissance n'est pas scientifique, soit on construit une science du fait humain, mais celle-ci n'atteint pas l'individu. Ou plutôt elle l'atteint comme une "case vide", une "boîte noire" ou une variable⁵². La Science ainsi définie est concernée par l'individuel, mais pas par le singulier⁵³.

Si une science spéculative de l'individu paraît impossible, c'est sur le versant pratique de la production scientifique qu'il faut se situer, tant il est vrai que la pratique n'est pas seulement utilisatrice de connaissances produites ailleurs, mais qu'elle-même génère un savoir au titre d'une "science au travail", dans l'interface entre le vécu et une connaissance par concept, dont l'axiomatique mathématique reste le modèle inaccessible. A propos de cette production spécifique de connaissances, Gilles Gaston Granger parle de *pôle clinique* des sciences de l'Homme⁵⁴. On peut donc qualifier de "clinique"⁵⁵ le type d'approche sociologique que nous mettons en œuvre. Encore faut-il, croyons-nous, s'avancer plus avant au cœur de cette dimension majeure des sciences

⁵² Gilles Gaston GRANGER, *Pensée formelle et science de l'homme*, Paris, Aubier Montaigne, 1967, p. 189. « La théorie des probabilités réintroduit d'une certaine manière le déviant, mais en tant seulement que représentatif d'une classe, et non pas comme individuel. Du moins permet-elle de faire figurer dans les schématisations de la science le symbole de l'individu, à titre de variable et de place vide. »

⁵³ De moins en moins cependant si on se réfère aux travaux récents de physiciens comme Ilya Prigogine dont les recherches sur les processus dissipatifs introduisent la catégorie de l'événement comme catégorie majeure. Ilya PRIGOGINE et Isabelle STENGERS *Entre le temps et l'éternité*. Flammarion, 1992.

⁵⁴ Gilles Gaston Granger *Pensée formelle et science de l'homme*, Paris, Aubier Montaigne, 1967, p. 186. L'histoire y est désignée comme "clinique sans pratique".

⁵⁵ Voir par exemple V. de GAULEJAC, *La névrose de classe*, Hommes et Groupes, 1987, pp. 291-296. On trouve un concept voisin — celui d' "empathie clinique créative" — chez Georges Devereux dans *De l'angoisse à la méthode*.

humaines pour identifier le type de connaissance spécifique produite dans le cadre d'une recherche comme celle-ci.

On peut en effet concevoir l'approche clinique comme un point de départ d'une démarche inductive, qui partant de l'individuel, par un processus de généralisation, en dépouillant les "cas" de ce qui fait leur singularité, vise en fait à l'élimination du singulier ou à celle de « l'individuel, comme déviant » selon les termes de G. G. Granger. Tel est bien là le thème fondamental de toute démarche inductive.

Une telle démarche clinique conduit alors à la constitution de scénarios-types, de typologies ou d'idéaux-types, de classes par rapport auxquels le destinataire virtuel est implicitement invité à se situer ou à se ranger.

Certes la connaissance ainsi produite peut être appropriée par une personne, son caractère individuel est indéniable. Mais le terme de connaissance clinique peut également désigner un mode de connaissance qui n'évacue pas la singularité de son objet. Plutôt que d'une activité classificatoire, il s'agit de produire une connaissance généralisatrice qui fonctionnerait comme la langue : Il n'est pas nécessaire d'avoir rencontré toutes les phrases pour les comprendre toutes. S'il n'est évidemment pas question de prétendre "comprendre" complètement une biographie, au moins peut-on se fixer l'objectif plus modeste d'ouvrir un nouvel espace d'interprétations, ou comme l'écrit P.Veyne à propos de l'Histoire de contribuer à "allonger le questionnaire". Sans doute refusera-t-on à cette approche l'épithète "scientifique".

LE DIRE DE L'ÉVÉNEMENT
(biographique)

Le titre de cette partie est volontairement ambivalent. Il veut signifier tout à la fois :

+ *dire l'événement biographique*
 et + *ce que dit l'événement biographique.*

Si le qualificatif biographique a été placé entre parenthèses en dessous du titre principal, c'est pour permettre au texte de parler également du *dire biographique de l'événement*, événement étant pris alors au sens de "ce qui arrive dans le monde", que cet événement soit anodin ou pas. Nous écrivions en effet à la fin du chapitre "Etat des lieux" que nous nous proposons de montrer que : « Les événements biographiques, parce qu'en un certain sens ils apparaissent contingents, fonctionnent comme des signes qu'il faut interpréter. Mais, parce qu'ils s'imposent *a posteriori* comme une nécessité, ils fonctionnent aussi comme des signes pour interpréter la réalité. »

Nous avons opté pour cette problématique "enveloppante" car la plupart des questions soulevées jusqu'ici¹ se distribuent dans le premier mouvement du chapitre intitulé "*dire l'événement biographique*".

Cette première partie, consacrée à la manière dont est *dit* l'événement biographique, constitue l'essentiel du chapitre. Elle se composera de la présentation des "récits restitués", relus et corrigés par chacun des narrateurs. Et chacun de ces récits sera suivi de l'analyse de l'ensemble des matériaux biographiques que le narrateur nous a confiés.

Il s'agit pour chacun dans un premier temps, d'*individualiser* les événements signifiants en réponse à la question minimale *quand ?* Ce

¹ Rappelons-les rapidement : Outre la question méthodologique d'individualisation et d'identification des événements eux-mêmes qui est l'objet principal de cette partie, on illustrera l'hypothèse de complexité, on procédera à un inventaire des événements rencontrés, on sera confronté à la question de la maladie comme événement. L'hypothèse selon laquelle un événement est — normalement — deux fois socialement partagé sera en revanche à peine effleurée ici.

temps de l'analyse correspond au repérage de connexions minimum en termes de succession ou de contemporanéité. Cette individualisation n'est pas donnée d'emblée dans tous les cas. Elle pose le problème de la distinction événement / situation que nous examinerons cas par cas. En l'absence de connexion non-temporelle, ces événements sont introduits par des locutions comme : "Un jour, ..." ou "Un beau matin, ..." .

Dans un deuxième temps, celui de l'analyse proprement dite, il faudra *identifier* ces événements (*que s'est-t-il passé ?*) et repérer les connexions autres que temporelles qui lient les événements entre eux et dont le réseau forme l'interprétation du parcours biographique pré-inscrite dans le récit. Le discours du narrateur est une circulation à l'intérieur du passé, qui met autant en relation du passé avec du passé antérieur (réflexion) qu'il n'établit une simple relation présent / passé (introspection).

Il n'y a pas que deux sens de parcours du temps. Nous ne retiendrons pas l'affirmation de Serge Doubrovsky² lorsqu'il souligne que le paradoxe du récit autobiographique consiste à raconter en sens inverse des événements qui se sont produits selon un sens chronologique. Le narrateur "circule" dans le passé³ et c'est précisément cette circulation, cet usage virtuel du futur antérieur, qui lui permet d'établir entre les événements des connexions autres que strictement temporelles.

Enfin, de s'intéresser aux événements biographiques, il ne faudrait pas oublier que ces événements et leurs connexions ne forment cependant pas le tout du discours du locuteur, et que, alternant avec les phrases de narration proprement dites, le récit comporte aussi des

² Cité par V. de Gaulejac dans "Sociologie et Psychanalyse de récits de vie : contradictions et complémentarités" . *L'histoire de vie au risque de la recherche, de la formation et de la thérapie*. Etudes et séminaires n°8. Vaucresson 1991, p. 25.

³ Ce schème de pensée qu'est la circulation dans le temps, est même un préalable à toute pensée de l'aléatoire.

descriptions de situations, de périodes d'existence, des évocations de personnalités, des portraits, des commentaires, des réflexions, des sentiments, etc... qui entourent le compte-rendu des faits bruts d'un halo d'interprétations diverses.

Mais les événements biographiques, pris dans les récits que nous avons recueillis, sont d'emblée dominés par le sens ou la recherche de sens. « La concordance triomphe toujours de la concordance . » Dans un mouvement inverse du précédent, il nous faut restituer à l'événement biographique sa singularité concrète comme irruption de la réalité, du "hors-texte" ou du corps : les injonctions du réel à revisiter le "texte".

Pour faire droit au radicalement nouveau, il faut se tourner vers des événements évoqués pour eux-mêmes, pour leur dimension contingente irréductible, ce qui ne nous oblige pas à quitter nos récits, mais nous invite fortement à nous tourner vers des sources où l'événement est exalté pour lui-même.

Cette excursion très brève en dehors du corpus de notre recherche nous permettra, avant de reprendre dans une conclusion provisoire l'ensemble des résultats de cette enquête, de nous assurer que le dispositif de recherche n'a pas induit de biais tel que les événements identifiés dans ce cadre interdisent toute généralisation de nos analyses à une classe plus vaste d'événements biographiques.

DIRE L'ÉVÉNEMENT BIOGRAPHIQUE

Des récits anonymes

Avant de lire les quatre récits à partir desquels nous mènerons notre enquête sur les événements biographiques, il nous faut évoquer un problème particulièrement délicat auquel notre démarche ne pouvait que nous confronter : celui de l'anonymat des récits.

La publication d'histoires privées pose des problèmes éthiques et déontologiques. Nous ne pouvons pas dans notre étude nous appuyer sur des exemples littéraires⁴ pour illustrer des hypothèses dégagées de l'étude de nos récits particuliers puisqu'il ne s'agit pas tant de repérer une structure commune à de nombreux cas que de comprendre un parcours biographique dans sa spécificité.

La seule ressource à notre disposition consiste à changer les noms de lieux et de personnes. Mais nous rencontrons là une difficulté qui, si elle est très embarrassante, n'en est pas moins rassurante en un certain sens. En effet, tous ces renseignements distinctifs qui permettraient d'identifier la personne et sa famille, sont souvent ceux qui jouent un rôle déterminant dans le cheminement biographique de la personne en question. Pour comprendre une biographie, même réduite à ses grandes lignes, on ne peut guère faire abstraction des conditions singulières dans lesquelles elle s'est déroulée.

⁴ Comme le fait Vincent de Gaulejac dans *la Névrose de classe*.

L'analyse des matériaux biographiques

« La trame des récits biographiques que nous recueillons est un enchaînement d'événements » écrit-on très souvent. Nous allons prendre cet énoncé au pied de la lettre, ou presque. Rappelons en effet notre thèse analytique. Nous nous proposons de montrer que pour comprendre une biographie, il est pertinent et fécond de la "saisir" à partir des événements qui l'ont informée, ces événements étant eux-mêmes rapportés à la biographie dans sa totalité. Il nous faut donc dans un premier temps individualiser et identifier les événements "signifiants" qui informent la biographie, et ensuite analyser comment événements et totalité biographique se donnent sens réciproquement.

Néanmoins, avant de poursuivre, faut-il fonder cette affirmation de totalité. Elle trouve un premier enracinement dans le protocole d'entretien lui-même, puisque nous convenons avec le narrateur d'interrompre les rencontres d'un commun accord lorsque le sentiment est partagé que l'essentiel est dit, que ce qu'il fallait dire pour "comprendre" avait été raconté. Le fait qu'on ait affaire à une totalité tient aussi à la structure temporelle des récits : Tous les narrateurs ont défini un événement-limite qui marque la fin du récit biographique. Non pas que rien n'ait été dit de la période ultérieure qui va de cet événement à la date de l'entretien, mais ces propos-là n'ont pas le même statut. Le ton est davantage conversationnel et peu (ou pas) de connexions avec le passé sont établies. Une distance temporelle minimum est requise pour que des événements entrent dans le récit. Au demeurant, ceci ne veut pas dire que ces événements encore vifs, postérieurs à la fin du récit en soit complètement indépendants, ils en sont sans doute la condition déclenchante et par là y sont virtuellement

présents. L'existence d'une fin provisoire mais stable, d'une rencontre à l'autre, justifie donc notre référence à une totalité. Une totalité dont le sens est problématique, mais une totalité ⁵, un principe d'organisation transphrasique qui fait des propos du narrateur l'expression d'une histoire "complète et entière", bien qu'elle s'exprime de manière fractionnée, en plusieurs entretiens et documents non verbaux.

Comment individualiser les événements biographiques signifiants ? Dans le chapitre antérieur intitulé *Etats des Lieux*, où nous examinons l'approche de l'événement dans diverses disciplines, nous avons conclu que les théories sémantiques ne constituaient pas une entrée privilégiée pour aborder notre objet de recherche, en particulier parce qu'elles ne permettent pas de distinguer les événements en fonction de leur importance. Bien qu'elles aient été écartées sur le plan épistémologique, peut-on y recourir au niveau méthodologique pour définir les procédures d'analyse de nos récits ⁶ ?

Nous nous tournons donc à nouveau vers elles, sachant que les emprunts que nous pourrions leur faire seront forcément partiels et prudents, le risque étant de dépouiller notre objet de ce qui en fait la spécificité (être tout à la fois lourd de conséquences et riche de significations) et de le noyer dans un ensemble vague d'événements de vie quelconques.

Il nous faut répondre aux questions suivantes :

Y-a-t-il des indications dans la langue permettant d'adopter une procédure systématique (voire programmable) d'identification des événements ? Quels sont les unités de sens pertinentes ? Le mot ? la

⁵ Sans doute peut-on ajouter que la posture suscitée chez le narrateur, plus tournée vers la réflexion que l'introspection mobilise d'emblée le travail de la conscience orienté vers la synthèse.

⁶ Qu'il n'y ait pas de confusion : nous employons le terme "récit" par commodité de langage : il s'agit évidemment des retranscriptions proprement dites et non du "récit visé" par le narrateur, ni du "récit restitué" par le chercheur.

phrase ? Le tour de parole ? Le récit ? Comment sélectionner ensuite les événements marquants, critiques ou importants ?

Procédons par ordre. La première tentation consiste à se rappeler l'association courante qui est faite entre événement et changement et, partant, à s'intéresser aux verbes de changement. Nous avons déjà discuté plus haut les limites d'une telle approche qui laisse de côté la maladie par exemple. Rappelons en deux mots ce que nous en avons dit. Lorsque nous disons : « Je suis malade », malgré le verbe d'état, nous nous attendons à ce que la personne à qui s'adresse ces mots comprenne que nous souffrons et qu'elle reconnaisse en même temps notre maladie comme "quelque chose qui arrive réellement dans le monde", comme un événement au sens que les sémanticiens accordent à ce terme. Le discours sur soi, est à la fois référentiel et performatif, nous l'avons dit. Mais son sens ne dépend plus exclusivement de catégories logiques ou linguistiques. Dans la phrase « Je suis malade », bien qu'on ait un verbe d'état, on attend d'autrui une compréhension qui ne repose pas uniquement sur des compétences linguistiques, mais une compréhension par "identification" . C'est parce que j'ai déjà été malade moi-même, que je sens que le locuteur m'annonce quelque chose qui le touche. Nous ne pourrions donc pas nous appuyer sur une classification "objective " des verbes pour individualiser les événements de nos récits.

Par ailleurs, un même événement biographique peut être exprimé indifféremment par un verbe ou par un nom : je me suis mariée... ou mon mariage a eu lieu...

Faut-il dès lors prendre pour unité linguistique de référence la phrase ? La première étape de l'analyse consisterait alors à examiner chaque phrase du récit et faire l'inventaire des événements qui rendent possible l'énoncé. On risque fort de se trouver à la tête d'une énumération illimitée...

Plus généralement, toute procédure réductionniste de ce type qui consiste à identifier d'abord des "atomes" aura beaucoup de mal à la fin à reconnaître un "tout" qui soit autre chose que la somme de ses parties.

Il y aurait de toute façon quelque paradoxe à décomposer le récit en une multitude de micro-événements pour étayer une thèse qui affirme la complexité des événements biographiques importants ⁷. D'autant que les matériaux recueillis dans le cadre de notre dispositif de recherche ne sont pas tous des documents verbaux, que l'étalement des rencontres, sur plus de 18 mois parfois, occasionne inévitablement des répétitions, et enfin que les interventions du chercheur modifient le nombre d'évocations de chacun d'eux.

Nous avons affirmé plus haut que les événements biographiques importants ont déjà le plus souvent donné lieu à des pré-élaborations, que le narrateur ne "reprend" pas sa biographie à partir de rien. On doit donc en trouver des traces manifestes dans les documents recueillis.

Nous adopterons trois procédures différentes dont la convergence prouvera a posteriori la validité de la démarche.

1 - A partir des entretiens :

a) on reconnaîtra un événement important aussi bien au nombre d'évocations, à sa place dans le récit, qu'à la longueur des descriptions qui lui sont attachées ou encore à la variété des connexions qui le relie à d'autres événements ⁸. Ce sera affaire de jugement. Pour chaque narrateur, nous avons procédé à une analyse statistique des retranscriptions et réalisé des réseaux de connexion entre événements, ce qui fournit une première liste d'événements où on aura soin de repérer leur contemporanéité éventuelle.

⁷ L'importance ne pouvant guère se traduire alors autrement qu'en termes de fréquences.

⁸ Toutes choses qui échappent largement à une analyse qui commence par un émiettement du texte en un ensemble de phrases isolées.

b) au cours des entretiens, le narrateur lui-même commente sa biographie et qualifie des événements, des périodes, des situations d' "important", de "marquant", voire d' "extraordinaire". Ceci fournit une deuxième liste dans laquelle on pourra reconnaître également des événements importants.

2 - enfin, la ligne de vie constitue une troisième source de repères, plus temporels cette fois-ci, par les ruptures de pentes, les points singuliers, les extremums que le tracé comporte.

A l'aide de ces trois listes, et en particulier de leur intersection, nous espérons pouvoir individualiser les événements signifiants de la biographie.

Notons cependant que les événements auxquels cette procédure donne accès peuvent être "importants" à deux titres différents au moins.

Parce qu'il a eu un rôle incontestable (objectif ?) dans le passé quant à l'orientation de l'existence (exemple : une mutation professionnelle et géographique) ou parce que son élaboration n'est pas achevée, que l'événement n'est pas sanctionné (exemple : un événement douloureux dont le narrateur n'a pu parler qu'à l'occasion de cette enquête) . En forçant le trait, on pourrait ainsi distinguer une importance dans la vie d'une importance dans le discours.

Par ailleurs, de façon complémentaire, et en adoptant un point de vue radicalement différent, on peut soutenir qu'un événement important peut justement être difficile à dire, être dénié, voire refoulé. Autrement dit, ses traces dans le discours peuvent être infimes. Il nous faudra donc également aussi être à l'affût des indices qui pourraient faire sens, dans une posture proche de l' "attention flottante" du psychanalyste, moins justifiable ici par la rigueur de la méthode que par les effets de sens qu'elle produit et en tout cas seule à même de permettre

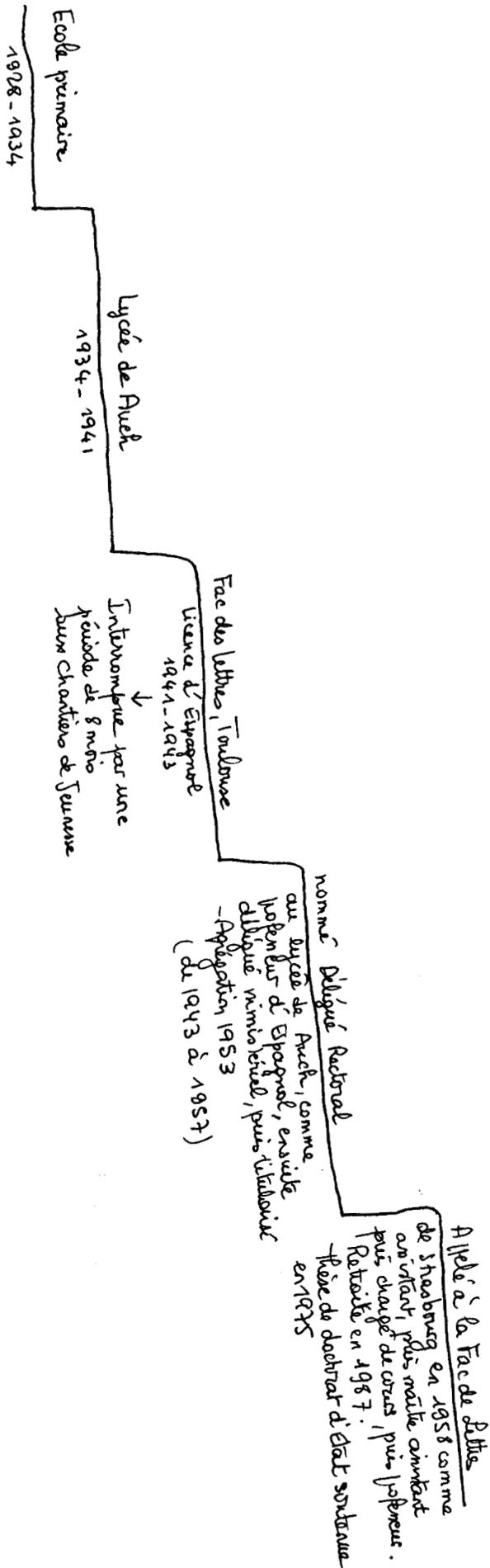
au chercheur de repérer ce que le narrateur sait être important pour lui mais qu'il a néanmoins du mal à dire.

Enfin, de s'intéresser aux événements biographiques, il ne faudrait pas oublier que ces événements et leurs connexions ne forment cependant pas le tout du discours du locuteur, et que, en alternance avec les phrases de narration proprement dites, le récit comporte aussi des descriptions de situations ou de périodes d'existence, des évocations de personnalités ou des portraits, des commentaires, des réflexions, des sentiments, etc... qui entourent le compte-rendu des faits bruts d'un halo d'interprétations diverses. Pour notre enquête, il nous a semblé utile de distinguer trois niveaux dans les discours recueillis : le niveau des événements, le niveau de la "situation" incluant les portraits, les "ambiances", les habitudes etc... et enfin le niveau des commentaires du narrateur par rapport à son parcours biographique. Nous verrons que des événements archétypes permettent leur articulation au niveau symbolique.

Ordre de présentation des récits

Nous avons opté pour une présentation ordonnée des récits en fonction de leur position par rapport à une conception classique du partage des champs disciplinaires. Tous comportent des traits "sociologiques" et "psychanalytiques" si on veut bien accorder à ces termes le sens courant qu'une certaine tradition leur assigne. Mais les récits diffèrent largement quant au "dosage" de ces divers éléments. Nous les avons classés selon leur apparence première, du plus "sociologique" au plus "psychanalytique". Ce qui ne préjuge en rien de l'issue de nos analyses d'une part, et qui, d'autre part ne signifie pas que ce soit là l'unique critère de différenciation que l'on puisse proposer pour les ordonner.

Récit de Monsieur Daniel B.



«Dans ma vie, il ne s'est rien passé. Je suis fils d'un boulanger de campagne. Au lycée d'Auch, je suis arrivé en même temps que mon professeur d'espagnol. C'est cela qui a décidé de toute ma carrière. Voilà l'essentiel. Le reste n'a pas d'importance, puisque ce ne sont que des détails. »

Enfance Marsac

Moi, Daniel B., je suis né le 18 novembre 1921, dans un petit bourg, chef-lieu de canton du Gers, qui comptait alors un millier d'habitants et qui, à l'heure actuelle est réduit à la moitié.

Mon père était boulanger— un des trois boulangers de ce village — et je peux dire que j'ai eu une enfance très choyée entre mes parents — par ailleurs très occupés, mais auprès desquels j'ai trouvé toujours une affection, un style de relations extrêmement favorables — et ma grand-mère — et mes grands parents d'une façon générale — .Ce qui est remarquable, c'est que ma grand-mère paternelle étant devenue veuve m'a accueilli chez elle — mes parents étant forts occupés —, et j'ai passé pratiquement des années à vivre avec elle dans une grande maison qu'elle occupait en face de l'école justement — il n'y avait que la rue à traverser — et nous avons vécu, ma grand-mère et moi, en paix et en tendresse pendant des années. Elle s'appelait Blanche et elle avait l'affection de tout le voisinage. C'était une personne amusante, tout à fait charmante et j'ai gardé d'elle un souvenir émerveillé.

L'atmosphère du village était éminemment cordiale, chaleureuse et j'ai d'admirables souvenirs de toute cette période, mes camarades d'école, les jeux que nous pouvions imaginer dans le grand cadre de la forêt...Et je le répète, toute cette période de mon enfance a été merveilleuse avec des souvenirs vraiment très agréables.....

Il faut dire que je n'ai pas commencé l'école primaire à l'école de la République, mais au "couvent". Je mets le mot couvent entre guillemets dans la mesure où c'était un couvent tout à fait particulier : il y avait au village une grande maison particulière, qui est à présent un hôtel-restaurant— quel changement ! — où trois ou quatre religieuses, de quel ordre, je ne me souviens plus, avaient organisé une sorte d'école maternelle et mes parents m'y avaient inscrit en quelque sorte, et là, j'ai passé un certain temps à recevoir, vous pouvez imaginer, un genre d'enseignement tout à fait particulier. Je suppose que mes grands-parents, plus que mes parents, avaient la fibre religieuse. Deux détails m'incitent à le penser : c'est le fait que j'ai été mis dans cette espèce d'école maternelle tenue par des religieuses et qu'ensuite j'ai été enfant de chœur pendant des années. Quant à mes parents, je les ai toujours connus évidemment dans le cadre de la culture chrétienne de leur temps, mais plutôt indifférents que portés sur la religion. La religion de mon père, c'était la chasse, la chasse à la palombe — qui est une tradition du sud-ouest et qui

probablement remonte à l'époque gallo-romaine et sans doute plus avant — c'est une chasse sacrée — , et aussi la chasse à la bécasse, qui est plus ou moins, lui aussi, un oiseau sacré. C'était là sa religion...

J'oubliais mes grands-parents maternels. A un certain moment, pour se rapprocher de leur fille maintenant mariée et résidant à Marsac (ma mère était fille unique) , ils vendirent leur maison de Fleurance, ancienne bastide du XIIIème siècle, où mon grand-père était forgeron et boucher tout à la fois. Son épouse, Mélanie était très pieuse. Quant à lui, selon certains témoignages, il était plutôt paillard ! En tous cas il était qualifié en son temps de "cul blanc" , de la droite monarchique, en quelque sorte ! Mes grands-parents maternels donc, ont acheté un café à Marsac, devenant ainsi cafetiers. Je les ai connus dans cette situation étant enfant. Puis, devenant vieux, ils ont vendu le café et se sont retirés dans une maison aux limites du village, où la mort est venue les rejoindre. Cette maison, où ma mère s'est retirée aussi jusqu'à sa mort, existe toujours dans la famille.

Pour ce qui est des B. , j'étais très jeune quand Henri, le mari de ma grand-mère Blanche, est mort et je n'en ai gardé aucun souvenir. Il paraît que c'était un homme plutôt taciturne et pas "marrant" . A la différence de Blanche qu'on appelait "la triste caouse" , car elle racontait des choses tristes, ou même dramatiques, en riant, et elle terminait toujours son récit par cette expression gasconne qui veut dire : "la triste chose" . Mon grand-père paternel était fils de meunier, et meunier lui-même. Blanche aussi était fille de meunier. Il s'agissait alors de moulins à eau situés sur les petites rivières, nombreuses en Aquitaine. Ruinés vers 1920-1930 par les grands moulins industriels, le grand-père s'est donc installé au village voisin — Marsac — en restant dans la partie comme marchand de grains. C'est donc ainsi, choyé par mes parents et mes grands-parents, vivant avec ma grand-mère dans sa grande maison en face de l'école, que j'ai vécu toutes mes années d'école primaire.

Lorsqu'est arrivé pour moi le moment de l'orientation, il y eut, je suppose, quelques discussions dans la famille pour m'orienter. J'étais un élève... disons bon puisque j'ai franchi toutes les étapes de l'école primaire dans les premiers de la classe et je marchais sans difficultés. Il y a eu donc vraisemblablement quelques discussions ; mon père voulait que je sois instituteur. Evidemment, c'était une promotion sociale qui le tentait pour moi : en ce temps-là, être instituteur était une carrière très enviable dans le milieu rural. Mais ma mère a eu plus d'ambition. Je me souviens de conversations qu'elle avait avec une dame qui tenait d'ailleurs un café dans le village et dont le fils était instituteur. Celle-ci a persuadé ma mère qu'il fallait me mettre au lycée et non dans une Ecole Supérieure qui formait les instituteurs. Me mettre donc dans un lycée... Il y avait évidemment le lycée d'Auch, chef-lieu du

département... Et c'est là que finalement— ma mère l'ayant emporté— j'ai été mis en sixième.

Les années de lycée Auch

On venait d'ouvrir au lycée d'Auch — et c'est là probablement pour moi un évènement d'une importance capitale — une classe de sixième espagnol première langue. Il était assez rare à cette époque que l'espagnol ait le statut de première langue en sixième : on apprenait surtout l'anglais et l'allemand. Eh bien, le lycée d'Auch, très en avance sur son temps, avait créé une sixième espagnol première langue. Le proviseur, homme à ce moment-là préoccupé de garnir d'une façon convenable cette première sixième espagnol, persuada mes parents, qui eux n'avaient pas d'idées bien claires sur la question, que l'espagnol était une langue d'avenir et il m'inscrivit dans cette classe sans qu'il y ait eu protestation de la part de mes parents, qui, je le répète n'étaient pas au courant de ce qui se faisait et de ce qui ne se faisait pas. C'est ainsi que j'ai été inscrit, par hasard, et pour des raisons qui ne tenaient à aucune considération particulière, en sixième espagnol première langue. Je pense que c'était cela, d'ailleurs j'en ai eu la confirmation un peu plus tard...

Et rentrait alors au lycée d'Auch pour occuper cette chaire d'espagnol, un homme qui, je peux le dire dès à présent, sera le bon génie de toute ma vie : le professeur Girard, qui à un certain moment de sa carrière a été dépêché à Strasbourg pour créer la chaire d'espagnol, qui n'existait pas, mais enfin nous y reviendrons. Il est entré au lycée d'Auch en même temps que moi, si je puis dire, et j'ai eu cet homme exceptionnel dans mes cours d'espagnol, de la 6^{ième} à la philo, peut-être pas tous les ans, mais enfin à peu près. Je peux dire que j'ai fait une scolarité très convenable aussi, et en particulier en espagnol, qui m'avait attiré et que j'aimais beaucoup. Et mon professeur, voyant que je mordais à la matière m'a "embarqué" en quelque sorte, il me donnait des leçons particulières après les cours, et me faisait venir dans sa classe pour parler avec moi.

Etudiant Toulouse

Et lorsque le baccalauréat est arrivé et que j'ai été reçu, eh bien, c'est lui qui m'a conseillé de faire une licence d'espagnol. Ce que j'ai fait — je n'avais pas encore d'idées très précises sur mon orientation — et je suis parti à Toulouse, car il faut dire que nous étions administrativement rattachés à l'université de Bordeaux, mais c'était

l'époque de l'occupation allemande et Bordeaux était en zone occupée. Nous sommes donc, mes camarades qui continuaient dans diverses directions (en particulier médecine) et moi, allés en troupe nous inscrire dans diverses universités toulousaines. Sans objet vraiment puisqu'au cours de l'année, les Allemands ont décidé qu'il n'y aurait plus de zone libre et de zone occupée, et ils ont occupé toute la France, de sorte qu'à Toulouse aussi, on avait les Allemands. Enfin on était inscrit à Toulouse et pendant deux ans, j'ai suivi les cours d'espagnol de l'Université — on disait alors Faculté des Lettres, Section d'espagnol — avec deux professeurs et un lecteur, si je me souviens bien. Evidemment, nous étions un petit groupe et c'était très agréable. Il n'y avait pas non plus à cette époque de cité estudiantine, nous étions logés en ville dans des chambres et nous avons mené une assez joyeuse vie étudiante, nous étions encore trop jeunes pour nous pencher sur les malheurs de la France et, ma foi, nous pensions surtout à nos études et aux distractions. J'avoue que nous avons été de mauvais Français, si je puis dire, à cette époque-là : le sort de la France nous a préoccupé assez peu.

Au cours de la deuxième année, je suis parti. C'était toujours l'époque de l'occupation allemande. Il n'y avait pas d'armée, mais les jeunes étaient recrutés dans un système qui ressemblait à l'armée mais qui ne l'était pas — nous étions sans armes — et qui s'appelait Chantier de Jeunesse. C'était des chantiers de travail : nous avions un très bel uniforme vert avec un blouson et des golfs, et un béret basque crânement penché sur l'oreille. Et c'est ainsi que je suis parti aux Chantiers de jeunesse en juillet, tout à fait contre la loi puisque les étudiants, afin qu'ils perdent une année complète, ne devaient être incorporés qu'à partir de novembre. Je m'étais dit que je pouvais à la fois, dans l'année, faire ce chantier de jeunesse et ensuite revenir à Toulouse pour continuer la licence et ne pas perdre de temps. J'étais, je m'en rends compte à présent, un étudiant assez sérieux et je pensais en particulier à mes parents qui se saignaient — je le suppose, mais je n'en ai pas eu confirmation — aux trois ou quatre veines pour me payer des études d'étudiant libre à Toulouse. J'ai donc passé outre le règlement et je me suis présenté en juillet. J'ai été incorporé et quelques mois après, un ou deux peut-être, l'administration du camp de jeunesse s'est aperçue de la supercherie, si on peut dire, et on m'a demandé de repartir dans mes foyers. Mais grâce au chef de groupe, qui m'a fait une fleur, je suis quand même resté. J'ai fait les huit mois et je suis rentré en février. Là, j'ai continué ma licence à Toulouse et j'ai obtenu à peu près tous mes certificats : j'ai été collé en thème ! et oui, et oui.... je n'avais pas eu assez de temps pour le travailler, mais je l'ai eu en septembre, à la cession de rattrapage.

Donc, voilà. C'était en 43 et mon professeur, Monsieur Girard était toujours professeur au lycée d'Auch, et comme par hasard, un poste a été créé au lycée, un deuxième poste d'espagnol, et très certainement grâce au Professeur Girard, c'est moi

qui l'ai eu. Donc tout jeune et frais émoulu de la licence, j'ai été nommé dans un lycée— celui du chef-lieu de département, Auch— où je suis resté jusqu'en 58, date à laquelle le Professeur Girard, qui avait, lui, fait une carrière universitaire à partir d'un certain moment, me proposa de le rejoindre à Strasbourg, à l'Université.

Universitaire Strasbourg

Le Professeur Girard donc, avait été chargé de créer à Strasbourg, ou en tout cas après création de mettre en route une section d'espagnol. A cette époque-là, l'espagnol n'existait pas en tant que matière, en tant que poste créé. Il y avait l'anglais, l'allemand, mais l'espagnol ne figurait pas à l'Université de Strasbourg, et c'est lui, en tant que personne particulièrement compétente qui a été choisi par l'hispaniste parisien qui à ce moment-là était...le Grand Manitou, l'autorité suprême, pour créer, organiser cette chaire d'espagnol. Donc pendant deux ans, il a fonctionné avec un lecteur et puis à un certain moment il y a eu une création de poste d'assistant, comme on disait alors, mais cette nomenclature a disparu. On disait assistant d'espagnol, et il assistait véritablement le chargé d'enseignement. Et il s'est agi pour Monsieur Girard de pourvoir ce poste d'assistant. A ce moment-là, c'était le responsable de la chaire qui proposait son candidat et, bien entendu, il s'est adressé à moi et j'ai reçu une lettre, un beau jour, disant que si je voulais, je pourrais être nommé dans ce poste à l'Université de Strasbourg. Ça a été pour moi un grand choc car passer du lycée d'Auch — où j'étais parfaitement heureux — à l'Université de Strasbourg dans le Nord, c'était une grande aventure dans la mesure où moi, homme du Sud, j'avais du Nord une image toute faite : celle d'un pays froid, avec des habitants au caractère froid...une image tout à fait ridicule et, ma foi, probablement par esprit d'aventure — qui ne m'a jamais quitté — j'ai accepté en me disant que si cela ne me plaisait pas, je reviendrais dans le Midi. Je ne crois pas avoir hésité plus de ... quelques instants. Je suis donc parti à Strasbourg, où je suis resté trente ans ! Comme vous le voyez, cela ne m'a pas paru désagréable, bien au contraire. Donc me voilà avec toute ma famille débarquant à Strasbourg. Le logement a été facile : l'Université y avait pourvu en quelque sorte et avait retenu, dans les HLM qui venaient de se construire, un appartement, petit mais agréable, relativement confortable, où j'ai passé je ne sais plus combien d'années (7 en réalité) avant d'acheter une maison à Maisonneuve. La section d'espagnol était assez réduite : les diverses années jusqu'à la licence ne comptaient pas plus d'une quinzaine d'étudiants. L'atmosphère était extrêmement agréable, très sympathique, très chaude. J'avais des

étudiants chaleureux, aimables, et une bonne part de ces élèves, de ces étudiants étaient des amis et nous allions même quelquefois danser ensemble.

On peut dire que cet état de chose a duré peut-être jusqu'en 68 où nous avons connu un grand bouleversement. Les étudiants n'ont pas été extrêmement violents, et en particulier les hispanistes n'étaient pas très très virulents... Enfin, il y avait de la bagarre dans l'air et il m'est arrivé, comme à mes collègues, de coucher à l'Université— qui était investie par les étudiants— de coucher sur un lit de camp pour ne pas leur laisser l'Université à eux seuls. C'était un peu un théâtre, et tout se passait très bien. A ce moment-là, en 69, Monsieur Girard a été appelé à Paris où il a terminé sa carrière universitaire, et évidemment il m'a laissé la responsabilité et la direction de la section d'espagnol. J'avais à ce moment-là de l'expérience, j'avais enseigné quelques années à l'Université. Je suis arrivé en 58 et je dois reconnaître que pendant dix ans j'avais fait mes premières armes... et cela s'est passé le mieux du monde. Ensuite, nous sommes entrés au point de vue administratif dans une nouvelle structure qui était l'UER, un fourre-tout dans notre cas : la section d'espagnol qui arrivait en troisième position à l'Université après l'anglais et l'allemand, n'avait cependant pas un nombre suffisant d'étudiants pour former à elle seule une UER. On nous a réunis avec l'italien, l'arabe, l'hébreu et je ne sais plus quelles autres langues dans une UER : celle des langues romanes, slaves et hongroises. Vous voyez, c'était un peu fourre-tout, et l'administration de cette UER m'a donc été confiée très vite. Vous pouvez penser que la diversité en matière de langues pouvait poser quelques difficultés, et bien pas du tout, nous nous sommes dès le début très bien entendus : la diversité était une richesse et nous avons vécu et administré en paix pendant des années.

Ensuite j'ai cédé mon poste de directeur de l'UER à d'autres parce qu'il faut que les choses tournent. Les choses se sont plus ou moins bien passées, mais enfin, nous avons vécu. Pour ma part, j'avais dès ce moment-là exercé des responsabilités administratives et je pense que dans l'Université mon image de marque n'était pas mauvaise puisqu'à ce moment-là, le président, qui avait sous sa responsabilité un certain nombre de services, m'a nommé Directeur du Service des Relations Internationales de l'Université. Car il faut que vous sachiez que l'Université était en rapport d'échanges culturels, pédagogiques avec d'autres Universités dans le monde : Belgique, Hollande, Algérie, Canada, Pologne, Allemagne... qui se négociaient entre Universités par contacts directs ou indirects, et c'était un service très important, très intéressant qui m'a permis d'ailleurs de connaître toute une partie du monde. Ça a été évidemment un enrichissement extraordinaire ; par exemple, pendant tout ce temps, j'ai eu des contacts et j'ai pu faire des conférences en Pologne, en Belgique, en Algérie par exemple. Vous voyez, ça a été pour moi une ouverture et un

enrichissement extraordinaires. En plus de cela, l'hispanisme s'était organisé sur les plans français et international et nous avions tous les ans un grand congrès de communication organisé par les membres hispanistes français, conçu aussi comme une espèce de mise au point de notre activité.. Je faisais partie du bureau du congrès et là aussi, ce fut un enrichissement. D'une façon générale, ce furent là pour moi des années merveilleuses, de gros travail à la fois d'enseignement et d'administration, mais je faisais cela dans la joie et dans une grande satisfaction. J'ai découvert à ce moment-là une grande partie du monde, j'ai été invité dans plusieurs pays et notamment au Canada où pendant un semestre j'ai été professeur à l'Université de Montréal. Tous ces souvenirs sont, pour moi, extraordinaires. Le temps a passé et, est arrivée pour moi l'époque où il fallait laisser la place, l'âge étant arrivé... J'ai donc quitté l'Université, mais vous savez que quittant l'Université, on ne la quitte jamais tout à fait. On abandonne l'activité d'enseignement, mais il reste le deuxième aspect des obligations d'un professeur d'Université, c'est-à-dire la recherche. Celle que l'on fait soi-même et celle que l'on peut diriger chez les autres. C'est ainsi qu'un certain nombre de thèses sont encore dirigées par moi, et je viens de temps à autre à Strasbourg faire soutenir l'une ou l'autre de ces thèses.

Donc si je voulais résumer ce court exposé sur cette période de ma vie universitaire, je dirais que ce sont les meilleures, les plus riches, les plus extraordinaires années de ma vie. Bien entendu, le lycée d'Auch était agréable aussi, j'aurais pu y passer ma vie d'une façon tranquille et agréable, aux portes de l'Espagne. Et à ce propos, j'oubliais, il y a tellement de choses à dire ... On exige, pour arriver au grade supérieur, celui de professeur, de soutenir une thèse doctorale qui fait selon les cas, 800,900, 1000 pages. La mienne n'en fait que 1600 ! Ça prend du temps, mais il faut bien la faire, cette thèse, et on est libre de choisir son sujet. Comme j'avais toujours été attiré par l'Amérique Latine — qui est un endroit où, vous le savez, on parle espagnol aussi ! — j'avais choisi le Mexique, un des pays les plus attachants, les plus extraordinaires de cette Amérique Latine. Et donc pendant dix ans, ce qui est à peu près le délai normal pour préparer ces thèses volumineuses, je suis allé au Mexique, où je passais les trois mois de nos vacances d'été (qui correspondent là-bas à la saison des pluies) . Mais grâce à des subventions du CNRS ou autres bourses, j'ai pu y aller régulièrement pendant 10 ans et j'ai découvert un pays extraordinaire, le présent et le passé... Et j'ai fait pendant dix ans des recherches, bibliothèques, hémérothèques, archives... et j'ai rencontré des universitaires en particulier, et d'autres Mexicains qui font partie des gens les plus extraordinaires, les plus attachants que j'ai rencontrés dans ma vie, et notamment un universitaire que je remercie car il a été pour moi véritablement un père, un guide, une aide constante dans ma thèse. Pour moi c'est une deuxième patrie, après l'Espagne

bien entendu, mais après l'Espagne, ce fut le Mexique, et j'en ai des souvenirs inoubliables...

Dans ces diverses étapes, ces bouleversements — je peux le dire, passer d'Auch à Strasbourg, et du lycée à la Faculté des Lettres étaient une grande chose, une chose qui bouleversait ma vie et la vie de ma famille — on y retrouve toujours le doigt du destin qui a un nom et un visage, c'est Monsieur Girard, qui, vous le voyez, m'a toujours mis le pied à l'étrier. Bien entendu, il fallait ensuite que je chevauche moi-même en essayant de ne pas me casser la figure, de ne pas me laisser désarçonner. Il me semble que j'ai assez bien réussi dans cette...nécessité. Beaucoup de choses, beaucoup de signes me l'indiquent : je pense avoir fait une carrière convenable. C'est difficile de parler de soi à ce niveau-là, mais beaucoup de signes, je le répète — je pourrais vous en donner — indiquent que, ma fois, ma carrière a été très convenable et je dirai même davantage... Je suis à la période des bilans, le passage à la retraite l'indique... et je me dis que si j'avais été ambitieux, en tout cas un peu plus ambitieux... Les choses sont venues toutes seules, comme par exemple le fait d'être nommé par le Président, Directeur du Service des Relations Internationales, je ne l'ai pas demandé, simplement désigné... Et bien si j'ai été désigné à ce poste, c'est que probablement on avait jugé que j'étais l'homme de la situation... parce que j'avais moi-même une certaine aptitude, une certaine façon de concevoir les choses et que cela se savait et que l'on pensait à moi... Et je dis que si j'avais été plus... je l'ai dit tout à l'heure... plus ambitieux, je pense que j'aurais pu encore mieux faire, mais je ne regrette rien.. Oui, il fallait donc chevaucher et ne pas se casser la figure et ma fois, je pense avoir mené les choses convenablement.

Je vous ai dit deux mots de ma vie privée et de ma vie familiale. Elles sont liées, elles sont étroitement liées évidemment, encore que chacun a eu assez tôt ses activités propres et personnelles et son destin personnel qu'il a choisi lui-même — je veux parler de mes enfants — sans que je les influence... Si, en fait !... puisque j'ai orienté mon fils vers l'Amérique Latine, c'est ainsi qu'il a une femme américaine. Bien sûr, tout cela est lié. Il n'y a pas d'autonomie, d'autonomie véritable, il y a une autonomie dans les choix mais je crois que les destins ont été orientés vers.... et en particulier vers le professorat puisque les deux filles sont l'une et l'autre professeur. Quant à mon fils, il se trouve qu'il a été en coopération en Amérique Latine, mais je crois que ce n'est pas l'effet du hasard, dans la mesure où sur son dossier il y avait eu deux réponses favorables : la première, Adjoint à l'Attaché Commercial de l'Ambassade de France au Mali, et de l'autre côté, Professeur de français commercial à l'Alliance Française de Buenos Aires. Et bien entendu, et je pense que c'est là lié à l'ambiance familiale, il a choisi l'Argentine. Et le fait qu'il ait une épouse argentine, est bien lié à cette passion américaniste qu'il avait et que je lui ai inculquée, ou plutôt

transmise depuis longtemps, étant donné que je l'avais emmené avec moi au Mexique et qu'il avait communiqué dans le goût de ce grand et riche pays.

Une des choses aussi qui ont fait que j'ai eu des moments de changement, de décision, d'engagement, c'est d'abord le fait que j'ai toujours été poussé, orienté par Monsieur Girard, mais aussi que j'avais une espèce de goût pour l'aventure. Passer d'Auch à Strasbourg à cette époque-là était en quelque sorte une aventure, je l'ai dit, une aventure vitale, mais une aventure. Je vois un certain hasard, une certaine partie de hasard dans ce destin qui a été le mien : le fait que j'ai été inscrit dans la section d'espagnol première langue en sixième par un proviseur habile et ma foi un peu inquiet du recrutement pour sa nouvelle section... J'ai donc été inscrit en espagnol tout à fait par hasard, je le répète. C'est bien là le signe de quelque chose qui est arrivé malgré tout, et où le hasard — je ne peux dire d'autre mot — a une grande part, et ce hasard qui a fait que je rentre au lycée en même temps le Professeur Girard et que je morde à l'espagnol et qu'il s'intéresse à moi, et qu'ensuite, il me pousse dans les diverses phases de cette connaissance de l'espagnol et de ces niveaux d'espagnol. A la base, il y a un hasard, un magnifique hasard puisque toute ma vie a été rythmée, a été guidée par le fait que je rentrais dans la carrière hispanique.

Bien entendu, je le répète, toutes ces indications de carrière, tous ces moments de carrière qui étaient engagés par d'autres que moi — je ne faisais que suivre en quelque sorte — devaient être accompagnés pour en arriver là où je suis arrivé, il faut bien le dire, d'une certaine réussite, d'un certain... c'est difficile à dire... d'une certaine disponibilité, d'une certaine possibilité chez moi d'affronter les situations nouvelles, de les affronter dans le bon sens et d'y réussir pour une bonne part car bien entendu tous ces passages d'une situation à une autre, d'une hiérarchie à une autre, pouvaient être casse-figure — et je suis poli ! — . Il y a chez moi, je le répète, un facteur de disponibilité, de possibilité qui ont fait que j'ai assez bien réussi dans les nouveaux chemins qui se présentaient à moi. Je ne dis pas tout cela, vous le pensez bien, dans un souci de me glorifier ou d'autosatisfaction, mais quand je réfléchis, je me rends compte qu'il fallait que j'ai quelques disponibilités pour faire ce que j'ai fait et pour me trouver dans des situations favorables bien souvent. Je ne pense pas avoir raté beaucoup de choses. Bien entendu, si. Je pourrais bien sûrement vous en réciter une liste de moments où je me suis trompé, où je n'ai pas fait ce que je devais faire mais ce n'était pas essentiel et cela ne m'a pas véritablement gêné d'une façon ou d'une autre... Voilà. Je pense avoir raconté l'essentiel, c'est-à-dire ce qu'a représenté dans ma vie cette nomination et tout ce qui en a suivi, et que je dois encore, bien entendu, à l'amitié du Professeur Girard, car il me disait dans sa lettre d'invitation : « Si par hasard cette proposition ne vous convient pas, bien entendu ne vous inquiétez pas, je trouverai certainement quelqu'un d'autre » . C'est peut-être ça

qui m'a incité à accepter. Bien sûr Monsieur Girard m'a appelé mais si je n'avais pas réussi, il est probable que les choses ne se seraient pas passées de la même façon, il fallait que je joue le jeu que l'on attendait de moi.

Vous avez parlé presque exclusivement de votre vie professionnelle.

Oui, parce que pour moi, c'est mon activité professionnelle qui a dominé ma vie. Je ne dis pas que d'autres parties de ma vie ne sont pas importantes, mais ça a été quand même la plus importante ou en tout cas celle qui était sur le devant de la scène. Ma vie personnelle existe, elle est très importante mais elle est mêlée à ma carrière professionnelle, elle est indissociable de ma vie professionnelle, c'est pour ça qu'en parlant de ma vie professionnelle, j'ai l'impression de parler de l'ensemble de ma vie. Mais vous avez raison, en fait je n'en ai pas parlé. Pour moi, j'avais l'impression d'en parler aussi car ma famille a été mêlée à ma vie professionnelle de très près, mon épouse, mes enfants, tout le monde a participé d'une façon ou d'une autre. Pour moi, c'est indissociable. D'ailleurs, pour moi, le fonctionnement de la cellule familiale est la chose essentielle, la base de tout l'édifice.

Votre mariage ?

J'ai épousé ma femme à l'âge de 25 ans. Elle en avait 21. J'étais alors professeur au lycée d'Auch. Fille de commerçants, bonne bourgeoisie traditionnelle d'une petite ville voisine, très surveillée, elle était dans le fond rebelle à ce milieu et à son esprit. Son père m'a regardé non pas de travers, mais comme un objet curieux pendant un certain temps. A ses yeux, j'étais quand même "le petit prof". Lui était ingénieur et ingénieux, il avait de grands projets, pas tous réalisés d'ailleurs ! Mais moi j'étais quand même "le petit prof". Ce qui, malgré tout, s'est finalement révélé être suffisant et acceptable. Ce qui est sûr — nous l'avons évoqué souvent en plaisantant, ma femme et moi — c'est qu'on ne lui aurait pas permis d'épouser le simple fils d'un boulanger de village ! Je n'ai pas connu les grands-parents de ma femme, ils étaient morts au moment de mon mariage. Je sais cependant que Paul Thibaut, le grand-père paternel, était un ingénieur entreprenant. Il avait parcouru à dos de mulet la cordillère des Andes pour établir un plan d'électrification, acheté à Santander une usine, puis dans l'Aveyron français un domaine pour en faire une exploitation modèle, ensuite à Bordeaux des maisons de rapport. Il était sorti tout cela à peu près ruiné au moment de la guerre....

Monsieur Girard ?

Il était le fils du concierge de je ne sais plus quel établissement d'Auch. Il a fait sa licence d'espagnol, probablement à Toulouse et alors là, il est parti en Espagne où il était secrétaire au Consulat de France. Il est resté là pendant des années. Après il a demandé un autre poste et il est venu au lycée d'Auch. Avant cela cependant, il avait été à Bagnère de Bigorre. Il pleuvait tous les jours, disait-il, il faisait froid, et il s'ennuyait... Il a donc été nommé à Auch, au moment où moi j'arrivais en sixième. Il a préparé l'agrégation en étant à Auch, et il a été reçu premier ! Il est vrai qu'il n'y avait que deux reçus ! Moi, l'année où je l'ai passée, il y en avait six. Ensuite, il a été appelé à Bordeaux comme assistant. Les assistants étaient cooptés à cette époque-là. Il avait déjà un certain âge. Et de Bordeaux, il est allé à Paris. Et lorsqu'il y a eu cette création de chaire d'espagnol à Strasbourg, il est monté dans le Nord. Ensuite, enfin dix ans après, il a été rappelé à Paris, il a enseigné à Paris VI puis à Paris X....

Il était marié ?

Il a été marié une première fois, puis il a divorcé. Il s'est remarié ensuite avec une femme très sympathique et que j'ai bien connue. Il n'a eu qu'un fils. De son premier mariage. Ce fils vient, à l'âge de 40 ans, de passer le CAPES. Il y a deux ans, je crois... C'est là à peu près tout ce que je peux dire sur ce sujet. C'est maigre, mais c'était un homme très discret sur sa vie privée. Un jour il m'a dit cependant que j'étais son fils spirituel...

Pourrait-on à présent reprendre votre biographie en suivant votre cheminement intellectuel ?

On peut, mais je ne sais pas si cela sera extrêmement parlant... Au lycée, je n'ai pas eu de grandes rencontres. Tous les auteurs espagnols que l'on m'a expliqués étaient pour moi des grands auteurs à révélation, mais il n'y en a pas un particulièrement... A l'Université, dès que j'ai commencé à faire des recherches, ce sont des auteurs mexicains qui ont été pour moi des sujets d'études... Mais enfin, les auteurs latino-américains en général, m'ont beaucoup impressionné, des gens comme Alejo Carpentier par exemple, j'ai pu le fréquenter à Paris, il est venu à Strasbourg... Vargas Llosa, García Marquez... Ce sont des grands noms de la littérature contemporaine, par la façon de traiter les problèmes spécifiques de leur pays et de les insérer très souvent dans un contexte plus universel. C'est une littérature à la fois de l'espace qui leur est propre et aussi d'un espace plus

universel. En particulier, un des auteurs que j'aime beaucoup et qui m'a beaucoup impressionné, c'est Carlos Fuentes. C'est grâce à un de mes amis mexicains, un homme extraordinaire que j'ai obtenu une interview de Carlos Fuentes. Pour lui, le Mexique est un pays où les temps se chevauchent, aucun des temps du Mexique n'a été réalisé. Les temps arrivaient, ils apparaissaient comme des temps paradisiaques et ils finissaient comme du temps incomplet, un temps qui ne s'accomplissait pas. Et un autre temps venait... Les Mexicains et le Mexique sont des orphelins. Ils n'ont jamais eu la taille adulte dans la mesure où leur temps ne s'est pas accompli. C'est là un des schémas de sa vision de l'histoire mexicaine.

Comment avez-vous choisi le Mexique ?

Lorsque je suis arrivé à Strasbourg, le Professeur Girard m'a indiqué la marche à suivre, c'est-à-dire la préparation obligatoire de cette thèse doctorale, et il m'a demandé quels étaient mes intérêts. Il y avait pour les hispanistes deux solutions : soit l'Espagne, depuis le Moyen-Age jusqu'à nos jours, soit l'Amérique Latine. Il fallait choisir un sujet de thèse, mais il fallait aussi qu'il soit accepté et dirigé par le directeur de thèse choisi... J'ai été orienté par M. Girard vers un professeur parisien qui avait fait sa thèse sur le Mexique colonial. Le Professeur Girard, lui, travaillait sur l'Espagne. Nos domaines ne se recoupaient pas. Je suis allé voir ce collègue parisien et il m'a dit : « L'Amérique Latine ? Oui, il y a plusieurs sujets possibles, mais l'Université de Mexico vient de publier les œuvres complètes d'un certain Pablo Sanchez, qui avait été l'un des grands hommes, l'un des grands penseurs de la deuxième partie du XIX^{ème} siècle. » Alors il m'a indiqué qu'étudier l'homme et l'œuvre (que je pourrais me procurer facilement) constituait un sujet très intéressant. Le Mexique, je n'y avais jamais songé sérieusement et puis j'ai ouvert les yeux et je me suis dit pourquoi pas le Mexique. Je ne savais pas grand'chose à ce moment-là, mais enfin ça m'a quand même ébloui. Et c'est ainsi que j'ai choisi le Mexique. Il y avait là un jeu à jouer mais il fallait évidemment avoir des lumières très précises sur le "temps" de Pablo Sanchez. Et j'ai ainsi écrit 1600 pages sur un sujet qui s'intitule "Pablo Sanchez et le Mexique de son temps". Il y a eu une édition française puis une édition mexicaine qui est d'ailleurs épuisée et l'Université de Mexico va rééditer cet ouvrage, pour mon plus grand plaisir, je l'avoue.

Votre premier voyage au Mexique ?

Et bien mon premier voyage au Mexique, c'était pendant l'été 1960. J'y suis resté trois mois. J'avais une subvention très spéciale qui ne venait pas du CNRS. Le

CNRS m'a accordé par ailleurs des subventions à peu près tous les étés à partir de dossiers indiquant l'état d'avancement de mes travaux— car le CNRS ne donne rien pour rien— mais cette fois ce n'était pas le CNRS. J'avais appris au cours de l'année que le gouvernement mexicain mettait au concours une bourse de voyage et de séjour de trois mois au Mexique sur un sujet choisi par lui. Il s'agissait du Positivisme dans l'Histoire de l'Education Mexicaine ! J'ai jugé que ce n'était pas facile. Mais je m'y suis mis, j'ai travaillé pendant un mois, et il s'est trouvé que c'est mon manuscrit qui a été retenu.

C'était mon premier contact : je ne savais pas trop encore ce que je cherchais. Ensuite le CNRS a subventionné mes séjours au Mexique. D'ailleurs je peux dire que quelquefois, j'étais riche, la subvention était copieuse et parfois elle était très mince et alors je mangeais comme les Mexicains, des "tacos", les crêpes de maïs, nourriture populaire et bon marché. Voilà....

Et Pablo Sanchez ?

Voilà la fameuse question... Eh bien ce Pablo Sanchez, je l'ai rencontré un peu par hasard, je vous l'ai dit. On me l'a présenté en quelque sorte et lorsque je me suis plongé dans son œuvre, dans les quinze volumes de son œuvre, j'ai été captivé, extrêmement intéressé, accroché et finalement, après avoir lu ce qu'en disaient les autres, j'ai pensé qu'on pouvait aller plus loin. Comme vous le savez, Pablo Sanchez était ministre de Porfirio Diaz, le fameux dictateur mexicain qui est resté au pouvoir plus de trente ans. Mais c'était un Porfiriste très modéré. Et même dans la période suivante (en 1910), Madero ne lui en a pas voulu puisqu'on l'a nommé Ambassadeur du Mexique au Portugal, c'est malgré tout quelque chose de remarquable... C'est comme si un grand homme du franquisme avait été nommé par le gouvernement suivant Ambassadeur de son pays en France.... La comparaison Porfirio Diaz / Franco est peut-être un peu osée. Mais on avait néanmoins affaire à un pouvoir fort, organisé, politiquement très structuré, répressif, en particulier au début de son règne, et puis même à la fin... C'était une espèce de dictature éclairée. Alors Pablo Sanchez, oui, c'est un personnage important de mon parcours intellectuel. Si vous en voulez un, en voilà un !...

La recherche, c'est une vraie aventure. La recherche et l'aboutissement de la recherche : on prend des risques. Et j'en prenais d'autant plus qu'on avait déjà écrit sur ce thème, en particulier Agustin Yañez, qui était ministre et pédagogue et qui avait écrit dans le prologue du tome I des œuvres complètes, 200 pages sur "mon" sujet.

200 pages, ça n'est pas rien ! Donc il fallait trouver autre chose, aller plus loin, compléter le travail déjà fait.

Pour répondre à votre question, Pablo Sanchez a été une découverte, un compagnon, un risque et un aboutissement... Mais, au début, ça n'était pas si sûr que ça... Mais je voyais quand même bien où je pouvais me placer, parce que dans ces 200 pages, il y avait des choses qui n'allaient pas très loin. C'était un début de recherche. Recherches que j'ai poursuivies moi-même après. C'était passionnant de le voir vivre avec son temps. Son temps, je tentais de le saisir à partir de la presse conservée dans la *Hemeroteca Nacional de México*. La presse du temps était l'archive de la pensée dans la mesure où le journal était l'endroit où s'exprimaient en premier lieu les idées du temps. Il était plus facile de faire passer sa pensée et sa vision des choses dans un journal, ça s'écrivait plus facilement qu'un livre. On pouvait faire des livres, bien sûr... mais dans la presse, les idées sont beaucoup plus agiles et beaucoup plus au contact de la réalité, en prise directe... et les journées de recherche se passaient à lire les journaux, parce qu'il y avait une presse assez libre, une presse d'opinion. Il y avait une presse libérale, et ma foi assez avancée, et parfois on sentait que le régime était un peu agacé. Donc, il y avait une certaine liberté de la presse, de sorte que tel article avait son écho deux jours après dans un autre journal de l'opposition. Alors ça, c'était passionnant et c'est ce qui fait l'intérêt et la nouveauté du travail de recherche. Cette recherche a abouti à des conclusions nouvelles dans ce domaine par rapport à ce qu'avait fait Alfonso Nuño qui fut en quelque sorte le pionnier... je le cite aussi bien sûr parce qu'il a débroussaillé pas mal... Comme je l'ai dit quand je suis allé au Mexique (j'avais été invité pour la sortie de la première édition), quand je suis arrivé et que j'ai commencé à lire les articles et à travailler dessus, Pablo Sanchez m'a paru être le grand-père, le bon veillard... et plus j'avançais, plus il rajeunissait en quelque sorte. Et à un moment donné, nous étions du même âge. J'avais cette impression, et même à certains moments, il était plus jeune que moi. J'avais l'impression qu'il y avait une modification de l'âge à mesure que j'avançais dans la connaissance de son époque... Oui, alors lui, c'est un tournant dans ma formation... Les auteurs modernes, j'en ai lu beaucoup, ils m'ont apporté des choses, mais je ne peux pas dire que ça a été un véritable tournant. En littérature, on accumule des choses, mais moi, je n'en ai pas sorti des choses vraiment essentielles.. Avec Pablo Sanchez oui ! Lui même a une qualité que j'apprécie beaucoup, c'est la modération. Quand il y a un sujet épineux, il arrive là avec sa modération, son art de la prudence... On pourrait, certes, lui reprocher de ne pas prendre parti d'une façon définitive, mais il ne renvoie jamais quelqu'un brutalement. Il essaie de concilier... Et si tout le monde jouait ce jeu, et bien on ne serait pas dans les situations tragiques que l'Histoire nous

a montrées... Un exemple : en 1882, au Mexique un problème occupait les esprits. Quel est le véritable père de la patrie ? Est-ce Hernan Cortès ? ou Moctézuma ? son adversaire aztèque. On s'adresse à Pablo Sanchez pour connaître son avis. A ce moment-là, il y avait deux partis : les Hispanophiles, les conservateurs qui considéraient que c'était Cortès qui avait apporté la civilisation, la culture, la langue... alors que pour les libéraux (il y avait deux sortes de libéraux) Cortès était l'envahisseur et pour eux, le père de la patrie était Moctézuma, pour la résistance qu'il lui avait opposée. On demanda à Pablo Sanchez ce qu'en pensait le maître — car c'était le maître à ce moment-là, l'idéologue en quelque sorte. Il apporte son esprit de conciliation et il trouve un emploi pour les deux : l'un d'eux est le père de la patrie et l'autre en est le fondateur, de façon à satisfaire tout le monde. C'est un esprit conciliateur, c'est une qualité. on peut en discuter, mais pour ma part, je trouve que c'est en premier lieu une qualité

Pablo Sanchez a connu au Mexique la fin du régime de Porfirio Diaz et son renversement en 1910. Parmi les acteurs sociaux qui y ont contribué, les mouvements paysans ont joué un rôle décisif. Quelle fut la position de Pablo Sanchez face à leur revendication de réforme agraire ? Quels échos ces événements du "Mexique de son temps" ont-ils produit chez vous qui avez vécu en milieu rural ?

Vous savez, il est mort en 1912.... Il a dû être effaré je crois. Ce n'était pas le même monde. Il y a peu d'écrits là-dessus et je ne me souviens pas de choses qui aient de l'importance. Il est vrai que l'on me dit dans cette lettre dont je vous ai parlée à propos de la réédition, que les œuvres de Pablo Sanchez vont être réimprimées avec ajout de un ou deux tomes contenant des papiers que l'on ne connaissait pas. Alors là, peut-être, y aura-t-il quelque chose. Dans l'œuvre que j'ai étudiée, il me semble qu'il n'en parle pas.

Quant à Marsac, ce n'était pas un village mais un chef-lieu de canton. C'était un chef-lieu de canton avec des commerçants, des artisans et les paysans vivaient tout autour dans les clairières cultivées, plus ou moins éloignés dans la forêt. C'étaient des fermes de polycultures de 15 à 20 hectares, qui vivaient d'élevage et de culture du millet, du maïs et de quelques volailles. En plus, ces paysans avaient besoin, pour vivre, de l'exploitation de la forêt, sous forme du gemmage. Le gemmage, c'est la récolte de la résine... et le gemmeur ou résinier résinait les pins, récoltait la résine et l'apportait à l'usine de résine du village, au chef-lieu, où elle était transformée. Mais cette usine a disparu. Avec cette double activité, les paysans arrivaient à vivre convenablement. Mais à un moment la résine a été remplacée par des produits de

synthèse, et on n'a plus résiné les pins, et une bonne partie de leurs revenus a disparu. La culture et l'élevage ne suffisaient plus, ce qui fait que dès le début des années 40, cette campagne forestière, ces fermes au sein de la forêt ont été abandonnées, au moins 8 sur 10 d'entre elles. Les paysans ont disparu. Mais avant, il existait une espèce de complémentarité entre ces deux monde, le monde du village, des grands-parents et des marchands de grains... C'était très joli, avec les moulins... Mon père est né dans un moulin, je le vois encore quand je vais à Pessac, à 7 kilomètres de Marsac. C'était toute une filiation puisque j'avais encore un oncle (un frère de Blanche) qui était meunier. Dans mon enfance, on y allait le dimanche, c'était un passe-temps très agréable, on pêchait le brochet... Blanche elle-même était fille de meunier... c'était une caste, les meuniers ! A Marsac il y avait le côté religieux et aussi le côté communisant, socialisant-communisant, justement à cause de ces paysans qui étaient plutôt à gauche. Des paysans rouges... enfin, rouges tranquilles, mais ils votaient à gauche... Ils étaient assez religieux, j'ai l'impression. Ils étaient à la fois rouges et religieux... Et surtout les femmes, c'était par l'intermédiaire des femmes qui étaient un peu les gardiennes de la maison et de la tradition chrétienne. A cette époque, les fils de paysans venaient jusqu'à la ville, à pied. Il leur fallait une heure de cheminement... Il y avait peu de chevaux, surtout des vaches et un ou deux ânes. Les petits paysans marchaient en sabots pour venir à l'école. Au marché, les paysans parlaient entre eux le gascon. Et nous, petits garçons de la ville, il ne nous serait pas venu à l'esprit de parler "patois". Nous étions de la ville, eux étaient des paysans. On n'avait rien contre, mais eux parlaient patois et nous pas. Je ne me souviens pas si le gascon était officiellement interdit à l'école à cette époque-là. Enfin, il ne me serait pas venu à l'idée de le parler, alors que maintenant quand j'y retourne, avec mes vieux copains d'école, notre conversation est bilingue. On s'amuse bien à parler gascon à présent. Alors qu'à cette époque-là, je n'ai jamais parlé gascon. Chez moi, on parlait français. Mon père et ma mère parlaient français à la maison mais pouvaient parler le gascon avec les paysans qui venaient au magasin. Je ne pense pas qu'il y ait eu à leur endroit du mépris ou de la condescendance. Ces paysans étaient considérés comme des travailleurs comme les autres. Il y avait les artisans — sabotiers, menuisiers, charrons, bourreliers... — tous les commerçants. A présent il n'y a plus d'artisans... Auparavant, paysans, commerçants et artisans vivaient dans la fraternité du travail. Le notaire était à Montesquiou, ville importante aux XVI^{ème} et XVII^{ème} siècles. C'était le siège du sénéchal et toute la région était sous l'autorité de Montesquiou. On ne l'aimait pas beaucoup parce que c'était de là que venaient les ordres...

Il y avait un seigneur à Marsac ?

Il y avait des petits seigneurs tout autour, pas à Marsac même...C'est vrai qu'il y a un manoir, mais on n'en connaît pas bien l'histoire...Je me rends compte que j'ai réagi face à cet édifice comme les gens de Marsac, qui se moquent de l'histoire du manoir. J'aurais dû m'y intéresser. Il appartient à présent à des bourgeois fortunés, négociants en bois ou en vin, mais qui ont dû prendre le relais de nobles ou de noblaillons. Je vais, cet été, essayer de savoir...

LES EVENEMENTS DE LA VIE DE Monsieur B.

Les matériaux disponibles

Pour étudier la biographie de Monsieur B. , nous disposons de documents de natures différentes. Les entretiens retranscrits bien sûr, mais aussi, comme pour chaque personne engagée dans cette expérience, un arbre généalogique et une ligne de vie. Le tout enrichi de plusieurs lettres qui selon le cas répondent à des questions du chercheur, ou sont rédigées à l'initiative de Monsieur B. pour rapporter un événement jugé important après coup mais oublié lors des premières rencontres, ou pour souligner un trait de caractère de l'auteur passé par trop inaperçu au moment des entretiens.

Lorsque nous avons soumis à Monsieur B. le projet de récit biographique "restitué", il en a corrigé la langue et transformé quelques phrases. C'est le texte corrigé que vous venez de lire. Certaines de ces transformations ne modifient en rien les commentaires que nous avons élaborés, d'autres (une ou deux) en revanche, gommant les éléments sur lesquels précisément repose une partie de nos interprétations. Que faire ? Abandonner ces dernières hypothèses ? Nous n'en avons guère envie, d'autant qu'il devait bien être possible de trouver d'autres indices — mêmes ténus — pouvant autoriser la formulation de ces commentaires et de rendre compte du même coup du geste qui les gommait lors de la relecture.

Nous nous trouvons devant le problème envisagé dans le chapitre précédent. Le mode de publication retenu autorise le maintien de notre interprétation à côté de celle — implicite — du narrateur. Cet écart qui devrait être perceptible lorsqu'on comparera le récit publié et les interprétations qui lui font suite, laisse un espace où peuvent se déployer d'autres commentaires. Le sociologue ne peut prétendre à détenir l'ultime vérité.

Individualisation et identification
des événements biographiques

1) Tentons un premier inventaire de ces événements tels que les retranscriptions des propos de Monsieur B. nous les donnent à voir.

Au cours des entretiens, le narrateur suit un parcours chronologique. Les événements évoqués sont, dans l'ordre :

+ *la naissance de Monsieur B.*

+ *l'accueil*¹ *dans la maison de la grand'mère paternelle* (le terme est ambigu : il se réfère tout à la fois au moment de l'entrée dans la maison et au temps du séjour) .

+ *l'entrée en sixième*²

+ *l'orientation à l'issue du baccalauréat*

+ *le choix de Toulouse comme ville universitaire*

+ *les Chantiers de Jeunesse*

+ *la nomination au lycée d'Auch et la seconde rencontre avec Monsieur G.*

¹ "Accueil : manière de recevoir quelqu'un, de se comporter avec lui quand on le reçoit ou quand il arrive", précise le petit Robert.

² La désignation nominale que nous faisons de ces événements n'a qu'une valeur indexicale. Il s'agit seulement d'étiqueter un ensemble de propos du narrateur et non de privilégier un aspect de l'évènement en particulier comme pourrait le laisser croire l'expression "entrée en sixième" par exemple.

- + *Monsieur G. invite Monsieur B à l'université de Strasbourg.*
- + *l'installation à Strasbourg*
- + *la participation de Monsieur B. au mouvement de Mai 68*
- + *la promotion de Monsieur B. à diverses responsabilités au sein de l'université.*
- + *la publication de la thèse.*

D'autres événements sont mentionnés au cours des entretiens, mais cette fois en réponses à des questions du chercheur :

- + le mariage
- + le choix du sujet de thèse
- + le premier voyage au Mexique
- + la rencontre avec Pablo Sanchez.

Evidemment, les propos tenus au cours des entretiens ne se réduisent pas à l'exposé de ces événements. Des portraits : « *Mon père était un homme très intraverti. Il parlait peu, sauf dans certaines situations où il se libérait. Il était alors d'un humour ravageur...* » , des commentaires du narrateur sur sa propre biographie : « *A la base, il y a un hasard, un magnifique, un splendide hasard puisque toute ma vie a été rythmée, a été guidée par le fait que je rentrais dans la carrière hispanique* » alternent avec des descriptions de situations : « *Les choses ont changé avec l'afflux d'étudiants, de nouveaux enseignants sont arrivés mais les choses se sont fort bien organisées. L'atmosphère était la même [...] toujours très agréable* » .

La distinction entre ce qui appartient plutôt au contexte et ce qui constitue à proprement parler un événement n'est pas toujours parfaitement nette. On pourrait tenter de s'appuyer sur les flexions des verbes, l'imparfait caractérisant un énoncé relatif à la situation dans

laquelle l'action se déroule, le passé simple, le temps de l'incidence, étant affecté aux événements qui introduisent une rupture dans la situation évoquée. « *Un beau jour, j'étais alors professeur au lycée d'Auch, je reçus une lettre du Professeur G. qui me proposait..* » .Mais, en fait, presque tous les verbes du récit sont conjugués au passé composé³. Souvent le texte fournit d'autres marques qui nous permettent de trancher comme dans l'exemple qui suit : « *...nous avons formé des légions de licenciés et d'agrégés jusqu'au moment où nous sommes partis à la nouvelle université* » . C'est ici le substantif "légion" qui nous oriente vers l'idée de répétitivité et de banalité. Ailleurs, la décision ne semble pas pouvoir reposer sur des indices internes aux phrases elles-mêmes : « *le président [...] m'a nommé Directeur du Service des Relations Internationales de l'université [...], c'était un service très important, très intéressant qui m'a permis de faire des conférences en Belgique, en Pologne, en Algérie...* » . Ce n'est que plus loin dans le texte qu'un commentaire de Monsieur B. nous donne des raisons de mettre ces énoncés au crédit de la description d'une "période" que les événements évoqués ne viennent pas interrompre mais qui, au contraire, la constituent : « *Si je voulais résumer ce court exposé sur cette période universitaire je dirais que ce sont les meilleures, les plus riches, les plus extraordinaires années de ma vie .* » Il conviendrait de parler dans ce cas de période mémorable, inoubliable, plutôt que de période "marquante" ou "signifiante" du point de vue de l'orientation de la vie. Il reste que la distinction situation / événement semble pour le moment plus décisionnelle qu'ontologique et, à ce titre, les commentaires du locuteur nous sont très précieux même s'ils ne sont pas l'unique source de notre propre interprétation. Nous reviendrons plus loin sur la dialectique situation /

³ Nous aurions moins de difficulté sans doute en espagnol, qui, comme chacun le sait fait un usage très courant du passé simple.

événement⁴ qui nous paraît être au cœur des pratiques langagières relatives au "vécu" .

2) Il est temps à présent de confronter les événements que nous avons discernés à la lecture des entretiens avec ceux que le tracé de la ligne de vie donne à voir .

Notons tout d'abord que cette "ligne de vie" (rebaptisée "curriculum" par Monsieur B.) ne commence pas avec la naissance de notre narrateur, mais à l'entrée à l'école primaire. Il s'agit d'ailleurs d'un cheminement qui, de part en part, se déploie à l'intérieur de l'Ecole. Formé de paliers, le tracé révèle une ascension sociale remarquable. Fils de boulanger, Monsieur B. a gravi un à un les échelons qui devaient le mener au sommet de la hiérarchie universitaire. Les événements qui scandent cette progression, inaugurent des périodes, des changements d'état et de lieu. Et bien davantage des changements de lieu que de statut d'ailleurs, puisqu'aucun signe particulier ne situe précisément le succès à l'agrégation ou la soutenance de la thèse. Ce n'est donc pas exactement (uniquement ?) la représentation graphique d'une "carrière" , c'est aussi un cheminement, une suite de déplacements géographiques, de mutations : un "itinéraire" .

Cinq grandes périodes donc.

+ l'école primaire (associée dans le récit à l'accueil dans la maison de la grand'mère paternelle)

+ le lycée (associé à la première rencontre avec le professeur G.)

+ les études d'espagnol (conseillées par le professeur G.)

⁴ Voir pp. 300-301.

+ l'enseignement au lycée d'Auch (associée à la seconde rencontre avec le professeur G.)

+ l'enseignement et la recherche à l'université de Strasbourg (appelé par le professeur G.)

Les discontinuités, les paliers sont autant d' "événements-avènements", d'entrées dans une période nouvelle et stable, sans retour en arrière qui définissent une périodisation et offrent un modèle séquentiel de cycles de vie clairement définis.

3) Enfin, intéressons-nous à présent aux commentaires que fait Monsieur B. de sa propre vie. Que qualifie-t-il de "marquant", de "remarquable", d' "important", d' "extraordinaire" ?

+ l'installation dans la maison de la grand'mère paternelle en face de l'école

+ la création de la sixième espagnol première langue

+ la nomination du professeur G. au lycée d'Auch

+ la proposition d'un poste d'assistant à l'université de Strasbourg par le professeur G.

+ le maquis⁵

+ les années universitaires tant pour les contacts à l'étranger que ces nouvelles fonctions ont offerts à M.B. que pour l'ampleur du travail "*en quantité comme en qualité* "

+ la rencontre avec Pablo Sanchez.

Tout ce qui est important n'est pas événement, bien sûr. Mais la comparaison entre ces trois listes confère aux moments décisifs de l'existence de Monsieur B. une visibilité accrue. Certains événements,

⁵ Dans un courrier spécial Monsieur B. a tenu à relater un épisode "important et pittoresque" qui lui avait échappé au moment des entretiens.

bien qu'ils aient laissé un souvenir intense (les Chantiers de Jeunesse et le maquis) ne semblent pas avoir eu la moindre influence sur le parcours biographique de Monsieur B.

Deux moments décisifs : l'entrée en sixième au lycée d'Auch et l'invitation à devenir l'assistant du professeur G. à Strasbourg qui inaugure une nouvelle tranche de vie que, semble-t-il, rien n'annonçait. Entre ces deux "tournants" dans l'existence de Monsieur B., deux événements concourent à la formation de sa carrière : l'orientation vers des études d'espagnol après le baccalauréat et le retour de Monsieur B. au lycée d'Auch comme enseignant au côté du professeur G.

Ce sont là des événements biographiques au sens où nous les avons envisagés au début de ce travail. Peut-on qualifier de "catastrophes biographiques" les "tournants" de l'existence de Monsieur B. ? Par ailleurs, que dire de la "rencontre" avec Pablo Sanchez ? événement mental ? symbolique ? ou événement biographique à proprement parler ? En tout cas il semble difficile à dater précisément. Nous examinerons cela plus en détail plus loin.

Pour l'heure, concluons ce paragraphe en notant que les documents dont nous disposons⁶ sont très largement congruents et qu'ils convergent pour désigner les moments signifiants de la biographie de Monsieur B. Identifiables avant tout commentaire, ils forment les points de repère dans l'espace et dans le temps d'un itinéraire professionnel que la vie familiale et privée ne vient guère troubler.

⁶ Le texte d'une allocution de M.B. devant une assemblée d'anciens élèves mentionne les mêmes événements bien qu'ils soient à cette occasion accompagnés de commentaires sensiblement différents et d'anecdotes pittoresques ignorées lors de nos entretiens.

L'entrée en sixième

D'autres événements sont évoqués avant le départ pour le lycée : la naissance du narrateur et l'accueil dans la maison de la grand-mère paternelle. Mais dès que l'entrée en sixième est mentionnée, tout le récit bascule pour se référer immédiatement aux événements terminaux du parcours biographique. L'histoire commencerait donc par un concours de circonstances relié d'emblée à la fin de la carrière de Monsieur B. . Il s'agit en réalité d'un événement complexe constitué dans le récit du narrateur par l'articulation de trois événements, à première vue largement indépendants les uns des autres et de natures très différentes :

- la délibération familiale
- l'ouverture d'une sixième espagnol première langue
- la nomination de M. G. sur la chaire d'espagnol ainsi créée.

Ces trois événements ne sont pas décrit de façon similaire. Lorsque le narrateur relate les délibérations familiales, il se remémore les circonstances de ces discussions, les participants, les différents points de vue exprimés. Propos, faits et gestes appartiennent à une même unité temporelle.

En revanche, les deux autres séries événementielles attachées à l'entrée au lycée n'auraient pas pu être racontées de la sorte en 1931 ou 1932, quand Monsieur B. était en sixième, ni même quelques années plus tard : « *On venait d'ouvrir, et c'est là probablement pour moi un événement d'une importance capitale, une classe de sixième ...* » et, plus loin : « *Et entrait au lycée pour occuper cette chaire d'espagnol, un homme qui, je peux le dire dès à présent sera le bon génie de toute ma vie [...] qui à un certain moment de sa carrière a été dépêché à*

Strasbourg ... ». L'avenir est déjà présent dans l'histoire. L'espace du récit est à présent défini. Nous ne pouvons que le traiter comme une totalité.

De plus, les traits particuliers que le narrateur souligne, n'avaient guère de raisons en ce temps-là d'être distingués des multiples circonstances qui accompagnèrent l'entrée de Monsieur B. au lycée. L'importance est toute rétrospective⁷. Les événements sont d'emblée mis en perspective, ce qui crée chez le lecteur un sentiment ambivalent, composé à la fois de déterminisme (tout a été déterminé par les circonstances) et de contingence (ces circonstances tiennent largement au hasard). Sentiment que le narrateur s'attache à renforcer : « *A la base, il y a eu un hasard, un magnifique, un splendide hasard puisque toute ma vie a été rythmée, a été guidée par le fait que je rentrais dans la carrière hispanique.* »

Mais, ce concours de circonstances est-il réellement imputable au hasard, un "hasard magnifique", hautement improbable ?

a) La décision familiale

Que M.B. quitte le village pour mener à bien son existence ne représente pas une innovation surprenante par rapport aux pratiques familiales des générations antérieures. Le grand-père paternel était meunier dans un village voisin qu'il n'aurait sans doute pas abandonné si la multiplication des moulins industriels ne l'y avait forcé. Il s'établit à H. comme marchand de grains et son fils, le père de Monsieur B. devient boulanger dans cette même petite ville.

Par ailleurs, alors que le père de M.B. exerce son métier de boulanger, la production de résine synthétique dépossède les paysans des alentours de H. d'une activité essentielle à leur survie dans la région —

⁷ Le concours de circonstances qu'on se plaît à souligner dans tous ses détails, n'est d'ailleurs pas indispensable au déroulement de l'histoire, il suffisait que la classe soit ouverte et que le professeur G. y enseigne.

le gemmage — entraînant le départ de 80 % d'entre eux avant les années quarante. L'avenir de la boulangerie aussi est alors compromis.

Depuis deux générations donc, l'avancée de la révolution industrielle oblige la famille de Monsieur B. à se déplacer et à se satisfaire d'activités de plus en plus modestes. L'inquiétude face à l'avenir s'est d'ailleurs traduite très tôt par des stratégies familiales de limitation des naissances : les générations des grands parents (paternels et maternels) et les parents de Monsieur B. (comme d'ailleurs les grands parents et parents de son épouse originaire de la même région) ont un enfant unique.

C'est donc dans un environnement socio-économique contraignant et en pleine mutation qu'il a fallu définir une orientation scolaire.

Etre instituteur ? Pourquoi pas. Mais n'est-on pas le plus souvent instituteur dans un village ? Et dans la région, les villages et les petites villes se dépeuplent..

La décision n'est pas prise sans rassembler le maximum d'informations accessibles. La mère de M.B. prend conseil auprès de plusieurs personnes et opte finalement pour le lycée plutôt que pour l'école d'instituteurs. Est-ce la "décision qu s'impose" ? au moins une décision raisonnable "péturie" de nécessité et de pari sur l'avenir.

b) L'ouverture de la sixième espagnol première langue et la nomination d'un professeur d'espagnol à cette occasion — décisions institutionnelles — sont sans doute davantage les suites de changements structurels qui les justifient que le résultat du hasard.

Ce qui apparaissait au départ comme un hasard magnifique semble donc se réduire à la convergence de séries événementielles fortement déterminées et à l'additivité de leurs effets propres. Il s'agirait

alors d'un événement du type "effet Cournot" (en tant que conjonction de séries temporelles ayant leur logique propre mais largement indépendantes entre elles). Mais c'est peut-être encore trop. Il n'y a pas, en fait, indépendance des séries entre elles. Elles sont toutes les trois justiciables de la logique structurelle du système socio-économique.

En quoi, dès lors, y a-t-il matière à qualifier ce concours de circonstances de "splendide hasard" ? Le hasard n'est-il qu'une illusion d'optique, une faiblesse, exprimant finalement les limites de nos perceptions et de nos connaissances ? N'y a-t-il qu'une illusion rétrospective de hasard où il s'agirait plus d'évoquer la "chance" — le caractère heureux de ces circonstances — qu'un quelconque trait aléatoire ? L'impression de hasard magnifique se serait-elle entièrement dissoute dans un mécanisme structurel ?

Il y a cependant un fait qui résiste à une justification structurelle et dont on n'aura connaissance qu'en réponse à une question insistante du narrataire à la fin des entretiens.

Qui est le Professeur G. ? Comment comprendre qu'il ait été "le bon génie" qui a guidé la carrière de Monsieur B. du début à la fin ?

Nous savons très peu de chose de lui, si ce n'est qu'il est originaire de A. et fils du concierge d'un petit établissement de la ville. Voilà un fait relativement exceptionnel à cette époque et de nature à être considéré comme un "hasard" : le taux d'accès à l'enseignement supérieur des fils d'ouvriers et de personnels de service étant presque négligeable au début du siècle.

Or, Monsieur B., lui aussi, sans être d'un milieu très défavorisé, n'appartient pas pour autant aux catégories sociales supérieures (ne s'est-il pas présenté au concours des bourses ?) desquelles devaient être issue la plupart de ses camarades de classes. « *De ce que je revois dans ma mémoire, la plupart était de milieu bourgeois. Par exemple mon grand*

ami avec qui nous nous suivons depuis le lycée, a fait des études de médecine, son père était médecin. Un autre est dentiste, son père était dentiste » Ainsi, quand Monsieur B. évoque son entrée en sixième, il a en vue un ensemble de circonstances dont l'une présente objectivement un caractère hautement improbable et sur laquelle repose l'illusion rétrospective émerveillée d'une rencontre avec "le doigt du destin". Et si une partie du "hasard" se dissout dans une argumentation structurale, cette argumentation ne peut le réduire complètement, entrouvrant un espace pour une causalité proprement événementielle.

b) L'orientation après le bac

Monsieur B. n'est pas habité par une vocation impérieuse d'être hispaniste⁸. D'autres orientations le tentent. Médecine comme ses amis et cousins ? mais les études sont longues. Trop coûteuses en tout cas, pense-t-il pour ses parents. Santé navale ? Elles seraient alors financées par l'armée mais le prix à payer serait alors une vie familiale épisodique.

Finalement, sur les conseils du professeur G., M.B. entreprend des études d'espagnol qui ont l'avantage d'offrir rapidement un métier et de permettre de voyager au moins par l'esprit. Pari prudent et raisonnable donc. S'agit-il d'un engagement de même nature que le "serment" de Flaubert : « Je serai écrivain » ou celui de Jean Genet : « J'ai décidé d'être ce que le crime a fait de moi. » , tels, tout au moins, que J. P. Sartre nous les donne à voir ? Monsieur B. souligne à plusieurs reprises que ce sont "les autres" ou "les circonstances" qui ont décidé de sa carrière : « ... *tous ces moments de carrière qui étaient engagés par d'autres que moi — je ne faisais que suivre en quelque sorte* —.... » . Il a été "appelé" , "nommé" etc A ce titre il a, comme les deux écrivains cités, décidé d'être « sa

⁸ Bien que M.B. affirme le contraire dans l'allocution citée plus haut, mais les circonstances l'y poussaient.

propre fatalité⁹ ». Mais les engagements pris sont de “prudents paris” qui n’interdisent aucun retour en arrière alors que dans les deux exemples cités, Sartre les présente comme des promesses irrévocables.

c) La nomination au lycée d’Auch

S’il faut situer la naissance du “destin” de M.B. , c’est sans doute ici et non au moment de l’entrée en sixième qu’il faut le faire. M.B. trouve en effet à ce moment-là sur son chemin le professeur G. pour la seconde fois. Cette répétition a valeur de prophétie et exige qu’on lui donne sens. Elle impose à présent un récit rétrospectif de l’entrée en sixième. De tout ce qui pouvait être raconté jusque là de son entrée au lycée et de sa scolarité secondaire, quelques traits se détachent tout à coup nettement et quelques détails acquièrent ce faisant valeur d’oracle et deviennent signes annonciateurs. Anecdotiques en leur temps, ils paraissent nécessaires après coup. La nomination de Monsieur B. au lycée d’Auch donne une première configuration stable à son récit biographique. Et finalement, malgré leur apparence contingente, les deux moments que nous venons d’étudier concourent à la formation de la carrière de M.B.

d) La mutation à l’Université

C’est le troisième moment qui vient organiser et fixer le sens des éléments essentiels du parcours biographique de M.B. « *Un jour, je reçus une lettre du professeur G. qui me disait que si je voulais passer à l’Université de Strasbourg, il m’offrait un poste* » Il ne s’agit plus de hasard mais de chance. Et d’aventure : « *passer d’Auch à Strasbourg, du lycée à la faculté, étaient une grande chose, une chose qui bouleversait*

⁹ Voir p. 21.

ma vie et celle de ma famille » Et plus loin : *« Ça a été une grande aventure, un grand choc car passer du lycée d'Auch dans le nord.. »* Même après coup, ce qui est décrit comme une aventure c'est de traverser la France et non l'Atlantique pour rencontrer le Mexique. En fait, à l'université, Monsieur B. continuera de marcher dans les traces de son "bon génie" puisqu'il le remplacera également dans ses fonctions administratives et y terminera sa carrière.

Ainsi, un trait commun relie les événements "manifestes" de la carrière de Monsieur B. Tous sont des déplacements, opérés à la fois dans l'espace géographique et dans l'espace social, dominé par un événement "enveloppant" et décisif que constitue la rencontre avec le professeur G. Ils se sont révélés irréversibles après coup, mais les décisions ont toujours été prudentes et révocables. A propos de sa mutation à Strasbourg, Monsieur B. ne nous a-t-il pas dit : *« J'ai accepté en me disant que si cela ne me plaisait pas, je reviendrais dans le Midi »* ? Ce ne sont pas des "catastrophes" même si la situation s'en est trouvée radicalement transformée.

Il nous reste à examiner le dernier événement, la rencontre avec Pablo Sanchez que nous avons quelque réticence à qualifier d'événement biographique.

e) La rencontre avec Pablo Sanchez

« Les auteurs modernes, ... bon, j'en ai lu beaucoup, ils m'ont apporté des choses, mais je ne peux pas dire que ça a été un véritable tournant... Avec Pablo Sanchez, oui! » faut-il considérer cet événement intellectuel comme un événement biographique ?

Monsieur B. nous y invite lui-même puisqu'il décrit d'emblée sa relation avec Pablo Sanchez comme une relation qui s'inaugure sur un

mode presque filial : « *Pablo Sanchez m'a paru être le grand-père, le bon veillard...* » .

La seule véritable décision qui semble appartenir en propre à Monsieur B., est l'orientation de ses recherches vers l'Amérique latine plutôt que vers l'Espagne. Mais le pays précis sur lequel il allait travailler et le sujet de sa recherche lui ont été proposés par son directeur de thèse. La rencontre avec Pablo Sanchez est marquée d'emblée au sceau de la contingence par rapport à son propre parcours biographique. Pourtant cette contingence va être réintégrée au niveau symbolique. « *La qualité que j'apprécie beaucoup chez lui, c'est la modération.* » Et pour illustrer ce trait de personnalité, Monsieur B. cite l'anecdote suivante : En 1882, au sein des milieux politiques mexicains, un problème agitait tant les conservateurs que les libéraux . Il s'agissait de savoir quel était le véritable père de la patrie : Cortès, le conquistador espagnol ou Moctézuma son adversaire aztèque ? Pablo Sanchez est consulté et il répond en trouvant un emploi pour les deux : « *l'un est le père de la patrie et l'autre en est le fondateur.* » ! Ainsi, Pablo Sanchez permet qu'il ait deux pères¹⁰ !! Voilà qui n'est pas sans relation avec la biographie de Monsieur B. . Certes Monsieur B. ne dira jamais de manière directe que le professeur G. a été une figure du père pour lui : les expressions qu'il emploie sont le "doigt du destin", ou le "bon génie". Mais Monsieur G. de son côté, l'appelait volontiers son "fils spirituel" .

Et que sait-on du père de Monsieur B. ? Pas grand'chose, car Monsieur B. lui-même ne l'a pas bien connu. « *Je regrette beaucoup de ne pas lui avoir posé de questions sur ...sa jeunesse, sa vie, sa philosophie de la vie. (...) On n'a jamais beaucoup parlé (...) il était très fier de voir son fils réussir ses études, il était certainement très fier, mais*

¹⁰ Au demeurant, la forme symbolique que prend au Mexique la question identitaire met en scène plus souvent un couple mixte : Hernan Cortès et la Malinche (une femme indienne qui a lui servi d'interprète).

il ne le faisait pas voir. Je ne posais pas de questions, lui non plus. On ne s'est jamais disputé, mais on n'a pas assez communiqué... » Pas de rencontre avec le père donc. Plutôt un "malencontre", une absence de rencontre, ou une rencontre qui n'a pas été ce qu'on attendait qu'elle soit. Rappelons que Monsieur B. a passé presque toute sa petite enfance dans la maison de sa grand-mère et qu'au moment de l'orientation en sixième, qui s'est révélée a posteriori décisive, « *c'est ma mère que je trouve sur mon chemin* » souligne Monsieur B. quand il se souvient que son père le voyait instituteur.

Ainsi, la "rencontre" intellectuelle avec Pablo Sanchez nous a reconduit à un événement biographique d'un genre particulier, ce que nous avons appelé un "malencontre", une rencontre dessinée en creux, qui ne s'est pas faite, qui survit comme un manque, un ratage, une absence¹¹. La recherche sur Pablo Sanchez fonctionne donc comme une événement biographique au sens où elle permet une élaboration d'un rapport à sa biographie, au même titre peut-être que les rencontres que nous avons proposées aux narrateurs dans le cadre de cette recherche.

Nous avons noté au début de ce paragraphe qu'il y aurait quelque naïveté à faire comme si l'événementiel constituait le tout des propos du narrateur. Il ne peut être question d'explorer intégralement ce qui accompagne les événements du récit. Nous mentionnerons cependant un thème récurrent du discours de Monsieur B. car il nous ramènera vers des événements qui travaillent la vie de Monsieur B. de manière souterraine.

¹¹ Les références à une figure paternelle sont en fait très nombreuses. Outre celles déjà mentionnées, on peut noter par exemple l'universitaire mexicain qui a guidé M.B. pendant toutes ses recherches, le projet de composer une biographie fictive d'un centurion romain à qui il faut donc attribuer un père et une mère qui s'avèrent être de nationalités différentes !

Un thème constant des propos de Monsieur B. mérite d'être noté. A plusieurs reprises, en effet, M.B. tient à souligner son attachement à la qualité de l'atmosphère dans laquelle il a vécu : « *en paix et en tendresse avec sa grand-mère* » d'abord, puis la période d'internat au lycée et la vie étudiante insouciant et « *fort agréable* ». Ensuite, les années d'enseignement au lycée d'Auch où « *j'étais un peu comme un pacha* » et enfin la vie à l'université dont « *l'atmosphère était extrêmement agréable, très sympathique, très chaude* ». Pas le moindre conflit. D'ailleurs la qualité essentielle pour quelqu'un n'est-elle pas, selon lui, de chercher à les éviter et de trouver les médiations entre d'éventuels points de vue contraires ? Et quand il s'est agi d'administrer un département universitaire regroupant plusieurs langues d'une très grande diversité, Monsieur B. affirme que « *la diversité était une richesse et nous avons vécu et administré en paix pendant des années* ».

Toutes ces descriptions renvoient à une absence d'événement conflictuel. Monsieur B. aura-t-il vécu sans discorde ?

Quelques rivalités au moins ont marqué son existence qui n'apparaissent que dans les "marges" du récit.

En réponse à une question du chercheur à propos de la situation financière de sa famille lorsqu'il était étudiant, Monsieur B. ne répond pas à la question, mais rappelle en revanche un aspect relativement anodin et passé sous silence de son entrée en sixième . « *Bien que reçu aux bourses, elles ne m'ont pas été attribuées car mes parents commerçants ont été jugés ne pas en avoir besoin. En revanche, mon rival*¹², *fils de journalier a eu les bourses et fait une brillante carrière d'instituteur.* »

Ensuite, à une demande de renseignements complémentaires sur l'écrivain Alfonso Nuño qui avait rédigé une première étude

¹² C'est nous qui soulignons.

biographique de Pablo Sanchez, Monsieur B. répond en ces termes : « *Romancier, politicien, pédagogue, il a été ministre de l'Éducation Nationale et il est l'auteur d'une étude sur Pablo Sanchez en préface du tome I des œuvres complètes. C'était en quelque sorte un rival*¹³ . *Il est mort il y a quelques années .* »

Enfin, lors de la dernière évocation de l'invitation que le professeur G. lui a envoyée pour qu'il le rejoigne à l'université de Strasbourg, Monsieur B. commente ainsi le texte de la lettre : « *Il me disait dans sa lettre d'invitation : " si par hasard cette proposition ne vous convient pas, bien entendu ne vous inquiétez pas, je trouverai certainement quelqu'un d'autre" . C'est peut-être ça qui m'a incité à accepter.* »

Ainsi, les trois grands événements de la vie de Monsieur B. , l'entrée en sixième, la mutation à l'université et la recherche sur Pablo Sanchez que nous avons déjà identifiés comme des "déplacements" ont été aussi en même temps des "duels"¹⁴.

Le mot est fort ? Peut-être. Néanmoins, si on explore un troisième registre du discours de Monsieur B., les commentaires qu'il développe à propos des grands événements de son existence, on y découvre qu'il y crée une série de métaphores qui sont toutes empruntées au réseau lexical de la cavalerie (à moins que ce soit celui de la chevalerie !). « *C'est Monsieur G. qui m'a toujours mis le pied à l'étrier. Bien entendu, il fallait ensuite que je chevauche moi-même en essayant de ne pas me laisser désarçonner* » ... Ces images sont utilisées de manière récurrente dans le texte chaque fois qu'il s'agit de penser ces moments décisifs de l'existence.

¹³ C'est nous qui soulignons.

¹⁴ L'entrée en sixième a même peut-être été l'occasion d'un conflit non fictif entre le père et la mère de Monsieur B.

Le calendrier privé de la biographie de Monsieur B. est ainsi constitué d'événements dont la face visible est d'abord un déplacement, un "saut" selon sa propre expression, mais qui possèdent également une "face cachée", le duel. Les deux moments de "saut" principaux, l'entrée en sixième et la mutation à Strasbourg, présentent une même structure. Dans les deux cas, un déplacement géographique (doublé d'une rivalité), dont l'agent est la mère dans le premier cas, le professeur G. dans le second. A ces deux événements sont associées, dans un regard d'après coup, deux rencontres¹⁵, avec Monsieur G. pour l'entrée en sixième, avec Pablo Sanchez pour la mutation à l'université.

Le calendrier privé ainsi défini est en même temps un calendrier public dans la mesure où les événements qui le scandent sont aussi des inscriptions scolaires, des nominations ou des mutations. Ce sont des événements pour Monsieur B. mais aussi pour sa famille, son entourage et la société. Tous ont été sanctionnés, sauf peut-être ce que nous avons appelé le "malencontre" avec le père partiellement sanctionné grâce à l'investigation biographique de Pablo Sanchez et qui continue de travailler le discours autobiographique de Monsieur B. , comme le montre le choix des anecdotes relatées ou le thème du roman historique qu'il est en train d'écrire.

Pour terminer cette première étude, nous voudrions faire un commentaire méthodologique. Nous avons distingué trois registres dans le discours du narrateur. Celui des événements proprement dits, celui du contexte de ces événements, qu'on pourrait appeler les "situations" et enfin les commentaires que le narrateur élabore sur ces deux autres niveaux. Les deux derniers registres ont fourni des événements

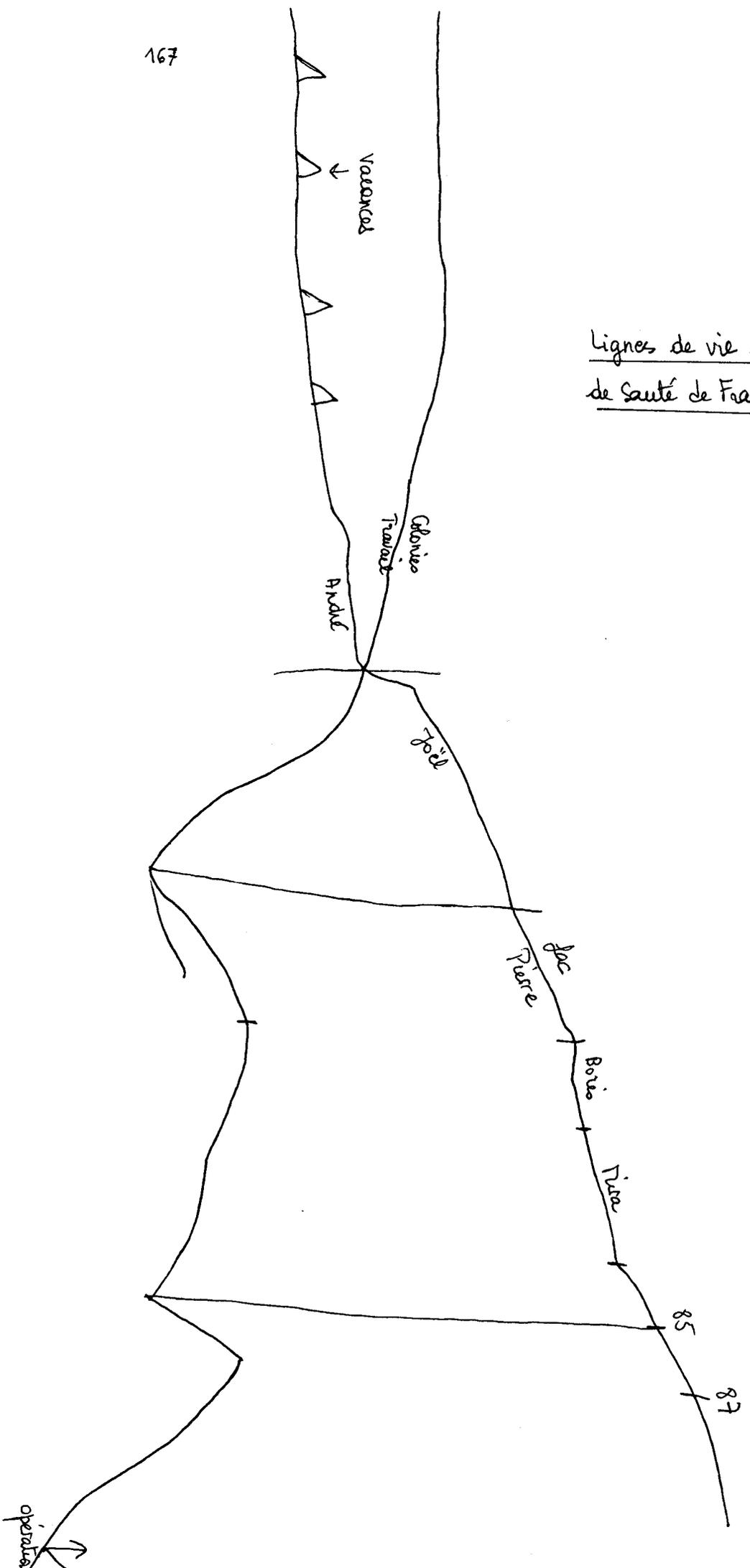
¹⁵ Qui ne sont des événements que par effet de rétrodiction. Ils ne sont datables que dans l'après-coup.

“virtuels” (le duel) dont les descriptions de situations sont la négation, et des événements “fictifs” (la rencontre symbolique) qui investissent à leur manière la biographie du narrateur. Ces événements sont des points de passage d’un registre à l’autre. On spécifie ainsi ce que nous avons affirmé au début de ce travail, à savoir que les événements biographiques sont des lieux d’articulation privilégiés entre le vécu et les énoncés sur le vécu.

Récit de Françoise C.

Lignes de vie et
de santé de Françoise

167



La maladie

La polyarthrite a été diagnostiquée en 1969, mais les premiers symptômes se sont manifestés bien avant. Ça a commencé à l'adolescence, quand j'étais au lycée, en première ou en terminale. J'ai eu très mal au poignet. On a cru que c'était une foulure. La douleur est partie, puis elle est revenue, plus forte, quelques mois plus tard. Le médecin a prescrit des anti-inflammatoires. J'ai passé mon bac, et j'ai commencé à avoir très mal à l'épaule. Je devais faire un centre aéré, j'ai été obligée d'arrêter. Au départ les symptômes c'est ça : des douleurs intermittentes qui s'en vont toutes seules et qui peu à peu s'étendent à tout le corps et deviennent chroniques. A la fin on est vraiment comme je suis actuellement : j'ai mal partout avec des atteintes plus fortes à certaines articulations. On a mal la nuit, on a mal le matin, on a mal tout le temps. Il semble que des problèmes de santé antérieurs ont créé un terrain favorable. J'ai fait une mononucléose à 11 ans, et juste avant les premiers symptômes, j'avais eu une gastroentérite grave. Enfin, certains vaccins contribuent également au développement de la maladie. Il semble, par exemple, que le vaccin contre la variole qu'on faisait aux enfants ait cet effet. Et j'avais fait beaucoup de vaccins quand j'étais en terminale... Les médecins disent qu'on peut couvrir cette maladie très longtemps et qu'un choc psychologique, un gros stress peut déclencher le processus. L'immunité, la psychologie et le système hormonal sont interdépendants. Ils forment un cercle. Quand on touche à l'un, on touche à l'autre. Ton psychisme bouge. Donc le médecin conseille de faire un soutien thérapeutique, mais le "psy", en général, ne comprend pas ce qu'on lui demande. En fait, comme me l'a dit le professeur, j'aurais très bien pu garder ces problèmes-là jusqu'à ma mort, sans les sortir, si je n'avais pas fait cette mononucléose....

J'ai pu marcher à peu près normalement jusqu'en 72. Ensuite, peu à peu les douleurs aux hanches se sont aggravées et je me suis fait opérer en 75. J'ai posé une cupule à une hanche. Quant à l'autre, est-ce la peur d'une deuxième opération ? Il n'a pas été nécessaire de l'opérer, le cartilage avait repoussé tout seul.

Puis, je me suis aperçue que la première opération n'avait pas été bien faite : la cupule était trop grande et elle avait été mal scellée. Elle s'est détachée petit à petit. Par ailleurs, le mal a continué à s'étendre. Au bout de 10 ans, je ne marchais plus du tout.

Je suis allée me faire opérer à Paris. A la suite de quoi, je me suis sentie beaucoup mieux sur le plan général. Je n'avais plus de crise et je menais une vie tout à fait normale. Ça a duré à peu près un an. Puis, tout doucement, le processus d'auto-destruction s'est remis en route. J'ai travaillé jusqu'en 87. En décembre je me suis arrêtée parce que j'étais un peu fatiguée et en fait je n'ai plus repris. Ça s'est dégradé jusqu'à maintenant. Ici, je vais me faire opérer des genoux parce que je ne marche plus du tout.

Au début, j'étais institutrice. J'ai travaillé 5 ans en maternelle. L'inspectrice, qui avait-elle-même de la polyarthrite, et voyant que mes absences se multipliaient, m'a conseillé de changer d'orientation. Elle m'a aidée à faire un an de qualification pour devenir institutrice spécialisée. C'est ainsi que j'ai travaillé dans une classe d'adaptation. La première année, tout s'est bien passé, mais la seconde ça n'allait plus du tout. C'est alors que j'ai subi la première opération de la hanche. Je suis restée ensuite trois ans en congé-maladie. J'en ai profité pour m'inscrire en fac et faire des études d'orthophoniste car je savais que je ne pourrais plus reprendre de classe, c'était trop fatigant. J'ai ensuite repiqué un an, en corrigeant des copies, pour pouvoir terminer mon mémoire. Ensuite je suis allée à l'Inspection Académique et j'ai dit : « Voilà, je viens de passer le diplôme d'orthophoniste, proposez-moi un travail qui ne soit pas dans une classe. » On m'a proposé d'être rééducatrice dans un GAP psychopédagogique. J'ai donc travaillé dans un GAP¹ jusqu'en 87. De 79 à 87. J'aimais bien mon métier... J'ai dû arrêter...

Je me souviens pourtant que, après la seconde opération, je n'avais plus mal nulle part. Le matin, je me levais (alors qu'un des gros problèmes de la polyarthrite est précisément qu'on est très rouillé le matin !), je partais réveiller les enfants, je les emmenais à l'école. Pierre — mon mari — était encore dans son pieu, il ne se levait pas. Le soir, je rentrais de l'école, je repartais faire les courses. Quand Pierre rentrait de son travail, je lui disais : « Bon, maintenant, on sort ! » . Et, lui, ça n'allait pas du tout, il ne comprenait plus. Ça a duré comme ça de Janvier 86 à Février 87. En Février 87, j'ai commencé à avoir à nouveau mal au genou. J'ai dû prendre quelques congés au cours de l'année 87, et en Décembre, j'ai cru que c'était de la fatigue, j'ai arrêté à nouveau le travail pour me reposer. J'ai dormi trois mois, j'ai dormi pendant trois mois !...Je me levais à midi, quand Mira et Boris rentraient de l'école. Ils avaient alors 5 ans et 7 ans ! Il fallait faire à manger et après leur départ, l'après-midi, il fallait faire la vaisselle... Ensuite, je faisais une sieste d'une ou deux heures et le soir, j'allais me coucher tôt, tellement j'étais fatiguée. Alors que j'avais été si bien après l'opération de 85 ! C'était ce que j'appelle "ma période de bonheur". Je n'étais vraiment pas dans

¹ GAP : Groupe d'aide psychologique.

mon état normal. J'étais contente toute la journée. En me faisant opérer des genoux, maintenant, j'espère avoir à nouveau ce déclic, supprimer la douleur pour pouvoir profiter de la thérapie parallèle que je poursuis avec mon immunologiste, de la psychothérapie et de tout : la kiné, l'ostéopathie, tout. Je veux mettre toutes les chances de mon côté. Je veux m'en sortir, je me dis que si je l'ai fait une fois, je peux le faire deux fois. Et comme je ne contrôle pas mon corps, je ne sais pas pourquoi ça vient et pourquoi ça ne vient pas...

Ma famille

Les enfants, Pierre ne les a pas vraiment pris en charge. Petits, il ne les a pas pris en charge du tout. Il aime pas les bébés. Ce qu'il y a, c'est que Mira est une fille, et il aime beaucoup les filles. Donc, il a bien voulu s'occuper d'elle un peu pendant qu'il terminait sa thèse. Il est chercheur en Chimie. Il a fait sa thèse quand Mira est née, en 82. Il aime bien son boulot, et il est bien intégré dans son équipe. C'est lui le bout-en-train de l'équipe. Ça, dans son boulot, il est bien. Mais Pierre, il n'aime pas la maladie. Il m'a connue, j'avais des béquilles. C'était clair et net, j'étais malade. Il m'a connue avec une béquille, avec deux béquilles, il m'a même connue en fauteuil roulant ! Mais on n'en parle jamais. Ou alors très peu. Si j'ai des problèmes de santé, j'en parle avec des copines, lui, ça l'énerve, il n'aime pas ça. Les rares fois où on en parle, il me dit que si les traitements ne réussissent pas, c'est de ma faute. « Depuis que je te connais, tu tentes des traitements différents, tu as un mieux, après tu retombes. C'est dans ta tête, si les traitements ne réussissent pas, c'est toi qui bloques » . Il nie la maladie, c'est sa façon de m'aider. C'est un peu dur comme attitude, mais quelque part, ça me stimule à être un peu comme tout le monde. Lui, quand il est malade, il s'enferme dans une espèce de tanière. Il ferme le volet, il ferme les portes. Faut plus rentrer, faut plus faire de bruit, faut plus le voir, faut plus lui parler... Par rapport à ma maladie, il se comporte comme ça, il ferme les yeux. Il ne m'a jamais interrogée sur ma maladie. Quand je vais chez le médecin, il ne pose pas de questions. La décision de me faire opérer des genoux, je l'ai prise toute seule. Je vais me faire opérer, ça y est, j'ai pris ma décision, Pierre rigole : « Il n'y a pas de prothèse de main, il n'y a pas de prothèse de pied. Quand tu n'auras plus de genoux, ça va aller ailleurs. » C'est vrai aussi. Quand je me suis fait opérer des hanches, le mal est descendu sur les genoux. Mais j'ai décidé que ça n'irait pas sur mes pieds. En ce moment, j'ai besoin de passer par cette épreuve mais je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas pourquoi non plus j'ai attendu jusqu'à là. Si j'attends encore, je perds mes tendons, ils sont déjà atteints par la maladie. C'est maintenant qu'il faut se faire opérer. J'ai attendu jusqu'à maintenant, au bord du précipice, comme dit le médecin de

Paris. « Vous allez jusqu'au bord du précipice, et après vous reculez. Un cancéreux se laisse tomber dedans, vous, vous reculez. »

Pour revenir à la période où les enfants étaient petits, Pierre disait aussi qu'il ne pouvait pas s'occuper des enfants parce qu'il avait la maison sur le dos. Cette maison, qu'on a achetée en communauté, c'est tout une histoire. L'achat de la maison a été conditionné par mon état de santé. Un soir, on est allé manger chez Michel qui habite au troisième étage dans un immeuble sans ascenseur. Je n'étais déjà pas bien, et le soir au moment de partir, je n'arrivais plus à me lever, j'avais très mal aux hanches. Je ne pouvais pas descendre. J'ai dit à Pierre qu'on devait dormir là. Il m'a répondu : « Non, moi je m'en vais. Tu restes là si tu veux, tu te débrouilles » . Il est parti. Je me suis effondrée en larmes. Le lendemain matin, j'en ai longuement reparlé avec Michel qui m'a dit : « Si tu veux vivre avec Pierre, tu ne peux pas vivre toute seule avec lui, il faut que tu vives dans une communauté où les gens t'aiment bien et puissent te prendre en charge quand tu as des crises. Si un jour tu es coincée dans ton couple, on sera dans la maison pour t'aider » . De là est venue l'idée de l'achat d'une maison en communauté. Des copines sont venues me chercher, elles m'ont descendue dans leurs bras, en faisant une petite chaise, et elles m'ont remontée chez moi, (car j'habitais au deuxième étage !) et elles ont appelé le médecin qui m'a fait une piqûre. J'ai fait part à Pierre de ma décision d'aller vivre en communauté avec Michel, et je lui ai dit : « tu viens ou tu viens pas. » . Il a dit : « Si, je te suis » . Cet épisode a été un tournant. On s'est mis à chercher une maison, et c'est Pierre qui l'a trouvée d'ailleurs. Il a trouvé cette maison-ci, qui a les mêmes grandes pièces très hautes que la maison où on vivait à Moulins quand j'étais petite. Michel a vécu ici un an et demi, ou deux peut-être. Il a trouvé une femme, et elle avait des problèmes d'incompatibilité d'humeur avec les autres garçons de la communauté. Donc il est parti. Mais au départ c'était moi et lui qui avions décidé. C'est vrai que je me fais quand même beaucoup aider par les gens. Mais de moins en moins. Les garçons qui habitaient là sont souvent intervenus, Michel surtout, Claude aussi... ils sont souvent intervenus dans notre vie parce que je trouvais que Pierre ne se comportait pas très bien...

J'étais enceinte quand j'ai acheté la maison. Je suis entrée en septembre, et j'ai accouché en février. Ça a été dur. La vie de couple a été dure à cause de la maladie, je pense. Après la naissance, j'ai vraiment été très mal et j'ai même dû partir chez ma sœur quelques semaines, je ne pouvais plus m'occuper du bébé et Pierre ne voulait pas s'en occuper... Enfin il disait qu'il ne pouvait pas... Mes sœurs, elles, elles m'ont bien aidée. J'ai deux sœurs jumelles qui ont deux ans de plus que moi, et une petite sœur qui a un an et demi de moins que moi. Mes parents...

Ma mère, elle... Il y a un problème avec elle. Son rêve, c'était d'être infirmière, d'aider un grand patron. Donc, tout ce qui est maladie, elle est friande... Ça, il faut que je l'analyse avec un "psy". Dès que je suis malade, je ne peux pas dire qu'elle est ravie parce que ce serait méchant mais si je suis à l'hôpital, elle vient tous les jours, tous les jours, tous les jours. Elle fait tout, elle s'occupe entièrement de moi, complètement. Elle vient tous les jours, elle amène à boire et à manger. Quand je me suis fait opérer à Paris, ça a coûté très cher parce que j'ai pris un grand professeur. Elle m'a donné l'argent : ça a coûté 26.000 francs. Elle m'a donné 26.000 francs de sa cassette personnelle sans le dire à mon père qui ne sait pas qu'elle a des sous de côté. Mon père, lui, il a payé les ambulances (parce que ce n'est pas remboursé non plus dans la mesure où je devais me faire opérer à Lille normalement). Je pourrais l'exploiter à fond. En ce moment, je suis toute seule, Pierre est parti en vacances avec les enfants, j'ai dû la mettre dehors, sinon elle serait chez moi tout le temps. Il n'y a qu'à l'hôpital que je la laisse venir s'occuper de moi. Elle est vieille, elle est fatiguée. Elle doit avoir 71 ans ou elle va les avoir...

Elle a eu quatre enfants, un mari qui ne gagnait pas beaucoup d'argent, des problèmes de santé elle-même. Elle était très déprimée, très dépressive avec tous ses problèmes de santé... Elle a eu des problèmes de thyroïde.

Ma mère est russe. Elle est arrivée après la guerre parce qu'elle a connu mon père pendant la guerre dans un camp. Quand mon père a été libéré, il est parti et elle est restée en Allemagne (on ne faisait pas rentrer les Russes) . Il a dû attendre et faire des papiers. Elle était déjà enceinte de mes petites sœurs... de mes grandes sœurs ! Mon père est allé la chercher en 45-46. Elle est rentrée en France et elle s'est mariée parce qu'elle était enceinte. C'est à ma naissance qu'elle a eu des problèmes de thyroïde. Je suis née en février et elle a été opérée en juin. Elle m'a mise en pouponnière jusqu'en janvier suivant ainsi que mes sœurs. Après elle a été très fatiguée, très déprimée, très seule. La famille de mon père l'avait rejetée, donc elle était vraiment très seule. Malgré tout, elle nous a bien élevées. Dans la mesure où mon père avait des revenus très très modestes, il pensait qu'à 14 ans on allait aller travailler. Elle s'est battue pour qu'on aille au moins jusqu'au bac... Ses quatre filles au bac, c'était une grande victoire pour elle...

Toutes mes sœurs ont été institutrices. La première a arrêté au bout de quinze ans parce qu'elle a eu quatre enfants. Ma petite sœur a fait comme moi, après avoir été institutrice, elle a fait des stages pour être rééducatrice en psychomotricité. Maintenant elle est directrice d'une crèche. Mon autre sœur, elle s'est inscrite en fac pour faire une

maitrise de Sciences de l'Education. En ce moment, elle est en stage pour faire la même chose que moi, rééducatrice à Reims. On a fait de nous même quoi...

On a toutes des problèmes de santé liés au système immunitaire. Mais, comme dit le médecin de Paris, elles, elles ont choisi des "petites" maladies "auto" !

Mon père n'avait pas de problèmes de santé. Il a énormément fumé, énormément bu, donc maintenant qu'il est très vieux, il a des ennuis. Il fait de la bronchite chronique, il a le foie qui déconne un peu. Sinon il n'a jamais rien eu. Dans sa famille, je crois, on ne sait pas s'il y a des maladies.

En fait, je ne connais quasiment pas la famille de mon père. Moi, personnellement, j'ai appris avec stupeur, il y a un an, que mon père avait une demi-sœur, parce qu'elle est morte et qu'il a hérité. Mais il l'avait caché. Il nous avait dit que son père était mort, qu'il avait quitté sa mère quand lui-même avait 12 ans. Son père était mort. Et nous on a cru que son père était mort. Son père était parti. Il s'était remarié avec une autre femme et avait eu une petite fille. Ça, il ne nous l'avait jamais dit... Par ailleurs il avait une sœur mais ma mère était fâchée avec elle, donc on la voyait très peu. La mère de mon père, on n'avait pas le droit de lui dire bonjour parce qu'elle avait abandonné mon père à l'âge de 12 ans. On voyait la mémé sur le banc de Moulins, et on passait devant... Il fallait baisser les yeux pour ne pas dire bonjour à la mémé.

Je n'ai pas eu de famille avec mon père et avec ma mère non plus. parce que tout le monde était mort en Russie. Les 4 petites sœurs de ma mère sont toutes mortes à la fin de l'année 33 et son frère aîné, elle l'a perdu de vue à la guerre. Donc pas de famille. Elle avait nous et... c'est tout. Aussi : mainmise sur les quatre filles ! Je crois que ça a eu sa part dans le déclenchement de ma maladie. Je pense à cette espèce d'enfermement, d'emprisonnement que j'ai vécu, que j'ai l'impression d'avoir vécu sur le plan moral... Un étouffoir, quoi. Elle nous aime beaucoup, mais on ne recevait jamais personne, on n'allait jamais chez des copains. Moi, à 17 ans et demi, j'ai fait un stage pour être monitrice de Colonies de Vacances. Pendant quinze jours, j'étais à Wattignies, c'est-à-dire à un kilomètre de chez moi... C'était comme si j'étais partie à 5000 km... J'étais partie sur la lune... Je me suis vraiment éclatée. Et quand je suis rentrée de là, que j'ai pris ma valise pour rentrer, tout le monde disait : « On va se retrouver à la gare » (car c'était des gars et des filles de toute la région qui avaient suivi ce stage) « On va se retrouver à la gare pour prendre un pot » .J'avais une trouille monstre parce que je savais que si je rentrais chez moi poser ma valise, ma mère m'empêcherait de ressortir : « T'as pas besoin d'aller là-bas, t'as déjà dit au revoir »... Et donc, j'ai planqué ma valise, je suis allée prendre un pot... J'ai eu une heure de liberté... Après, j'en aurais chialé... C'était intolérable de revenir chez soi, après avoir vécu quelque chose de bien...

La souffrance de ma mère

Elle a perdu sa mère en même temps que ses 4 petites sœurs sont mortes de faim. Son père trompait sa mère, il avait des maîtresses. De désespoir, avec tout cela, elle s'est jetée dans un puits. Donc à 13 ans, elle s'est retrouvée toute seule, orpheline de mère. Son père est parti et a fait croire qu'il était mort. Un jour, il est revenu de nuit. Elle a retrouvé son père vivant alors qu'on croyait qu'il était mort. Il était parti dans une autre ville. Elle dit qu'il buvait beaucoup, et qu'elle n'aimait pas son père. Il a quand même eu un enfant avec une autre femme et elle, — elle devait avoir 14 ans à ce moment-là — elle s'est occupée du bébé qui s'appelait justement Boris comme mon fils. Elle a gardé un bon souvenir de ce Boris, qui doit avoir maintenant pas loin de 60 ans... Elle est restée peut-être un an ou deux chez son père. Après, la belle-mère ou son père a dit : « Tu vas travailler en ville ». Elle s'est donc placée d'abord comme bonne à tout faire chez des gens et ensuite elle est allée travailler en usine pour pouvoir reprendre des études en cours du soir. Elle suivait des cours pour être infirmière. Ensuite la guerre est arrivée. Ses copains sont morts. Il y en avait un qui était dans l'aviation, il est mort, un autre qui était parti, il est mort... Son frère était parti de l'autre côté, à Vladivostok, elle ne le voyait plus. Donc elle s'est fait ramasser par les allemands et elle s'est retrouvée en camp. Elle n'aimait pas le régime bolchévique de toute façon, puisque la famine de 33 en Ukraine, qui avait coûté la vie à ses petites sœurs, avait été organisée sciemment pour tuer les Ukrainiens... Il s'agissait de mater l'Ukraine. On leur a tout pris dans la maison, les meubles, tout... Je pense que son père était postillon et qu'il avait des terres, et qu'on leur a pris leurs terres... Ils n'étaient pas misérables, ça c'est sûr, je pense même qu'ils devaient avoir des sous dans la mesure où le fils a poursuivi des études — il a fini ingénieur agronome — et qu'elle avait l'ambition de devenir médecin. Il faut quand même que derrière, il y ait quelque chose qui pousse. Et nous, elle nous a poussés à être institutrices...

Après la guerre, elle a fait des démarches pour retrouver son frère. Elle s'est adressée à la Croix Rouge, sans succès. Elle a fait de nombreuses démarches avant d'écrire à la bonne personne dans son village. Et elle l'a enfin retrouvé. Son frère était marié, il avait deux enfants... Elle est allée en Russie pour le voir. Mais entre temps, il s'était mis à boire et il avait perdu son boulot. Donc elle a décidé qu'elle ne le rencontrerait pas parce que c'était un ivrogne. Il y a d'ailleurs eu un drame ensuite : il a tué son propre fils un jour où ils étaient tous les deux saouls comme des polonais.

Pour ma mère, dans sa vie, son drame, c'est l'alcoolisme. Son père était alcoolique, il a fait le malheur de sa mère, son frère est alcoolique, il a tué son fils, son mari est alcoolique et il fait son malheur. Elle vit dans les drames tout le temps. C'est

sûr que si sa fille est malade, c'est un gros drame...un de plus. C'est sûr qu'elle a vécu des choses très dures... que sur le plan mental, ça l'a beaucoup secouée et que, quelque part, on en a les conséquences...

Elle nous aime beaucoup et elle vit pour nous, encore maintenant, comme quand on était petite. Seuls ses enfants comptent. A côté de cela, il faut être tout à elle. Elle fait énormément de chantage, et elle nous a fait énormément de chantage. Quand nous n'étions pas gentilles, quand nous avions 7, 8, ou 9 ans, elle faisait ses bagages et elle disait : « Bon, vous n'êtes pas gentilles, je m'en vais. » Alors nous, on pleurait toutes les larmes de notre corps. Elle nous laissait... On allait pleurer à la queue leu leu. On mettait la petite devant parce qu'elle pleurait beaucoup, après il y avait moi, et celle qui ne pleurait pas, on la mettait derrière ! Il y en avait une qui avait compris le système ! A la fois on était dupe, à la fois on n'était pas dupe... Elle avait des crises ainsi de temps en temps. A peu près tous les trimestres. Sinon elle se disputait énormément avec mon père. Beaucoup, beaucoup de disputes. Lui, il était brave, il buvait un peu avec ses copains du bistrot, mais à côté de ça, il ramenait sa paie, il n'était pas fainéant pour tapisser, réparer les godasses. Mais elle, elle lui a rendu la vie impossible. Chez nous, moi, j'aimais pas chez moi, j'aimais pas du tout...

A 18 ans, j'en avais marre de cette vie-là. J'étais institutrice et j'ai voulu partir. Encore un drame, un drame !.. J'étais pas majeure, c'était 21 ans la majorité à cette époque. Quand j'ai annoncé que je voulais partir, ma mère m'a dit : « Mais pourquoi ? ». J'étais déjà assez malade et je travaillais loin de chez moi. Je devais prendre le bus très tôt le matin. J'ai pris ce prétexte pour dire : « J'ai un logement de fonction à côté de l'école, je ne ferai plus la route. » Elle l'a très mal pris. En plus, je connaissais un garçon que j'avais rencontré en colonie de vacances, André. Je n'avais aucune possibilité d'avoir des relations sexuelles avec lui, je ne pouvais pas le recevoir chez moi, il n'y avait pas de place. Du jour où j'ai déménagé — je n'avais rien, une chaise, un lit et une armoire, mais j'étais beaucoup plus heureuse dans mes pièces vides qu'à la maison — je n'ai pas pu mettre les pieds à la maison pendant un an, mais j'ai eu ma liberté de recevoir André chez moi, même si ce n'était qu'une fois par mois... Il habitait en Alsace. Je pense qu'il était très attaché à moi, car il avait voulu tout de suite me revoir. On se voyait le week-end, j'allais deux fois chez lui, et lui venait une fois par mois. Sa famille n'était pas très accueillante, sa mère ne m'aimait pas du tout. On s'est vu comme ça pendant trois ans. Ensuite il a fait ses papiers pour avoir un poste de professeur à Lille. C'était l'année où sa mère avait attrapé un cancer et elle avait un zona également. On est allé passer un mois chez lui et c'est moi qui ai soigné sa mère. Ses enfants ne voulaient pas s'en occuper. C'était donc la belle fille, que de toute façon on n'aimait pas, qui pouvait bien toucher le zona... Puis il a appris que sa mère n'en avait plus pour longtemps... Je suis rentrée à Lille fin Août, début

Septembre, et j'ai attendu qu'il emménage. Il est arrivé le Samedi du déménagement. Il est arrivé avec son frère et il m'a dit : « Je ne déménage pas, je reprends mes affaires, ma mère est morte, je repars là-bas. Elle m'a fait jurer que je m'occuperai de mes frères et de mes sœurs ». Il est reparti... Quand il a voulu me revoir, il y a sept ans, je lui ai posé des questions, pour savoir. Il m'a dit qu'effectivement sa marraine l'aurait déshérité, qu'il avait juré sur le lit de mort de sa mère qu'il s'occuperait de sa petite sœur. « Je t'aimais, mais il y a eu des pressions et j'étais trop faible... » Je pense aussi que dans sa famille on avait dû dire des choses à propos de ma maladie...

Je n'ai pu revenir chez ma mère que lorsque j'ai été plaquée par mon fiancé. J'avais eu un gros malheur, donc j'avais le droit de venir lui dire bonjour. Elle fonctionne comme ça... Une de mes sœurs divorce en ce moment, elle est contente. Tout de suite des choses très excessives. Renier les méchants, c'est les tuer. Elle souhaite la mort du mari de sa fille. Le mieux, dit-elle, serait qu'il soit mort. Elle ne se rend pas compte. J'ai pas fonctionné comme ça dans ma vie, mais dans ma tête, oui. Quand j'avais un problème avec quelqu'un, pour moi, c'était tout de suite : il va me lâcher, il va partir, ça va être la rupture, je vais me retrouver toute seule, alors que l'autre, en face n'en est pas là du tout. C'est copié de chez elle, c'est sûr.

Elle a besoin de drames pour exister. Par exemple, je me suis fait opérer en 85, à Evry. Elle est venue deux fois trois semaines. Elle a loué une petite maison, c'était en Septembre, il faisait beau. Elle avait son petit logement. Le matin, elle faisait ses petites courses, l'après-midi, elle soignait sa fille et regardait la télévision. Trois semaines comme ça, c'était le paradis. Elle est revenue en Décembre. Et là dernièrement, quand j'ai dit qu'on parlait de me faire opérer à nouveau, elle a dit : « Ah ! oui ! on va retourner à Evry ! ». Ça m'a fait drôle. Et lorsque je suis rentrée de Evry où j'avais été consulter le docteur P., elle m'a dit : « Alors, il faisait beau là-bas ? C'était bien le parc ? » J'ai eu les boules. J'ai dit, bon, je me fais opérer à Lille. Je ne veux pas aller là-bas. Comme si c'était son opération. Elle avait même programmé de le faire pendant les vacances. J'étais complètement effrayée. Elle m'a fait peur. Je n'irai pas avec elle à Evry, en tête à tête pour son opération. Elle a toujours une façon de dire : « On va les avoir, on les aura ». Comme si c'était son combat. Ça me fait peur d'entendre une chose pareille.

Je lisais récemment que les crises de polyarthrite sont fonction des états émotionnels. Je crois que, ça vraiment, des émotions j'en ai eu. Je peux peut-être faire des rapprochements entre les moments émotionnels forts et les crises quand je vivais avec mon deuxième copain, Joël. Plus on s'engueulait, plus j'étais mal, et plus j'étais mal, plus on s'engueulait. A la fin, c'était infernal. Mais le rapprochement n'est pas toujours évident. Non, parce que là dernièrement, j'avais commencé à aller mieux à partir de Noël. Je ne prenais plus d'aspirine. Et en Mars, brusquement tout s'est

aggravé au point de me retrouver dans ma chaise roulante, et je ne sais pas pourquoi... Il n'y a rien eu au point de vue émotionnel. Il y a plusieurs années qu'il n'y a plus de drame dans ma vie. Mon couple, avec Pierre, ça va beaucoup mieux au fil des années. Les gosses grandissent, lui il comprend mieux, on tourne beaucoup mieux. Moi, je suis beaucoup mieux avec lui, je suis beaucoup moins embêtante sur le plan de la jalousie et tout ça. Alors, je ne sais pas....

En parlant de ton adolescence, tu as employé le terme "enfermement"...

D'ailleurs, c'était très petit chez moi, on se tapait contre les murs. On a déménagé quand j'avais 13, 14 ans. On habitait une grande maison, avec de grandes pièces très hautes comme ici. (J'ai acheté celle-ci parce qu'en fait j'y étais bien.) On vivait donc dans une grande maison, mais elle était insalubre. Ma mère a cherché, cherché... Puis on nous a proposé un appartement "aux Bois blancs", qui était beaucoup plus petit et plus facile à chauffer. Mais c'était minuscule. On vivait à six dans trois petites pièces. Les jumelles dans une chambre, ma petite sœur et moi dans une chambre et mes parents dans une chambre, et une toute petite cuisine. Et, j'étais adolescente là-dedans ! On se disputait souvent. On se faisait la gueule. Je me souviens avoir fait la gueule à ma sœur Agnès pendant sept mois. On était dans le même lycée, en terminale (car elle, elle avait triplé sa première pour des raisons psychologiques, et moi, j'avais un an d'avance) et on ne se parlait pas. Elle faisait la route sur son trottoir et moi je faisais la route sur mon trottoir. Il y avait toujours beaucoup de tensions... On se battait entre sœurs, et les images qui me restent, c'est qu'on se cognait contre les murs. Il n'y avait pas de place. Dans ma chambre, c'était des lits gigognes, deux bureaux, deux chaises et c'est tout. Il n'y avait pas de place. Mon père, quand il dormait, il ronflait, on entendait tout. J'ai passé de très mauvais débuts de nuit. C'était très pénible. C'était aussi très agressif parce qu'on entendait les bruits de la rue. On était juste en face d'un feu rouge et de l'arrêt du tramway. Mon père fumait dans la cuisine, je ne supportais pas. Il n'y avait pas de fuite, pas de pièce où aller, à part la chambre. Il y avait aussi un climat psychologique d'enfermement. On n'était pas encouragé à sortir, encore moins à recevoir. Je suis allée en ville toute seule très tard, vers 16 ans.

Ma sœur Agnès, c'est la seule que ma mère a mise à la porte. Encore maintenant, elle dit toujours : « Ce n'est pas moi qui l'ai faite, ce n'est pas possible, ce n'est pas ma fille ». En discutant avec mes sœurs, il n'y a pas longtemps, elles m'ont dit : « C'était toi la chouchou, tu étais tout le temps malade, soi-disant. » Alors que je

n'étais pas malade. Mais ma mère avait mis cette étiquette sur moi, et donc j'étais la chouchou, j'étais la préférée. Mais je ne l'ai pas senti du tout.

Je suis la seule qui ne passe pas chez elle, qui ne passait pas chez elle depuis tout le temps que je suis partie. Mes sœurs passent très souvent mais elles en ont marre. Moi, c'est tout. j'ai pris mes distances très vite. Je suis la seule qui n'est pas mariée. J'ai toujours eu une vie un peu marginale. Et puis je suis malade. « Lulu, Il faut la ménager » dit ma mère, et mon père dit « Lulu, c'est une fille qui sait nager ». Il a ce discours-là, comme quoi je joue avec ma mère pour ne pas me faire emmerder. Mes parents habitent à Lille, aux Bois blancs. Ma sœur Cécile à 500 mètres, à Lomme puisqu'elle a changé de trottoir. Et Martine, la petite, est à 500 mètres, à un trottoir où commence Lambersart. Elles sont vraiment très très proches. Ma sœur Agnès habite Lille-Sud, qui est à 10 minutes par derrière. En fait, c'est moi qui habite le plus loin. Mais ma sœur Cécile a habité Maubeuge très longtemps. Elle est partie pour ne plus avoir de rapport avec mes parents. Il s'est trouvé que son mari a pu avoir son changement pour Maubeuge, donc elle a fui l'atmosphère familiale. Et Martine m'a dit la même chose. Elle est partie habiter très longtemps près de Saint-Omer, tout en travaillant à Lille. Elle faisait la route tous les jours. Elle disait que c'était pour fuir le climat familial. Mais en étant là-bas, elle était plus souvent chez ma mère qu' Agnès qui habitait à un kilomètre. Elle venait tout le temps sur Lille, donc finalement, elle est revenue habiter par ici.

Ton père ?

A 12 ans, il est allé travailler en usine, à la filature. Il m'a expliqué qu'il changeait de filature souvent. Il avait déjà un caractère pas commode, il se disputait régulièrement avec le contremaître. Après la guerre, il était au chômage. Il faisait de la contrebande avec la Belgique pour pouvoir faire manger sa femme et ses deux gosses. Il a été pris. Il a été en prison. Ma mère est allée pleurer avec ses deux enfants en disant : « Mais qu'est-ce que je vais leur donner à manger ? » Donc ils l'ont relâché. Il a fait ensuite quelques travaux assez durs avant d'être embauché dans une boîte pour fabriquer des produits chimiques. Il est entré comme manœuvre, et il est resté manœuvre toute sa vie dans cette boîte-là. Il s'est fait son monde à lui là-bas. Il avait ses copains, ses copines. Sauf un, on ne connaissait personne. Le soir, en sortant du boulot, (c'était un métier très polluant, il fabriquait de la peinture, des cires...) les ouvriers allaient boire un demi. Et mon père, il n'avait pas le droit. Quelquefois, il transgressait... Il allait boire au bistrot. Et il rentrait en retard. Ça faisait des scènes à la maison ! On ne savait rien de sa vie là-bas. Quand ma sœur Agnès a triplé sa première, elle a voulu avoir des sous pour les vacances. Pendant un mois, elle a travaillé avec

lui. Elle nous a raconté des trucs aberrants, enfin aberrants pour nous. Elle a dit que mon père était jovial, qu'il avait beaucoup de copains, qu'il était bien accepté, qu'il était connu dans la boîte. Un bon ouvrier, quoi. Que le soir, s'il allait boire, c'était pour se détendre, et qu'il ne rentrait pas forcément saoul, mais que ma mère, faisant tout de suite la crise, il criait aussi fort qu'elle et donc on pensait qu'il était saoul. Elle a vachement pris sa défense et elle nous l'a montré différemment. Ma mère a toujours dit : « votre père est alcoolique. » Pour l'empêcher de boire elle nous emmenait parfois le chercher à la sortie de l'usine quand nous étions petites. Le soir à la maison, quand on voyait l'aiguille dépasser 7 heures, ça y est, on voyait ma mère, elle attrapait sa figure des mauvais jours. Dès qu'il arrivait, paff, ça pétait, « Tu as encore bu, tu es encore en retard ! » Mon père ; « Fous-moi la paix... » Et ça commençait. Je ne les ai jamais vus se taper, mais ça criait. Ma mère, elle dramatisait, elle avait les larmes aux yeux : « Et ta famille ! » Et nous, à chaque fois, on écoutait ça, et on avait un gros sentiment de honte. On disait : « D'où on sort ? qu'est-ce que c'est que cette famille ? » . Elle se faisait son drame.

Mon père nous sortait le dimanche pour aller au cinéma, et puis c'est tout. Ou bien on jouait à des jeux de société. Pas de conversation. De toute façon, le soir, on mangeait tôt, on se couchait de bonne heure. Donc si lui arrivait un peu tard, on ne le voyait pas de la semaine. On ne le voyait que le dimanche. Il était chez lui, il ne bougeait pas. Il bricolait, il réparait les chaussures, il tapissait, il réparait sa mobylette...

Avant la guerre mon père était marié. Je crois que sa première femme s'appelait Camille. Elle est morte pendant la guerre. Elle est morte, elle était enceinte. Donc pas de mon père, puisqu'il était prisonnier. Elle est morte en prison. Enceinte et en prison. Quel milieu ! Mon père venait plutôt du quart-monde quoi...

La famille de ton mari ?

Mon beau-père est issu d'un milieu ouvrier mais il est devenu chef d'entreprise, poussé par sa femme qui avait de l'ambition. Plus que lui d'ailleurs. Elle, elle a été élevée comme une bourgeoise. C'était une fille unique et ses parents avaient des idées de luxe. Elle est allée à l'école des sœurs, elle faisait du piano, et elle a eu son petit manteau de fourrure blanc à 5 ans. Elle avait des tantes qui n'avaient pas d'enfant et tout le monde passait son temps à la sortir à Paris. Elle allait tout le temps à Paris. Elle a vécu comme ça, et elle a élevé son fils un peu comme ça aussi... Pierre, je l'appelle "fils de bourgeois". Il a fait du tennis, il a écouté de la musique classique. Moi, j'ai jamais fait de tennis, j'ai jamais écouté de la musique classique quand j'étais enfant... On a fait se rencontrer nos parents, ça s'est très mal passé. Mon père dit que

mon beau-père est un parvenu... Mes beaux-parents aiment bien mes parents mais mes parents n'acceptent pas mes beaux-parents.

Mon beau-père a eu un infarctus en 1968, à l'époque des événements. Il en a toujours rendu Pierre responsable. Il n'a pas supporté que Pierre, tout à coup, du petit fils de bourgeois qu'il était, soit devenu révolutionnaire en quelques mois. Depuis il prend des petits cachets, des petites gouttes.. Mais ce sont des gens qui se soignent beaucoup et qui sont en bonne forme physique. Par rapport à ma maladie, ils n'aiment pas du tout que je sois malade, mais ils assument. Si je dis à ma belle mère de venir quinze jours chez moi parce que je suis malade, elle vient quinze jours. Mais j'entends que par derrière (mes enfants répètent des choses) qu'ils trouvent que je me laisse aller, que j'en profite, que je me dorlote...Mais elle fait son devoir. Soigner, c'est un devoir. Ce n'est pas comme ma mère chez qui soigner est une passion. Avant Pierre, elle a eu un enfant qui est mort à 18 mois. David. David, c'est le deuxième prénom de Pierre. C'est un gros traumatisme. Il est mort de maladie, elle ne l'a pas soigné... Peut-être vient-elle de là, sa disposition à vouloir soigner les gens ? En tout cas, encore maintenant, quand elle en parle, c'est les larmes aux yeux : « Je n'ai pas fait mon devoir, j'ai laissé mourir mon fils... » .Elle a perdu sa mère, elle avait 15 ans. Elle est devenue la bonne de son père, sa femme en quelque sorte : à l'époque les femmes étaient des bonnes !.. On l'a retirée du lycée pour tenir le ménage de son père. Elle avait quinze ans...Son père l'adorait, et elle adorait son père. Aussi, quand elle s'est mariée avec mon beau-père, ils ont pris le père chez eux. Il est mort d'un cancer chez eux. Il paraît que ça a été atroce. Pierre adorait son grand-père. Il m'a dit : « Depuis que mon grand-père est mort, je n'ai plus jamais pleuré » . Je trouve ça débile...

Voilà. Si on parle des faits qui sont arrivés dans ma vie, je ne crois pas qu'on pourrait aller plus au fond. Du côté "psy", là, évidemment il y a beaucoup, mais c'est un autre problème. Des faits qui me sont arrivés dans la vie, on a fait le tour...

En ce qui concerne ma mère, j'ai l'intention de profiter d'une prochaine invitation, pour y aller manger à midi avec Pierre. Je resterai l'après-midi et je lui demanderai de sortir ses photos. J'expédierai mes gamins chez ma sœur. Je passerai l'après-midi à regarder les photos et je vais peut-être mieux comprendre... sa vie. Là je pourrai lui parler...

Ta ligne de vie ?

Il y aurait deux lignes. Il y aurait la ligne de la maladie et un trait différent pour ma ligne de vie personnelle qui est même contraire. Il y en a une qui monte, et une qui descend.

La ligne de santé, il faut que ja la trace bien celle-là parce que... Quand j'étais petite, ça allait à peu près. Quand j'ai connu André, j'ai commencé à être malade... Quand j'ai connu Joël, ça a descendu encore... là c'était très noir, c'était la dépression et tout... J'ai connu Pierre, ç'est remonté un peu... j'ai été à la fac. Quand j'ai connu Boris... quand j'ai eu Boris, ç'est redescendu un peu avec Boris, avec Mira aussi. Puis j'ai eu mes prothèses... Après, ça retombe un peu et après ça dégringole... C'est curieux comme truc... Qu'est-ce qui s'est passé ? je ne sais pas. Il faudrait que j'analyse ça avec un psychanalyste. Je me suis fait opérer en 85, septembre, décembre... 86, j'ai commencé à remarquer.. 87 : février, mars, avril... Avril, j'ai repris le boulot, je commençais à être bien. Juillet, août, septembre... jusqu'à Noël, ça pétait le feu, vraiment. Plus un souvenir de la maladie, plus une attaque, plus rien. Plus un médicament, plus rien. Et... février ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne sais pas... Novembre, décembre, janvier, Pierre fait un genre de petite dépression. Je lui disais « Plus moi je vais bien, moins toi tu vas bien. » Il parlait de suicide : « A quoi bon mener une vie de con, je vais me suicider... » Je ne vois pas d'évènement... A part que moi, j'allais très très bien, que je sortais sans lui. Je ne vois pas ce qu'il y a eu d'autre dans la famille. Comme évènement, il n'y a rien eu de spécial... Est-ce-que je me suis dit qu'il fallait que je retombe malade ? Je n'en sais rien. Je devrais analyser ça avec un "psy". En février 87 j'ai commencé à attraper des douleurs. En mars, il y a eu de grosses tempêtes, des tempêtes de vent... ça m'a beaucoup secouée. J'avais du mal à marcher, je me sentais poussée par le vent, c'est à ce moment-là que des tuiles sont tombées, des choses comme ça. J'ai eu peur. Après, je suis partie en vacances chez ma belle-mère, j'ai eu mal à un genou, je ne voulais pas rentrer, je ne voulais pas reprendre le boulot... Pierre nous a rejoint avec un copain. A la fin des vacances, j'ai décidé de rester et j'ai pris 8 jours de vacances en plus. En fait, j'aurais pu travailler, mais je me suis un peu écoutée. Et après, j'ai tiré péniblement l'année, 15 jours par-ci, 15 jours par-là. Et après c'était fini. C'est reparti, la maladie est revenue très très fort. J'ai encore fait un an et j'ai dû arrêter...

LES EVENEMENTS DE LA VIE DE FRANÇOISE C.

Les matériaux disponibles

Les retranscriptions des entretiens avec Françoise C. ont servi de base à la rédaction d'un récit qui a été soumis à la narratrice, laquelle n'y a apporté aucune correction. « La fidélité aux entretiens est tout à fait correcte », estime-t-elle. Comme pour les autres narrateurs, une ligne de vie (double dans ce cas), déjà évoquée dans le récit "restitué" et un arbre généalogique complètent les documents verbaux².

Ces matériaux biographiques sont bien moins simples à analyser que les précédents. Nous avons commencé par un cas d'école. La biographie de Françoise est plus touffue. D'abord, elle est dominée du début à la fin par la maladie. Nous sommes ainsi confronté à l'une des questions posées au début de ce travail : "être malade" est-il un événement biographique, et si oui, à quel titre ? Nous laisserons cependant cette question en suspens pour le moment, afin de déterminer d'abord les événements qui scandent la biographie de Françoise.

Contrairement à l'exemple précédent, le récit entremêle des fragments de vie professionnelle, familiale et privée, et par ailleurs il fait une large place aux biographies des ascendants. Nous ne nous intéresserons dans un premier temps qu'aux événements de la

² Après le dernier entretien, quelques échanges téléphoniques et épistolaires fournirent des indications supplémentaires.

biographie de Françoise, réservant pour un paragraphe ultérieur l'étude des événements "hérités" .

Individualisation et identification
des événements importants

1) Inventaire des événements repérables³ dans les retranscriptions d'entretiens.

Nous ne pouvons pas les énumérer tous, comme pour le récit précédent. Nous ne retiendrons que ceux évoqués plusieurs fois.

+ Nov 70 : *départ de la maison maternelle*

+ 72 : *fortes douleurs aux hanches.*

+ 75 : *première opération des hanches*

+ 79 : *première grossesse, achat de la maison et poste en GAP*

+ 85 : *deuxième opération des hanches à Paris*

+ 87 : *fin de la période "de bonheur" et arrêt définitif du travail*

+ 91 : *opération des genoux .*

Beaucoup d'autres événements sont cités — une trentaine environ — (naissance des enfants, les différents postes d'enseignement en particulier) mais ils ne font l'objet que d'une seule évocation. Par ailleurs, on trouve beaucoup de "petits" événements représentatifs d'une situation ou qui permettent de décrire une personnalité.

L'opération des genoux, réalisée la même année que les entretiens apparaît peu dans le récit "restitué" car cet événement est "hors récit" en quelque sorte. Etroitement lié à l'engagement dans cette expérience de

³ Un certain nombre d'événements mentionnés dans le texte ne sont pas repris car ils ne paraissent pas avoir joué un rôle particulier ni marqué un moment important. Par exemple, le premier poste d'institutrice n'est évoqué qu'en relation avec la maladie.

recherche, il n'en demeure pas moins à l'extérieur. C'était un événement en train de se constituer, un événement "émergent" . La narratrice n'emploie pas à ce moment-là le même ton de voix, il s'agit d'un présent vif par rapport auquel elle n'a pas de recul. Néanmoins nous lui consacrerons un paragraphe particulier car il nous fournit un exemple de "catastrophe" selon les termes mêmes de Françoise.

Dans cette liste d'événements où dominant les épisodes relatifs à la maladie, deux semblent à première vue indépendants de la maladie elle-même mais ils ne le sont pas tout à fait comme nous le verrons plus loin .

2) Confrontons cette liste avec la ligne de vie ou plutôt avec les lignes tracées par Françoise, la ligne de vie et la ligne de santé. De façon beaucoup moins nette que chez Monsieur B, on peut identifier des périodes séparées par les repères d'un calendrier privé.

Les mises en correspondance des deux lignes montrent une corrélation apparente entre l'évolution de la maladie et les événements biographiques proprement dits. Corrélation que nous ne trouvons pas dans le récit, malgré les questions du chercheur et alors que Françoise nous apprend elle-même que de fortes émotions peuvent déclencher des crises.

Le point qui attire d'emblée l'attention est le point d'intersection des deux lignes. Ce point n'est identifié qu'après coup, Françoise ne l'a pas tracé consciemment : c'est la rupture avec André, événement qui n'a occupé que quelques phrases dans les propos spontanés de Françoise. Elle n'établit de toute façon aucun lien entre l'aggravation de la maladie et cette séparation dont elle dit : « *C'était pas clair du tout... j'ai rien compris, j'étais complètement... donc il est parti...* »

Ensuite, les autres marques désignent :

- + *la rencontre avec Pierre*
- + *la naissance de Boris*
- + *l'opération de 85*
- + *la rechute de 87.*

3) Examinons à présent ce que Françoise qualifie elle-même d'important dans son histoire.

En réalité, elle n'utilise jamais ce qualificatif.

Elle parle de "paradis" à propos des vacances de son enfance, des "grosses" douleurs occasionnées par la maladie. Elle se souvient que sa mère leur faisait "énormément" de chantage à elle et à ses sœurs quand elle étaient petites et qu'au moment de l'adolescence, « *c'était très dur* ». Elle se sentait « *coincée* ». Un événement cependant est clairement identifié comme un "tournant" dans son existence : la décision d'acheter une maison. C'était en 1979. « *Ça a quand même beaucoup changé ma vie... Cet épisode a été un tournant* ». Et enfin, entre l'opération de 1985 et la rechute de 87, « *la période de bonheur* » : « *J'avais de la joie du matin au soir, j'étais vraiment pas dans mon état normal, j'étais contente toute la journée.* »

De la chronique au récit

A la différence de Monsieur B. qui nous propose une réflexion existentielle sur son propre parcours biographique, réflexion dont le maître-mot est un « *hasard magnifique* », le récit de Françoise est de l'ordre de la nécessité, du factuel. "Comprendre" sa biographie d'ailleurs lui paraît difficile. Confrontée à l'évidence de la maladie, elle accorde peu de place à une interrogation sur le hasard. Nous voilà donc placé dans

une position inverse de la précédente puisqu'il s'agira peut-être ici de réintroduire un peu de "jeu", d'aléatoire ou des concours de circonstances là où le récit veut voir une fatalité.

Avant de passer à l'examen des cinq événements qui nous paraissent devoir retenir notre attention nous voudrions revenir sur la question de l'interdépendance du psychisme et du fonctionnement de l'organisme qui ne semble pas entrer dans la problématique de Françoise, tout au moins au moment de nos entretiens. Et ce, malgré les propos scientifiques et médicaux qu'elle rapporte volontiers, et les questions insistantes du chercheur.

L'autonomie de la vie personnelle et de la maladie apparaît d'abord de manière flagrante dans le geste spontané qui pousse Françoise à tracer deux lignes . Ensuite, dans le récit, aucune connexion n'est établie entre les événements relatifs à la maladie et ceux de la vie personnelle, sauf, dans un très petit nombre de cas où le caractère invalidant de la polyarthrite est pris en compte pour l'organisation de la vie quotidienne. Enfin, en réponse aux conseils du médecin qu'elle consulte depuis l'opération de 1985 et qui lui recommandait de se faire soutenir par une psychothérapie, Françoise déclare : *« Il croyait que l'immunité était liée au corps ... euh ... à la tête, donc forcément ça n'allait pas, il fallait se faire soutenir par une psychothérapie. Donc pendant un an je n'ai pas fait ce qu'il m'a dit parce que je n'en voyais pas la nécessité, je me sentais assez forte. »* Nous reviendrons plus loin sur la mise en place de cet accompagnement thérapeutique, qui, disons le dès maintenant, semble aujourd'hui correspondre effectivement à une demande de Françoise elle-même. Nous citons ce passage pour accréditer l'idée que, au moment de nos entretiens le schème dominant était celui d'une dualité corps /

“tête” très marquée. On retrouve exprimée ici, la représentation classique de la maladie selon laquelle il s’agit d’un phénomène exogène répondant à une causalité externe (dont l’archétype est l’infection microbienne) ou admettant tout au plus la notion de “terrain” ou d’ “hérédité” pour faire droit à une étiologie plus endogène.

Les corrélations, les mises en correspondance visualisées par les lignes de vie et de santé tracées par Françoise s’accorderaient sans doute mieux avec ce que dit François Laplantine de la maladie : « L’expérience de la maladie (...) est sans doute à la fois ce qu’il y a de plus individuel et de plus intime dans l’être humain et ce qui est le plus pétri de social⁴ ». Nous reviendrons sur cette question plus loin lorsque nous examinerons en quoi l’expérience biographique de Françoise et le récit qu’elle en fait nous permet de reprendre — sans toutefois la régler ! —, la question de la maladie comme événement. Notons que s’il fallait interpréter ces “coïncidences” entre le calendrier apparent de la maladie et celui de la vie personnelle de Françoise, on ne pourrait le faire sur le mode d’une causalité simple : les correspondances semblent parfois trouver leur foyer d’origine dans la vie personnelle, parfois dans l’évolution de la maladie et rester complètement opaques ou contingentes pour certaines.

Les cinq événements qui paraissent devoir retenir notre attention ne s’imposent pas à nous de manière patente. Et d’ailleurs, c’est à des titres divers que nous les étudierons. On ne peut pas dire de chacun d’eux qu’ « il contribue à la progression de l’histoire » comme les événements-transitions de la biographie de Monsieur B. pour laquelle l’expression “progression de l’histoire” est parfaitement appropriée. La contribution de ces cinq événements à la biographie de Françoise est plus souterraine

⁴ François LAPLANTINE, *Anthropologie de la maladie*, Payot, 1986, p. 163.

et de toute façon problématique. Nos interprétations, qui s'enracinent dans les documents dont nous disposons, sont cependant peut-être aventurées. C'est ici que le récit "authentifié" par la narratrice doit éventuellement permettre non une falsification⁵ de nos propres interprétations, ce qui paraît difficile, mais au moins d'autres interprétations concurrentes.

L'ordre retenu ne respecte pas la chronologie. Nous commencerons par les deux événements que Françoise désigne elle-même comme très importants : l'achat de la maison et l'opération des genoux que nous avons située "hors récit". Ensuite nous analyserons la rupture avec André et enfin nous examinerons la rechute de 1987 et le départ de la maison maternelle en Novembre 1970. C'est à partir de ces deux événements que nous reprendrons la question de la maladie comme événement.

1 - L'achat de la maison

« *L'achat de la maison a été conditionné par mon état de santé*⁶ »

Et la décision a été prise à l'occasion d'un "incident" : lors d'une soirée chez Michel, un de leurs amis, une crise invalidante déclenche une dispute. Pierre laisse Françoise chez cet ami et rentre seul chez lui. Une discussion avec Michel s'ensuit au cours de laquelle celui-ci propose à Françoise d'acquérir une maison en communauté : « *Si un jour t'es coincée⁷ dans ton couple, nous on sera là dans la maison pour t'aider* ». La décision est prise indépendamment de l'avis de Pierre qui décide finalement de suivre. C'est d'ailleurs lui qui trouvera la maison. Cet

⁵ Comme le souligne René Thom, ce n'est pas tant le faux qui nous menace que le dérisoire.

⁶ Ne serait-ce pas d'ailleurs la première fois que la maladie est reconnue ?

⁷ C'est nous qui soulignons

“incident déclencheur” est contemporain de la conception de Boris qui naîtra en Février 1980. En septembre 79, quand ils emménagent dans la maison, Françoise est également à un tournant de sa vie professionnelle. Après quatre ans d’interruption consécutive à l’opération “ratée” de 75, elle reprend le travail dans le cadre d’une nouvelle activité qui lui est accessible grâce aux études qu’elle a suivies pendant ce congé. L’achat de la maison est en fait l’installation dans une nouvelle tranche de vie, plus stable. Françoise écrit à ce sujet : « *L’achat de ma maison est un tournant dans ma vie car il signifie l’installation de mon couple dans un lieu, la création d’une famille stable. Pierre a dû prendre des engagements et moi aussi par rapport à notre relation.* » Ce “tournant” est donc en fait l’articulation de plusieurs tournants, événement aux significations multiples : affective, familiale, professionnelle. Et sans doute bien plus comme nous le verrons tout à l’heure à l’occasion de l’analyse du départ de la maison maternelle : l’achat de cette maison est aussi, en un certain sens, un retour. Il s’agit donc d’un événement complexe dont la maison constitue le symbole, l’élément de clôture, qui “tient ensemble” les différentes composantes.

2- L’opération des genoux

Cette opération a eu lieu quelques jours après le premier entretien. Quelques mois plus tard, Françoise en parle en ces termes : « *Quand je suis rentrée, là, ça a été la catastrophe !* » Que s’est-il passé ?

Au moment du premier entretien, Françoise venait de prendre seule — Pierre et les enfants sont en vacances — la décision de se faire opérer. Non pas que cette éventualité n’ait jamais été évoquée auparavant. Au contraire. « *L’opération du genoux, ça fait deux ans qu’on en parle.* » Des médecins avaient déjà préconisé cette intervention

chirurgicale à plusieurs reprises. Mais jusqu'à là, Françoise préférait ne pas se faire opérer. Pierre ne s'était-il pas moqué ? « *Y' a pas de prothèse de main, y'a pas de prothèse de pied. Quand t'auras plus de genoux, ça va aller ailleurs. Quand tu t'es fait opérer les hanches, c'est venu sur les genoux* » . Françoise a décidé contre l'avis de Pierre, et même contre l'avis de ses sœurs. « *Là, j'ai décidé de faire opérer mes genoux et j'ai décidé que ça n'irait pas sur mes pieds. J'ai besoin de passer par cette épreuve, mais je ne sais pas pourquoi* ⁸ ».

Françoise ayant annoncé, comme le chirurgien le lui avait dit, « *qu'elle allait rentrer sur ses deux jambes* », elle croyait qu'elle allait pouvoir marcher, comme cela s'était passé en 1985.

« *Quand je suis rentrée, j'étais complètement épuisée, capable de rien faire. Et lui a cru que j'allais rentrer et me mettre à marcher. Pendant un mois, ça a été des disputes tout le temps. " T'es capable de rien, t'es revenue de l'hôpital, ça servait à rien de te faire opérer..."* . Plus je pleurais, plus il était en colère après moi.. » Nous retiendrons de cet événement ce qui à nos yeux justifie l'emploi du terme "catastrophe" : Une personne engage une action "problématique" et "qui porte à conséquence" contre l'avis de ses proches dont elle attend le soutien, avec qui elle aimerait partager l'événement tel qu'elle le vit. L'action qu'elle a entreprise produit un effet presque inverse de celui escompté. Elle se sent à la fois abandonnée et responsable de ce qui lui arrive, et donc de cet abandon aussi. A la base d'une catastrophe il y a un effet contre-intuitif doublé d'une impossibilité à partager l'événement "pour-soi" qui reste complètement étranger à l'événement "pour-autrui". On se souvient des

⁸ « Si je me fais opérer, j'espère avoir un déclic, supprimer la douleur pour pouvoir profiter de la thérapie parallèle que je continue avec mon immunologiste et la psychothérapie et tout, la kiné, l'ostéopathie, je veux mettre toutes les chances de mon côté, je veux m'en sortir et je me dis que si je l'ai fait une fois, je peux le faire deux fois. »

propos de Férenczi sur les conditions aggravantes qui font d'un événement "marquant-pour-soi" un trauma lorsque l'entourage reste sourd à la demande d'écoute qui lui est adressée. « *Pierre était catastrophé. Les rapports entre nous étaient très tendus. Il a reparlé de suicide à ce moment-là.* » La dimension catastrophique de l'événement réside autant dans le "revers de fortune" que dans la logique qui s'alimente elle-même au sein de laquelle l'événement semble de plus en plus difficile à partager : « *Plus je pleurais, plus il était en colère contre moi* » .

3 - La rupture avec André.

Point d'intersection des lignes de vie et de santé de Françoise (et identifié après coup) , cette rupture qui est plutôt un abandon n'a droit qu'à quelques phrases spontanées dans le récit biographique. La narratrice n'en reparlera qu'à la demande expresse du chercheur. Non pas que l'événement soit complètement refoulé. Mais les entretiens portent principalement sur la maladie de Françoise, et, pense-t-elle, il n'y a aucun rapport entre ces deux faits. Interrogée à ce sujet, Françoise répond : « *J'ai pas été plus mal ou mieux. J'ai attrapé ma maladie avant de le connaître* » . Effectivement.

Nous voudrions cependant soutenir une interprétation sensiblement différente et profiter de cet exemple pour expliciter ce que nous entendons par "événement non sanctionné", ou "sanctionné de manière différée".

Reprenons les faits. Françoise rentre seule à Lille après avoir passé l'été avec André. Celui-ci a demandé un poste d'enseignant à Lille et doit emménager chez Françoise début septembre 1971. « *Le samedi du déménagement, il est arrivé avec son frère et il a dit : " Je ne déménage*

pas, je reprends toutes mes affaires... Ma mère est morte, je repars là-bas, elle m'a fait jurer de m'occuper de mes frères et sœurs"... C'était pas clair du tout, j'ai rien compris, j'étais complètement... Donc il est reparti ... »

Lorsque Françoise évoque cet événement — qu'elle relate au style direct — elle est absorbée à nouveau par le "vécu". « J'ai rien compris... » Pourtant, une dizaine d'années plus tard, en Mai 1984, André recontactera Françoise et à l'occasion de cette rencontre elle recevra un certain nombre d'éclaircissements. Donc, au moment de l'entretien, bien qu'elle "sache" ce qui s'est passé, le récit qui lui vient est celui du lendemain de l'abandon. L'événement n'est pas éteint. Pourtant, à l'époque, Françoise nous a affirmé s'être tournée vers ses sœurs et sa mère pour trouver un peu de consolation et en avoir largement parlé avec elles. On ne peut donc pas dire que cet événement n'ait pas été partagé. Néanmoins, ce partage "privé" de l'abandon laissait inaccessible partiellement la "vérité" de l'événement. Que s'était-il passé ? Les quelques mots de André ne pouvaient suffir à reconstituer une histoire "compréhensible". C'est à ce titre que cet événement est resté non sanctionné, une dissonance cognitive venant redoubler et aviver la souffrance affective. Aujourd'hui l'abandon de André est probablement largement sanctionné. Nous avons signalé la rencontre de mai 1984 au cours de laquelle Françoise a pu entendre quelques explications (les pressions multiples de la famille qui n'étaient sans doute pas étrangères à sa polyarthrite) et connaître les sentiments de André à son égard. Enfin, quelques mois après la fin de nos entretiens, en Juin 92, André a contacté une nouvelle fois Françoise qui a refusé de le rencontrer. « *Je ne l'ai donc pas revu, et ne devrais plus le revoir .* » Nous avons là un événement partagé en son temps et sanctionné de manière différée.

Venons à présent aux corrélations que nous voudrions établir entre les événements de la vie personnelle et l'évolution de la maladie.

Les premiers mots du récit de Françoise sont consacrés à l'histoire de sa maladie. « *J'ai pu marcher à peu près normalement jusqu'en 1972. En 72, j'ai eu des problèmes de hanches, j'ai commencé à avoir très mal.* » Autrement dit, comme le suggérait déjà le tracé des lignes de vie et de santé, les premiers symptômes invalidants se sont manifestés juste après que André ait quitté notre narratrice. A l'appui de notre interprétation, citons les propos rapportés par Françoise elle-même : « *Les médecins disent qu'on peut couvrir cette maladie très longtemps et qu'un choc psychologique, un gros stress peut déclencher le processus.* » Plus tard, en 1985, peu de temps après avoir revu André, elle prendra la décision d'une seconde opération qui inaugurerà une période d'un an environ que Françoise appelle « la période de bonheur » .

Ceci montre, si besoin était, l'intérêt des matériaux non-verbaux dans ce type d'enquête d'une part, et d'autre part le travail d'élaboration qui s'y réalise au cœur d'une mémoire intermédiaire accessible mais non mobilisée par le narrateur.

4- La rechute de 1987.

L'opération de 1985 marque le début d'une période où Françoise peut vivre normalement, se déplacer, sortir, s'occuper des enfants. Si nous restons fidèle à notre hypothèse de l'interdépendance des événements de la vie et de l'évolution de la maladie, nous ne pouvons pas ne pas nous demander ce qui s'est passé en 87. A la question « Peux-tu mettre quelque chose derrière cette date ? » , Françoise répond en ces termes : « *Non, j'ai du mal... Qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne sais pas. Il faudrait que j'analyse ça avec un psy...* » Opérée en septembre 85, elle n'a

« plus un souvenir de la maladie » jusqu'en janvier 87. « Et ... février 87, qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne sais pas ... novembre, décembre, janvier, Pierre fait un genre de dépression. C'est ce que je disais, plus moi je vais bien, moins tu vas bien. Lui, il disait que c'est tous les hivers comme ça, mais là c'était plus fort que d'habitude. Il ne sortait plus, alors que normalement il sort, et là il ne sortait pas. J'allais au cinéma, j'allais chez des copines. Je prenais la voiture, je sortais. Est-ce que je me suis dit qu'il fallait que je retombe malade ? je n'en sais rien. En février 87, j'ai commencé à attraper des douleurs. En mars, il y a eu de grosses tempêtes de vent, ça m'a beaucoup secouée. J'avais du mal à marcher, je me sentais poussée par le vent, c'est à un moment où des tuiles sont tombées, des choses comme ça, j'ai eu peur. » Et Françoise reprend, à propos de son mari, « Ça n'allait tellement pas que j'étais allée voir des amis toubibs pour leur demander s'ils ne connaissaient pas une adresse d'un gars... avec beaucoup de tact qui pourrait éventuellement aider Pierre parce que je sentais que ça n'allait pas du tout. Il parlait de suicide : " A quoi bon mener une vie de con, je vais me suicider, des choses comme ça... Je ne vois pas d'événement... à part que moi, j'allais très très bien, que je sortais sans lui... Comme événement, il n'y a rien eu de spécial ... »

Nous avons gardé cette citation un peu longue, car nous voudrions noter plusieurs choses.

D'abord, deux points qui seront repris plus tard :

a) c'est de février, mars que Françoise date la rechute.

b) si Françoise a du mal à identifier un événement qui pourrait expliquer la rechute, en revanche, elle se souvient parfaitement bien du temps qu'il faisait à ce moment-là, ce qui permettrait presque de dater au jour près ce qu'elle cherche à évoquer. Les perturbations climatiques semblent fonctionner, tant à l'époque que dans le récit comme signe,

indice voire événement métaphorique de quelque chose qui reste inaccessible ou indicible dans la situation d'entretien qui est la nôtre.

Ce qui montre les limites évidentes de notre dispositif, troisième point que nous voulions souligner. Au moment de terminer notre série d'entretiens, Françoise conclura : « *Si on parle des faits qui me sont arrivés dans ma vie, je crois qu'on a vraiment rien oublié, je ne crois pas qu'on pourrait gratter plus. Du côté psy, là, évidemment il y a beaucoup, mais c'est un autre problème.* » Les sphères propres à chaque discipline restent très nettement séparées pour notre narratrice. Notre enquête butte-t-elle justement sur ces limites lorsqu'il s'agit de comprendre la rechute de 87 ? Il paraît difficile en effet de "comprendre" finement ce qui s'est passé. Cependant, il ne nous semble pas que nous soyons totalement démuni pour sauver notre hypothèse d'un facteur événementiel déclencheur de la rechute. En fait, il semble que ce soit la "bonne santé" toute nouvelle de Françoise qui fait événement dans le système de relations familiales. « *Je n'étais pas dans mon état normal* » dit-elle.

En effet, — et ce sera là en même temps un premier argument à verser au dossier que nous avons appelé "la maladie comme événement" et le quatrième point que nous voulions souligner — en un certain sens, la maladie de Françoise apparaît comme un élément constitutif du système familial. « *J'ai une amie, raconte Françoise, qui me dit : " Il t'a connue malade, il a accepté de faire sa vie avec toi, d'avoir des enfants. Donc, quelque part, ça veut dire aussi que ça entre dans son système".* » Pour comprendre le "système" il nous faut prendre en compte l'histoire familiale de Pierre et de Françoise, d'autant que l'histoire de sa famille,

nous l'avions signalé au début, occupe une part très importante du discours de Françoise⁹.

Nous retiendrons de ce que nous dit Françoise¹⁰ à propos de l'histoire de la famille de Pierre, que la maladie et la mort ont marqué leur biographie. Pierre est fils unique, mais sa mère a eu un autre enfant avant lui — David — qui est mort à l'âge de dix-huit mois¹¹. Françoise commente ainsi cet accident : « *Ça a été un gros traumatisme. Il est mort de maladie, elle l'a pas soigné. Elle dit qu'elle l'avait pas bien soigné, (...) encore maintenant quand elle en parle, les larmes aux yeux, c'est "j'ai pas fait mon devoir, j'ai laissé mourir mon fils" (...) Ah, tiens, ça vient peut-être de ça, son truc de vouloir soigner les gens.* » Par ailleurs, le grand-père de Pierre, qui vivait avec eux, est mort quand Pierre avait seize ans. « *Il paraît que ça a été atroce, tout le monde adorait le grand-père, et il ne fallait pas montrer qu'ils avaient du chagrin ... "Depuis je n'ai plus jamais pleuré" dit Pierre ...* »

Au demeurant, la famille est unanime à "refuser" la maladie (le père de Pierre, cité par Françoise, aime à répéter : « *Quand on est malade, y'a qu'à forcer et on n'est plus malade.* ») et à craindre la fréquentation des hôpitaux. Mais par ailleurs, la mère de Pierre, mue par un sens du devoir compulsif, répond à la moindre demande d'aide ou de soins formulée par Françoise tout comme elle a soigné son père et un beau-frère. Quelle est la place de la maladie de Françoise dans le "système" de Pierre ? Nous n'avons évidemment pas les moyens de répondre avec

⁹ Ce qui différencie notablement le récit de Françoise de celui de Monsieur B. dont la profondeur généalogique est minimum : presque aucun événement de la vie des ses grands parents n'est relaté à part leurs migrations intrarégionales.

¹⁰ Les rapprochements opérés sont à mettre au crédit des entretiens : Françoise affirmera à plusieurs reprises « ne pas y avoir pensé avant » .

¹¹ Pierre, dont le deuxième prénom est David, a désiré avoir des enfants mais « n'aime pas les bébés » souligne Françoise, ce qui n'a pas manqué de poser une série de problèmes. Où des traits "psychologiques" trouvent leurs racines dans l' "événementiel"

certitude à cette question. En revanche, si on prend le recul d'une génération, Françoise elle-même nous dit comment le système fonctionne. « *Ma belle-mère, soigner c'est son devoir, pour ma mère, c'est une passion .* » Ainsi, la maladie de Françoise apparaît à l'articulation de deux séries de "nécessités" à l'origine indépendantes l'une de l'autre. La rencontre entre Pierre et Françoise est aussi la rencontre entre ces deux "nécessités" au sein de laquelle la maladie de Françoise fait effectivement fonction de "donnée systémique" . Peut-on qualifier de "hasard" la rencontre de ces dispositions convergentes présentes dans les deux familles ? Moins qu'il n'y paraît à première vue. Nous ne savons pas grand-chose de la famille de Joël, avec qui Françoise a eu une relation relativement mouvementée juste après la rupture avec André. Mais en revanche, on retrouve une situation comparable dans la famille d'André. La mère de celui-ci, rappelons-le, est morte d'un cancer au cours de l'été 71, compromettant le déménagement d'André à Lille. Françoise avait même fait l'infirmière pendant les vacances scolaires, remplaçant apparemment les enfants de cette femme qui refusaient de s'en occuper. Là déjà, on le voit, la maladie est au cœur de leur relation. Il n'est donc pas trop fort de parler de la maladie comme élément systémique, comme donnée essentielle au fonctionnement d'une relation, à la limite comme élément de régulation. La maladie ne semble pas fonctionner comme événement venant déstabiliser, provoquer de l'extérieur un système qui lui serait complètement étranger. Au contraire, c'est même la "bonne santé" de Françoise en 85 qui fait "événement" et vient perturber un ordre reposant en partie sur la polyarthrite de notre narratrice. Ceci sauve au moins partiellement l'hypothèse d'une causalité proprement événementielle pour la rechute de 1987.

Notre hypothèse de la maladie comme élément systémique repose sur la convergence de deux nécessités : le "devoir" de la belle-mère et la "passion" de la mère. On a trouvé des événements biographiques à l'origine du devoir de la mère de Pierre, comment s'explique la "passion" dont parle Françoise à propos de sa mère ?

L'enquête sur la biographie de la mère de Françoise est d'autant plus facile que celle-ci nous en a parlé spontanément très longuement. Cette exploration nous conduira au dernier événement que nous avions prévu d'étudier : le départ de Françoise de la maison maternelle.

La mère de Françoise est ukrainienne, d'une famille de koulaks aisés ruinée par les exactions de l'armée bolchévique dans les années trente, — « *les soldats rentraient comme ils voulaient dans les maisons* » — , et décimée par la grande famine de 1933. Née en 1920, la mère de Françoise, Elsa, en sera, avec l'un de ses frères, l'unique rescapée. Sa mère s'est suicidée en se jetant dans un puit lorsque son mari l'abandonna avec ses six enfants, et les quatre petites sœurs d'Elsa sont mortes de faim. Seule et abandonnée, elle a cru son père mort également, mais en fait il s'était remarié avec une femme qui lui a donné un fils, Boris, qu'Elsa a élevé. Elle avait alors 14 ans. Partie ensuite à la ville pour gagner sa vie, elle entreprend des études d'infirmière en suivant des cours du soir. La guerre interrompt son projet. Pour fuir le régime bolchévique, elle se laisse enfermer dans un camp dirigé par les allemands où elle rencontre le père de Françoise.

Les événements qui marquèrent la jeunesse d'Elsa se résument ainsi à quelques schèmes dramatiques : une accumulation d'événements tragiques : famine + abandon + mort, puis une espèce d'équation : enfermement = refuge, et un désir en panne : être infirmière.



On comprend mieux à présent sa "passion" de soigner, et ce que Françoise veut dire lorsqu'elle déclare que sa mère a besoin de drame pour exister. D'une part elle revit ce qui a informé sa jeunesse, qu'elle ne réussit pas à liquider comme passé, et d'autre part elle peut du même coup réaliser son désir de soigner. On comprend aussi la surprotection dont elle a couvert ses filles (quatre filles !) , la culpabilité rémanente dont elle charge tous les hommes¹² — la faute du père ! — en même temps que l'équivalence symbolique qu'elle pose entre tout départ (à l'origine, l'abandon) et la mort. Toute séparation doit se traduire par la mort de celui qui quitte¹³, juste renversement de l'abandon qui a provoqué la mort de sa mère.

Nous trouvons donc des événements socio-historiques à l'origine de dispositions psychologiques particulières. On retrouve là des "déplacements" analogues à ceux observés par Vincent de Gaulejac à propos de la biographie de "Claude"¹⁴ et qui constituent les objets privilégiés de la sociologie clinique : « (...) le cas de Claude montre comment, sur trois générations, un comportement "social", lié à la culture de la pauvreté paysanne se transforme en fonctionnement psychologique. » Certes, pour l'instant il s'agit d'une seule et même personne, et c'est donc davantage en termes de "trauma" qu'il faut décrire le phénomène, mais nous allons voir que pour Françoise cela se traduit par des "événements" biographiques et pas seulement par des dispositions psychologiques.

¹² « Ma mère, dans sa vie, c'est le drame : Son père est alcoolique, et a fait le malheur de sa mère, son frère est alcoolique et a tué son neveu, son mari est alcoolique et fait son malheur. »

¹³ Ecoutons Françoise : « Elle fonctionne dans le drame. Là, elle est contente, j'ai une sœur qui divorce. Alors, là... elle prend son pied. Et tout de suite des choses très excessives. Renier les méchants, c'est les tuer. Elle souhaite la mort, la mort du mari de sa fille. »

¹⁴ Vincent de GAULEJAC "Sociologie et Psychanalyse de récits de vie : contradictions et complémentarités" dans *L'histoire de vie au risque...* pp. 27-30.

5 - Le départ de la maison maternelle.

En novembre 1970, Françoise, institutrice depuis deux ou trois ans, décide de profiter de l'occasion qui lui est offerte de disposer d'un logement de fonction, pour quitter la maison maternelle. Officiellement, il s'agit de réduire les déplacements qui lui sont pénibles — la polyarthrite a été diagnostiquée en 1969 — , mais en réalité Françoise souhaite surtout gagner un peu d'indépendance pour pouvoir recevoir André — *« Chez moi je n'avais rien, j'ai déménagé avec une chaise, un lit et une armoire, je n'avais rien d'autre, mais j'étais vachement plus heureuse dans mes pièces vides qu' à la maison »* — et fuir la maison familiale : *« C'était très petit chez moi, on se tapait contre les murs... »*

De fait, lorsque Françoise avait 13 ou 14 ans, ses parents quittent la grande maison qu'ils habitaient jusque là et dont l'insalubrité devenait problématique. Le nouveau logement est très exigu : quatre petites pièces pour six personnes. Françoise avait un sentiment d' "enfermement" : *« quand mes sœurs se battaient, elles prenaient tout mon espace »* . Enfermement spatial, et aussi *« climat psychologique d'enfermement »* : *« C'était très dur, il n'y avait pas de fuite, pas de pièce où aller, à part la chambre. Je suis allée en ville toute seule très tard , on ne pouvait pas sortir. On ne pouvait inviter personne ni rendre visite à personne ... »*

Françoise a cependant une relation très forte avec sa mère. Elle a, semble-t-il, toujours bénéficié d'un statut particulier, sinon privilégié, dans la famille. Françoise rapporte les propos de ses sœurs : *« C'était toi la chouchou, tu étais tout le temps malade ... »* Françoise proteste : *« Je n'étais pas malade, mais ma mère avait mis cette étiquette sur moi, donc j'étais la chouchou, j'étais la préférée »*.

En fait, Françoise, comme ses sœurs, est soumise à des injonctions contradictoires. D'un côté la mère "enferme" ses quatre filles pour les protéger¹⁵, « c'était un étouffoir » se souvient Françoise. Mais, d'un autre côté, elle les incite à s'éloigner socialement de la famille. Le père, ouvrier sans qualification, est originaire du « quart-monde » et n'ambitionne pas pour ses filles d'autre avenir que l'usine à quatorze ans. La mère de Françoise, elle, avait voulu être médecin et son frère est ingénieur. Ruinée par la révolution bolchévique, elle n'en a pas pour autant perdu tout désir d'ascension sociale : Ses quatre filles doivent aller jusqu'au bac. Elles seront toutes institutrices. Françoise d'ailleurs exprime le sentiment de honte de sa famille qui parfois l'oppressait : Lorsque le père rentrait en retard, « *ma mère attrapait sa figure des mauvais jours : " Tu as encore bu, tu es encore en retard..." Ma mère dramatisait, elle avait les larmes aux yeux : " Et ta famille..." Et nous, à chaque fois on écoutait ça, et on avait un gros sentiment de honte. On se disait "D'où on sort ? Qu'est-ce que c'est que cette famille ? »*

Autrement dit, il fallait donc à la fois partir et rester.

Comment, dans ces conditions, quitter la maison familiale ? Comment dédommager sa mère si elle déménage ? La maladie de Françoise ne peut-elle être considérée comme un don en échange d'une séparation, d'un éloignement¹⁶ ? Maladie = séparation : équation événementielle héritée¹⁷, analogue à celles qui jadis ont constitué le sens de la jeunesse d'Elsa.

¹⁵ Elle-même a dû se protéger contre « les soldats qui rentraient comme ils voulaient dans les maisons » quand elle était enfant en Ukraine et elle fini par trouver refuge dans un camp.

¹⁶ Françoise est la seule des quatre filles à ne pas habiter à côté de sa mère (les trois autres habitent à moins de 500 mètres de la maison maternelle) et à ne pas être mariée.

¹⁷ Et vécue une première fois à la naissance puisque la mère de Françoise a dû confier Françoise et ses sœurs aînées à une pouponnière pour subir une ablation de la thyroïde.

On retrouve d'ailleurs cette équation événementielle réalisée une autre fois, précisément à la naissance Françoise. Sa mère doit être opérée de la thyroïde. Ce qui oblige la mère à se séparer de Françoise — elle a quelques mois — et de ses sœurs en les confiant à une pouponnière¹⁸. Une double dette ? Lorsque André abandonnera Françoise, cette séparation ne se payera-t-elle pas elle aussi d'une brusque aggravation de la maladie ?

Françoise, nous semble-t-il, hérite d'une équation symbolique, issue du vécu socio-historique traumatique de sa mère, qu'elle "réalise" concrètement dans un mouvement qui se veut être un geste de réparation. A ce titre il est intéressant de noter les métaphores créées ou simplement utilisées par Françoise, qui s'enracinent dans le "vécu" de sa mère : « *Quant à la maladie, ma mère elle en est friande (...) elle apporte à boire et à manger quand elle vient me voir à l'hôpital..* » Les références à la nourriture ne sont pas sans évoquer la famine dont elle a souffert.

Il nous semble donc que la mise au jour de ces "équations événementielles" qui passent du champ de la réalité (la mère) au champ du symbolique (la fille) offre une intelligibilité plus grande à la biographie de Françoise, conformément à la thèse analytique que nous voulons soutenir.

Par ailleurs, cette analyse de ce cinquième événement que constitue le départ de la maison maternelle fournit un nouvel élément au dossier "la maladie comme événement ?" : puisque nous la voyons ici au cœur d'un geste, d'une initiative, la maladie apparaît comme irruption du nouveau, comme associée au changement, et non à la

¹⁸ Nous avons noté que les aggravations de la maladie de Françoise se produisaient précisément en février-mars et Françoise est née en février.

stabilité, à la rupture et non à la continuité. Plutôt événement donc ici, que donnée systémique.

Pour conclure, résumons ce que nous a appris la biographie de Françoise :

1 - Sur le plan méthodologique, l'individualisation et l'identification d'événements biographiques importants et non exprimés comme tels dans le discours manifeste du locuteur, peuvent se faire grâce aux documents non verbaux.

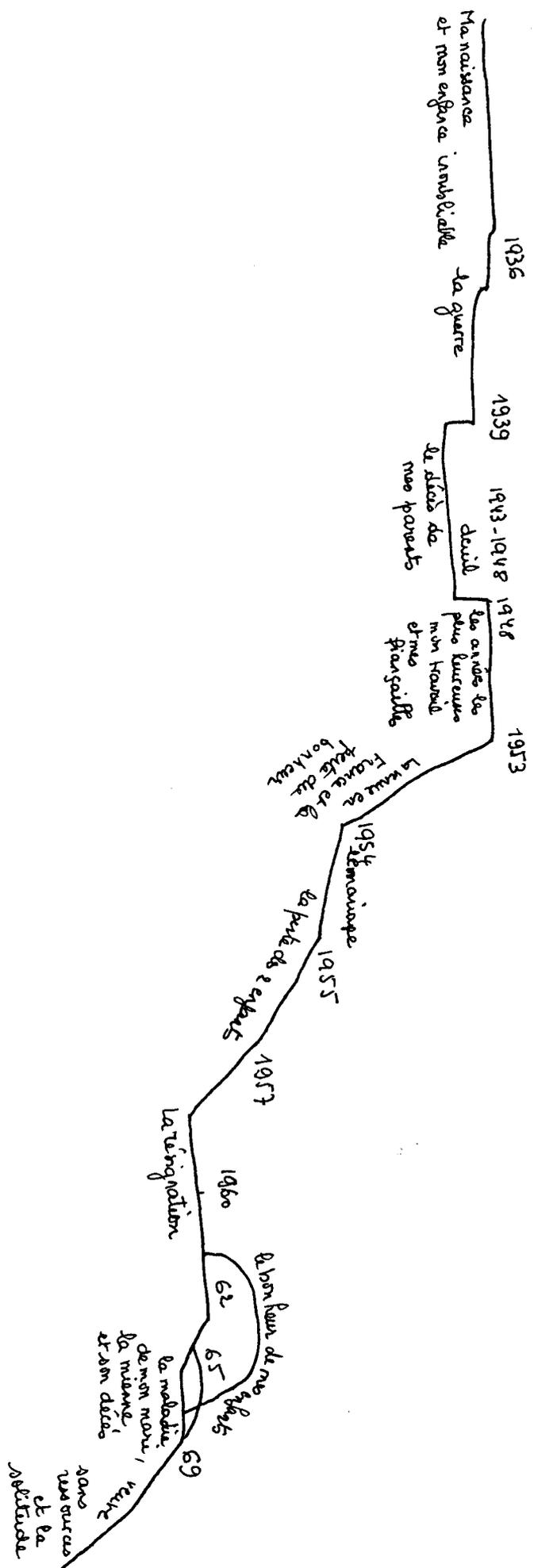
2 - Sur le plan épistémologique, l'événement "hors-récit" a été l'occasion d'une première approche de ce qu'on peut appeler une catastrophe biographique et l'événement identifié grâce à la ligne de vie — le départ de André — celle d'un événement non sanctionné (la sanction a plutôt partie liée avec la vérité qu'avec l'échange ou le partage).

3 - On a pu observer le mode de fonctionnement symbolique des événements traumatiques hérités.

4- Enfin, la maladie est apparue dans sa double complexité, comme événement, solution d'un problème ou maladie offrande d'un côté, et comme une donnée systémique de l'autre.

Récit de Dolorés López de C.

Ligne de vie de
Dolorès Lopez de C.



Ma famille

Ma mère s'appelait Pilar Días de C.. Elle avait un frère, Pablo, et une sœur, Rosario, de quelques années de plus âgée qu'elle, cinq ou six ans, je crois. Quand ma mère avait 12 ans, Rosario était la fiancée de mon père. Ça, quelle histoire ! Ma grand-mère ne voulait pas de ce mariage. Dans la famille de mon père, ils étaient bouchers, "mataderos", vétérinaires, et ma grand-mère, María Pérez de C., ne voulait pas.

Mon grand-père maternel est mort très jeune, il avait 29 ans. Et ma grand-mère s'est remariée rapidement. Ma grand-mère était très belle, et tout le monde lui disait : « Mais écoute, Anna, tu as des enfants, Monsieur Lopez aime bien ton fils, marie-toi. » De ce second mariage, ma grand-mère a eu des jumeaux, Cristóbal et Juan, et mon mari, José. Je ne veux pas qu'on sache que mon mari est le demi-frère de ma mère. Je te le dis pour que tu comprennes ce qu'a été ma souffrance. Mais, mes enfants ne le savent pas. Ils ne doivent pas le savoir.

Je n'ai pas connu ce second mari de ma grand-mère. Je ne sais pas grand'chose de lui. Ma grand-mère n'en parlait que pour dire que ce mariage avait été une erreur. Elle s'était remariée pour élever ses enfants, mais finalement elle a eu d'autres enfants et encore plus de travail. En fait, elle a eu six enfants de ce second mariage. Les trois premiers sont morts en bas-âge. Quant aux jumeaux, Cristóbal et Juan, ils sont morts tous les deux à l'âge de neuf ans. Le premier a été tué en jouant au football : un ballon lui a éclaté le foie. L'autre est mort quelques jours plus tard, écrasé par un tramway. Il poursuivait une bille et un camion est arrivé qui l'a projeté sous le tramway. J'ai toujours vu ma grand-mère habillée de noir... Si bien que mon mari, José, le dernier de ses enfants, (il est né en 1915) était en quelque sorte son fils unique.

La mère de ma grand-mère, Maria del carmen Pérez Saura, possédait beaucoup de terres à Fuentevieja, à une cinquantaine de kilomètres de Madrid. C'était une propriété magnifique. Il fallait se déplacer à cheval pour la parcourir d'un bout à l'autre. Il y avait des oliviers, des amandiers, des orangers, du blé... La maison était

très grande. Une salle, d'abord, avec une immense cheminée, puis une autre salle, et encore une autre salle. Enorme ! Ensuite les chambres et au centre la grande cour pour les chevaux et tous les animaux ! En haut, les greniers me faisaient peur, ils étaient si grands ! Pleins de blé, d'amandes et de grandes jarres d'huile d'olive ! La récolte d'une année entière. Ils ne vendaient pas. On remplissait le grenier aux amandes par le toit, et il se vidait par la pièce du bas. Un escalier montait jusqu'à une trappe où on accrochait les sacs à remplir. Cette maison existe encore. Elle est très belle. C'est la petite fille de Encarnacion, une sœur de ma grand-mère qui en est propriétaire aujourd'hui.

A la mort de María del carmen Pérez Saura, l'héritage avait été partagé entre les quatre enfants. Mais lorsque ma grand-mère s'installa à Madrid, à la mort de son premier mari, elle a eu besoin d'argent. Elle en demanda à l'une de ses sœurs, Encarnacion en lui proposant de signer un "pagare". Ma grand-mère signait un papier indiquant la somme empruntée et sa sœur lui donnait de l'argent. Elle a fait cela plusieurs fois, jusqu'au moment où Encarnacion lui a dit : « Bon, c'est terminé ! Maintenant tu n'auras plus ni terre ni argent ». Et elle a gardé tout l'héritage.

A Madrid, ma grand-mère tenait une bijouterie. Ses clients étaient les comtes et les marquis de la région. Elle leur vendait des bijoux et des soieries. Moi-même, je portais de la soie. Mes tresses, par exemple, étaient liées par des rubans de soie. Elle habitait dans une grande maison, où vivait aussi la famille de mon père. Les deux familles se connaissaient très très bien. Ma grand-mère a choisi pour parrain de l'un des jumeaux, mon grand-père paternel, qui s'appellait Cristóbal. C'est pourquoi l'un des jumeaux s'appelle aussi Cristóbal bien que ce soit un prénom très très rare.

Malgré tout ta grand-mère a rompu les fiançailles de sa fille aînée Rosario ?

Elle ne voulait pas que ses filles épousent quelqu'un de ce milieu. Ils avaient de l'argent, mais chez ma grand-mère, c'était différent. Elle, elle avait hérité de l'argent de ses parents de là-bas, à Fuentevieja. Et il y avait une différence d'éducation entre ma grand-mère maternelle et ma grand-mère paternelle. La façon de s'habiller, la façon de parler... Ma grand-mère était une grande dame.

Ta grand-mère était très croyante ?...

Très croyante. Et dans la famille de mon père, ils étaient tous républicains. Mais je ne crois pas que ce soit ça la différence. La famille de mon père, c'était des

gens de l'abattoir. Ce n'était pas des gens comme il faut pour ses filles. Non, non, il n'en était pas question.

Ma tante Rosario a finalement épousé un peintre en bâtiment, et là elle était tout à fait d'accord. C'était une personne digne de la famille. La mère de ce peintre était croyante, et c'était le fils d'une veuve, je crois. Evidemment, elle souffrait parce que les revenus de sa fille aînée n'étaient pas ceux de ma mère. Ma grand-mère voyait comment ma mère vivait quand elle venait à la maison. C'est d'ailleurs ma mère qui a élevé les enfants de Rosario. Et ma grand-mère a été obligée de beaucoup aider le ménage de sa fille aînée, si bien qu'à la fin de sa vie elle n'a pas pu leur laisser de biens.

Ma tante s'est mariée pour se marier. Elle s'est mariée sans aimer son mari. Petite, je ne voyais pas les mêmes choses chez elle que chez moi. Ma mère était très catholique, mais malgré tout on voit quand un époux est câlin. Mon père était très calin avec ma mère. Elle était si mignonne ! elle était très très mignonne. Il aimait ma tante, mais comme ma mère était tellement jolie, il l'aimait aussi. C'est ma mère qui me l'a dit à la mort de mon père. Je sais que ma mère aimait beaucoup mon père. Est-ce qu'il l'a aimée de la même manière qu'il a aimé ma tante ? Ça je ne sais pas. Ma tante m'a raconté que quand elles étaient jeunes, ma mère la menaçait : « Si tu donnes la main à Cristóbal, je vais le dire à maman » L'une avait 18 ans, l'autre 10 ou 12 ans. Alors mon père donnait quelques centimes à ma mère, pour qu'elle ne dévoile pas qu'il prenait la main de Rosario. Ça se passait dans les couloirs de la maison de Madrid... C'est comme ça qu'il les tenait toutes les deux.

Ma tante s'est mariée pour dire "non" à sa mère, un mois avant ma mère. Ma grand-mère était très forte, très droite. Je veux dire qu'elle était si parfaite, tant dans la ligne, tant dans la règle qu'elle respectait, qu'elle détruisait ma mère, ma tante, mon père et moi. Parce que nous devions suivre les règles de la famille. Cela me fait de la peine, parce que je l'aimais bien, mais ce fut ainsi.

Mon père

Mon père, qui s'appelait Cristóbal comme son père, était l'aîné d'une famille de sept enfants. Il a commencé comme boucher d'abattoir et il a fini vétérinaire. Toute la famille de mon père travaillait dans la boucherie, tous. C'est pour cela que ma grand-mère ne les aimait pas et qu'elle contraria Rosario : ils n'étaient pas du même niveau social.

Mon père avait trois sœurs et trois frères, Pablo, Hernan et José. Ils étaient tous républicains, je l'ai déjà dit. Hernan et Pablo ont été arrêtés et emprisonnés à la

prison de Cartagena où ils sont restés de nombreuses années parce qu'ils étaient "rouges".

José, le plus jeune, qui était marié depuis six mois au moment de la guerre civile, appartenait à la FAY, la milice républicaine. C'était un des grands républicains espagnols. Il avait été obligé de se cacher parce qu'il était recherché par les fascistes. Un jour, ma grand-mère Josefa vint annoncer à mon père qu'il avait été découvert et arrêté. On habitait près du cimetière, et non loin de la prison. Toute la nuit, ma mère avait entendu le camion sortir de la prison emmenant les hommes pour les fusiller. Mon père n'a pas trouvé son frère en prison. Cristóbal — mon frère — et moi, nous sommes allés au cimetière. La première chose que nous vîmes fut le mur ensanglanté. Comment ai-je pu suivre mon frère ? je ne sais. La seule chose qui n'a jamais quitté ma mémoire, c'est la montagne d'hommes assassinés, avec un peu de terre au-dessus. On voyait des bras, des jambes, des cheveux et des vêtements couverts de sang. Cristóbal et moi, regardions cela avec horreur, quand tout à coup, nous vîmes un bras et nous reconnûmes la veste de mon oncle. Mon frère dégagea le visage, c'était lui. « Ne bouge pas ! » et il partit en courant prévenir mes parents. Combien de temps ? Je ne sais pas. Cela dura un siècle...

Je crois que pour une petite fille de 11 ans c'était trop.

Ensuite, quand ils ont assassiné mon père, mes nerfs étaient si fragiles, que j'ai passé une nuit entière sans reprendre connaissance. La dernière fois que j'ai vu mon père, c'était peu de temps avant Noël. Noël 1943. Je voulais de l'argent pour ma crèche. Il était disposé à me donner une certaine somme, mais je voulais plus que cela. Il me dit : « Tu me donnes un baiser ? » et je lui ai répondu : « Non, si tu ne me donnes pas quatre pesetas, je ne te donne pas de baiser ». Il est parti et je ne l'ai plus jamais revu.

Papa n'avait fait de mal à personne. Le seul crime qu'il avait commis, était de continuer à approvisionner la population, les hôpitaux, l'armée, tant les rouges que les fascistes. Un sale fasciste l'assassina détruisant ainsi toute la famille. Il fût jugé et condamné à 30 ans de réclusion.

Dans les mois qui suivirent la mort de mon père, ma mère est morte, et mon petit frère est mort. En moins de six mois, il ne restait de la famille que mon frère aîné Cristóbal, et moi.

Orpheline

Quand ma maman est morte, je suis allée vivre chez ma tante Rosario qui avait déjà quatre enfants. Je compris que ce serait très dur. D'abord le quartier : les gens n'avaient pas la même éducation que ceux que fréquentaient mes parents. J'ai dû

abandonner le collège, parce qu'il fallait aider ma tante à la maison : nous étions neuf personnes et il fallait que je lave le linge de ces neuf personnes : c'était trop pour moi. Je m'y mettais à 9 heures du matin, et à 5 heures de l'après-midi, je n'avais pas terminé de laver à la main dans la bassine. Quand je frottais les chemises avec mes poings, le sang de leurs doigts les tachait, de froter et froter ainsi pour qu'elles soient blanches. Parfois, ma grand-mère venait et disait à sa fille : « Rosario, ne la fais pas tant souffrir, elle n'est pas habituée à tant laver et ma tante répondait selon son humeur : « Sa mère l'a élevée comme une Señorita, il faut qu'elle apprenne » .

Elle consommait moins de savon mais elle ne voyait ni ma fatigue ni mes doigts ensanglantés par la cendre qui m'arrachait la peau tant elle était fine. Quand ma grand-tante, Encarnacion vint à Madrid pour se faire examiner à l'hôpital, je me souviens qu'il fallait lui apporter tous les jours les fruits les meilleurs qu'on achetait Calle san Bernardo. Son mari, Tito Francisco, les lui apportait tous les matins. Je devais l'accompagner. Il donnait un pourboire au concierge, et j'entrais dans la salle. « Pourquoi en apportes-tu encore ? » disait-elle. Je remplaçais les fruits abimés de la veille et les rendais à l'oncle en sortant. Même abimé, j'en aurais bien mangé un sur le champ. Mais je n'y ai jamais touché. Mon grand-oncle ne m'a pas dit : « Prends, ma fille » . Il savait pourtant que je souffrais de faim...

Ainsi se passa ma vie, à travailler et à souffrir de faim. Parfois je ne mangeais qu'une pomme dans la journée, car il n'y avait pas autre chose, et un peu de pain. Quand ma grand-tante quitta l'hôpital, je me souviens que l'oncle m'acheta une paire d'espadrilles de sparte. Le ciel m'en est témoin, si j'ai jamais porté cela aux pieds. Quand mes parents m'achetaient des chaussures, ils en achetaient toujours deux paires : une pour la semaine, l'autre pour sortir. Quand maman appelait la modiste, c'était pour deux ou trois vêtements en même temps. Et soudain, plus que misère, froid, solitude. Et souffrance, car je gardais tout pour moi.

Parfois, quand je savais que ma tante était absente, j'allumais un cierge, je me mettais dans un coin et je parlais avec maman, et je lui demandais de m'aider, de me donner de la force. Je n'ai jamais perdu la foi, mais je me demandais pourquoi tout cela m'arrivait à moi.

Un jour, l'oncle Francisco vint de Fuentevieja. Me voyant si maigre, il dit à ma tante « J'emmène la fille, car elle va tomber malade ici » . Ma tante ne voulait pas, elle perdait sa bonne. Mais mon frère est intervenu : « Si, là-bas elle se remettra » .

Quand je suis arrivée au village, tout le monde demandait : « Où est la Madrileña ? » Quelle affection ils m'ont tous témoignée ! Les Días et les de C. se disputaient pour que j'aille chez eux. J'étais comme une reine. Je dormais dans la chambre de mes arrières-grands-parents. Le lit était si grand et si haut que j'avais du mal en descendre ! Il y avait tant de nourriture qu'on aurait dit un banquet. Ma tante

avait des femmes pour nettoyer, des ouvriers agricoles, des chevaux, des mules, des cochons, des poules... Les greniers pleins de blé, des amandes, de l'huile d'olive, des jambons, des chorizos. je n'avais jamais vu tant de richesses. Mais je m'ennuyais de mon frère Cristóbal....

Comme j'avais 14 ans bien sonnés, je me mis à aider ma tante. Peu à peu j'ai appris à tout faire et ma tante ne m'accompagnait même plus. L'habitation était très grande mais ça ne me faisait pas peur. Quand je faisais le pain pour la semaine, ma tante me laissait pétrir la pâte, et elle faisait les pains.

En quelques mois je devins une femme. Ma tante m'acheta des boucles d'oreille en or lorsque j'ai eu 15 ans. Elle voulait me fiancer à un de ses neveux, mais j'étais loin de penser à cela. J'ai eu peur.

Mon oncle Francisco ne voulait pas que je m'en aille, mais moi je voulais partir. Que ma vie aurait été différente si j'étais restée ! Quand je suis rentrée chez ma tante Rosario, ils ne me reconnurent pas. J'étais devenue une jeune fille bien en chair et en bonne santé. Mon frère Cristóbal me dit que j'aurais dû rester là-bas. Mais le destin est ainsi, je suis rentrée à Madrid...

Ma tante reprit ses habitudes : peu de nourriture et beaucoup de travail. Mais mon frère est intervenu. « Tu ne feras plus la bonne. » Il loua une chambre dans l'immeuble où habitait ma tante et nous nous y installâmes tous les deux. On demanda à ma grand-mère quelques meubles que possédaient mes parents. Mais ma tante garda toute la vaisselle qui avait appartenu à ma mère. Je dormais sur un matelas de paille et pour la nuit, on tendait un drap parce que mon frère ne m'avait jamais vue en chemise.

La réaction de ma tante fut terrible. Elle n'avait plus sa bonne. Mais, par ailleurs, ce que me donnait mon frère pour vivre était dérisoire. J'ai cherché du travail. Je me levais très tôt pour préparer ce que je pouvais pour mon Cristóbal, arranger ma petite maison, et partir travailler pour vingt cinq pesetas par mois. Ce n'était pas beaucoup, mais les gens qui m'employaient me donnaient à manger à midi. Certains jours, je finissais à 7 ou 8 heures du soir, rarement plus tôt. Et quand je rentrais, je devais laver le linge .

Ainsi passaient les jours. Sans me plaindre, sans parler. Mais je me rendais compte que mon frère abusait. Je compris que je n'avais pas de parents, que j'étais complètement seule. Un jour, je me suis révoltée. « Tout pour toi et rien pour moi ! ». Et je me suis fait engager dans une maison où on n'avait le droit de sortir qu'un soir par semaine mais où j'avais à manger et où on me donnait cent pesetas par mois. Un matin, alors que j'étais en train de frotter le portail en marbre blanc, une dame est passée . Elle me regarda, et dit : « Tu es la fille de Doña Pilar ? » Oui, lui dis-je. « Si ta mère levait la tête et voyait sa fille faire la servante, elle mourrait une

seconde fois ! » . Je reconnus l'amie de maman, mais que pouvais-je dire ? Rien. C'était la vie qui m'avait joué un mauvais tour. J'étais née dans une famille relativement aisée et à cause de la guerre et de la mort de mes parents, il me fallait être servante.

Lorsque j'ai eu 18 ans, un jour, mon frère très bien habillé, vint me dire : « Tu dois aller signer à la mairie » . J'allais déjà tous les mois signer un papier en mairie, mais je ne savais pas ce que je signais, et je n'avais pas posé de questions. Le jour de mes 18 ans, le préposé municipal, Don Alfonso me demanda : « Pourquoi vas-tu signer et pourquoi, ensuite, ton frère va-t-il toucher de l'argent ? » . « Je ne sais pas, lui dis-je, parce que mon frère touche quelque chose ? ». Il me regarda, et me dit : « Ton frère touche tous les mois une pension que tu tiens de ton père » . Je ne sus que répondre. Pourquoi mon frère ne m'a-t-il jamais dit qu'il percevait cet argent à ma place ? Pourquoi me m'en donnait-il pas la moitié ? Quand je lui posai la question, il me répondit : « C'est parce que tu étais mineure, et que tu n'y avais pas droit avant 18 ans » . Il comprit alors à mon regard la peine que je ressentais d'avoir été trompée et il me dit « Ce mois-ci, Don Alfonso te donnera la pension qui t'appartient » . A partir de ce moment-là, je n'ai plus eu faim. J'avais ma paie et la pension de mon père.

Mes fiançailles

Ce fut l'épisode le plus important de ma vie : Aimer, être aimée et respectée par l'être le plus délicat que j'ai jamais rencontré. Il n'avait d'yeux que pour moi. Les meilleurs restaurants, les théâtres, les plus belles choses étaient pour moi. Parfois, il apparaissait au moment du repas du soir, et m'emmenait chez lui pour souper avec ses parents. Je ne savais où me mettre. En ce temps-là, une jeune fille ne pouvait rien se permettre. Il me semblait que tout le monde me regardait. Et quand il venait le soir, à la maison, que j'entendais son appel, je ne pourrai jamais dire combien j'étais heureuse. J'étais une jeune fille sans expérience de la vie, qui n'avait jamais connu la tendresse d'un homme ! Quand nous parlions de mariage, il me disait toujours qu'il me respecterait jusqu'à ce que je sois son épouse. J'avais sa parole, mais rien que ses yeux me disaient toute sa tendresse. Quand Rúben me prenait les mains, je tremblais comme une feuille emportée par le vent. Il m'embrassa pour la première fois au bout de six mois de fiançailles. Ce que mon être ressentit, je ne peux l'exprimer. Je restai surprise et émerveillée. Mais la règle est la règle. Il ne fallait pas se toucher tant que je n'étais pas son épouse.

Ainsi passa une année de Bonheur. Mais un jour, mes yeux versèrent tant de larmes que pour moi, ce fut la fin de tout. Il ne voulut pas me dire qu'il partait pour

l'Amérique. Je reçus seulement deux télégrammes. Du port d'où appareillait le bateau, le premier disait : « Pardonne-moi de ne pas t'avoir dit au revoir ainsi qu'à ta famille. Celui qui t'aime et t'aimera toute sa vie. » et le second, le lendemain : « Pardonne-moi de ne pas avoir eu le courage de te dire au revoir. Celui qui t'aime et ne t'oubliera pas. »

Tout espoir me quitta. Pourquoi ne m'avoir rien dit ? Pourquoi ne pas m'avoir tenue au courant de son voyage à Buenos Aires ? Je l'aurais bien compris. Il était né là-bas et devait faire son service militaire. J'aurais voulu alors être une colombe, et voler, voler pour me poser sur ses épaules, lui dire la peine qu'il m'avait faite et combien mon affection pour lui était grande. Sa peur ainsi s'envolerait car je ne l'oublierais jamais. Ma vie était à lui.

Et années après années, je l'ai attendu. Guettant chaque jour la lettre où il me demandait pardon. Une année passe vite, lui disais-je, mais pour moi chaque jour est interminable. Cette année n'a pas de fin. Quand se termine ce service militaire ? Il m'écrivit pour me dire qu'on se marierait par procuration et qu'ensuite je viendrais le rejoindre. L'espoir revint. Je rêvais au jour où j'arriverais là-bas, où il me serrerait dans ses bras. Je l'aimais de plus en plus.

Une autre année passa. Il m'envoyait de l'argent, je touchais la pension de mon père et je travaillais... Mon amour pour lui était si grand que rien ne pouvait détruire cette affection. Je devins une jolie jeune fille lorsqu'il me proposa de nous marier. Mes amis me trouvaient sotte d'attendre aussi longtemps, mais j'étais heureuse d'attendre le jour où on m'appellerait Doña Dolores C. de M.

Ainsi cinq années passèrent. Un jour je reçus une lettre de son cousin, Denis, qui me demandait en mariage, me disant que j'étais bête d'attendre, que Rúben avait fini son service militaire depuis longtemps, qu'il gagnait beaucoup d'argent, mais qu'il le dépensait en faisant le fête avec des filles. Je lui répondis que je le remerciais de sa sympathie, mais que c'était impossible. J'aimais Rúben et je ne changerais jamais. Quelques semaines plus tard, je reçus une autre lettre de sa tante Lola qui me mettait au courant des frasques de son neveu. Mais cela ne me touchait pas, je ne pouvais le croire. Jusqu'au jour où arriva la lettre qui brisa tous mes espoirs. C'était le 30 avril. Un des amis de Rúben me montra une lettre qu'il lui avait envoyée, et où il se vantait de sa vie dissolue. Je pleurais tellement, que j'ai dû quitter mon travail et me réfugier chez ma grand-mère.

Elle écrivit alors en France, à son fils José pour que je passe un moment chez lui afin d'oublier la trahison dont j'avais été victime. Sans lui demander d'explications, j'envoyai une lettre à Rúben, lui disant que tout était fini. Et je partis pour la France, le cœur brisé, ma vie détruite.

Mais jamais je ne pouvais imaginer que ma vie serait définitivement anéantie en France, tant physiquement que moralement.

Je ne devais rester en principe que trois mois. José était le seul fils qui restait du deuxième mariage de ma grand-mère, je te l'ai déjà dit. Quand je suis arrivée ici, je lui disais "mon oncle". Tout le monde me connaissait comme la nièce de Monsieur Lopez. Ça a été très dur. J'arrivais tellement innocente pour me consoler de la perte, ou plutôt de la cassure avec la personne que j'avais tant aimée !... Il y a eu une réunion. J'ai jamais aimé l'alcool, j'ai jamais aimé l'alcool... On m'a donné un peu de champagne. J'ai bu du champagne et je ne me souviens plus de rien. J'avais 23 ans, j'étais jeune, pleine de vie... Je n'étais pas une beauté mais une jeune fille... Et lui, il avait déjà 39 ans quand il vit sa nièce... Je me suis mariée le 20 février 1954 et le bébé est né le 7 mai.

Pour moi, ça a été plutôt un père qui me protégeait, que l'homme que j'ai aimé. Quand j'étais petite fille, il m'adorait. J'étais une petite fille sage. Ma mère lui disait toujours : « Emmène le neveu promener » et lui répondait : « J'emmène la petite, elle est plus sage ». Alors ma mère ajoutait : « Je te donne 3 ou 4 centimes et tu emmènes Cristóbal ». Lui disait : « Non, je te donne trente centimes et j'emmène la petite. Quand je l'assoie quelque part, elle reste tranquille. L'autre, je dois toujours courir après lui. » Et il m'emmenait promener partout.

Il a travaillé toute sa vie dans une usine de machines agricoles. Il était à l'intérieur, il faisait l'entretien. Il a eu une médaille en argent et une médaille en or pour son bon comportement et sa bonne conduite. Il travaillait beaucoup. De ma part, il y avait un grand respect, du respect et de la peur. Quand il parlait de la guerre, je pleurais. Était-ce de la pitié ? J'étais malheureuse comme si c'était mon père. C'était mon sang, quelqu'un qui avait souffert... Quand il se mettait en colère, mes genoux tremblaient. J'étais comme une petite fille avec son père. C'était la même chose.

Mais en même temps je le haïssais. Pour la chambre, on avait acheté deux sommiers et deux matelats. J'avais fait une chambre dans le style d'Amérique, deux lits séparés. Je ne pouvais pas dormir. Pour moi, c'était honteux, c'était sale... J'ai été très malheureuse. Avec ma grand-mère, il fallait être tellement droite, il fallait être la perfection... il fallait que je sois parfaite sur tous les plans : moral, pour la maison, pour le parler... mais je ne pouvais pas. Parfaite, ça n'existe pas, et il fallait que je le sois. C'est tellement ancré en moi, que aujourd'hui encore, lorsque j'ai envie de faire quelque chose, je me sens coupable...

Enfin, la vie a été ainsi parce que, déjà, quand j'étais petite, j'avais des problèmes. Mon père aimait ma tante Rosario, et ma grand-mère n'a pas voulu qu'ils

se marient. Ils furent fiancés pendant un temps et comme elle trouvait que la famille de mon père n'était pas suffisamment bien pour la sienne, elle fit rompre les fiançailles. Mais mon père l'aimait elle, et c'est quand ma mère, devenue une jeune fille, tomba amoureuse de lui, que mon père, pour "darle a la cabeza"... Mais il aimait Rosario. Et elle, elle l'aimait aussi. Si bien que j'étais l'intermédiaire de ma tante — parce que j'étais la fille de son fiancé — de mon père — parce qu'il ne s'était pas marié avec elle — , et de ma mère — parce qu'elle aimait mon père. C'est pourquoi, j'ai dit que, dès l'instant où j'ai été conçue, j'ai commencé à souffrir parce que je me rendais compte que mon père continuait à aimer ma tante.

Dans la famille de mon père, encore aujourd'hui, personne ne sait que j'ai épousé José. Dans la famille de ma grand-mère, les choses se savent évidemment. Cecilia, la fille de ma grande-tante, m'avait dit : « Comment toi, tu as pu te marier avec le demi-frère de ta mère ! C'est honteux ! » J'ai répondu que ce n'était pas moi qui avais voulu ce voyage. Pour moi, c'est ma grand-mère qui a arrangé ce mariage. Je ne me retirerai jamais cette affaire-là de la tête. Pour ce fils qui avait fait la guerre civile espagnole — il avait le grade de capitaine —, qui avait été en camp de concentration à Gurs, qui s'était engagé ensuite dans la résistance française, qui enfin avait été déporté en Allemagne où il était resté deux ans, pour ce fils, ma grand-mère aurait tout fait. Un jour, en 1975, une tante m'a demandé pourquoi j'étais partie en France. « Parce que j'avais rompu avec Rúben » lui ai-je dit. Et elle me répondit : « Mais, c'est ta grand-mère qui t'y a envoyée, et elle t'a envoyée pour te marier avec son fils. »....

Mes enfants

Ma grand-mère est morte en 56, sans que je l'aie revue. En 1954, lorsque je fus sur le point d'accoucher, elle m'envoya une lettre où elle m'expliquait comment devait commencer l'accouchement. J'étais complètement aveugle sur ce plan-là. J'avais préparé la layette toute seule car je ne pouvais pas m'exprimer en français. Un jour, j'ai fait une hémorragie, et je suis partie à pied, toute seule à l'hôpital. Je n'avais pas beaucoup de contractions, mais on m'a mise tout de suite dans la salle de travail. Le bébé ne venait pas. On m'a fait beaucoup de piqûres et les douleurs se sont calmées. J'ai été transférée alors dans une grande salle où il y avait beaucoup de lits et pas de bébés. C'étaient des femmes qui avaient toutes des problèmes. Je suis restée trois jours. Le Vendredi, j'ai commencé à avoir des contractions énormes. Mais c'était un vendredi soir, et le samedi, les médecins ne travaillent pas. Les internes me faisaient des piqûres, mais le bébé ne venait pas. Le dimanche, un professeur est

passé. Il était en costume bleu foncé. Il a enlevé sa veste, remonté ses manches... On m'a mis des perfusions et on m'a annoncé qu'on allait m'endormir. Je n'ai pas voulu. Alors, ils m'ont mis un mouchoir sur la bouche... J'avais un bras pour les perfusions et je me suis accrochée de l'autre. Là, ils ont pris leur scalpel... Je ne voulais pas qu'on m'endorme, je voulais voir naître cet enfant. Ils l'ont beaucoup frappé, mais il ne réussissait pas à prendre sa respiration. Ils l'ont emmené. Puis, plus tard, la sœur est venue et j'ai dit que je voulais voir le petit bébé. J'ai dit comme je pouvais « Bébé ? bébé ? » et la sœur m'a répondu : « Pas bien, bébé ». Là j'ai compris...

Ensuite, on m'a mise dans la salle où il n'y avait pas de bébés et je suis restée encore un mois à l'hôpital.

Le professeur T. avait dit que c'était un "accident" de négligence. On avait vu trop tard que l'enfant était mal placé. Mais en fait — et ça je l'ai su après avec le psychiatre — c'était moi qui, inconsciemment, ne voulais pas que naisse ce bébé. Ce bébé, je voulais le garder pour moi. C'est le psychiatre qui l'a dit. C'est à cause de l'éducation que j'ai reçue. C'est pour ça que j'ai eu tant de mal à mettre des enfants au monde.

Onze mois plus tard, en 1955, j'ai eu un garçon qui s'appelait Pablo-María. Il est décédé le jour de mon anniversaire, le 6 Avril 1957. Ensuite en 62, j'ai eu Roberto-José. et en 65, José -Pablo.

Sauf pendant les deux années où j'ai soigné Pablo-María, j'ai toujours travaillé. Sans déclarer bien sûr. J'ai longtemps brodé pour la maison D., boulevard de la République. Je ramenaient le travail à la maison. Je dessinais et je brodais à la maison. On me payait 50 centimes par robe. il y avait deux motifs, un près de l'épaule, l'autre en bas de la jupe. Il fallait changer huit fois de fil !. je mettais 20, 25 minutes pour chaque motif. Huit fils différents ! Je me mettais à broder à 8 heures du matin, je laissais mon travail à midi, je faisais le repas et je mangeais parce que mon mari ne rentrait pas. Je recommençais à 2 heures et à 11 heures du soir, j'étais encore à ma machine.

J'ai aussi travaillé pour Madame L., rue de la Bourse. J'allais travailler avec mon bébé. Quand il n'y avait pas de broderies, elle me donnait les clés, elle me disait, « Vous montez et vous me faites le ménage. » Alors je prenais Roberto, je montais chez Madame Lefebvre, et je faisais le ménage. Quand il y avait des broderies, je descendais, toujours avec mon bébé.

J'ai toujours travaillé sans déclarer. J'ai travaillé beaucoup, et même bénévolement pour les réfugiés espagnols. En 53, quand je suis arrivée, et jusqu'à la naissance de Pablo-María, tous les bleus de travail des politiques, je les prenais pour les réparer, parce qu'il n'y avait pas de femmes espagnoles ici, et ils ne pouvaient pas payer. Ils gagnaient 40 francs par semaine et ils devaient payer leur chambre, et se

nourrir. Alors, les dimanches, je les passais à réparer les bleus de travail des politiques. J'ai toujours travaillé bénévolement pour les politiques. Je faisais la couture, je gardais les enfants, et pour les mamans qui allaient accoucher, je soignais le mari. C'est comme ça qu'on s'est entr'aider ici entre espagnols.

Je suis retournée pour la première fois en Espagne en 58 après la décès de mon fils. Je me rappelle, à peu près à cent kilomètres de Madrid, il y a une petite montagne avec trois arbres. Moi, j'étais passée là avec mon père. Il nous emmenait partout. Je connaissais ces trois arbres... Quand j'ai vu les trois arbres, j'ai commencé à pleurer. Je pleurais, je pleurais... Ça m'a fait quelque chose... J'avais laissé tant de choses... J'étais très marquée... Je rentrais toute seule, car mon mari ne pouvait de toute façon pas rentrer à cause du franquisme. Il disait toujours, je préfère ne plus revoir ma mère, mais je ne retournerai pas en Espagne franquiste.

J'ai vu tout le monde. Dans la famille de ma grand-mère, ils savaient que j'étais mariée avec José, je l'ai déjà dit mais dans la famille de mon père, non. D'ailleurs, aujourd'hui encore, ils ne le savent pas.

La mort de mon mari

Je ne pourrai jamais oublier le 3 mars 1970.

Quand mon mari mourut le 24 Novembre 1969, je fus prise de vomissements permanents, et ma tension est tombée brutalement. Malgré les perfusions posées jour et nuit, je me sentais de plus en plus mal jusqu'à ce qu'on décide de m'hospitaliser. Mais les choses ne s'améliorèrent pas. Je ne dormais pas et je ne pouvais pas manger. Un jour, le Docteur Ducamp me dit qu'il avait peu d'espoir de me sauver (no daba nada de mi) parce qu'il ne pouvait faire plus. Alors, peu à peu j'ai recommencé à boire, et à m'alimenter. Je me suis décidée à le faire parce que les infirmières disaient que je ne passerais pas la nuit de Noël et mes enfants étaient tout seuls. D'où me vint cette force ? Je ne sais pas. Je suis restée encore un mois à l'hôpital, et ensuite on m'a conduite à la maison du Poirier avec mes enfants. Ils avaient été bien entourés. Des personnes les prenaient tous les soirs, mais cette année-là, il n'y eut pas de Noël pour eux !

Je sortis de la maison de repos le 3 Mars 1970. Mes enfants n'étaient plus entrés dans notre maison depuis la mort de leur père. En préparant le dîner j'ai demandé à José de mettre la table. Quand je vis qu'il avait mis 4 couverts, je lui dis : « Non, mon fils, Papa est au ciel à présent ! » Et nous nous sommes embrassés en pleurant... Trois jours passèrent ainsi, mais le monde est mauvais et je sentis la

calomnie et le mépris de mes compatriotes envers moi. C'est une chose pénible à expliquer...

Le jour suivant, quand je voulus me lever, je m'aperçus que je ne pouvais pas bouger. Je demandai à Roberto de prévenir la voisine et ils appelèrent le médecin. Une ambulance m'emmena à l'hôpital. Avant de partir je confiai à la dame un télégramme à l'intention de mon frère pour qu'il vienne chercher mes enfants. Je me souviens que lorsque j'ouvris les yeux, mon frère était à côté de moi. Je pris des nouvelles de mes enfants. Il me dit qu'on avait mis les enfants dans un orphelinat à Tourcoing avant qu'il ait pu intervenir. Il me demanda aussi de lui rembourser les frais que son déplacement en avion lui avait occasionnés. Je lui donnai les sept cents francs qui me restaient et il emporta tout.

L'orphelinat

Je restai deux mois à l'hôpital. Quand je sortis, je n'avais pas la force de m'occuper de mes enfants et l'orphelinat décida de les garder encore un an. Ils revenaient tous les samedis de Tourcoing. Parfois, j'allais les chercher à l'arrêt du "mongi", parfois je me sentais trop faible et j'envoyais quelqu'un d'autre. J'étais si faible, que des fois, je m'évanouissais en lavant le linge. Je disais à l'assistante sociale : « Donnez-moi une aide familiale, que je puisse faire revenir mes enfants, je ne peux vivre sans eux ». Et elle me répondait que je n'y avais pas droit parce que mon mari était mort. Personne ne peut imaginer ce qu'est pour une mère de passer des nuits entières à regarder les petits lits vides. Je ne pouvais les prendre avec moi : ils n'avaient que 4 et 7 ans. S'il m'arrivait quelque chose ! Mais personne n'avait confiance en moi. Tout n'était que comédie pour ne pas travailler ! pensait-on. Combien de larmes mes yeux ont versées ! Quelle peur me tenait quand j'allais à la gare le samedi pour les attendre ! Je n'avais pas assez de force pour aller jusqu'à Tourcoing. Je les voyais descendre du train au milieu des gens, tout petits et tout seuls, se tenant par la main. Je me précipitais vers eux, et nous nous embrassions en pleurant, semaines après semaines. Toujours seuls, à trois, parce que le monde ne comprenait pas que j'étais réellement malade et que ce n'était pas de la comédie comme ils disaient. Parfois je ne pouvais pas porter le sac de linge sale et je devais prendre un taxi de la gare jusqu'à la maison. Mais c'était alors autant d'argent qui me manquait pour faire les repas. Je leur donnais tout l'amour qu'une mère peut donner, mais cela ne compensait pas la peine de la séparation. Parfois, ils se levaient très tôt, sans faire de bruit, et Roberto, qui avait alors 7 ans et demi, préparait le petit déjeuner pour son petit frère. Ensuite ils me réveillaient et m'apportaient le déjeuner, se

mettaient dans le lit avec moi en m'embrassant : « Tu ne vas pas mourir maman, n'est-ce-pas ? » « Non mes enfants, je suis seulement très fatiguée » . Mais je lisais l'angoisse sur leur visage. « Quand viendras-tu à Tourcoing, maman ? Là-bas, il y a des enfants qui nous frappent et nous avons froid » . Ce n'était pas possible que mes enfants aient froid, je leur avais préparé une grande malle pleine de vêtements chauds ! Quand j'ai interrogé la mère supérieure, elle me répondit que la règle devait être la même pour tout le monde et qu'ainsi ils s'habitueraient au froid ! Je repris le mongi en pleurant de ne pouvoir prendre mes enfants à la maison à cause de ces crises de tétanie.

L'hôpital psychiatrique

Selon l'assistance sociale, il fallait attendre que mes nerfs cèdent complètement. Un jour, elle me demanda si je voulais voir un spécialiste du système nerveux. Je la regardai : Pour elle, je n'avais pas de crises de tétanie, mais j'étais une déséquilibrée, une irresponsable qui ne pensait qu'à elle. Il fallait que je prouve que je n'étais pas folle. « Oui, lui ai-je répondu, conduisez-moi chez un psychiatre » . Elle me conduisit chez Mme. Z. . Je lui dis « Entrez, et dites-lui ce que vous pensez » , j'entrerai ensuite. L'assistance sociale entra dans le bureau du psychiatre. Ce qu'elle dit, ce qu'elle ne dit pas, elle seule le sait. Quand elle sortit, j'entrai à mon tour. Une jeune fille, le crayon à la main, attendait que le docteur parle. Il me proposa de venir 15 jours à la clinique pour qu'il puisse m'observer. « Oui, ai-je répondu, je ne peux pas continuer ainsi. Faites ce que vous voulez » . Et le 12 mars 1970 je suis entrée au Bon Accueil.

Après une conversation rapide avec moi, Mme.Z. , M.C. et Mademoiselle V. me prescrivirent un traitement terrible qui me laissait complètement abêtie bien que je me rendais compte de tout ce qui se passait autour de moi. On me considérait comme un être defait, une marionnette brisée en mille morceaux. Je me suis révoltée : « Ce dont je souffre, c'est de décalcification et de crises de tétanie. Vous n'avez pas à me droguer de cette manière ! Vous avez décidé de me soigner de tout autre chose. Ce qui importe pour moi, c'est de retrouver mes enfants dans les jours qui viennent. » M.Z. me proposa alors de venir travailler chez lui. Et tous les matins je sortais de la clinique, j'allais chez Mme. Z. qui me laissait la clef sous le paillason de la porte. J'entrais, et je faisais le ménage, la cuisine, le repassage etc... Quand j'avais terminé, à midi, j'allais manger au restaurant de la clinique, puis j'allais faire la sieste dans ma chambre. Ensuite, on me donnait à laver le linge des infirmières. Un jour, M.Z. demanda au directeur du Bon Accueil qu'on me donne les clefs de l'armoire à linge et

je fus nommée responsable de la lingerie. Parfois, j'allais également à la pharmacie avec les infirmières.

Néanmoins, de faire tant d'efforts, il arrivait que je souffre de violentes douleurs musculaires qu'on ne pouvait calmer qu'avec des injections. Peu à peu je repris goût à la vie. Je pleurais moins, redevenais coquette comme je l'avais toujours été. Je me fis quelques robes et m'habillais comme pour sortir. Le docteur C. me regardait et souriait. Il avait toujours une parole aimable. Mme Z. m'emmenait souvent avec elle. Un jour, alors que j'étais chez Mme Z, M.Z. me demanda : « Madame, de quoi souffrez-vous ? » Je lui répondis : « Monsieur, demandez-le à votre épouse, elle vous répondra, parce que moi-même je me pose la même question ». Il resta silencieux et me regarda. Je compris que ce n'était pas un lieu pour moi, mais l'assistante sociale en avait décidé ainsi : si je souffrais de trouble psychologique, ce n'était pas parce qu'on m'avait séparée de mes enfants ni parce que j'étais dans un hôpital psychiatrique !

Mais le monde est ainsi fait. Les semaines passèrent et les vacances approchaient. Je commençai à m'occuper des passeports et des billets pour partir en vacances avec mes enfants. Eux ne demandaient qu'une chose, être à la maison. Je leur cherchai un collège proche de la maison et trouvai le collège Sainte-Marie. C'était un collège privé, ce qui me rassurait. Néanmoins, je ne me sentais pas assez forte pour reprendre mes enfants, car on me refusait encore l'assistante familiale que je demandais. Un jour, j'eus l'occasion d'exposer mon problème au docteur C.. Il ne pouvait croire qu'on se soit permis de me faire une telle chose, et me dit que je pouvais reprendre mes enfants sur le champ si je le souhaitais. Ce fut une joie immense. J'achetai immédiatement de nouveaux lits pour eux car ils avaient grandi, et peu à peu je préparai leur retour à la maison.

Le retour à la maison

Je fis revenir le petit d'abord, pour voir comment les choses se passaient. Roberto comprit très bien qu'il devait attendre encore un an. Tout se passa très bien. Je passais certaines nuits à regarder dormir mon fils. Après quatre ans passés en dehors de la maison...

Je mis Roberto au collège Saint-Michel. Il rentrait le vendredi et repartait le lundi matin. Le samedi, une jeune fille l'aidait à faire ses devoirs. Moi, je ne pouvais pas l'aider car je ne connaissais pas assez bien le français. Mais c'était dur pour moi : il fallait toujours compter pour pouvoir payer les collèges privés, la jeune fille, la cantine de José... Mais je ne pouvais pas les mettre dans un collège du gouvernement,

car si j'avais eu une rechute, ces collègues pouvaient les prendre en pension car ils avaient un internat, et j'étais plus tranquille.

Le temps passa ainsi, avec des hauts et des bas. Je voyais le psychiatre tous les huit ou quinze jours pour m'aider à faire face. Seul Dieu sait combien je souffrais alors qu'il fallait faire bonne figure devant les enfants...

Ce n'est que de nombreuses années plus tard que l'assistante sociale avoua qu'elle avait pris sur elle de me donner une fausse information : à la mort de mon mari, j'avais droit à une aide familiale ! J'aurais pu garder mes enfants et me soigner en même temps . Ils n'auraient pas été dans cet orphelinat, et moi je n'aurais pas été cinq ans en hôpital psychiatrique. Elle pensait qu'en me disant que je n'avais pas droit à une aide familiale, elle m'obligerait à faire preuve de plus de volonté et plus de dynamisme. La vie en aurait été tout autre, que de souffrance épargnée pour mes enfants et pour moi.....

Plus tard, je les inscrivis au collège Saint-Vincent. Ils mangeaient à la cantine et faisaient leurs devoirs à l'étude. Le jeudi et le samedi, ils suivaient les cours d'espagnol au consulat pour approfondir leur langue maternelle.

Mon seul désir était de leur donner les moyens d'affronter la vie quand ils seraient des hommes. Quand je pense que certaines personnes me reprochaient de ne penser qu'à moi... Il fallait tenir à la fois le rôle du père et de la mère. Personne ne comprit ce dont je souffrais. L'après-midi, par exemple, je rejoignais souvent Sœur Thérèse pour faire des travaux de couture. Je me souviens qu'au début, elle me considérait comme si je ne savais même pas tenir une aiguille. Je me souviens très bien qu'elle décida de m'apprendre à tricoter. Je ne dis rien bien que savais faire tous les points. Je commençai à monter les cotes et je tricotai un pull entier. Quand le travail fut terminé, et que Sœur Thérèse le vit, elle me demanda pourquoi je n'avais pas dit que je savais tricoter. Je répondis : « M'avez-vous demandé si je savais ? Non. Vous m'aviez mis une étiquette comme quoi j'étais une idiote et c'est tout » . Et peu à peu je lui ai montré comment je dirigeais une maison, comment j'avais été éduquée par mes parents.

J'essayais d'emmener mes enfants chaque année en Espagne pendant les vacances, ce qui me permettait en même temps de récupérer un peu sur le plan psychologique et de donner à mes enfants un peu de bonheur auprès de leurs cousins et de leur famille. Mais que de sacrifices cela m'a coûté ! j'ai dû vendre les bijoux de mes parents, des meubles...J'ai essayé de travailler plusieurs fois. Mais au bout de deux ou trois jours, des douleurs insupportables m'obligeaient à reprendre des calmants et à m'arrêter...

Un jour, lors d'une consultation, après avoir parlé longtemps avec le Docteur C. , il me proposa d'aller vivre à Paris avec lui et sa mère. J'aurais été sa

gouvernante. « A Paris ? Avec vous ? » Il me dit : « Oui » Je restai muette de surprise. « Je devrais quitter ma maison ? et mes enfants ? » Il me répondit que je pourrais les mettre en pension. et que moi j'habiterais dans sa maison. Je lui dis : « Et quand je serai malade ? quand je serai sous terre ? » Il me répondit qu'il s'en occuperait. « Me séparer de mes enfants ? les mettre à nouveau en pension ? Je vous remercie infiniment de votre confiance mais je ne pourrais supporter d'être à nouveau séparée de mes enfants » , lui ai-je répondu. Je me souviens qu'il me dit : « Dommage pour moi. J'ai beaucoup d'estime pour vous » . Comme il était plus de 7 heures du soir, il me proposa de me raccompagner en voiture. Je n'ai pas osé lui proposer d'entrer chez moi parce que j'avais peur. De quoi ? je ne sais pas. Il me demanda à nouveau : « Vous ne changez pas d'avis ? Venez avec moi. » « Non, impossible, Monsieur C. , Je ne me sens pas capable de partir à Paris. » Il s'en alla. Je me rappelle seulement que j'ai beaucoup pleuré. J'avais perdu un ami. Monsieur C. était mon psychiatre, mais surtout, c'était un grand ami.

LES EVENEMENTS DE LA BIOGRAPHIE

DE DOLORES LOPEZ de C.

Les documents disponibles

Comme pour les autres narrateurs, nous disposons de plusieurs entretiens retranscrits, du tracé d'une ligne de vie et d'un arbre généalogique que nous avons composé ensemble. Par ailleurs, Dolorès de C. , qui depuis l'âge de quatorze ans tient un journal intime, a rédigé pour nous une cinquantaine de pages retraçant les moments importants de son existence. Nous leur avons laissé une grande place dans le récit "restitué". Pourquoi ne pas avoir simplement traduit¹ ce texte autobiographique ? Parce qu'il est complémentaire des entretiens proprement dits qui ont porté principalement sur les deux événements qui inaugurent le récit "restitué" (le mariage de Dolorès et celui de sa mère) et qui ne sont absolument pas évoqués dans le texte manuscrit rédigé par Dolorès.

De fait, la demande de Dolorès a été immédiatement formulée de manière double et contradictoire. D'un côté, « j'aimerais qu'on fasse un livre de ma vie, et qu'il soit publié » dit-elle, et de l'autre, « il y a certaines choses que je ne veux pas qu'on sache ». C'est ce qui détermine les silences du texte auto-biographique. Les entretiens ont été en revanche une occasion de reprendre ces événements et d'autres sur lesquels toute la lumière n'a pas été faite, en particulier son voyage en

¹ Dolorès de C. écrit en espagnol.

France après la “cassure” avec Rúben. Ainsi, on entre d’emblée dans la biographie de Dolorès sous le sceau du secret.

Individualisation et identification
des événements

La congruence entre les trois approches des événements importants que nous avons prévues — à partir des entretiens, en termes de fréquence et de réseaux, de la ligne de vie et des commentaires de la narratrice — est presque parfaite. Nous ne distinguerons donc pas les trois listes que ces approches permettent d’établir. Notons cependant que Dolorès consacre ses commentaires non seulement aux événements qui ont marqué son existence, mais aussi et surtout au rigorisme moral que la grand-mère a imposé à toute sa descendance. Nous nous trouvons devant une situation différente des précédentes où la notion de faute n’était pas explicitement présente. Dans la biographie de Dolorès, les événements trouvent leur caractère dramatique accentué par le fait qu’ils se doublent d’une transgression. Ils ne portent pas en eux-mêmes leur signification : il faut les rapporter non seulement à une histoire et/ou une situation, mais aussi rappeler à chaque fois les prescriptions morales enfreintes ou les tabous violés.

En respectant l’ordre chronologique — qui , au demeurant, n’est pas celui du discours — la liste des événements marquants de la biographie de Dolorès se compose ainsi :

- 1 - la mort des parents
- 2 - la rupture avec Rúben
- 3 - la rencontre et le mariage avec José
- 4 - la mort du mari de Dolorès

Deux autres événements retiendront notre attention également bien qu'ils ne constituent pas des événements essentiels de l'histoire de Dolorès : son premier accouchement d'abord, et ensuite le premier retour en Espagne.

Les événements marquants de la biographie de Dolorès délimitent des périodes relativement stables, définissant les "tournants" de son existence. Ces événements importants forment ainsi un calendrier comme pour les deux premiers narrateurs, mais la trace graphique de cette périodisation perd toute netteté après l'événement le plus dramatique de la vie de Dolorès : son arrivée en France suivie de son mariage. Au delà de cet événement le tracé exprime davantage un processus d'effondrement psychologique qu'une périodisation d'un parcours biographique.

De la chronique au récit

1 - La mort des parents de Dolorès

En moins de six mois, son père, puis sa mère (dont la mort est attribuée au choc consécutif à la mort de son mari) et son petit frère disparaissent. Avant de mourir, la mère de Dolorès lui avait confié le petit : « *Tu seras sa petite mère* . » Mais il meurt quelques jours plus tard d'une infection pour avoir bu du lait avarié. Dolorès en gardera toujours un sentiment de culpabilité de même qu'elle n'oubliera pas l'incident qui précéda la mort de son père. Ils se sont quittés sur un malentendu.

La disparition de ses parents oblige Dolorès à aller vivre chez la sœur de sa mère, Rosario, qui l'utilise comme bonne à tout faire. Première période noire de son existence, au cours de laquelle elle n'a pas pu compter semble-t-il sur l'appui de son frère aîné qui détourna jusqu'à sa majorité la pension qui devait lui revenir. Ecrasée par le sens du

devoir et le travail prématuré, Dolorès doit quitter l'école et c'est alors qu'elle se met à écrire. Après une enfance choyée, elle découvre la vie matérielle difficile. Elle semble cependant relativement entourée par sa grande famille. Cet événement biographique, s'il est indéniable qu'il a pesé lourd dans l'orientation de sa vie — Dolorès souhaitait faire des études — n'occupe cependant pas une place majeure dans le discours de notre narratrice, sauf à évoquer ses prières secrètes au cours desquelles elle s'adressait à sa mère et l'horreur de ce qu'elle a vécu à cette époque et qui n'est pas oublié. « *Je sens encore le contact glacé, je vois la manche qui dépassait du tas de corps empilés...* » dit-elle lorsqu'elle évoque la visite dans le cimetière où avait été assassiné son oncle. Mais, l'événement appartient néanmoins au passé. La souffrance a été atténuée. Comme en témoigne le tracé de la ligne de vie, l'année 1948 inaugure la période la plus heureuse de sa vie : ses fiançailles avec Rúben qui l'émerveillent et qu'elle entretient de manière mythique malgré le départ en Amérique Latine de son fiancé. Le rêve dura cinq ans.

2 - La rupture avec Rúben.

Dolorès tient à souligner que c'est elle qui prit l'initiative de rompre lorsqu'elle eut sous les yeux des preuves irréfutables de la "mauvaise conduite" de son fiancé. La douleur de la rupture se double du sentiment de s'être mésalliée et d'avoir été trahie.

Comment qualifier ces événements ? Le hasard ne peut-être invoqué. Le risque était grand pour le premier — tous les hommes de la famille du père de Dolorès étaient engagés dans les forces républicaines —, et peut-être même prévisible pour le second. Les infortunes successives qui marquent la vie de Dolorès la placent en position de victime apparente d'un "destin" qui la poursuit.

3 - L'arrivée en France

Cet événement décisif est en réalité lié au précédent. La grand-mère de Dolorès l'envoie en France pour un séjour de trois mois afin d'apaiser sa peine. « *Mais jamais je ne pouvais imaginer que ma vie serait définitivement anéantie en France, tant physiquement que moralement* », écrit Dolorès. « *J'arrivais tellement innocente, pour me consoler de la cassure avec la personne que j'avais tant aimée ...* » Cet événement — la rencontre avec le demi-frère de sa mère — est tout à la fois celui qu'il faut dissimuler et le premier à être évoqué dès le premier entretien, en même temps que le mariage empêché de son père avec la sœur de sa mère qui ne laisse pas de tourmenter Dolorès.

La relation incestueuse avec son oncle se solde par un mariage quelques mois plus tard car Dolorès est enceinte.

Que ce soit un événement plus dramatique pour elle que même la mort de ses parents, on n'en peut douter : la ligne de vie, qui jusque là était une suite de paliers, perd à partir de ce moment-là presque toute stabilité pour n'être plus qu'une "dégringolade" qui nous mène à aujourd'hui. A part une courte période que Dolorès appelle une période de "résignation", et une période de "bonheur pour ses enfants" représentée par un trait qui vient doubler sa propre ligne, le mouvement de l'existence n'est qu'une chute.

« *J'ai été très malheureuse. Pour moi, c'était honteux, c'était sale ... Je ne pouvais pas dormir. J'avais fait une chambre dans le style d'Amérique, deux lits séparés ...* » La vie quotidienne de Dolorès a été un « *calvaire* ». Mais est-ce cela-même — sa vie privée — qui constitue "le tout" de son malheur ? « *J'ai souffert plus d'une souffrance morale ...* » D'ailleurs, « *mon mari était un grand homme et un père merveilleux* ».

Et la disparition de son mari quinze ans plus tard ne fera qu'accentuer sa souffrance.

C'est la "faute" morale qui redouble le caractère dramatique de l'événement lui-même. « *Avec ma grand-mère, il fallait être tellement droite, il fallait être la perfection ... il fallait que je sois parfaite sur tous les plans : moral, pour la maison, pour le parler ...* » .

Mais quelles règles Dolorès a-t-elle enfreint exactement ? Celles que sa famille tient à respecter, qui font d'elle une "grande" famille dont le nom à particule rappelle continûment la noble origine ? Les principes rigoristes² observés par sa famille qui la distinguent par exemple de la famille du père de Dolorès, les García, une famille de bouchers et d'équarrisseurs de l'abattoir ?

La grand-mère de Dolorès, María Pérez de C. , « *grande dame* » catholique pratiquante, impose apparemment à sa famille — ses filles et ses petits enfants — des normes et des convenances sévères qui se révèlent en particulier à propos du mariage des parents de Dolorès.

Que s'est-il passé ? L'affaire est importante, nous l'avons déjà noté, puisque Dolorès a évoqué cet événement dès le premier entretien et que plus tard, à plusieurs reprises elle affirmera que sa vie a été déterminée par lui.

Les deux familles — la famille Pérez de C. et la famille García — vivaient dans la même maison de Madrid³. Elles entretenaient même de bonnes relations puisque María de C. avait choisi comme parrain de l'un de ses fils Cristóbal García⁴, le grand-père paternel de Dolorès.

a) Rosario, la sœur aînée de la mère de Dolorès, Anna, est fiancée depuis un certain temps avec Cristóbal, fils du précédent et futur père de

² « *Jusqu'à ce que je vienne en France, je portais des bas noirs, même au mois d'Août* » se souvient Dolorès.

³ De ces grandes maisons madrilènes de quatre ou cinq étages ouvrant sur un patio central.

⁴ Comme en témoigne la circulation de ce prénom relativement rare entre les deux familles.

a) Rosario, la sœur aînée de la mère de Dolorès, Anna, est fiancée depuis un certain temps avec Cristóbal, fils du précédent et futur père de Dolorès. « Quand maman avait douze ans, elle était déjà fiancée avec mon père. » Lorsque tout à coup, la grand-mère casse les fiançailles sous prétexte que la famille du fiancé est indigne de la sienne. Ce revirement tardif reste largement inexplicable et Dolorès elle-même ne peut aller au delà de la version officielle. Qu'Anna, ensuite, la sœur de la fiancée éconduite, épouse Cristóbal García ne fait qu'épaissir le mystère. L'incohérence dans l'attitude de la grand-mère redouble l'incompréhension pour nous de ce qui s'est passé. « *Il a dû arriver quelque chose*, affirme Dolorès, *mais je ne sais pas quoi. Ma mère s'est mariée en 1925, mon frère Cristóbal est né en Septembre 1926 ... Je ne sais pas ...* » .

L'affaire restera un secret de famille jamais élucidé et même à présent définitivement enfoui, mais qui n'en continue pas moins de "travailler" la biographie de Dolorès. D'autant que les relations du père et des deux sœurs ont entouré l'enfance de Dolorès d'une atmosphère qu'aujourd'hui encore elle ne peut évoquer sans exprimer le malaise que cette ambiance suscitait chez elle . « *Parce que je me demandais toujours pourquoi un père si bon, un père qui nous adorait, qui faisait tout pour la maison, se comportait parfois de la façon dont il se comportait avec ma mère. (...) Il rentrait tard, faisait les 400 coups (...) Ma tante Rosario lui disait souvent "Tu ne m'aurais pas fait ce que tu lui fais..." Bien sûr je ne pouvais pas avoir de réponse à cette question quand j'étais enfant.* » Dolorès poursuit : « *Dès l'instant où j'ai été conçue, j'ai commencé à souffrir parce que je me rendais compte qu'il continuait à aimer ma tante ...* »

Ainsi, avant que Dolorès épouse un oncle, le demi-frère de sa mère, celle-ci avait épousé l'homme qui aurait dû être son oncle. Et les

b) Mais est-ce vraiment la première ?

Le second mariage de la grand-mère semble également contrevenir aux convenances qu'elle se plait par ailleurs à imposer avec autorité. Ne s'est-elle pas mariée très peu de temps après le décès de son premier mari ? Dolorès le souligne à plusieurs reprises : « *Il ne s'est pas écoulé beaucoup de temps. C'était un célibataire qui habitait la même maison. Ma grand-mère était très belle (...) Elle s'est décidée à l'épouser tout de suite... Même pas un an ...* »

Pourtant Dolorès répète : « *Ma grand-mère était très droite. Elle était si parfaite, tant dans la ligne, dans la règle qu'elle respectait (...) et nous, nous devions suivre les règles de la famille .* » Les injonctions manifestes et les pratiques accusent une distance que le voyage en France voulu par la grand-mère viendra accentuer.

c) En effet, la décision de María de C. d'envoyer Dolorès passer trois mois chez son fils réfugié politique en France ne laisse pas de tourmenter notre narratrice. Aujourd'hui elle pense que « *C'est ma grand-mère qui a combiné mon mariage. Ma grand-mère a voulu arranger ce mariage, je ne me retirerai jamais de la tête cette affaire-là. En 1975, quand je suis rentrée au village, la femme d'un cousin germain de ma mère me l'a appris. C'est énorme. Elle m'a dit "je voudrais savoir pourquoi tu es partie en France" . "Je suis partie parce que j'ai rompu avec Rúben". Puis elle m'a dit : "C'est ta grand-mère qui t'a envoyée ?" , "Oui, elle m'a envoyée..." , "Elle ta envoyée pour te marier avec son fils." Ça, dans la famille de ma mère !* »

Ce point de vue rejoint l'avis — moins péremptoire, certes — d'une autre tante, la femme de Pablo, le frère de sa mère, pour qui « *inconsciemment ma grand-mère a été responsable car ... que n'aurait-elle pas fait pour ce fils...Ce fils qui avait fait la guerre civile espagnole, la guerre en France, qui avait été en camp de concentration en*

Allemagne ... le seul fils qui lui restait de ce second mariage ... » rapporte Dolorès.

Voilà donc un événement où la recherche de l' "agent" , du responsable en dernière instance, constitue une enquête interminable : la grand-mère ? l'oncle de Dolorès ? ou Dolorès elle-même ?

En tout cas, les prescriptions morales que la grand-mère semble imposer et que toute la famille est sensée respecter, font écran à des événements-transgressions dissimulés : la dissimulation, le secret, est le mode de gestion qui fait pendant au rigorisme moral affiché qui lui-même trouve ses racines bien au delà de la famille aristocratique de Dolorès, dans la spécificité culturelle de la société au sein de laquelle elle s'inscrit.

Pour revenir à la question que nous posions au départ de cette investigation sur l'identification de l'origine des règles violées, il apparaît clairement qu'elles se situent au-delà de la famille de Dolorès. Et c'est bien plus au niveau du tabou social de l'inceste — règle aussi fondamentale que rarement verbalisée — que du respect des injonctions morales de la grand-mère que la transgression a lieu.

Le mariage incestueux de Dolorès est donc tout à la fois révélateur du lien social dans sa spécificité socio-historique — en témoigne le mode de gestion culturellement situé de l' "accident" ou de la "faute" — et du lien social dans son existence même — en témoigne le désordre de la biographie de Dolorès qui ne pourra plus assumer son rôle de mère pendant un temps après le décès de son mari.

4 - Le premier accouchement de Dolorès.

Cet événement et les commentaires auxquels il donne lieu nous semble révélateur du processus temporel d'élaborations successives d'un même événement. Outre qu'il est dominé de part en part lui-aussi par la

non-communication (les sujets-tabous dans la famille de Dolorès qui la laissent donc complètement démunie devant la naissance, jusqu'à la difficulté à dialoguer avec le personnel médical de l'hôpital car elle ne parle pas français), nous voudrions noter les deux discours explicatifs qui coexistent bien que largement contradictoire. D'un côté, — le discours médical — plaide en faveur d'un "accident", d'un concours de circonstances, d'une négligence. La description minutieuse des faits et des dates à laquelle procède Dolorès montre son attachement à cette interprétation. De l'autre côté, l'interprétation du psychiatre inscrit l'événement dans un schème de nécessité symbolique. Nous retrouvons ainsi une nouvelle fois l'événement biographique pris dans la contingence concrète *a priori* et la nécessité symbolique *a posteriori*.

5 - le retour en Espagne de 1958.

Cet événement est en fait étroitement lié au mariage. Dolorès rentre pour la première fois à Madrid après le décès de son deuxième enfant. Cet événement, tout comme la "rechute" de Françoise trouve un écho dans la nature. Une sorte d'événement-métaphore symbolise la rencontre avec sa famille disparue. Trois arbres (comment ne pas penser aux parents et au frère disparus) se dressent au sommet d'une petite montagne, trois arbres, symboles tout à la fois de la justice (Dolorès ne se sent-elle pas dramatiquement coupable ?) et des racines familiales retrouvées. « *Quand j'ai vu ces trois arbres, j'ai commencé à pleurer... Je pleurais, je pleurais.... J'avais laissé tant de choses , j'étais très marquée...* » On retrouve donc ici un événement anodin en lui-même qui fonctionne comme événement symbolique, comme métaphore de la rencontre à venir où rien (ou presque) ne pourra être dit.

6- La mort du mari de Dolorès.

Le décès de José laisse Dolorès complètement démunie. Très affaiblie physiquement et très déprimée, elle est hospitalisée en urgence, laissant deux enfants de quatre et sept ans. Une assistance sociale prend sur elle de les envoyer en orphelinat malgré la visite de frère de Dolorès venu spécialement d'Espagne pour les prendre en charge. S'ensuit une série d'événements qui s'enchaînent selon une logique "catastrophique". Plus on maintenait ses enfants éloignés d'elle, plus Dolorès sentait ses forces diminuer, et plus son équilibre se dégradait, plus il paraissait raisonnable à l'assistante sociale de ne pas lui confier ses enfants. « *Personne ne peut imaginer ce qu'est pour une mère passer des nuits entières à regarder les petits lits vides. Je ne pouvais pas les prendre avec moi : ils n'avaient que quatre et sept ans. Mais personne n'avait confiance en moi : Tout n'était que comédie pour ne pas travailler.* »

De réels problèmes de santé invalident Dolorès qui pourrait être aidée par une aide familiale, lui permettant ainsi, peut-être, de garder ses enfants chez elle. Mais l'assistante sociale estime que Dolorès se laisse aller, et pour l'obliger à se ressaisir prétend, à tort, qu'elle n'a pas droit à une telle aide depuis la mort de son mari. La logique "catastrophique" induite par cette décision conduit Dolorès en hôpital psychiatrique. Dolorès un jour se révolte : « *Ce dont je souffre, c'est de décalcification et de crises de tétanie. Vous n'avez ps à me droguer de cette manière ! Vous avez décidé de me soigner de tout autre chose. Ce qui importe pour moi, c'est de retrouver mes enfants dans les jours qui viennent.* » Cela s'est passé ainsi, ou autrement. En tout cas, à partir de ce moment-là, semble-t-il, on lui proposa un travail en dehors de l'hôpital, et « *peu à peu je repris goût à la vie, je pleurais moins, redevenais coquette comme je l'avais toujours été ...* » commente Dolorès. Cet épisode de la vie de Dolorès nous fait raconter un type d'événement que les biographies

précédentes ne nous avaient pas donné à voir et dont la forme archétype pourrait être l' "erreur judiciaire" : discordance complète entre l'identité pour soi et l'identité pour les autres, entre l'événement pour soi et l'événement pour les autres, engendrant ainsi un véritable événement-catastrophe (impasse ?) : la séparation de Dolorès et de ses enfants étant à la fois la cause et la conséquence du traitement imposé.

Pour conclure, nous voudrions revenir à l'événement majeur de la biographie de Dolorès : son mariage avec le demi-frère de sa mère.

a) Cet événement est "dissimulé" à plusieurs niveaux.

D'abord, le moment est venu de compléter ce que nous en avons dit par les propos ultimes de Dolorès, lors du dernier entretien. En effet, alors que la narratrice a commencé le premier entretien en mentionnant son mariage avec José, le demi-frère de sa mère, elle attendra la dernière rencontre pour préciser que la relation avec cet oncle a été inaugurée par un viol. Ce qu'elle n'a révélé à personne de sa famille.

On a donc affaire à un double événement dissimulé :

1) le mariage avec le demi-frère de la mère : ce secret n'est partagé qu'avec la famille de la mère (et du mari) . Ni les enfants de Dolorès ni la famille du père de Dolorès n'en sont informés.

2) le viol inaugural, secret qui n'est partagé par personne depuis le décès du mari. Dolorès est seule à porter ce fardeau.

A ces secrets "emboîtés", correspondent des hontes "emboîtées" : une relation avec un homme de la génération précédente, une relation avec le demi-frère de la mère et une relation qui est un viol.

Il est certainement aventuré de se permettre des comparaisons entre ce type de situation et ce que l'on a coutume d'appeler les situations "extrêmes" comme les camps de concentration nazis. Néanmoins, il nous semble qu'une des observations de Bruno Bettelheim peut tout à

fait être transposée. Il note en effet que ceux qui résistaient le moins bien, étaient ceux qui « avaient tout misé dans l'apparence, la prestance que confère un statut social ». Dolorès se trouve, toute proportion gardée, dans une situation similaire : Les prescriptions sévères — relatives au paraître — de la culture familiale alourdissent la faute associée à un événement d'emblée déstabilisateur.

Mais, par ailleurs, des circonstances liées aux trajectoires particulières et au contexte socio-historique prennent le relai des traditions familiales de silence et de secret : l'exil, et tout ce qu'il entraîne ici : le travail non déclaré, l'absence de statut du nom de famille, les difficultés liées à la langue ici, difficultés de communication avec la famille là-bas, difficultés de communication au sein-même des organismes sensés aider Dolorès (l'hôpital, les religieuses), contribuent à son isolement et à réduire les possibilités de "partage" des événements. Un événement comme le mariage incestueux aurait-il pu se produire en Espagne, à Madrid, près de la famille ? Il est bien sûr impossible de répondre avec certitude à une telle question. Il reste que l'on conçoit volontiers les effets de renforcement que la situation d'exil peut engendrer. On sait aussi sur quels malentendus les relations fonctionnent alors : ne fait-on pas toujours fortune si on séjourne à l'étranger par exemple ? le dialogue est d'emblée faussé. Difficulté de dialogue ou possibilité d'entretenir des incertitudes ? de laisser des choses dans l'ombre ? La distance et l'exil ont leur part dans la constitution de l'événement.

De toute façon, que pouvais-je faire ? se demande Dolorès. « *J'ai souffert pour ne pas avoir voulu dire ma peine à ma famille, et pour l'honneur de mon nom* ». « *Quitter José et rentrer en Espagne ? C'était tout à la fois, abandonner le fils chéri de la grand-mère et le héros condamné par le franquisme. Quand il me parlait de la guerre, je*

pleurais. C'était comme si c'était mon père. C'était aussi salir le nom de la famille par ce retour qui aurait trahit le geste du demi-frère de ma mère. » Et que serait devenue Dolorès, une fois rentrée ? Son avenir n'était-il pas sans doute compromis dans un environnement culturel aussi rigoriste ?

Pour l'honneur du nom il lui fallait couvrir ce geste et n'en partager le secret que dans les limites de l'extrême nécessité. Porter la faute et supporter la honte. Dissimuler ce que la famille lui a fait faire pour sauver la famille.

Ce mariage est donc un événement à peine partagé, mais en revanche il est socialement sanctionné : l'état civil enregistre. L'administration dit le vrai. Sanction ambiguë cependant : dans le même geste où elle entérine l'événement, la société ne l'autorise-t-elle pas ? Dolorès reste seule à porter la faute.

De là, des stratégies de dissimulation spécifiques à l'encontre de ceux qui ne doivent pas savoir et qui pourraient avoir accès à de tels documents : les enfants . Quelle autre stratégie préventive possible que de taire le nom : "de C." commun à José et à Dolorès ? Source identitaire, racines dont on sait l'importance pour toute personne émigrée, seule trace d'un passé prestigieux, il faudra les nier pour se sauver. Rompre le lien social dans sa dimension historique. Il faudra rompre le fil pour ne pas perdre la face : Taire le nom pour sauver le nom...

Pour conclure ce paragraphe notons que les événements de la biographie de Dolorès nous ont fait rencontrer des événements archétypes nouveaux : d'une part des versions nouvelles de certains événements déjà cités : ici le déplacement se fait exil , la rencontre se fait "malencontre" et viol. D'autre part, l' "erreur judiciaire" qui constitue sans doute un archétype de catastrophe biographique, s'actualise ici deux

fois : dans les décisions du pouvoir para-médical et, d'une certaine manière, dans l'entérinement officiel d'une relation incestueuse.

La plupart de ces événements travaillent la biographie de Dolorès souterrainement, en tant qu'événements dissimulés, faisant de la dissimulation elle-même un événement majeur qui donne sens à sa biographie dans sa totalité.

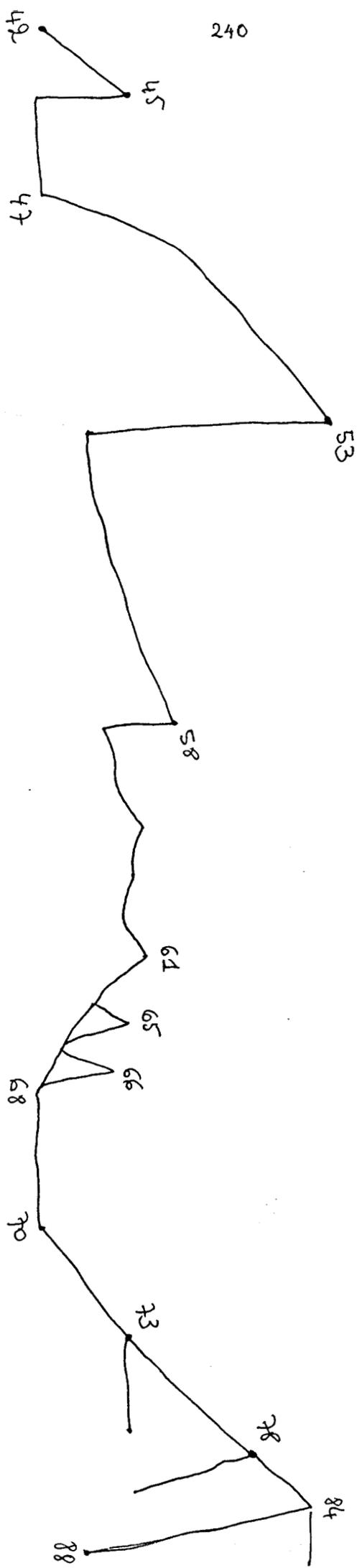
Par ailleurs, il convient de noter que les événements de la biographie de Dolorès n'ont pu être saisis en les situant seulement par rapport à cette biographie. Il nous a fallu, bien plus nettement que dans les deux autres cas, faire appel à des données culturelles englobant la singularité de la biographie. Non pas que les biographies précédentes n'intégraient pas le contexte socio-culturel dans lequel elles se sont déroulées, mais les événements vécus par les narrateurs précédents constituaient peut-être davantage des événements de "surface" ne mettant pas en question ce soubassement. Ici, la totalité à prendre en compte va bien au delà de la biographie de Dolorès et de celle de sa famille dans sa profondeur généalogique.

Plus encore : les événements marquants du parcours biographique de Dolorès n'ont pas pris sens uniquement de manière relative et locale : dans une biographie donnée et dans un contexte socio-culturel donné. L'événement le plus marquant de son existence — le mariage incestueux — apparaît comme un événement "absolu" au sens où il contrevient à une règle fondamentale mettant ainsi symboliquement en danger non pas seulement cette règle mais l'existence même d'une règle .

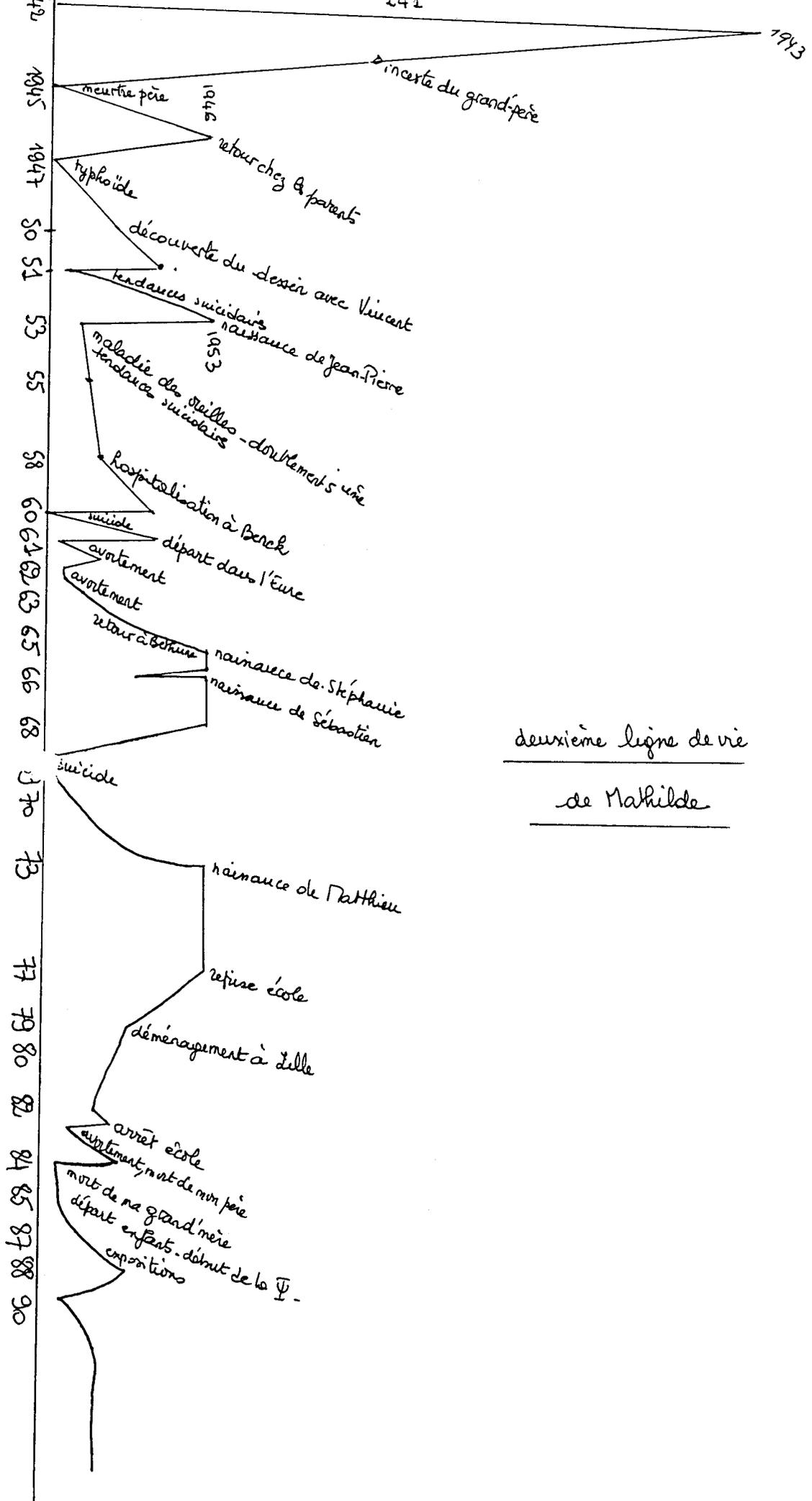
Récit de Mathilde Y.

« La mèr(e) rejette les ordures, les recouvre, les transforme, les digère. Incinératrice des choses immondes, rénovatrice des choses abimées, cassées, dépositaire des secrets innommables, régénéréscente source de joie infinie. Prenons garde de ne la trop presser charger. Si la tâche devient trop lourde, elle s'en désintéresse elle renie ses devoirs elle abandonne sa mission et le monde ... le monde ... bat de l'aile. »

Mathilde Y.



Première ligne de vie
de Mathilde



deuxième ligne de vie
de Mathilde

Ma famille

Je suis née à Douai en 1942, en plein milieu de la guerre, ce qui a eu beaucoup d'incidence sur ce qui s'est passé après. Je n'ai pas connu mes grands parents paternels, ils étaient déjà morts tous les deux avant ma naissance. Le père de mon père était instituteur. Directeur d'école à Nœux-les-Mines d'abord, il a fini sa carrière dans un petit village dans la région de Montreuil, à Brimeux. Il était conseiller municipal. Il est mort là. Il paraît que c'était le roi du village — en ce temps-là, l'instituteur était bien considéré ! Mon père racontait toujours qu'il était tellement bien considéré que pratiquement il nourrissait sa famille avec tout ce qu'on lui apportait : la tarte le dimanche, le porc quand on tuait le cochon, etc... Le grand-père de mon père était également instituteur, un des premiers instituteurs de la République. Avant, c'était des paysans.

Du côté maternel, la mère de ma mère a elle-même perdu sa mère à 19 ans. Si je remonte au niveau des arrières grands parents, du côté de mon grand-père, c'était des gens assez riches, commerçants charcutiers dans la région de Saint-Quentin. Henri Gautier, l'arrière grand-père charcutier, jouait et il a perdu toute sa fortune au jeu. Après lui, ses cinq enfants ont tous été ouvriers. Du côté de ma grand-mère, ses grands parents à elle étaient gérants d'hôtel et son père était... ce qu'on appelle porion à la mine. Elle, elle disait contre-maître.

Mon père était chef-comptable dans de petites entreprises de la région. Il a changé plusieurs fois de travail, mais toujours dans la comptabilité.

En fait, il a été militaire de carrière jusqu'à la sortie de la guerre. A ce moment-là il a eu la possibilité de quitter l'armée avec une grosse somme d'argent, ce qu'il a fait, mais il est resté capitaine de réserve.

Sa mère est morte en hôpital psychiatrique quand il avait 14 ans. Son père l'a retrouvée folle quand il est rentré de la guerre 14-18. Elle était très violente. Elle battait ses enfants à coup de brosses pour les réveiller le matin. Mon père allait voir sa mère en vélo à Saint-André, alors qu'il habitait à Nœux-les-Mines. (60 km) C'est ma grand-mère maternelle qui m'en a parlé, mon père, lui n'a jamais su. Mon père est né en 1912, et quand il a eu 9 ans, son père l'a fait interné.. enfin, il l'a envoyé en pension, je veux dire ! Quel lapsus ! Il semble qu'il l'ait très mal vécu. Son père s'est mis en ménage avec la gouvernante qui s'est occupée des quatre enfants dès que la mère est entrée en hôpital psychiatrique.

Mon père travaillait très bien à l'école. Toujours premier de sa classe.... sauf en dessin ! Ce qui a une certaine importance parce que moi, j'étais surtout forte en dessin mais pas beaucoup pour le reste. Ensuite, son père a voulu qu'il fasse Saint-Cyr. Il a fait deux années de préparation au lycée Faidherbe, mais il a échoué deux fois au concours. Finalement son père lui a fait passer le concours d'entrée à Saint-Mexan. Après quatre ans d'école militaire, il en est sorti officier, et peu de temps après c'était la guerre.

Ma grand-mère maternelle a travaillé assez tôt, vers 11 ans. Elle faisait le ménage de sa mère. Elle a connu le hobereau du coin. Comme elle dit, à ce moment-là, je ne savais pas comment venaient les enfants. Cette relation a donné un fils. Mon grand-père, qui avait su qu'elle était enceinte, est venu la demander en mariage. Elle savait que c'était quelqu'un qui buvait, qui avait été trépané à la guerre et qu'il en avait des séquelles. Mais dans la mesure où l'honneur était à sauver, il y a eu mariage. Mon oncle Luc est né... en 41 il est mort. Il est né en 1920. C'était un enfant naturel, accepté par mon grand-père, mais pas complètement. Mon grand-père, alors que la guerre était déjà déclarée, a cru bon de lui jeter sur le coup de la colère, qu'il n'était pas son fils. Luc avait 20 ans quand il l'a appris. Il s'est engagé volontaire, alors qu'il n'était pas obligé. Il aurait dû attendre en principe que l'armée le rappelle. Il s'est engagé précocement dans la marine anglaise, sur le Hood. Il y eu une explosion, il est mort. Ça a eu un impact sur moi car j'ai toujours vu ma grand-mère pleurer, pleurer, pleurer, pendant des années, devant la photo de son fils.

Ma mère est née en 1921. Elle s'appelle Marie. Il y a eu Jeanne aussi, qui est morte à 6 mois quand ma mère avait 3 ans. Ma mère s'est mariée à 19 ans, ma grand-mère s'est mariée à 19 ans et je me suis mariée à 19 ans. Ça fait qu'on est en âge très rapproché, et je pense que ma vraie mère, ça a été ma grand-mère, ça n'a pas été ma mère. Elle morte à l'âge de 86 ans. Elle est morte ici. Elle avait toujours dit qu'elle ne voulait pas mourir à l'hôpital. Je l'ai soignée, le dernier mois de sa vie. Elle est morte le 1^{er} juin 1984. Mon grand-père, lui, il est mort en 70 d'un cancer généralisé.

Du côté paternel, je ne sais pas grand'chose, on en a tellement peu parlé... Mon père est le plus jeune de quatre enfants, et mon grand-père paternel a eu encore quatre enfants de son second mariage.

Il y a eu néanmoins un événement important. Mon père a recueilli pendant deux ans les fils de son frère aîné : Vincent qui avait 11 ans et Robert qui en avait 15. Ça s'est très mal passé. Mon père était très violent avec eux. Il les battait, et nous — ma sœur et moi — on assistait à ça, terrorisées. Ce sont les plaintes des voisins qui ont contraint mon père à cesser et il les a remis à un autre frère, Paul, qui les avait pris en tutelle. Ils ont été ensuite envoyés en pension et je n'en ai plus jamais entendu parler. Vincent, pour moi, a de l'importance parce que c'est lui qui m'a fait découvrir

le dessin. Il nous gardait quand mes parents allaient au cinéma, et nous faisait des dessins. J'ai pris goût au dessin grâce à lui, et ensuite j'ai toujours dessiné.

Je suis l'aînée de trois enfants. Martine, qui est née 18 mois après moi, a donc 47 ans, et moi 49. Et puis il y a Jean-Pierre avec qui il y a un grand écart, il est né en 53. C'était l'année des inondations en Hollande, l'année des catastrophes... Avec les allocations prénatales, mes parents avaient acheté un appareil de télévision. Et la première image qu'on a pu voir sur cet appareil c'était des gens sur les toits des maisons... Une digue s'était rompue... Si je m'en souviens, c'est sûrement parce que c'était la naissance de mon frère et qu'une naissance est un moment où on est hypersensible, surtout quand ça se passe mal.

Ma mère a toujours accouché à la maison. Quand je suis née, mes parents n'avaient pas encore de logement à part. Ils vivaient chez mes grands-parents parce que c'était la guerre. Mon père a été blessé tout au début de la guerre, si bien qu'il a été démobilisé mais sans solde. Il s'est trouvé sans aucune ressource, si bien qu'il vivait avec mes grands parents maternels. Mon grand-père était "visiteur" aux mines¹, et c'est lui qui faisait vivre toute la famille. Il faisait son jardin, il bricolait pour les voisins, il faisait de la soudure, il étamait les bassines. C'était un travailleur, il abattait un boulot monstre. C'est important car dans ce qui m'est arrivé après, mon père a eu la réaction qu'il a eue, justement parce qu'il était dépendant de mon grand-père. Ce n'était pas normal qu'un enfant prenne plutôt qu'une grande personne. En fait, autant le dire tout de suite, parce que cet événement a conditionné toute ma vie .

Il y a eu deux événements importants...

C'était avant ma naissance. Ma mère a eu un enfant, Jean-Paul, qui est né 11 mois avant moi. L'accouchement, qui avait donc lieu à la maison, s'est très mal passé. Le médecin a été obligé d'utiliser les forceps. En fait le médecin que mes parents avaient contacté, avait déjà eu un accident. *Soi-disant un accident*. C'est-à-dire, qu'au lieu de placer les forceps sur les tempes comme on les place habituellement, il avait saisi l'enfant au niveau du front et du cervelet, et l'enfant était mort. Mes parents ne le savaient pas et il s'est reproduit exactement la même chose avec mon frère. Le cervelet a été complètement écrasé. Mon frère est mort le lendemain de la naissance. Moi, je suis née 11 mois après. Autrement dit, ma mère est restée pratiquement enceinte pendant 19 mois. A part deux mois. Mon frère est né au mois d'Août 41 et moi je suis née au mois de Juillet 42. J'ai remplacé un mort. Et qui plus est, un mort qui a carrément été assassiné... Mon père l'a très mal vécu dans la mesure où il a entendu la femme du docteur dire à son mari au moment de

¹ Visiteur : ouvrier chargé de l'entretien des wagons de la mine.

l'accouchement : « Attention, chéri, ne recommence pas la bêtise de la dernière fois. » Mon père s'est toujours dit qu'il aurait dû intervenir...

Moi, quand je suis née, c'était en plein milieu de la guerre, en 42, au moment de forte angoisse, au moment où on commençait à désespérer un peu de cette guerre qui devait en principe se terminer tellement vite, et qui s'éternisait... On habitait Nœux-les-Mines, la fosse 2, tout près de Béthune, dans la maison de mes grands-parents. Il y avait un grand jardin, et par ailleurs ma grand-mère s'occupait de la distribution de lait, si bien qu'on n'a jamais manqué de lait. Mon père, du fait qu'il avait été démobilisé, il s'occupait beaucoup de l'approvisionnement de la maison, les topinambours, le beurre au marché noir... Je me souviens qu'on descendait à la cave pour les bombardements, j'étais dans les bras de ma grand-mère, la lumière vacillait, les murs tremblaient quand les régiments passaient... C'était la guerre... Ma sœur est née en 45, en février 45... J'ai vécu dans un climat d'angoisse, d'autant plus que mon oncle Luc qui avait disparu, ne donnait pas signe de vie. On n'a su qu'à la fin de la guerre qu'il était mort. En fait, c'était mon parrain. Cette disparition m'a peut-être été bénéfique dans la mesure où ma grand-mère a reporté sur moi, l'affection, l'énergie qu'elle ne pouvait plus consacrer à son fils. De plus, comme ma mère avait eu une grossesse prolongée, c'est elle qui s'occupait le plus de moi. J'ai hurlé pendant un an toutes les nuits et c'est mon père qui se levait la nuit et me berçait. Il y avait une relation intense entre mon père et moi...

Vous parliez d'un second événement _

Le second... Quand ma sœur est née, comme toute naissance, ça perturbe beaucoup les familles. Mon grand-père s'est occupé de moi davantage... je le regrette d'ailleurs maintenant, car c'était quelqu'un de très pervers. Comme disait ma grand-mère : « il me salissait avec les prostituées » donc dès que ma sœur est née, j'avais 18 mois, mon grand-père s'est occupé de moi, beaucoup trop, puisqu'il a eu des relations incestueuses avec moi. Je ne pense pas qu'elles ont été violentes, mais c'était quelqu'un de très pervers... Un jour, j'avais trois ans... Voilà comment ça c'est passé. J'étais dans le jardin et mon père a surpris mon grand-père en train de me manipuler.. Il est entré dans une colère folle et il s'en est pris à moi. Il m'a saisie au pas de course et m'a projetée dans une bassine pour m'y plonger la tête de force. Alors, pour toute la famille, ça a toujours été l' " *accident* ". je suis tombée dans une bassine ! A trois ans ! Comme si, à trois ans , on ne se relevait pas tout seul ! Il paraît que j'étais toute bleue, que j'étais dans le coma. Moi, de tout cela, je n'avais que des flashes. Je ne l'ai reconstitué qu'au cours de l'analyse.

Après... j'ai le souvenir d'avoir vécu avec ma grand-mère et que mes parents ont quitté la maison, pour partir dans leur propre logement avec Martine. Ensuite, je me souviens d'un train que j'ai pris un jour, avec ma grand-mère, et qui me ramenait chez mes parents. Sans doute quand il a fallu que j'aille à l'école. Là, j'ai commencé à avoir des crises de colères épouvantables. Je faisais des colères à répétition. Je me souviens que mes parents m'envoyaient des verres d'eau froide dans la figure et qu'ils me mettaient carrément à la cave...

Ils ont eu des gestes d'éloignement. Par exemple, il m'ont envoyée deux ans de suite en vacances dans une famille en Belgique — pour changer d'air ! — J'étais complètement isolée, et je me souviens en avoir beaucoup souffert...

Comme je savais lire en sortant de la maternelle, je suis entrée directement au CE1. J'ai été gravement malade pendant cette année scolaire. J'ai commencé par l'appendicite, cela va de soi. Je me plaignais du ventre. Mais j'ai le souvenir parfait de me plaindre du ventre alors que je n'avais pas tellement mal au ventre. C'était tout à fait une simulation.

L'éloignement, ça a été ces voyages en Belgique, mais aussi le fait de m'envoyer chez ma marraine. Catherine, la demi-sœur de mon père. Je ne sais pas pourquoi ils m'ont envoyée chez ma marraine. C'était en pleine période scolaire. J'avais eu l'appendicite, puis toutes les petites maladies d'enfant la même année. C'était soi-disant pour ma convalescence. Ma marraine était institutrice et mes parents avaient décrété qu'elle pourrait très bien me faire rattraper mon retard. Je restais toute seule toute la journée à la maison et quand elle rentrait le soir, elle me donnait des cours. Ensuite, sous prétexte que j'avais suivi ces cours de rattrapage, je suis passée au CE2.

Ma première tentative de suicide

Plus tard, j'ai rompu complètement avec ma marraine. Elle m'a reproché d'avoir gâché le mariage de sa sœur Josette parce que je m'étais ouvert les veines...

J'ai connu Gilles, mon mari, quand j'avais 17 ans. Moi j'étais en première, lui en terminale. On était tous les deux moniteurs de colonie de vacances. Avant de partir, j'avais demandé à mon père qu'il me fasse une autorisation de sortie jusqu'à minuit pour pouvoir aller au cinéma. Il m'avait dit l'avoir faite et mise dans mon dossier. Certaine qu'il l'avait faite, je suis sortie un soir et il était 11h30 quand je suis rentrée à la colo. Le directeur m'a fait appeler pour me dire que je n'étais pas autorisée à sortir au delà de 9 heures. J'ai ressenti cela comme une trahison de mon père. Le directeur m'a dit « Vous avez le choix, ou je téléphone à votre père pour avoir confirmation de ce que vous me dites, ou vous partez. » J'étais assez fière à ce moment-là, et j'ai dit :

« Je m'en vais ». Alors, nous sommes revenus en stop, Gilles et moi, car on n'avait pas d'argent. Ça a pris du temps. Et mes parents ont considéré cela comme une fugue. C'était vraiment l'opprobre. C'est là que j'ai fait ma première tentative de suicide, j'avais 18 ans. C'était la veille du mariage de Josette. Mon père ne m'a pas conduite chez notre médecin habituel pour me faire mettre des points de suture. Je pense qu'il a dû aller trouver le médecin qui m'a soignée après le *soi-disant accident*. Et puis on est allé au mariage quand même. Alors, je ne sais pas si vous imaginez... mes poignets bandés... toute la famille... très catholique... Le suicide dans la religion chrétienne est un péché mortel...

Cette tentative de suicide n'était pas vraiment la première. J'avais 11 ans, je jouais déjà à être "sourde-aveugle-muette". C'était sur le bord d'une mare, après le départ de Robert et Vincent, juste après que mon frère Jean-Pierre est né. Ça a un rapport avec le fait que mon autre frère était mort². Mort à ma place en quelque sorte.

Mon père

Quand j'ai connu Gilles, mon père m'a fait la vie impossible. C'est allé très loin : des poursuites dans la rue, des incitations à la dénonciation auprès des serveuses de café. Dès qu'on arrivait dans un café, mon père était prévenu, il déboulait fou furieux, il me chassait... Il est allé jusqu'aux coups. J'ai reçu des raclées. Ça n'a cessé que quand ma grand-mère a menacé de prévenir le juge des enfants. Une violence complètement folle. Il fallait toujours que les choses soient faites officiellement, dans les "formes". Il fallait que mon mari fasse une demande en mariage officielle. « Je viens demander la main de votre fille ». On a cru que tout allait s'arranger. Et puis non. Un matin, mon père m'a dit : « Habille-toi, on va faire une déclaration à la mairie. Je te donne mon consentement, mais je ne viendrai pas au mariage. » Et le matin du mariage, il m'a déposée à la porte de mes beaux parents et ils sont partis à la mer : mon frère, ma sœur, ma mère et mon père. Je me suis mariée seule avec ma grand-mère. Heureusement qu'elle était là. Et mon parrain, qui était un grand ami de mon père.

Mais, finalement, dans la vie, mon père était assez passif. Il prenait chaque coup qu'on lui portait comme de la méchanceté pure et simple de la part des gens, si bien que chaque fois il s'enfonçait davantage. Il manquait du ressort nécessaire pour affronter une vie sociale où il faut quand même un minimum d'agressivité.

Il a été employé comptable d'abord à l'usine Thompson, et ensuite dans une petite entreprise de mécanique du douaisis. Cette entreprise, qui au départ était dirigée par deux associés, s'est scindée en deux, et d'un seul coup il s'est trouvé n'être

² mon frère est né / mon frère aîné ?

employé que par une partie de l'association. On lui a diminué son salaire tout en lui donnant un travail équivalent. Ça l'a révolté, d'autant qu'il y était employé depuis longtemps. Il a alors commencé à faire cette comptabilité double. Il travaillait après sa journée pour finalement avoir les mêmes revenus qu'avant. Il ne s'est pas défendu, prenant la chose de manière très affective. Je devais être en sixième, j'avais 11 ans. Sans doute en 52. C'est là que tout a commencé. Ce fut le gros coup. Il n'a plus voulu se battre. Ensuite, il a à nouveau changé d'entreprise. Mais ce n'était plus une entreprise, c'était un magasin d'électro-ménager. Il y est resté trois ans. Ce magasin a fait faillite quand j'avais quinze ans. J'étais à Berck à ce moment-là, pour une tumeur au pied. Dans ma petite tête d'adolescente que j'étais, je suis entrée en fureur et j'ai écrit au patron de mon père. Je me souviens que je me suis fait disputer, parce que, paraît-il, il aurait pu porter plainte à cause de cette lettre... Ensuite il a trouvé une place au Crédit Municipal de Béthune. Comptable, toujours.

Mon père a vu en même temps diminuer son salaire et s'épuiser la grosse somme d'argent qu'il avait reçue en quittant l'armée. En fait, cette grosse somme d'argent est partie très vite car ma mère est un vrai panier percé. Il n'y avait jamais beaucoup d'argent qui restait à la maison. Et surtout elle avait la folie des grandeurs. Si bien que notre train de vie s'est drôlement amenuisé. Ce qui nous a toujours tenus hors de l'eau, c'est que ma grand-mère avançait régulièrement les fins de mois. Ma mère s'y est habituée très vite.

Au début ma grand-mère complétait la paie de son mari en faisant des ménages. Elle tirait aussi la cloche de l'église. Elle était très bien avec l'abbé du village de Nœux-les-Mines. Même trop bien si j'en crois ma mère. Plus tard, quand mon grand-père a pris sa retraite, elle a été embauchée par mon parrain, qui était quand même assez riche, comme gouvernante de la maison. J'ai toujours vu ma grand-mère faire des miracles de toute façon !

Au niveau professionnel, mon parrain s'est toujours posé des questions par rapport à mon père. Lui qui était fils d'ouvrier, il était le supérieur hiérarchique de mon père à l'armée et il avait une vitalité extraordinaire. Il a d'ailleurs bien gagné sa vie : il paie l'impôt sur les grandes fortunes !

Il ne s'agit même pas d'une relation familiale. Ils se sont connus pendant la guerre et ils ont été blessés ensemble. Ma mère leur portait des petites gâteries pendant qu'ils étaient hospitalisés. Ils sont restés amis et il a remplacé mon vrai parrain mort à la guerre. On peut considérer qu'à présent il fait partie de la famille.

Votre parrain a quitté l'armée après la guerre également ?

Il était comptable avant la guerre et il n'était pas engagé comme mon père. il n'a fait que reprendre sa profession antérieure

C'est un expert-comptable. Lui, il ne s'est pas contenté de la comptabilité. De plus il a épousé quelqu'un de riche, plus âgé que lui, et qui lui a permis d'acheter tout de suite un cabinet. Il s'est perfectionné pour devenir expert-comptable pour pouvoir progresser très rapidement. Mon père, lui, il s'est toujours cantonné dans un emploi de bureau. Il lui fallait une vie tranquille, pas trop d'émotions, c'était normal de toute façon, après ce qu'il avait vécu... Mon parrain disait que mon père avait une culture largement supérieure à la sienne, qu'il avait fait des études, mais que, sur le plan social, il n'y avait rien à faire, il prenait tout sur le plan affectif. Mon parrain lui avait procuré des heures supplémentaires. Bon. Et bien il se brouillait avec les gens : ils ne l'avaient pas payé à temps, ou ils ne lui avaient pas payé une ou deux heures qu'ils lui devaient... Il ne savait pas se défendre. Il prenait ça comme une atteinte à sa dignité... Il souffrait beaucoup, et il a beaucoup fait souffrir autour de lui, parce que nous, on portait tout...

Mon père et mon parrain ne se sont pratiquement plus vus après mon mariage. Ils se sont encore écrit, mais ils ne se sont plus jamais rencontrés... En réalité, ils se sont encore rencontrés, mais j'ai du mal à le dire...

Voilà. Ma mère étant très dépensière, mon père n'ayant aucune volonté par rapport à elle, il y a eu un moment où ils ont eu énormément besoin d'argent. Ils ont eu une dette à combler. Mon père était alors comptable au Crédit Municipal. Ce fut facile pour lui de détourner de l'argent... Mon parrain s'est fait réveiller en pleine nuit par mon père... C'était urgent... Il fallait que le lendemain il ait remis l'argent dans la caisse... Mon parrain a avancé l'argent... Et mon père n'a jamais remboursé. C'est terrible ! Quand on est enfant, on idéalise tout, et à l'adolescence, on s'aperçoit que finalement les parents ont fait des choses pas claires... On avait l'impression que mon père n'avait plus de ressort, qu'il se laissait vivre. Il n'avait pas de projet, il n'aimait pas particulièrement son métier... Mais je crois qu'avec les *affaires* qu'il a eues, il y a des moments où il était un peu éteint... Moi aussi. En tous cas, moi, je veux toujours en sortir. Je ne veux pas être suspendue à ce qu'il faisait... C'est normal que je sois suspendue à ce qu'il faisait. Quand vous tendez les bras vers quelqu'un et qu'ensuite, à la place des caresses et des baisers espérés, vous avez une tentative de meurtre... Après, on est à l'affût...

Peut-on parler de vos études ?

Comme je vous l'ai déjà dit, je suis passée quasiment de la maternelle au CE2.

Pourquoi cet acharnement de vos parents à vous maintenir en avance à l'école, malgré vos problèmes de santé ?

J'ai eu le malheur d'être du même âge que la fille du patron de mon père. On me comparait toujours à elle. Elle avait un an d'avance. A cette époque-là, à l'école primaire, il y avait le cours supérieur pour préparer l'entrée en 6^{ième}. Il y en avait qui le faisaient, il y en avait qui ne le faisaient pas. Et moi, la directrice a demandé que je fasse le cours supérieur. Et mon père ne supportait pas que d'un coup, la fille de son patron prenne un an d'avance sur moi.

J'ai eu un nouvel épisode de maladies quand mon frère est né. La naissance de mon frère a été une forte prise de conscience du gros problème que j'avais. C'est à ce moment-là aussi que j'ai voulu être sûre d'avoir lieu d'être. Puisqu'il était né, il fallait que je m'élimine. Il était ressucité, moi je n'avais plus lieu d'être. J'étais la fille qui avait remplacé le garçon. Le garçon naît. Ce n'était plus la peine que j'existe.

J'ai eu des douleurs épouvantables, justement au niveau des cervicales. Je me suis plainte. Il n'y avait trace de rien. On a fait des radios, on n'a rien trouvé. Alors, comme il n'y avait pas de trace, je me suis chargée d'en fabriquer. Je me frottais consciencieusement derrière l'oreille pour provoquer une irritation. Si bien qu'on s'est quand même un peu énervé dans la famille, et ça s'est terminé par une opération. Ces douleurs-là, que j'ai toujours, ont donc ainsi été sanctionnées une deuxième fois. Quand je me suis plainte de la deuxième oreille, un médecin s'est aperçu que je le faisais exprès et l'a dit à mes parents. Je ne vous dis pas les représailles ! J'allais à l'école avec un grand bandeau sur la tête, j'étais sensée rester à l'intérieur pour ne pas attraper froid aux oreilles !!! (J'ai effectivement eu plusieurs otites cette année-là).. Ensuite, j'ai doublé la cinquième. Ce qui est curieux, car j'ai fini la sixième, troisième de ma classe. Mais c'était la naissance de mon frère. Il pleurait toutes les nuits, et ma mère m'a largement utilisée pour m'occuper de lui. A l'époque, ça ne m'a pas révoltée. J'étais poussée par une nécessité intérieure. Il fallait que je le fasse.

La quatrième s'est passée à peu près normalement. C'est au niveau de la troisième que j'ai commencé à souffrir du pied. J'ai boité pratiquement un an avant que mes parents se décident à faire quelque chose. Ensuite, ça a été l'engrenage. J'ai

passé trois mois allongée à la maison avec un plâtre, et cinq mois à l'hôpital de Berck. C'était l'année du brevet que j'ai passé allongée sur une civière ! J'ai fait une seconde, avec le sentiment que je n'étais pas au niveau que mes parents auraient voulu que je sois. Déjà en sixième, mes parents voulaient que je fasse du latin, mon père surtout, il avait fait du latin lui-même... En seconde, c'était pareil. Toujours le sentiment d'être en deçà de leurs espérances. Après j'ai fait la première, et puis la Terminale. Je n'étais pas brillante, mais je suivais. Quand j'étais en première, mes parents ont débuté la construction d'une grande maison neuve située dans la rue où nous habitions. C'était une maison hors de proportion avec leurs moyens. Le cousin qui en faisait les plans, programmait beaucoup de choses et mes parents n'offraient aucune résistance. Ils ont dû la revendre peu de temps après d'ailleurs. Ils avaient signé un papier selon lequel je contribuerais au remboursement de l'emprunt par mon salaire d'institutrice ! J'avais 17 ans, ils auraient pu m'en parler ! C'était toujours la guerre quand je demandais de l'argent pour acheter, par exemple, des petits classiques Larousse. Dès qu'on était obligé d'acheter la moindre bricole, c'était toujours la guerre. J'allais pieds nus l'hiver parce que je ne voulais pas demander de l'argent à ma mère pour acheter des bas. Les difficultés financières pour moi étaient telles que je me suis précipitée dans une relation affective avec mon futur mari qui était beaucoup plus communicatif. Ma mère avait l'habitude de vivre sur un grand pied, et il n'était pas question que je fasse des études dans ces conditions-là, même si ma grand-mère alimentait souvent les fins de mois.

Mon père lui, n'était pas hostile à ce que je fasse des études. Je passais d'ailleurs pour être la préférée de mon père. Ma sœur m'a un jour dit : « Moi, de toute façon, je n'ai pas le souvenir que mon père m'ait adressé plus de dix fois la parole dans toute ma vie... » Il s'intéressait moins à elle, c'était particulièrement évident. D'ailleurs il avait donné le ton dès le départ quand il a dit merde à sa naissance parce que ce n'était pas un garçon. En fait, il y a toujours eu une rivalité dans la famille, comme si il y avait eu deux clans : celui des intellectuels et les autres, ceux qui pouvaient réfléchir et les autres : les manuels, le grand-père maternel par exemple... Et j'ai longtemps attribué la haine que je percevais entre mon père et mon grand-père à cela. A présent, je pense que cela remontait beaucoup plus loin, à toutes ces histoires passées, à cette dépendance...

Le dessin ?

En première, j'ai souhaité suivre les cours des Beaux-Arts. Après la seconde, j'avais été en Irlande chez la fiancée de l'oncle Luc décédé. Elle m'avait fait visiter une école de Beaux-Arts parce qu'elle me voyait toujours dessiner. Ça a été une

excitation extraordinaire, j'avais vraiment envie d'aller aux Beaux-Arts. Mon père m'a répondu « Passe ton bac d'abord ! » et ma mère « Tu n'iras pas à l'école du diable ! » En fait, elle n'avait pas les crédits nécessaires pour m'inscrire dans une école située à 20 km de chez moi. Elle m'a malgré tout acheté une boîte de couleurs à l'eau pour me consoler.

Mon projet, c'était quand même d'entrer aux Beaux-Arts. On m'a dit : « Tu rentres aux Beaux-Arts, mais c'est pour être professeur ». Ce qui voulait dire aller à Paris, à Claude Bernard. Je ne sais pas s'il envisageait réellement ce que cela signifiait sur le plan financier. Ils étaient vraiment coincés avec cette maison qu'ils faisaient construire... c'est alors que j'ai rencontré Gilles. Il s'occupait d'un ciné-club à Béthune. J'allais au ciné-club, et je faisais les affiches...

Gilles

Aussitôt que j'ai rencontré Gilles, je n'ai plus eu le droit de sortir, même pour aller à une conférence. A propos de Gilles, ma mère disait « Fils d'ouvrier, fils de Bosch », mon père lui, disait « C'est une lope ! » C'est vrai qu'il ne soignait pas beaucoup son apparence à l'époque. Il avait plutôt le genre hippie. Ses chaussures, c'était plutôt des sandales, alors que dans ma famille c'était costume-cravate ! Il avait des longs cheveux : tout ce qu'il ne fallait pas faire.

Je me suis mariée juste après le bac, en juin, parce que j'étais enceinte. Du coup, on m'a refusé la robe blanche. Ma sœur, elle elle a eu un très beau mariage et mon frère plus tard aussi. Là encore ma mère a eu la folie des grandeurs³. Ça m'a appris qu'il y avait des choses plus essentielles dans la vie...

Nous nous sommes mariés sans ma famille, je l'ai déjà dit. Seuls ma grand-mère et mon parrain m'ont accompagnée. Mais, surtout, en fait, Gilles ne voulait pas d'enfant. Ça a été une vraie cassure entre nous, parce que moi j'en voulais. Gilles a toujours eu plus que moi le sens des réalités matérielles. Trop même, peut-être. Et là, il y a eu un concours de circonstances. Ma belle-mère s'était fait avorter de son deuxième enfant quand Gilles avait 8 ans. Elle connaissait donc un docteur qui pouvait faire les choses. C'est en passant devant le cabinet d'un docteur que Gilles m'a demandé d'avorter. Le ciel me tombait sur la tête, je ne m'y attendais pas... Je n'avais jamais mis les pieds chez un gynécologue. Je n'étais pas prête à avorter alors que je désirais avoir un enfant, et je n'étais pas prête à avoir un métier non plus. Dans ma tête, se marier, c'était acquérir une maison... la nuit, j'aurais fait de la peinture, de l'aquarelle.. j'aurais un mari qui rapporterait de l'argent....Je n'étais pas mûre...

³ Et le lendemain du mariage de mon frère elle faisait une tentative de suicide...

Par ailleurs, je lisais beaucoup de romans tandis que Gilles lisait plutôt des magazines. Il lisait Sartre, je préférais Camus. Par sa sensibilité différente, je considérais qu'il m'apportait énormément, il faisait tout ce que je ne savais pas faire. Donc on s'est marié. Au début, chez moi, la situation a été assez dramatique, j'ai pris des raclées par mon père. Gilles a décidé qu'on ne resterait pas dans la région. Il a demandé un poste pour nous deux dans l'Eure. Moi, dans mon esprit, on se mariait, on allait à Lille, lui continuait les études en fac qu'il avait commencées, moi, je faisais les Beaux-Arts... C'était encore une fois ne pas considérer l'aspect matériel des choses. On s'est retrouvé tous les deux dans un petit village complètement perdu de l'Eure, sans la moindre formation pédagogique. J'avais 40 élèves de quatre niveaux différents dont 20 élèves de CP. Il faut dire aussi que j'ai avorté en Juillet et que ça s'est mal passé. Je me suis retrouvée à l'hôpital avec une infection carabinée et je n'étais pas tout à fait remise au moment de la rentrée. J'avais une dépression latente, et elle a éclaté. Je me souviens, c'était le regard d'un gosse épileptique, un élève très difficile de la classe de mon mari, qui venait constamment frapper au carreau à 16h30 après la classe, et ensuite me harceler carrément ⁴.

Ça ne s'est pas arrêté là, je suis tombée une deuxième fois enceinte. deuxième avortement. Gilles ne voulait toujours pas d'enfant. Il y avait une sorte d'engrenage, dans la mesure où j'avais ces difficultés pour me marier, avec en face un père qui était déchaîné, et ensuite ces problèmes-là.

C'est dans l'Eure que Gilles a commencé à militer à l'Education Permanente. Je suivais Gilles dans toutes ses activités. Sa progression était la mienne. On a fait énormément de stages. On en faisait à Pâques, aux grandes vacances. Je ne vivais que par lui. je n'avais plus d'identité. Je prenais les stages cinéma ou lecture mais en fait je mourrais d'envie d'aller aux CEMEA faire des activités plus artistiques. Je me suis complètement identifiée à lui pendant cette période.

J'ai eu un sursaut en voulant Stéphanie. D'un seul coup je me suis dit — mais c'était provoqué par le fait que ma sœur allait avoir un bébé, et moi qui n'en avais pas ! — j'en voudrais bien un quand même. Là, il a dit oui : « A condition que ça ne change rien à notre vie. » J'ai donc tout investi toute seule dans le bébé. Il sortait, et moi je gardais le bébé à la maison. Du jour au lendemain. Je l'avais suivi dans ses activités pendant quatre ans et je restais à présent à la maison avec Stéphanie et lui continuait à faire tout ce qu'il faisait avant.

Nous n'étions plus dans l'Eure à ce moment-là. Stéphanie est née à Douai. J'étais institutrice en maternelle et Gilles en primaire et il continuait toutes ses activités. J'ai essayé de reprendre les Beaux-Arts, une soirée par semaine. Ça a raté. Gilles est arrivé plusieurs fois en retard pour récupérer Stéphanie chez mes beaux

⁴ Mon père récitait souvent des vers classiques « L'œil était dans la tombe et regardait Caïn »

parents et ma belle-mère m'a fait des remarques : « Quand on a un enfant, on s'en occupe ! ». Gilles était complètement allergique à l'idée qu'on prenne une femme de ménage. Sa mère était femme de ménage, je pouvais bien l'être... J'ai arrêté. Pourtant j'avais eu des encouragements de la part des profs et puis j'aimais bien...

Je me suis retrouvée enceinte tout de suite. J'ai conçu Sébastien : Je ne pouvais pas faire les Beaux-Arts, j'allais faire un deuxième enfant ! Au départ, pourtant, j'avais dit que je ne voulais qu'un gosse. Mais là, Gilles en voulait un deuxième.

Quand Sébastien a eu deux ans, Gilles a rencontré un copain de lycée communiste qui lui a dit « Si tu entrais au parti, ce serait bien ». Au même moment, mon parrain s'est remarié. A cette occasion, on a rencontré le secrétaire de mairie de Waziers qui était le beau-frère de la femme de mon parrain. Il a dit : « Si vous venez à Waziers, je vous offre un logement, des conditions matérielles intéressantes pour votre installation. Il était intéressé par les activités de Gilles à Culture pour tous. Là encore, je n'ai pas su m'y opposer. Dans ma famille, Waziers, c'était un repère de bandits, il y avait des crimes, c'était la banlieue ouvrière de Douai. Pour moi, toujours préoccupée de combattre les idées de ma famille, il fallait que Gilles ait raison. Je suivais Gilles avec un soupçon de résistance que je ne pouvais pas exprimer. Pratiquement, j'ai toujours satisfait ses désirs avant qu'il ne les formule et je pense avoir vécu ainsi dans une sorte de léthargie jusqu'il y a un an. Un peu comme mon père...

Waziers: deuxième tentative de suicide

A Waziers, ça été l'enfer. C'était fini. Je ne le voyais pratiquement pas, on se croisait. Il n'était plus instituteur. Il était détaché à Culture pour tous depuis la fin de l'année scolaire 68-69 quand on était encore à Douai. Moi, j'avais une classe de perfectionnement : 18 élèves, dont un épileptique... En Décembre, Gilles venait de faire un stage de trois semaines pendant lesquelles j'avais dû tout assumer toute seule, les gosses, la maison... J'ai débuté ma vraie dépression, la grande...

Je m'étais dit : il est parti 3 semaines, je vais partir aussi — la petite révolte continuait son chemin — je vais partir 8 jours faire un stage de poterie aux CEMEA. Je suis partie 8 jours, mais il a fallu déménager les enfants, mes beaux-parents les ont pris à contre-cœur, ils me les ont rendus en faisant la tête. J'ai vu qu'on était pas à égalité, une fois de plus. Je me sentais à nouveau brimée, malmenée. Alors... je la situe très bien : le 6 décembre 68 ! Il faut ajouter à cela qu'il y avait eu Mai 68 avant et que pendant l'année scolaire précédente, ma grand-mère avait vécu chez moi : je rentrais de l'école, le ménage était fait, le repas était prêt...

Cette déprime m'a marquée profondément, parce que je disais tout le temps, moi, je n'aurai jamais de déprime, j'ai trop de volonté. Je passais pour quelqu'un de très volontaire, abattant du boulot sans rien dire, à toute vitesse, tambour battant tout le temps... J'ai changé depuis... Il y a eu aussi ma décision arbitraire d'arrêter de peindre quand Sébastien a eu 2 ans. Et ça n'a pas tardé. La fatigue, l'absence de Gilles... J'ai fait la deuxième tentative de suicide en Avril... J'en étais arrivée au point où je ne pouvais plus conduire, je ne pouvais plus allumer le feu de peur qu'il m'explose à la figure... J'ai pris des médicaments, Gilles est rentré un peu plus tôt que prévu... J'étais envahie d'un sentiment d'impuissance devant tous ces problèmes qui m'assaillaient : problème de mère, problème d'institutrice, problème de maîtresse de maison, d'artiste, de femme d'animateur, plus les problèmes familiaux : je pleurais chaque fois que j'allais voir mes parents. C'était des choses que Gilles ne sentait pas. Il aimait bien aller chez mes parents, il y avait du bon vin, toutes les valeurs bourgeoises qu'il décriait si fort au moment de l'adolescence...

J'ai été en congé pendant 6 ans pratiquement. Je suis allée à La Verrière pendant deux mois. C'est ma grand-mère qui a gardé les enfants. Elle était à la maison avec mon grand-père. Et mon grand-père a eu un accident de voiture pendant ce temps-là : il a été renversé par une voiture en traversant la rue. Elle a dû en baver la pauvre. Les beaux-parents aussi se sont impliqués beaucoup. Il faut dire qu'ils avaient eu un drame épouvantable avant le mariage. Le frère de mon beau-père s'est pendu 6 mois après son mariage. Sa femme est partie, et il s'est pendu. Mon mari était en 4^{ième} à ce moment-là. Il avait de très bons rapports avec son oncle et il avait même vécu avec lui assez longtemps pendant son enfance. Mon beau-père était très lié à son frère, ils se voyaient tous les jours. C'est lui qui a eu à décrocher son frère pendu. Il avait décroché aussi le voisin, le boulanger, car il allait toujours chercher le pain. Le boulanger avait également fait une tentative de suicide, mais mon beau-père l'avait décroché à temps. Coup sur coup, mon beau-père avait vécu ça... Gilles dit avoir vu son père pleurer pendant un an...

Et voilà que Gilles connaît une fille qui fait une tentative de suicide. C'était trop.

On est resté à Waziers jusqu'en 78. A La Verrière, j'ai repris la poterie, la sculpture sur bois et ensuite la peinture dès que j'ai commencé la psychothérapie. Au bout d'un an j'ai pu à nouveau conduire une voiture.

Entre temps le statut de Gilles s'est modifié. Dans le cadre d'une politique générale, il a fallu que les instituteurs réintègrent leur poste. Gilles a repris une classe pendant deux mois. Mais il a compris à cette occasion que son statut de détaché au CUEP dont il bénéficiait alors, n'était pas garanti. Et pendant un an, il a fait l'aller-retour Waziers-Lille pour suivre un stage afin de devenir formateur de formateurs.. A

ce moment-là, j'avais déjà Matthieu. Il est né en 73. A l'issue de ma dépression, j'ai voulu un troisième enfant. Ça a été une façon de redémarrer. J'ai arrêté la psychothérapie dès que j'ai su que j'étais enceinte. Tout s'est très bien passé. Il n'y avait qu'un salaire à la maison parce que j'avais pris un congé de quatre ans. Mais à la mairie, ils ont fini par se rendre compte que je faisais du travail au niveau de la poterie : j'avais créé un atelier de poterie pour enfants et au bout de trois ou quatre ans, j'ai eu des indemnités mensuelles pour cette animation. . Puis, je ne sais pas ce qui s'est passé, j'ai senti chez Gilles l'exigence que je reprenne le boulot, en même temps qu'une espèce de rupture....

J'ai repris la classe, alors que j'étais bien, j'aimais bien faire de la poterie avec les gosses... Eux aussi aimaient bien...

J'ai repris la classe avec trois enfants. Je ne sais pas comment je faisais. Matthieu avait 4 ans. Au point de vue de l'organisation matérielle, ça tournait. Je me levais la nuit pour peindre.

Ensuite, le grand bond... ici, à Lille.

Lille

On a acheté cette maison en 79. Ce qui est fou, car je faisais exactement ce que j'avais reproché à mes parents : faire faire des travaux au moment où les enfants ont besoin d'argent pour faire leurs études !

En 82, j'ai fait valoir mes quinze ans d'ancienneté. J'ai pris une demi-retraite. Je n'ai pas fait un jour de plus. J'ai toujours eu des mauvais postes. Avec les maladies et les dépressions, c'est évident. J'aimais bien ce métier, j'aimais bien être avec les enfants. Ce que je n'aimais pas, c'étaient les conditions dans lesquelles on l'exerce. J'ai fonctionné en moyenne avec 55 élèves et une fois avec 75 ! C'est aberrant.

Gilles, lui, après son année de formation, il est devenu formateur de formateurs. Mais quand on est arrivé ici, à Lille, il ne s'est pas rendu compte que je bénéficiais pas ici de tous les avantages que j'avais à Waziers. Pour aller travailler, là-bas, j'avais juste une place à traverser, ma belle-mère me prenait mon repassage, j'avais une femme de ménage... Ici, avec les problèmes d'argent, plus question de prendre une femme de ménage. Avec les travaux dans la maison, le ménage était largement amplifié. J'ai été nommée à Lambersart : donc à peu près trois-quart d'heure de transport !

J'ai mené cette vie pendant trois ans . Pas trois ans exactement, parce que je suis entrée à Culture pour tous entre temps. Ça a été un coup de folie.

Je suis entrée à Culture pour tous en 80, en Mars, et j'ai fait toute l'année scolaire 80/81. Mais ça ne s'est pas bien passé. J'étais adhérente à Culture pour tous depuis longtemps et j'y voyais fonctionner Gilles. Je n'avais jamais eu que des tâches annexes : des affiches, des petits trucs. En 80, ils voulaient développer l'activité Arts Plastiques et ils m'ont embauchée. J'en avais ras-le-bol de l'école et j'ai vu là un moyen de m'en sortir. Je me suis rendue compte très vite qu'avec trois enfants ce n'était pas évident de mener la vie d'un animateur de Culture pour tous. En plus, j'ai eu un conflit avec les dirigeants...

Il faut savoir que sur le plan sexuel, je ne suis pas du tout douée. Ça se comprend. J'ai des blocages. Je ne peux pas exiger de mon mari qu'il soit adapté à ce que je suis. Aussi, je me suis fait, comme on dit, tromper. J'étais au courant des choses. Mais là, il a vraiment exagéré. Ça s'est passé avec la responsable du mouvement qui était celle qui précisément devait m'aider. Lui, évidemment, il ne voulait absolument pas que j'aille à Culture pour tous. Vous voyez le système : ce n'était pas facile de travailler ! Et j'ai refusé de le faire. J'ai démissionné et redemandé un poste à l'Education Nationale. On m'a donné ce qui restait : une classe d'initiation au français pour les maghrébins. Je n'étais pas bien non plus. Parce qu'en plus de son travail, Gilles militait. C'était tous les soirs. On rentre, on soupe et on ressort. Tous les jours, tous les jours... Plus de femme de ménage, tout sur le dos. Un soir, j'en ai eu ras-le-bol. Il n'y avait presque rien à manger pour les enfants. Ce n'était plus possible. J'ai dit : « Je vais prendre ma demi-retraite. » Je sentais la déprime qui revenait. Une ça va, deux, pas question. Et puis, j'avais de plus en plus envie de peindre. D'ailleurs, dans le mois qui a suivi ma demi-retraite, j'ai fait une exposition à Tourcoing, la première où je présentais plusieurs toiles. Si bien que l'année 83 a été une année de travaux dans tous les sens du terme : ici dans la maison, dehors avec le métro, et pour moi la peinture... et puis... il y eu aussi le troisième avortement. Gilles n'en voulait pas. Un traumatisme de plus..

Puis, il y a le décès de ma grand-mère. J'avais renoué avec ma mère, parce qu'elle avait refusé que j'aille voir mon père juste avant sa mort. J'ai voulu que pour sa mère ce soit complètement différent. Ceci dit, je ne suis pas restée en contact avec elle longtemps. Ma grand-mère est décédée en Juin, et à Noël je ne la voyais déjà plus.

Ma grand-mère a passé le dernier mois de sa vie chez moi, je vous l'ai déjà dit. La veille de la mort de ma grand-mère, j'étais complètement épuisée car il fallait que je la veille toutes les nuits. Il fallait que je me détende un peu, j'ai dit à ma mère « Je vais aller à la piscine, tu vas venir garder ta mère tout l'après-midi . » Je suis partie une heure, une heure et demie. Et le lendemain ma grand-mère est morte. J'avais été bourrée d'euphorisants. J'ai pas senti tout de suite le deuil. Il a fallu un

moment pour que je me rende compte que c'était fini. Peu de temps après mes enfants — Stéphanie et Sébastien — sont partis à Paris pour continuer leurs études. On est resté à trois, Stéphane était en quatrième. Gilles et moi, on a eu une bonne crise, c'était à deux doigts du divorce. Puis ça s'est remis.

J'avais l'impression que tout le monde s'en allait. Un oncle est mort aussi... C'est dans ce contexte que j'ai entrepris ma psychothérapie en 85. J'ai reconstitué le *soi-disant accident* en 88.

Dans mon histoire, ce qui a été quand même primordial, positif, c'est l'amour de ma grand-mère. je n'arrête pas de le répéter. Si elle n'avait pas été là, je pense que j'aurais développé une maladie grave, ou je serais morte tout simplement. C'est elle qui m'a sauvée vraiment. Quand je vois la difficulté avec laquelle j'ai mis à jour tout ça, et encore, j'ai été aidée par le psychanalyste, je me dis qu'autrement, ça fait des maladies. Après le *soi-disant accident*, j'ai développé plein de maladies. Je me revois dans le lit constamment, quitter une maladie pour en rattraper une aussi vite... Encore faut-il, pour développer des maladies qu'on soit certain d'être pris en charge... Si la famille ne peut pas prendre en charge, parce qu'elle est égoïste, parce qu'elle est méchante ou parce qu'elle n'en a pas les moyens matériels, ça peut tourner à la folie... Alors, on ne se permet pas la maladie. Finalement la maladie, c'est aussi une forme d'appel au secours. Si on sait que cet appel au secours ne sera pas entendu, on ne peut pas la développer. C'est comme si la folie venait après la maladie.

J'ai arrêté la psychanalyse il y a quelques mois, justement parce que j'étais allée au bout de la connaissance des faits, et que les blocages, je ne les sentais plus dans ma tête mais dans mon corps. C'est comme si tout mon corps était verrouillé.

Actuellement, je ne sais pas où j'en suis... Le départ des enfants, leur nouvelle vie à Paris, je n'ai pas de distance par rapport à tout ça. C'est peut-être un peu trop proche...

En vous écoutant, j'ai ressenti chez vous un désir tenace d'être peintre, de vous retrouver vous-même à travers cette peinture, et que l'obligation de gagner sa vie, de s'occuper des enfants, de faire tourner une maison, tout ça faisait que la peinture n'avait jamais eu toute sa place. Cette décision de prendre une demi-retraite, à un moment où les enfants sont plus autonomes, a-t-elle permis que ce projet se concrétise ?

Je repense tout le temps aussi à cette espèce de choix que j'ai fait de me marier au lieu de continuer dans cette voie-là, comme si le-mariage devait forcément éliminer toutes les autres activités. Comme si, en ayant des enfants je devais carrément oublier cette nécessité que j'avais en moi, celle de peindre. Je l'ai cette nécessité intérieure, et je n'y souscris pas, alors ça se traduit par un mal-être et puis je somatise.

Quand j'étais jeune, je pensais que j'étais une fille, que je pouvais être enceinte. A ce moment-là, on n'avait pas les moyens de contraception d'aujourd'hui. Et j'avais des pulsions sexuelles importantes comme on peut en avoir au moment de l'adolescence — toujours jugulées par la religion, bien sûr— . Et cette possibilité d'avoir un enfant, m'a arrêtée, c'est drôle... Parce que je voulais partir, je voulais partir, je voulais partir de chez moi... J'avais non seulement un père qui me disait : « De toute façon, on te fera rechercher par la police, et on te fera enfermer » et de mon côté, je me disais : « Je serai seule et si je suis enceinte, si j'ai un bébé, le bébé sera malheureux » . Alors...

Cette demi-retraite ?

Dans un premier temps, oui. J'avais l'impression que j'avais un espace où j'aurais pu faire des choses. Seulement ce que je n'ai pas compris, que je n'ai compris qu'après, c'est que lorsqu'on a derrière soi quinze ans d'école, une certaine mentalité s'installe, et quand j'ai voulu intégrer un milieu de peintres ici sur Lille, je me suis sentie complètement étrangère, développant des idées qui avaient l'air de tomber du ciel : les enfants, la pédagogie... J'ai essayé d'intégrer les milieux de peintres, mais souvent ce sont des milieux d'hommes. Peu de femmes parmi les peintres, ou alors elles travaillent toutes seules. Elles ne se regroupent pas en association... J'ai essayé les galeries. J'allais me balader avec mes petites toiles, je les montrais partout. A chaque fois c'était la même réponse : « C'est intéressant ce que vous faites, mais ce n'est pas le style de la maison. » Moi, j'avais l'impression que ce que je faisais correspondait à ce que j'avais à dire... quoique je ne savais pas très bien ce que j'avais à dire. Maintenant je sais... Ce n'était pas écouté, ce n'était pas entendu, ce n'était pas vu. J'avais vraiment l'impression de chercher une aiguille dans une botte de foin, que je ne trouverais jamais la galerie qui correspondrait à ce que je faisais. Je me demandais chaque fois « Est-ce-que ce que je fais est intéressant ? Est-ce-que ça vaut la peine d'être exposé ? » En plus d'être rejetée, ça me rappelait d'autres situations où j'avais été rejetée... j'ai décroché un petit peu.

J'ai été aussi très mobilisée par la psychothérapie. J'ai continué à peindre, mais ce n'était plus pareil. Dans un premier temps, j'étais assez excitée par ma

peinture parce que j'arrivais à progresser dans ma psychanalyse. Mais un peu à la fois, ma psychanalyse a pris le dessus. J'arrivais avec mes mots, j'arrivais à dire des choses, quelqu'un m'écoutait... Et c'est devenu plus douloureux de peindre. Avant, je prenais encore du plaisir à le faire, après ça a été trop lourd. Un peu à la fois, c'est devenu trop douloureux, ce n'était plus la peine que je peigne.

En tout, je suis arrivée à une petite centaine de travaux. Il y en a dans ma famille, mais en général, ce sont des copies que j'ai faites quand j'étais adolescente. Ce que je garde, c'est ce dont personne ne veut. Ce sont des choses très dures, et très personnelles qui m'ont aidée dans ma psychanalyse. C'était un moyen de me révéler à moi même.

Par exemple, dans un premier temps, au niveau des avortements... je pensais tout le temps que c'était moi qui étais mauvaise, que je tuais mes enfants en moi. J'ai beaucoup analysé cela avec le psychanalyste. L'idée que j'avais, c'est que chacun des avortements correspondait à ... je ne réussirai pas à ... — j'avais dit que je ne le dirais pas — puis finalement je crois qu'on dit tout ou on ne dit rien.

Il y a eu l'inceste de mon grand-père, la violence de mon père, et puis il y a eu ... le viol de mon père. Et ça je l'ai pas dit, j'arrive pas à le dire. Mais il faut que je le dise quand même parce qu'autrement on peut avoir une idée fausse de mon père. Ce n'est pas seulement celui qui essaie de me noyer pour me défendre de mon grand-père, c'est aussi quelqu'un qui prend possession de sa fille juste après... J'ai eu du mal à le croire jusqu'à ce que je voie que c'est un fait courant. Ça a été sûrement ça le plus dur. D'ailleurs, j'arrive même pas encore à ... le dire calmement.

Je voyais ça comme ça. L'inceste de mon grand-père : un avortement. L'inceste de mon père : un avortement... On m'avait dit dans mon enfance que dès qu'on a une relation sexuelle, on a forcément un enfant.

Et puis je fantasmais beaucoup par rapport à mon frère mort. Avant mon mariage, j'avais dit à ma grand-mère que je désirais un enfant de Gilles. Finalement, à la limite, je me mariais presque — j'exagère un un petit peu — pour avoir un enfant. C'est le jour où j'ai parlé à ma grand-mère, qu'elle m'a raconté sa propre histoire. Mais du point de vue matériel, j'étais piégée. Il y avait quelque chose que je ne voulais absolument pas, c'était que... ma mère élève mon enfant. Or, c'était ce qu'on disait : « Tu accoucheras, il y a des maisons pour filles-mères, tu iras accoucher dans une maison pour filles-mères et puis tu reviendras à la maison. Tu seras institutrice et je te garderai ton enfant ». Et ça, c'est la dernière des choses que j'aurais acceptées. Après il y a eu le mariage, et j'ai toujours gardé espoir jusqu'au bout que Gilles allait changer d'avis. Même la deuxième fois, je l'ai carrément supplié. Il disait alors qu'il n'avait pas fait son service militaire...

A propos des raisons du divorce avec Gilles, il y avait le petit héritage de l'oncle que j'ai partagé entre mes enfants pour leurs études, mais il n'y a pas eu que ça. D'avoir un peu d'argent m'avait donné un peu confiance en moi. J'ai dit : « Je vais prendre un atelier, à l'extérieur de la maison. » J'ai trouvé une chambre à louer dans une maison en face de la nôtre. Et j'ai été vraiment très prolifique. J'avais fait 12 toiles. Douze toiles carrées. Carrément carrées. Le seul défaut, c'est que je peignais souvent la nuit. Je les débutais ici et j'allais les finir là-bas. Mais il y avait toujours un va-et-vient. Gilles est devenu fou furieux. Il ne pouvait pas supporter l'idée que j'étais ailleurs que dans la maison... J'ai été obligée de revenir. Qu'est-ce que j'ai pu produire, vraiment, et en l'espace de trois mois, pas plus ! Mais j'ai dû rentrer, il allait divorcer ! Là, j'ai vraiment eu envie de partir. J'avais peur de déclencher des choses dramatiques. On parle toujours dans la famille de Gilles de l'oncle qui s'est suicidé à cause du départ de sa femme... Gilles n'est pas méchant, il ne faut pas croire. Je crois qu'il ne sais pas, c'est tout. Il y avait surtout aussi une différence terrible de culture entre nous....

Peux-tu me parler un peu de ce que tu ressens à la suite de ces entretiens ?

J'ai fait ça avec un certain intérêt et même avec du plaisir par moment. Cela me force à m'interroger et à me demander : « Et maintenant ? » Cela m'a permis de mettre de l'ordre, de rapprocher des événements qu'on n'avait pas du tout rapprochés ou d'en séparer d'autres comme la mort de ma grand-mère et le départ de mes enfants par exemple et remettre en cause certains comportements comme « tout le monde s'en va » . Cela permet aussi de rétablir certaines vérités. Par exemple, le travail de mon père pendant la guerre dont m'a parlé mon parrain. Je l'ai revu il y a quelques semaines. Je croyais que mon père avait été démobilisé et qu'il était resté à la maison. Il n'est pas du tout resté à la maison, il travaillait à Arras au service des engagements des cadres. Et moi, mon explication c'était que s'il n'avait pas envoyé un coup de poing à mon grand-père quand il m'a découverte, c'était parce qu'il était dépendant de mon grand-père. En fait, pas du tout, il aurait pu partir comme il voulait, dans la mesure où il avait son salaire. C'est vrai que le logement était difficile à trouver mais en cherchant bien, il aurait sûrement trouvé... J'aurais préféré rester sur l'ancienne version. On s'invente des choses pour adoucir la vérité. Je n'avais aucune information. Qu'est-ce qui m'a permis de dire ça ?

Pour mes enfants aussi, ce récit est important. Ils se posent des questions aussi. Par exemple, au moment de ma tentative de suicide, Stéphanie avait trois ans, Sébastien en avait deux...

Par rapport à la psychothérapie, j'ai l'impression d'une réappropriation, d'une mise en ordre. Surtout la relation est moins étouffante. Le psy, il ne dit rien. Toi tu parles, tu réagis... Et puis tu as un projet, ça va servir à quelque chose... C'est pas la même chose que de parler de soi comme ça...

LES EVENEMENTS BIOGRAPHIQUES DE LA VIE DE MATHILDE Y.

Les documents disponibles

Quand Mathilde s'est engagée dans cette expérience-recherche, elle avait interrompu depuis quelques mois une analyse commencée en 1985. Mathilde nous a ainsi livré des matériaux beaucoup plus élaborés que ceux disponibles pour les trois autres enquêtes, et déjà largement structurés par des interprétations psychanalytiques sur lesquelles nous pouvons faire fond.

Pour étudier les événements de la biographie de Mathilde Y. nous disposons de la retranscription des entretiens, d'un arbre généalogique et de deux lignes de vie : la première a été tracée spontanément au cours d'une rencontre, la seconde a été dessinée plus tard, de façon plus méthodique et réfléchie. Mathilde a également réalisé quelques croquis et rédigé le petit texte que nous avons placé en exergue du récit "restitué". Des échanges téléphoniques et épistolaires ont prolongé le dialogue au delà du dernier entretien.

A la première lecture du récit "restitué", Mathilde en a largement approuvé les termes et le ton : « *Je me suis bien reconnue. Je me suis sentie en adéquation avec le texte. J'ai retrouvé l'atmosphère intérieure qui m'a permis de formuler ce qui a été dit, même si il y a quelques inexactitudes que je voudrais corriger.* » Quelques temps après

cependant, Mathilde a tenu à nuancer cette première réaction : « *Avec la rédaction linéaire, chronologique, l'impact dramatique a disparu ...* » Nous étions conscient dès le départ de l'effet produit par de la mise en récit où la « concordance l'emporte sur la discordance⁵ ». Mais sans doute faut-il aussi incriminer l'écriture qui "couche" des mots sur le papier, alors que la parole sauve bien mieux le "vif" de l'événement.

Mathilde écrit également qu'elle savait les risques d'une telle aventure , « *mais ce travail m'a été une précieuse transition entre la prise en charge thérapeutique et le retour à la vie normale* » . Nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur ce qui fait la spécificité de notre approche par rapport à une démarche psychanalytique, mais notons dès à présent que, selon nous, la dimension essentielle⁶ de cette spécificité réside dans la prise en compte du temps et de la chronologie.

Les tracés du temps, que sont les lignes de vie, présentent chez Mathilde des caractéristiques nettement différentes de celles que nous avons rencontrées jusqu'à présent. Il paraît en effet difficile ici de parler de calendrier. Au lieu de paliers (comme dans la biographie de Monsieur B.) , de moments qui définissent des périodes (comme dans la biographie de Françoise et la première partie de la vie de Dolorès) les lignes dessinées par Mathilde forment toutes deux une succession de "pics" qui viennent hérissier une ligne-planche sans qu'on puisse raisonnablement considérer que ces événements qui font irruption soient en même temps des événements-avènements d'une période stable. Les événements semblent arriver comme des accidents perturbant un équilibre qui ne peut se trouver qu'au niveau zéro du graphique. Le tracé global laisse plus une impression de désordre que de chronologie.

⁵ Comme aime à le rappeler P. Ricoeur.

⁶ Ce n'est évidemment pas la seule : l'enregistrement au magnétophone et le passage à l'écriture marquent une autre spécificité de notre enquête.

Certes, le discours de Mathilde, s'il a pris très fréquemment des libertés avec la chronologie, permet, mieux que les lignes de vie, d'entrevoir une périodisation associée plutôt aux déplacements géographiques. Néanmoins, cette périodisation reste très discrète et relève peut-être plus d'une décision du chercheur que de la représentation que Mathilde se donne de son parcours biographique qui apparaît davantage comme une succession d'épreuves que comme une accumulation d'expériences.

Individualisation et identification des événements importants

Nous reprendrons l'examen des événements suivant les trois approches différentes que nous avons prévues (entretiens, ligne de vie et commentaires de la narratrice), car ici, à la différence de la biographie de Dolorès ces trois procédés ne fournissent pas exactement les mêmes listes d'événements.

1 — Événements importants repérés dans les retranscriptions d'entretiens

Plus de soixante événements de la biographie de Mathilde ont pu être listés. Nous en retiendrons ceux qui présentent une fréquence maximum et/ou qui sont pris dans un réseau de connexions multiples avec d'autres événements. L'ordre chronologique ne correspond pas forcément à l'ordre d'évocation dans le récit ce qui est relativement banal. Mais dans ce récit autobiographique nous sommes confronté à une situation nouvelle. Certains événements n'ont été reconstitués que

très récemment par Mathilde au cours de son analyse (fin 88) . Il lui a fallu alors tout reprendre et examiner une à une les incidences de la découverte faite sur les événements ultérieurs. « *Depuis trois ans je travaille là-dessus, c'est vrai que ce n'est pas évident. Découvrir une chose pareille ...et après, il faut analyser tout ... voir les conséquences sur le comportement* ⁷... *voir les conséquences physiques ...* » Ce sont donc les événements de la biographie resitués dans cette nouvelle perspective auxquels nous avons accès. Les réélaborations ont ici sans doute effacé toute autre interprétation, à la différence de ce que nous avons rencontré dans le cas de Dolorès où continuent de coexister des interprétations largement concurrentes.

a) Si l'on retient le critère de fréquence et de longueur du texte consacré à l'évocation des événements, les événements majeurs sont les suivants :

- + le "soi-disant accident"
- + la naissance de Jean-Pierre
- + la rencontre, le mariage avec Gilles et le premier avortement
- + l'installation à Waziers, la dépression suivie d'une tentative de suicide
- + le "grand bond" vers Lille

b) Si l'on retient les événements qui se trouvent au centre d'un réseau complexe de connexions, la liste est à peine différente . On trouve dans un ordre décroissant de complexité de réseau :

- + le mariage
- + la naissance de Jean-Pierre
- + le "soi-disant accident"

⁷ « *parce que dans la mesure où vous tendez les bras vers quelqu'un et qu'à la place des caresses et des baisers espérés, vous avez une tentative de meurtre, après on est à l'affût... on sait que n'importe qui du jour au lendemain peut se transformer en monstre* »

- + le "soi-disant accident"
- + la dépression de Décembre 68 suivie d'une tentative de suicide
- + la demi-retraite
- + l'analyse
- + la naissance et le décès de Jean-Paul

2 — Événements visibles sur les lignes de vie

Les deux lignes de vie ne fournissent pas à première vue les mêmes repères temporels ⁹. En comparant les deux tracés, il nous semble que l'on puisse retenir la liste suivante :

- + 45 : le "soi-disant accident"
- + 53 : la naissance de Jean-Pierre
- + 58 : le séjour à Berck
- + 61 : le mariage
- + 65 : la naissance de Stéphanie
- + 66 : la naissance de Sébastien
- + 68 : Waziers et la tentative de suicide
- + 73 : la naissance de Matthieu
- + 84 : la mort de la grand-mère
- + 88 : la reconstitution du "soi-disant accident"

Notons que les noms que nous avons attribués aux événements ne préjugent pas de leur complexité réelle. La naissance de Jean-Pierre, par exemple, désigne, comme nous le verrons plus loin l'ensemble des événements qui s'articulent ou qui sont contemporains de cette naissance.

⁹ Il nous semble que la hauteur de certains "pics" doit être interprétée moins comme l'expression du caractère heureux de l'événement que comme une nécessité pour pouvoir exprimer la chute qui lui fait suite.

3 — Enfin, quels sont les événements ou les situations que Mathilde considère elle-même comme importants ?

D'abord, la naissance de Jean-Paul et le "soi-disant accident".

Puis, la naissance de ses trois enfants (« *La naissance de Matthieu, c'est un peu une résurrection* ») et le "choc" de leur départ à l'adolescence.

Ensuite, le mariage — « *ça a été une sorte d'engrenage* » — et la "déprime" — « *je veux toujours revenir à ma déprime parce que c'est quelque chose qui m'a marquée profondément* » — .

Par ailleurs, les moments marqués par des tendances suicidaires doivent être considérés également comme des moments importants : elles se manifestent lorsque Mathilde a 9 ans (souvenir associé à une mare), puis vers 11 ans (départ des cousins accueillis par son père et naissance de Jean-Pierre), ensuite à 18 ans (lorsqu'elle abandonne la colonie de vacances où elle était monitrice avec Gilles) et enfin, à 27 ans (quelques mois après son installation à Waziers) .

Enfin — mais s'agit-il d'un événement ? — l'amour de sa grand-mère qui lui a permis finalement de traverser toutes ces épreuves. « *Dans mon histoire, ce qui a été quand même primordial, positif, c'est l'amour de ma grand-mère. Je n'arrête pas de le répéter, si elle n'avait pas été là, je pense que ... soit j'aurais développé une maladie grave, soit je serais morte tout simplement. C'est elle qui m'a sauvée vraiment .* »

Ces différentes approches convergent pour désigner trois événements majeurs de la biographie de Mathilde ou plus exactement trois groupes d'événements principaux : le soi-disant "accident" et la naissance de Jean-Paul, la naissance de Jean-Pierre, et l'enchaînement d'événements qui va du mariage à la tentative de suicide d'avril 1969. Nous porterons notre attention dans un premier temps sur ces trois

moments, sans avoir néanmoins la prétention d'en faire une analyse exhaustive. Le travail d'analyse a déjà fourni un certain nombre de clés essentielles pour comprendre la biographie de Mathilde. Nous tenterons de mettre en lumière ce qu'une étude plus sociologique, centrée sur les événements, peut apporter de spécifique et de complémentaire. Enfin, nous nous intéresserons à un événement "empêché", qui, comme tel, ne peut être saisi par nos critères d'importance manifeste : le "devenir peintre" que Mathilde semble ne pouvoir réaliser pleinement et qui "travaille" toute sa biographie.

De la chronique au récit

1- Le "soi-disant accident"

Les pratiques incestueuses du grand-père et la violence du père, dont Mathilde nous parle dès le début des entretiens, ne sont en fait que les deux premiers actes d'un événement qui en comporte trois. Beaucoup plus difficile encore à nommer que les précédents, ce n'est que lors du sixième entretien — le dernier — que Mathilde fait allusion au viol commis par le père quelque temps plus tard. « *J'ai eu du mal à le croire jusqu'à ce que je me rende compte que c'est un fait courant. Une reprise de possession de son bien, quoi .* »

Notre dispositif de recherche n'aurait évidemment pas pu atteindre de tels souvenirs refoulés, de tels traumatismes de la petite enfance. C'est le travail d'analyse qui a permis de reconstituer cet un événement primordial¹⁰ — le "soi-disant accident" — qui informe et

¹⁰ La reconnaissance des violences sexuelles subies dans l'enfance est au cœur des différends qui séparèrent Freud et Ferenczi à la fin de la vie de ce dernier. « Il tint pour vraies ces remémorations de traumatismes insolites subis dans l'enfance. ce fut en de telles aberrations que s'éteignit cette intelligence si belle et si brillante », écrivit Freud peu de temps après la mort du psychanalyste hongrois. Cité par Peter GAY *Freud, une vie*. Hachette 1991, p.676. L'orthodoxie freudienne y verrait sans doute de purs fantasmes de désir de la fille pour son père.

éclairer l'ensemble de la biographie de Mathilde. *« Je pense que je n'ai pas résisté jusqu'au maximum de mes forces, justement parce que c'était mon père. Je crois qu'un étranger, je me serais battue jusqu'au bout. j'ai dû abandonner avant ... Ça me donne un comportement dans la vie ... C'est la conséquence de ça, le comportement. »*

On a déjà eu l'occasion d'observer les effets déstabilisateurs de la personnalité d'un viol incestueux lors de l'étude de la biographie de Dolorès¹¹ et nous avons noté en particulier que ces événements qui concernent le plus intime de la vie d'une personne mettent en cause en même temps ce qui constitue le fondement du lien social. Comment dépasser cette simple constatation ? Par quels processus de tels traumatismes ont-ils des retentissements non seulement sur la personnalité mais aussi sur la capacité des personnes qui en sont les victimes à trouver une place dans un réseau de relations sociales ?

Comme Dolorès, Mathilde, à certains moments de son existence, n'a plus pu "faire face". Mathilde l'explique en termes d'énergie disponible : *« Toute l'énergie est dirigée vers la résolution de ces problèmes au lieu d'être dirigée vers un apprentissage de la vie sociale . »* Elle poursuit : *« Je n'ai pas de réussite sociale, à la limite, je ne suis rien. Je suis reconnue peut-être par mes enfants, mais pas ... Ce que je dis, c'est que l'énergie que j'ai eue, que j'ai mise pour essayer de survivre, de survivre quand même, finalement, ça équivaut à l'énergie qu'on développe pour essayer de se faire reconnaître socialement. J'ai essayé de me faire reconnaître tout court comme être vivant... »*

D'autres, comme Eva Thomas, y voient aussi un effet de paralysie des mots : *« Dans le viol incestueux, c'est d'abord le langage qui est attaqué, la langue qui est arrachée et l'intelligence qui est cadencée, par*

¹¹ Qui se traduisent en particulier par une ligne de vie chaotique.

mesure de survie ¹² ». « Pour les victimes d'inceste, ce qui est le plus fondamentalement blessé, c'est la langue, la capacité d'y penser, les outils d'élaboration d'un mal qui détruit d'autant plus efficacement qu'il est insaisissable, interdit d'énonciation, de socialisation¹³ : "On ne parle pas de ça" ... » C'est, sans doute et plus généralement, l'accès au symbolique qui est touché, et, partant, la possibilité même du lien social.

Cette question dépasse très largement le cadre de cette étude. Nous y reviendrons cependant dans la conclusion de ce travail car il nous semble qu'un de ses aspects concerne directement le sociologue : celui de la dimension historique du lien social et donc la question du temps.

Ce qui, en revanche, se doit d'être analysé ici, c'est comment ces grandes tendances générales de comportement viennent se confirmer ou se modifier à l'occasion des événements biographiques majeurs, comment sont-elles elles-mêmes à l'origine d'événements qui infléchissent l'orientation du parcours biographique, comment les événements biographiques ultérieurs viennent relayer ou interagir avec l'événement fondateur qu'est le "soi-disant accident".

D'abord, dans l'esprit de ce que nous avons fait jusqu'à présent, il nous semble que cet événement fondateur pose une équation événementielle que Mathilde formule elle-même en ces termes : « *Pour moi, j'avais l'impression que chaque fois qu'il y a pratique sexuelle, il y a mort.* » C'est effectivement l'enchaînement à l'œuvre lors du "soi-disant accident". Le père cherche à noyer sa fille après l'avoir surprise avec le grand-père. Mais un autre événement, attaché à la naissance de Mathilde, et qui, lui, n'a pas été refoulé puisqu'il a même donné lieu à de multiples évocations familiales, fournit une équation voisine,

¹² Eva THOMAS *Le sang des mots* Mentha, 1992, p.223.

¹³ *Ibid.* p. 80.

permettant ainsi leur renforcement réciproque. Il s'agit de la mort de Jean-Paul, au lendemain de sa naissance, onze mois avant que naisse Mathilde. Mathilde est en quelque sorte une enfant de "remplacement". Elle prend la place du garçon dont on n'a pas eu le temps de faire réellement le deuil¹⁴. C'est la première occurrence de l'équation événementielle : naissance = mort qui inaugure son existence.

Mathilde prend une deuxième fois la place d'un mort : le fils de sa grand-mère, Luc, qui devait être son parrain et qui meurt en 1941. « *Cette disparition m'a peut-être été bénéfique, dans la mesure où ma grand-mère a reporté sur moi l'affection, l'énergie qu'elle ne pouvait plus consacrer à son fils.* » Ce schème d'équivalence événementielle hérité sera reproduit sous des formes euphémisées à plusieurs moments de la vie de Mathilde : la naissance de Jean-Pierre et les idées suicidaires de Mathilde, le mariage d'une tante de la narratrice, Josette, qui coïncide avec une tentative de suicide, les avortements.

2 - La naissance de Jean-Pierre.

« *C'était l'année des catastrophes ...* » : Mathilde commence ainsi l'évocation de cet événement qui constitue un moment majeur de son existence : « *Ça a été une forte prise de conscience à ce moment-là de ce gros problème que j'avais ... je voulais être sûre d'avoir lieu d'être lorsque mon frère est né / aîné...¹⁵* ». Cette identification entre les deux frères est confirmée par une des corrections que Mathilde a apportées au récit "restitué" où elle évoque les tendances suicidaires qui se sont manifestées à la naissance de son frère Jean-Pierre : « *C'est que mon autre¹⁶ frère aîné était mort* ». Et Mathilde "vit" la situation en ces

¹⁴ Mathilde dispose de nombreux clichés où son père l'a photographiée sur la tombe du fils.

¹⁵ Le passage à l'écriture impose un choix de sens là où l'oralité autorise les deux.

¹⁶ C'est nous qui soulignons.

termes : « *Il était né, il était ressucité, je n'avais plus lieu d'être. J'étais la fille qui avait remplacé le garçon, le garçon naît, ce n'est plus la peine que j'existe ...* » L'équation événementielle fonctionne donc ici pour interpréter l'événement émergent : la naissance de Jean-Pierre doit se traduire par une mort...

Cependant Mathilde tient à souligner que ce n'est pas la première fois qu'elle avait eu des idées suicidaires. « *Lorsque j'avais 9 ans, peu après l'arrivée des cousins Robert et Vincent, je me rappelle avoir eu des idées suicidaires près d'une mare. Je voulais être sourde-aveugle-muette.* » Une interprétation psychanalytique immédiate suggérée par Mathilde établit un lien entre ces sentiments suicidaires et « *les gestes d'attouchement des cousins... Robert, à 11 ans, dormait dans la même chambre que Martine et moi ...* » On a ainsi l'impression que se déroule une histoire privée, autonome, indépendante de la vie sociale et familiale. Pourtant, lorsque Mathilde évoque l'année où elle est en sixième — elle a onze ans, on est en 1953, "année des catastrophes" , année de la naissance de Jean-Pierre — elle parle de son père en ces termes : « *C'est là que ça tout a commencé... Ça a été le gros coup qui a fait qu'il n'a plus voulu se battre ... il a à nouveau changé de travail... ce n'était même plus une entreprise ...* » Qu'en est-il de la vie professionnelle du père de Mathilde ? Peut-on établir des corrélations entre les changements successifs de sa carrière et les "crises" de l'enfance de Mathilde ?

Il nous paraît d'autant plus important de nous tourner vers les événements de la vie familiale et professionnelle des parents que les travaux des psychanalystes nous apprennent que les violences sexuelles sur les jeunes enfants, loin de développer chez eux des sentiments de

haine ou de résistance¹⁷, créent un sentiment de peur qui « quand elle atteint son point culminant, les oblige à se soumettre automatiquement à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs, à obéir en s'oubliant complètement, et à s'identifier totalement à l'agresseur . »

Mathilde souligne à plusieurs reprises qu'elle a longtemps voulu défendre son père. « *Du côté paternel, il y a eu une énorme souffrance. Je crois que j'ai porté cette souffrance-là au plus profond de moi-même. C'est une espèce d'héritage sur plusieurs générations, il n'y a pas eu de coupure .* » Elle se sent du même "clan" que lui — ceux qui réfléchissent — par opposition au clan de sa mère et sa sœur. Elle était, semble-t-il sa "préférée" . Elle s'identifiait à lui, y compris lors de ses déconvenues professionnelles, au point qu'elle écrivit elle-même un jour au patron de son père. « *Quand j'étais à Berck, le magasin où travaillait mon père l'a licencié. Dans ma petite tête d'adolescente, je suis entrée en fureur, et j'ai écrit au patron de mon père !* »

Examinons les événements de la vie familiale et professionnelle des parents de Mathilde, en recomposant les faits dans un ordre chronologique.

A la fin de la guerre, le père de Mathilde, militaire de carrière, suivant sans doute les conseils d'un de ses amis comptable, quitte l'armée pour devenir comptable. L'armée offrait alors aux officiers qui optaient pour la vie civile de toucher leur solde de militaire pendant cinq ans. Les parents de Mathilde bénéficièrent ainsi de deux salaires pendant un certain temps. Mais, « *ma mère est un vrai panier percé, elle a toujours eu la folie des grandeurs...* » « *Quand j'avais huit ans, peu de temps après que mon père ait cessé de toucher sa double paye, mes parents ont dû faire face à tant de dettes que mes grands parents furent obligés de vendre leur belle maison. Mon grand-père ne voulait pas,*

¹⁷ Sandor FERENCZI Psychanalyse IV p.130.

mais mon père profita de ce qu'il était à l'hôpital, très affaibli, pour lui faire signer la vente. »

Plus tard, à peu près en même temps que la naissance de Jean-Pierre, le père de Mathilde connaît un licenciement partiel qui l'oblige à faire des heures supplémentaires le soir pour le cabinet d'expertise-comptable de son ami, devenu entre temps le parrain de Mathilde. La naissance du frère elle-même semble également liée à des questions d'argent : *« Mon père voulait absolument que mon frère naisse en 1953 pour une question d'impôts. Il a même demandé au médecin de déclencher l'accouchement pour qu'il naisse avant le 31 décembre 1953. D'ailleurs, je crois que ce troisième enfant avait été conçu pour bénéficier plus facilement d'aides pour la construction d'une maison. Mon père avait pris les deux cousins aussi pour cela, il y gagnait de l'argent ! »*

Il ne s'agit pas de difficultés financières passagères mais, pourrait-on dire, d'un mode de vie permanent : *« Ma grand-mère avançait régulièrement les fins de mois (...) C'est ce qui nous a toujours tenus hors de l'eau. (...) Elle n'avait que sa retraite, mais elle avait été embauchée par mon parrain comme gouvernante de la maison. »* Le parrain, quant à lui, gagnait beaucoup d'argent.

En 1958, le père de Mathilde est à nouveau licencié, nous en avons déjà parlé, au moment où celle-ci est malade et hospitalisée à Berck. L'année suivante, les parents entreprennent la construction d'une maison *« hors de proportion par rapport à leurs moyens »*. Ils hypothéquent de façon anticipée le salaire d'institutrice de Mathilde (elle était alors en première) *« pour contribuer au paiement du loyer à rembourser. »* Plus tard, le père détournera de l'argent de l'organisme qui l'emploie ... La mère fera une tentative de suicide au lendemain du mariage fastueux organisé pour son fils¹⁸ ... *« Mon père avait perdu*

¹⁸ Elle s'était à nouveau gravement endettée.

toute dignité. Il n'avait pas de ressort. dans son esprit, sa carrière est une dégringolade. Il n'a jamais eu de situation en accord avec ses capacités. »

Ces rappels, un peu longs sans doute, montrent la place occupée par l'argent tout au long de l'enfance de Mathilde et même au delà. « *J'allais pieds nus en hiver parce que je ne voulais pas demander de l'argent à ma mère pour acheter des bas. C'était toujours la guerre quand je demandais de l'argent pour acheter, par exemple, des petits classiques Larousse ... la moindre bricole ... »*

On découvre ainsi peu à peu au cours des entretiens que la vie des parents de Mathilde a été dominée d'un bout à l'autre par le besoin d'argent. Il n'est, du coup, plus étonnant que les déconvenues professionnelles du père aient des répercussions sur le psychisme de chacun des membres de la famille et en particulier chez Mathilde qui s'identifiait beaucoup à lui. « *C'était une atmosphère familiale pesante. On portait tout ... »*

Résumons :

Mathilde a 9 ans quand deux cousins viennent vivre chez ses parents et que son père doit rembourser des dettes importantes. C'est à ce moment-là qu'elle situe ses premières pensées suicidaires.

Mathilde a 11 ans : les cousins quittent la maison paternelle, le frère "aîné" est "réssuscité", le père est victime d'un licenciement partiel, Mathilde a des otites, elle joue à être sourde-aveugle-muette, et se "fabrique des traces"¹⁹ pour visualiser des douleurs qui se sont réveillées à la naissance du frère. L'année suivante, elle doublera sa cinquième.

Mathilde a 15 ans : elle est encore malade au moment où son père est licencié à nouveau.

Tout se passe comme si Mathilde vivait dans son corps les "faillites" du père. Il ne s'agit pas d'une interprétation concurrente de

¹⁹ « *Je me frottait consciencieusement l'oreille pour provoquer une irritation »*

l'interprétation psychanalytique ni même d'une interprétation indépendante qui viendrait se surajouter à la précédente : celle-ci n'est possible qu'en fonction de l'autre. C'est parce que Mathilde s'identifie complètement à son père que les deux niveaux d'analyse s'articulent, révélant la complexité de l'événement : la maladie apparaît ici en même temps comme une réaction/somatisation que comme un appel : « *la maladie, c'est une forme d'appel au secours* » affirme Mathilde d'ailleurs . Nous retrouvons là la dimension événementielle de la maladie, déjà abordée lors de l'étude de la biographie de Françoise.

Ainsi, l'événement qui nous occupait, la naissance de Jean-Pierre, est en fait un événement composite qui requiert l'intrication de plusieurs niveaux d'analyse pour être saisi dans sa complexité. D'ailleurs Mathilde elle-même n'en souligne-t-elle pas l'étendue en rapportant d'emblée l'événement à une "catastrophe" naturelle « *En Hollande, une digue s'est rompue.. C'était la mer ...* » ? Nous rencontrons là ce que nous avons déjà observé dans les récits de Dolorès et Françoise.

Ne réussissant pas à associer un événement de sa biographie à la "rechute" de sa maladie en 1987, Françoise se souvient néanmoins de la tempête qui soufflait à ce moment-là. De même Dolorès, lorsqu'elle arrive pour la première fois à Madrid après son mariage , se souvient-elle des trois arbres sur la montagne. Ces "événements" de la nature fonctionnent comme des métaphores pour signifier quelque chose d'indicible, d'innommable, pour lequel les mots ne viennent pas.

3 - Le mariage de Mathilde

Nous nommons ainsi un ensemble d'événements successifs mais étroitement liés : la rencontre avec Gilles, le mariage proprement dit et le premier avortement. C'est, de très loin, l'événement qui occupe la plus grande place dans le discours de Mathilde. On pourrait dès lors s'étonner

de la trace minime qui lui est accordée dans les lignes de vie. Sur l'une des deux d'ailleurs, il n'en est même pas fait mention. Les choses sont très cohérentes en réalité. Le mariage de Mathilde n'a pas été un grand mariage comme elle l'avait souhaité : pas de robe blanche²⁰, absence de ses parents — ses parents sont allés à la mer avec son frère et sa sœur ce jour-là, seuls sa grand-mère et son parrain l'accompagnent — : la sanction sociale de son alliance avec Gilles n'a pas revêtu la forme rituelle qu'elle avait désirée. Sur la ligne de vie, c'est plus la cérémonie que tout le processus qui est symbolisée. Cet écart entre l'événement espéré et l'événement subi, écart dont Mathilde souffre encore aujourd'hui, n'est toujours pas lui-même sanctionné. D'autre part, au delà du rituel, n'est-ce pas une décision qu'elle a prise elle-même et qui, à plus d'un titre a eu des conséquences inverses de celles escomptées ? Ce qui explique que Mathilde l'évoque et l'analyse aussi souvent dans son récit : un événement non partagé, mal sanctionné et qui est peut-être bien une "catastrophe" au sens où nous avons utilisé ce terme pour les récits précédents : un événement auquel la personne participe de manière active, qu'elle a voulu ou qu'on lui attribue, et dont les effets sont opposés à ceux attendus ou désirés.

La rencontre avec Gilles n'est pas étrangère aux difficultés financières que connaît Mathilde. « *On arrive tout naturellement au fait que ... les difficultés financières pour moi étaient telles que je me suis précipitée dans une relation affective avec mon futur mari beaucoup plus communicatif.* » D'une part cette confusion des registres affectif et matériel vient confirmer *a posteriori* ce que nous avançons dans le paragraphe précédent. D'autre part, cela introduit d'emblée au cœur de cette rencontre une séparation : c'est en même temps l'inauguration

²⁰ « *J'en rigole maintenant ... mais il y a eu des jours, j'en pleurais ... j'aimais bien une robe blanche quand même...* »

d'une relation nouvelle que la rupture d'un attachement douloureux²¹. Lorsque Mathilde raconte cette période, le plus souvent elle évoque des incidents où son père intervient de manière inconvenante. Les parents de Mathilde sont opposés à cette relation. « *Fils de bosch, fils d'ouvrier* » disait la mère, « *c'est une lope* » disait le père. La violence du père se déchaîne à nouveau. « *Une violence complètement folle.* »

Certes ce mariage compromet le projet des parents de profiter du salaire d'institutrice de Mathilde pour payer la maison, mais bien d'autres choses se jouent sans doute en même temps (ce mariage est perçu comme une mésalliance²², par exemple) qui nous restent largement inaccessibles.

Mathilde est enceinte. Son père signe un consentement écrit pour se dispenser de la cérémonie. Mathilde revit là les scènes d'abandon qu'elle a connues pendant son enfance. Les bans sont publiés et quelques jours plus tard, Gilles annonce à Mathilde qu'elle devra se faire avorter « *C'était comme si le ciel me tombait sur la tête . Je ne m'y attendais pas. Il m'a demandé d'avorter en passant devant le cabinet d'un gynécologue ...* » « *Du point de vue matériel, j'étais piégée. Il y avait quelque chose que je ne voulais absolument pas, c'était que ma mère élève mon enfant. On disait : tu accoucheras dans une maison pour filles-mères, et puis tu reviendras à la maison. Tu seras institutrice et je garderai ton enfant. Et ça, c'est la dernière des choses que ... Après il y a eu le mariage et j'ai toujours gardé espoir jusqu'au bout que Gilles allait changer d'avis, toujours ...* » Les deux équations événementielles fondatrices, relation sexuelle = mort et naissance = mort trouvent dans cet avortement une réalisation nouvelle.

²¹ Sentiment ambivalent : « *je passais pour être la préférée* » et « *j'étais rejetée et à part* »

²² Après avoir vu le logement des beaux-parents de Mathilde, Martine ne dira-t-elle pas à sa sœur : « *c'est pour ça que tu nous a quittés !* » ? Les références idéologiques des familles sont aussi très différentes ...

Quant au mariage proprement dit, Mathilde le vit sur le mode de la répétition : « *Quand je me suis mariée, il y avait une grande part de fuite de la violence .* » Mais Mathilde découvre non pas la violence, mais la dépendance. Gilles décide pour elle : l'avortement, la demande de postes d'instituteurs dans l'Eure ... « *J'ai pensé : "ça recommence"* . *Dans ma tête, j'avais reçu un coup, j'étais comme assommée. Je ne pouvais pas dire non. La décision n'était pas concertée. Ça me faisait un choc, mais je ne disais rien .* » Ensuite, « *ça a été comme un engrenage* » . Une "logique catastrophique" qui, en quelques années, débouche sur une dépression grave (décembre 1968) et une tentative de suicide quelques mois plus tard.

Une série d'événements ou d'épisodes mineurs en eux-mêmes, parce qu'ils étaient révélateurs ou "symptomatiques" de la situation vécue, sont à l'origine de cette dépression : « *J'ai vu²³ qu'on n'était pas à égalité, une fois de plus. Je me sentais brimée et malmenée ...* » . Un incident précis la déclenche : la crise d'un enfant épileptique dans la classe de Mathilde qui lui rappelle l'enfant épileptique qui, quelques années plus tôt, « *venait constamment à 16h 30, après la classe, frapper au carreau et qui me harcelait carrément²⁴...* » . Cet "événement déclencheur", ce "hasard" fonctionne comme un événement métaphore, qui "dit" le sens de la situation, et la dépression de Mathilde apparaît comme un événement complexe où s'entremêlent les différents niveaux que nous avons distingués : l'anecdote, l'événement et le système, la situation elle-même. Il n'y a plus d' "échelle" permettant d'ordonner "ce qui arrive" suivant un quelconque critère d'importance. Dominée par un sentiment corrélatif d' « *impuissance devant tous ces problèmes qui*

²³ Mathilde fait référence au stage que Gilles a suivi et au sien qui n'ont pas été "gérés" de la même manière.

²⁴ C'est nous qui soulignons. Ces deux termes circulent dans tout le récit de Mathilde. Nous y reviendrons dans le paragraphe consacré à l' "événement empêché".

(l)'assaillaient : problème de mère, problème d'instituteur, problème de maitresse de maison, d'artiste, de femme d'animateur, problèmes avec les parents ... » , faute de pouvoir changer le système, il ne reste d'autre solution pour Mathilde que de supprimer la situation. Cette action désespérée — événement biographique majeur — ne trouve son sens qu'en dehors du niveau événementiel proprement dit. Elle sanctionne une période de "malencontre" en imposant une visibilité accrue de ce qui constitue le système familial : des événements non partagés, un écart trop grand entre la situation pour soi (Mathilde) et la situation pour l'autre. Après cet événement, rien ne sera plus comme avant : *« Je veux toujours revenir à ma déprime, parce que c'est quelque chose qui m'a marquée profondément ... parce que je disais tout le temps : moi, j'aurai jamais de déprime, j'ai trop de volonté, c'est vrai, je passais tout le temps pour quelqu'un de très volontaire ... abattant du boulot sans rien dire ... à toute vitesse ... tambour battant tout le temps ... J'ai changé depuis ... »* .
 Tournant décisif donc.

4 - Nous terminerons cette étude — trop brève — des événements biographiques majeurs de l'existence de Mathilde par un événement que notre analyse méthodique du niveau événementiel des documents recueillis n'a pu nous fournir.

Dans le récit de Monsieur B. nous avons déjà identifié un événement archétype qui, avons-nous dit, "travaillait en négatif" sa biographie : la figure du duel se profilant à l'horizon en contrepoint des situations que décrit Monsieur B. . Nous voudrions mettre en évidence ici un autre type de "travail en négatif" , beaucoup plus concret : celui d'un événement "empêché" : devenir artiste .

L'art contre l'armée et l'argent ?

Depuis la classe de seconde Mathilde nourrit un projet qui lui tient à cœur : devenir peintre, faire les Beaux-Arts. « *Ce que je dois faire dans ma vie, c'est peindre .* » C'est une manière, sans doute, de tenter de prendre ses distances par rapport à son père : « *Il était très bon élève à l'école. Toujours premier de sa classe sauf en dessin. Ça a une certaine importance...* » .

« *Tu n'iras pas à l'école du diable !* » décrète sa mère. Mathilde n'arrête pas de dessiner cependant. Plus tard, mariée, elle tente de suivre les cours du soir des Beaux Arts de Douai. Stéphanie, sa fille aînée, a quelques mois. Il faudrait pouvoir bénéficier de l'aide et de la bienveillance de ses proches pour pouvoir assister à ce cours hebdomadaire, mais ce n'est pas le cas : « *Quand on a un enfant, on doit s'en occuper !* » . Pourtant, Mathilde n'est pas de cet avis : « *Comme si en ayant des enfants je devais carrément²⁵ oublier cette nécessité que j'avais en moi, celle de peindre. Je l'ai cette nécessité, et je n'y souscris pas, alors ça se traduit par un mal-être et je somatise...* »

Mathilde arrête les Beaux-Arts cependant et se retrouve enceinte. « *Quand Sébastien a deux ans, j'ai pris la décision d'arrêter de peindre ... arbitrairement ... ça n'a pas trainé !* » C'est à ce moment-là que Mathilde connaît sa dépression grave. Au cours de sa convalescence , elle reprend peu à peu des activités artistiques. Quand, en 1982, elle décide de bénéficier de la demi-retraite à laquelle elle a droit, c'est en partie pour pouvoir se consacrer à la peinture. « *J'avais de plus en plus envie de peindre ... j'ai fait d'ailleurs une exposition dans le mois qui a suivi...* » « *J'avais l'impression que j'avais un espace où j'aurais pu faire des choses.* » « *Mais là où ça n'a plus marché, c'est que je n'étais pas préparée*

²⁵ C'est nous qui soulignons.

à avoir une vie sociale ... qui m'aurait amenée à faire de nouvelles connaissances, à m'intégrer dans un nouveau milieu. » Il fallait s'intégrer à des associations de peintres, mais ce sont le plus souvent des « milieux d'hommes », faire le tour des galeries, mais la réponse était toujours la même : « c'est intéressant ce que vous faites, mais ce n'est pas le style de la maison ». « Ça me rappelait d'autres situations où j'avais été aussi rejetée ... ». Peu à peu Mathilde "décroche" . Mathilde l'explique ainsi comme une conséquence des événements traumatiques qui ont marqué son enfance et qui ont absorbé toute l'énergie dont elle avait besoin pour pour construire une intégration sociale.

Mais par ailleurs, elle développe aussi un autre type d'explication : « Quand on a 15 ans d'école derrière soi, il y a une mentalité qui s'installe, et quand j'ai voulu intégrer un milieu de peintres je me suis sentie complètement étrangère, développant des idées qui avaient l'air de leur tomber du ciel : les enfants, la pédagogie... » .

Changer d'activité professionnelle, c'est recomposer une socialisation secondaire, c'est aussi procéder à un travail de "conversion", comme le décrivent Berger et Luckmann.

L'étude de cet événement "empêché"²⁶, montre comment s'articulent les explications psychanalytique et sociologique, et comment des événements, à première vue contingents, s'inscrivent après coup dans une logique événementielle qui trouve ses racines parfois en amont de la biographie proprement dite .

Mathilde fera une autre tentative encore pour réaliser son désir de peindre. A la suite du décès d'un oncle (fin 84), Mathilde touche un petit héritage²⁷. « Du coup que j'avais eu un peu d'argent, j'avais pris un

²⁶ Nous en ferons un dernier commentaire dans la conclusion de ce chapitre.

²⁷ Sa demi-retraite, rappelons le, débute en 1882.

peu confiance en moi. J'ai dit, je vais prendre un atelier à l'extérieur de la maison. » Mathilde loue pour une somme dérisoire une pièce dans une maison voisine. *« J'avais été vraiment prolifique, je me souviens. J'avais fait douze toiles. Douze toiles carrées. Carrément carrées »²⁸. Et Gilles, il est devenu fou furieux. Il ne pouvait pas supporter l'idée que j'étais ailleurs que dans la maison ... J'ai été obligée de revenir ... Qu'est-ce que j'ai pu produire, vraiment en l'espace de trois mois ! Mais j'ai dû rentrer, il allait divorcer ! »*

Ainsi, cet "événement empêché" se trouve pris dans une triple logique, ou, ce qui revient au même, est explicable à trois niveaux : une logique événementielle : comme conséquence de l'événement traumatique de la petite enfance (« *je n'étais pas préparée à avoir une vie sociale* »), une logique de la socialisation (« *Quand on a quinze ans d'école derrière soi ...* »), et une logique de système (« *Gilles était devenu fou furieux ... il allait divorcer ...* »). Cet "événement empêché" révèle ainsi l'articulation de différents niveaux de fonctionnement du social, accréditant plusieurs aspects de notre double thèse, tant sur le plan analytique (les événements biographiques comme bon usage de la biographie) que sur le plan épistémologique (les événements biographiques comme révélateur du lien social).

Carrément carrées –

Nous ne pouvons terminer cette étude sans faire un rapide commentaire sur quelques éléments stylistiques du récit de Mathilde. A cet effet, nous avons déjà souligné certains termes dans trois citations mentionnées plus haut. On se rappelle l'expression « *carrément carrées* ». L'adverbe "carrément" circule dans le texte comme un fil

²⁸ C'est nous qui soulignons.

d'Ariane permettant de relier des événements hautement signifiants. Un rapide inventaire le confirmera. Cet adverbe est utilisé pour la première fois à l'occasion de l'évocation de la mort du frère aîné, Jean-Paul : « Un mort qui a *carrément* été assassiné pratiquement ... » . Ensuite, pour évoquer la violence dont Mathilde a été victime dans son enfance : « On me mettait *carrément* dans la cave ... ». L'adverbe ponctue également une phrase où Mathilde parle de son père et où il est question du paiement de la construction d'une maison. Plus loin : « Comme si en ayant des enfants je devais *carrément* oublier cette nécessité que j'avais en moi ... » . D'autres occurrences encore : Quand Mathilde évoque le premier avortement qu'elle souhaitait éviter : « J'ai toujours gardé espoir jusqu'au bout que Gilles allait changer d'avis. Je me souviens, je l'ai *carrément* supplié (...) Je me souviens d'avoir vraiment fort respiré le chloroforme exprès, comme si je voulais *carrément* mourir ... » .

A propos d'une tentative de dialogue échoué avec ses parents : « Mon père s'est *carrément* enfui au fond du jardin », et parlant du "soi-disant accident" : « C'est des choses qui sont *carrément* hors la loi » .

Cet adverbe fait signe vers, et tisse un lien entre, divers épisodes et événements de la biographie de Mathilde. Mais ce signe n'est pas arbitraire. On a déjà évoqué plus haut l'incident du jeune épileptique qui « harcelait *carrément* » Mathilde en frappant au *carreau* de sa classe. Ce souvenir suffit-il à autoriser le rapprochement de *carreau* et *fenêtre* ? En tout cas, d'autres événements se trouveraient alors reliés aux précédents : 1) le *soi-disant accident* par l'intermédiaire d'une photo que Mathilde estime très significative, où elle est représentée devant une *fenêtre*, à trois ans, appuyée sur deux bâtons . 2) son mariage et la violence déchaînée de son père qu'elle symbolise par l'anecdote : « C'était vraiment la révolte, il fermait la porte, je passais par la *fenêtre* » .

Enfin, n'oublions pas que nous avons affaire à des productions langagières orales. C'est alors le son "ar" qui, encirclant d'un terme à l'autre, tisse un lien entre Art, Armée, Argent, Martin — le prénom du père de Mathilde — et les toiles *carrément carrées* .

Le "style" apparaît ainsi comme un moyen de saisir la biographie dans sa totalité signifiante dans la mesure précisément où il tisse un lien entre les événements qui en constituent la trame.

Nous n'avons pas épuisé tout ce qui pouvait être dit de la biographie de Mathilde, et, pour les événements que nous avons analysés, de n'en avoir présenté qu'une étude très partielle . Il s'agissait pour nous essentiellement de montrer comment des événements acquièrent une importance biographique par le double jeu de la répétition et des circonstances et que l'articulation entre leur dimension de nécessité et de contingence les désignent précisément comme événements biographiques importants. Nous espérons aussi avoir montré sur cet exemple, comment les dimensions métaphorique et stylistique du discours renvoient à des événements biographiques signifiants et constituent donc comme tels des points d'appui méthodologiques pour comprendre une biographie.

Nous sommes conscient surtout de ne pas avoir fait droit à la dimension proprement dramatique de l'existence de Mathilde. Ce reproche est légitime aussi pour les biographies précédentes. Le travail scientifique est peut-être à ce prix. Les récits "restitués", malgré la réduction du tranchant des événements que la forme de l'intrigue écrite impose, veulent être un timide contrepoint à cette "mise à plat" du biographique.

LA CONTINGENCE IRREDUCTIBLE DE L'ÉVÉNEMENT BIOGRAPHIQUE

Avant de conclure notre étude, nous voudrions rassembler quelques événements qui ont retenu notre attention au cours des lectures qui ont accompagné cette recherche. Tenter de restituer la dimension contingente de l'événement, ce en quoi elle fait "surprise" avant qu'elle ne soit "reprise" dans un récit est proprement une tâche impossible. Tout au plus peut-on espérer suggérer l'irréductibilité de cette contingence par une stratégie d'écriture inverse : non plus rencontrer l'événement pris dans un récit mais au contraire, partir de l'événement dans sa singularité et laisser la biographie dans l'ombre ou à peine évoquée.

Ce projet de restitution de la contingence de l'événement appartient sans doute d'abord à la littérature et les œuvres de fiction dont ce thème constitue l'argument central ne se comptent pas¹. Même le thème de la catastrophe biographique, tel que nous l'avons entrevu, est au cœur d'œuvres contemporaines. Nous n'en citerons que deux — *L'écrivain et la catastrophe* d'Ernesto Sabato et *Le goût de la catastrophe* de Rafael Pividal² — où les événements décrits satisfont largement aux conceptualisations que nous avons proposées.

¹ Nous ne résistons pas cependant à l'envie de citer le roman de Heimito von DODERER *Un crime que tout le monde commet* Rivages 1990. La vie du personnage principal est de part en part guidée par le désir d'élucider l'énigme d'un meurtre dont il a été le témoin par hasard.

² Rafael PIVIDAL *Le goût de la catastrophe* Presse de Renaissance 1991.

Ernesto SABATO *L'écrivain et la catastrophe* Seuil 1986.

L'essai de Henri-Pierre JEUDY, *Le désir de catastrophe*, quant à lui, se réfère plutôt à une notion de catastrophe collective qui correspond davantage à l'usage qui est fait aujourd'hui de ce terme. Notons au passage que, si ce terme tend à prendre un sens voisin de désastre (catastrophe naturelle), il désigne néanmoins le plus souvent un phénomène où la responsabilité humaine est engagée.

Fritz Zorn écrit ³ comme on crie : « Quand on est battu, on crie. Crier est irrationnel, cela ne sert à rien et cela n'a pas de sens, mais c'est plus ou moins dans l'ordre des choses que l'on réponde aux coups reçus par des cris. C'est tout bonnement ainsi. C'est pourquoi, aussi, c'est bien pour moi que j'écrive mon histoire . » Lorsqu'il se souvient de l'aggravation brutale de sa maladie, il écrit : « Deux événements mémorables furent le signal de ma ruine. Il y eu d'abord la mort subite d'un voisin qui, un beau matin, alors que la veille encore il allait bien et que j'avais parlé avec lui, fut trouvé mort dans son fauteuil. Aussitôt ce fut pour moi une évidence : maintenant la mort était dans la maison. (...) Le lendemain je vis un film policier. Le héros était en même temps l'assassin, qui feint d'aimer beaucoup sa jeune femme mais ne l'a épousée que pour son argent et, peu après le mariage, il l'a tue. (...) Après le meurtre, il veut épouser sa complice mais se rend compte alors qu'il a un peu aimé sa première femme. Au cours de la dispute qui s'en suit avec l'autre, il la tue aussi (...). Après le film je me rendis compte que l'assassin, même s'il avait deux meurtres sur la conscience (...) avait été un homme bien meilleur et bien plus heureux que moi pour cette raison qu'il avait quand même un peu aimé la première femme. Mais moi, je n'avais encore aimé personne. Aussitôt il m'apparu clairement que, (...) quant à moi, cela n'avait absolument aucune importance que par pur hasard je ne fusse pas un assassin, seul comptait mon crime de n'avoir jamais aimé personne : l'assassin du film était acquitté, moi j'étais condamné⁴. » Deux événements contingents par rapport à la biographie de Zorn font signe, sont repérés comme des "signaux", disent à l'auteur quelque chose sur sa propre histoire.

³ voir pp. 26.

⁴ Fritz ZORN *Mars*. Gallimard, 1979. p.182-183. Nous avons reproduit cette longue citation car elle met en évidence le problème de la sanction et plus particulièrement du niveau pertinent de sanction.

Il se peut à présent que l'événement ne soit plus strictement biographique. Un "événement dans le monde", un détail peut tout à coup devenir signifiant, déclencher un changement inattendu et qui paraît largement indépendant de ce qui l'a provoqué, tant qu'on ne fait pas de détour par le registre symbolique. L'événement qui est à l'origine du renversement peut être un accident anodin. L'interview que l'écrivain Nicolas Bouvier accorda un jour à un journaliste de France Culture nous en a fourni un exemple particulièrement éclairant. L'écrivain évoque le très long séjour qu'il a fait à Sri-Lanka. « Je ne réussissais pas à quitter l'île. J'étais comme ensorcelé. On me volait mon argent par exemple, et bien que de multiples raisons me poussaient à partir, je restais. » « Un jour, raconte-t-il au journaliste qui l'interroge, j'ai touché le front ... pardon, le fond : j'ai heurté du front un poteau. C'était une blessure sans gravité mais qui saignait beaucoup. Toute la nuit j'ai eu l'impression de me vider d'un venin. Le lendemain j'ai fait ma valise et je suis parti⁵. » On notera d'une part l'accident fortuit qui fait sens, qui offre la possibilité d'un changement par ce qu'il est et ce que N. Bouvier en fait et d'autre part le lapsus qui marque le récit de l'événement.

Il arrive aussi que l'événement déclencheur soit un incident anticipateur ⁶ minime qui donne au sujet l'impression que la situation a déjà basculé. Nous en avons un exemple dans la biographie de Dolorès. Elle est hospitalisée après la mort de son mari et sa santé se dégrade de jour en jour. « Un jour, le docteur Ducamp me dit qu'il avait peu d'espoir de me sauver, qu'il ne pouvait plus rien faire. Alors, peu à peu

⁵ France-Culture 15 février 1991. Nicolas BOUVIER présentait son livre *Le poisson-scorpion* Payot, 1991.

⁶ voir la fable de Robert Louis STEVENSON "Le naufrage". Le capitaine du navire qui est en train de sombrer exige dans un premier temps que son équipage se comporte « comme si la situation n'avait pas changé » « Si vraiment le navire doit sombrer, on peut affirmer qu'il n'a pas cessé de le faire depuis qu'il fut mis à la mer. » Jusqu'à ce qu'il reconnaisse le caractère exceptionnel de la situation : il allume alors un cigare dans la poudrière du navire, ce qui provoque le naufrage.

j'ai recommencé à boire, à m'alimenter ... Je me suis décidée à le faire ... ». Un autre exemple plus net encore est rapporté par Marc Fréchet : « Les derniers instants de M. J. L. F. étaient comptés. Suite à un double pontage cardiaque, il faisait un accident rénal avec coma. Alors qu'il était dans le coma, entendant le médecin informer son épouse : "Madame, votre époux n'en a plus pour longtemps, un quart d'heure au plus. On va le débrancher", la révolte s'est mise en œuvre. Le souvenir qu'il en donne est : "Il n'en est pas question (de mourir), j'ai encore plein de choses à faire !" . Depuis il vit, il n'est plus sous dialyse, alors qu'il y était depuis quelques mois. Il a remis sa mort à plus tard ⁷. » P. Watzlawick, J. Weakland et R. Fisch proposent une théorie de ce type de changement en termes de changement de logique, de changement au second degré. Toutes les tentatives réalisées pour résoudre un problème ne font que l'aggraver (logique catastrophique au sens où ce qu'on croit être une solution d'un problème devient aussi un problème), jusqu'au moment où un geste, apparemment irrationnel, fait sortir du cadre logique précédent entraînant de façon inespérée la solution du problème ⁸.

Le plus souvent, néanmoins, ce sont des événements biographiques marquants dans certains domaines de l'existence qui sont à l'origine de bouleversements dans d'autres domaines. François Laplantine établit un lien étroit entre le renouveau de la créativité de Jorge Luis Borgès et la concomitance de plusieurs événements et accidents dont il fut victime à la fin de l'année 1938. En effet, Borgès vient de perdre son père. La nuit de Noël, il fait une chute dans l'escalier qui aggrave sa demi-cécité et qui finit par le rendre totalement aveugle à

⁷ Marc FRECHET "Se re-concevoir" dans *Le courage* revue Autrement n°6. 1992. pp. 137-149.

⁸ P. WATZLAWICK J. WEAKLAND et R. FISCH *Changements. paradoxes et psychothérapie*. Seuil, 1975. Les auteurs citent un événement similaire qui fut fondateur de la ville de Carcassonne.

la suite d'une septicémie qui se déclare alors. « Ce qui est surtout caractéristique de l'œuvre borgésienne, ce n'est pas tant le travail intense du processus littéraire réactionnel à une infirmité, que le fait que ce processus soit totalement repensé et réinterprété à travers le thème de la symétrie, de l'image spéculaire et de l'inversion de la durée : l'événement réel est appréhendé comme l'écho affaibli et la répétition d'un événement imaginaire mais plus fondamental, puisque la réalité n'en est que le reflet ⁹. » L'événement qui bouleverse la vie de Borgès est non seulement le point de départ d'une période de création qui fera sa renommée internationale, mais surtout l'événement lui-même est réinterprété et, d'une certaine façon mis de manière dynamique au centre de l'œuvre ¹⁰.

Dans une enquête sur les "femmes-leaders" ¹¹, Erika Apfelbaum a demandé à des femmes qui occupent des positions de leadership de retracer leur itinéraire. « Nous avons été frappées par la convergence de tous les entretiens sur un point : à savoir la présence dans la vie des femmes interrogées d'un événement traumatique (une guerre, la mort d'un père ou d'un mari) qui a constitué un point de rupture dans le déroulement "normal" des choses. L'intrusion d'un tel événement a pour les femmes des répercussions analogues à celles du déracinement dans le cas des exilés politiques (...) il provoque un déséquilibre qui est propice à une mise en cause plus ou moins explicite de la place qui a été jusque là assignée au sujet. (...) Pour les femmes que nous avons interviewées, la coupure imposée par les circonstances au cours initial des choses est utilisée activement par elles pour opérer des choix de vie,

⁹ François LAPLANTINE *Anthropologie de la maladie*. Payot, 1986. p. 158.

¹⁰ Dans la nouvelle "Funes el memoriso" écrite en 42, Borgès rencontre un jeune homme doué d'une mémoire absolue au moment précis où il reçoit un télégramme lui annonçant que son père est au plus mal. J.L. BORGES *Ficciones* La Oveja Negra. 1984, p.104.

¹¹ Erika APFELBAUM "Pourquoi maintenant ?" dans *Psychisme et Histoire* TIP volume VIII 1987.pp.267-277.

et, plus ou moins consciemment, pour s'engager dans des voies qui les mettent à l'écart du destin commun à la majorité des femmes. Le déséquilibre est suffisant pour que la conformité au modèle dominant et les représentations collectives n'apparaissent plus comme des obstacles incontournables . » Cette citation un peu longue montre bien comment l'irruption de la réalité dit de nouvelles possibilités ou impose des relectures.

Nous n'avons pas rencontré dans notre corpus de récits, d'événements que l'on pourrait qualifier de catastrophe en leur temps, mais qui, dans l'après coup sont sanctionnés positivement comme dans ces deux derniers exemples ou comme ce fut le cas pour notre incendie.

Ces événements, proprement biographiques ou intégrés symboliquement à la biographie, viennent sanctionner¹² une période en y mettant un terme et doivent à leur tour être sanctionnés, c'est-à-dire être pris dans un récit qui leur donne sens. Il apparaît plus clairement ici que dans nos récits que cette sanction différée, en retour participe à la constitution de l'événement. Néanmoins, et ceci sera repris plus loin, l'événement impose un type de récit pertinent et un certain type de sanction : c'est bien ce que veut dire F. Zorn lorsqu'il écrit que l'assassin est acquitté et lui condamné. L'événement qui doit être sanctionné — ne pas avoir aimé — ne peut l'être qu'au niveau existentiel. Le récit "privé" par exemple, ne peut faire fonction de sanction d'un événement qui concerne la Loi, même lorsqu'il s'agit d'une loi peu verbalisée comme la prohibition de l'inceste. Un tel événement, de la plus stricte intimité, ne peut trouver réparation partielle que par une sanction du niveau approprié qui est celui de la Loi¹³. Un des niveaux de sanction

¹²Sanctionner étant pris au double sens de dire le vrai et le faux d'une part, dire le bon et le mauvais d'autre part.

¹³ voir le texte du magistrat François-Louis Coste "Les mots de la loi, les maux de la justice" , postface de l'ouvrage de Eva THOMAS *Le sang des mots* Mentha 1992.

permissifs pour un incendie est sans nul doute celui de l'assurance qui indemnise la personne sinistrée. L'un des événements de la biographie de Françoise, le départ sans explication d'André qui coïncide avec la première aggravation notable de la polyarthrite offre un autre exemple d'événement qui requiert un niveau spécifique de sanction. Bien que l'événement ait été largement partagé —évoqué avec les proches —, ce niveau "privé" n'est pas le niveau pertinent pour sanctionner l'événement : ce n'est que la rencontre avec André plusieurs années plus tard qui permettra de "clore" l'événement et de lui dire adieu.

Lorsqu'on observe le couple (événements biographiques, biographie) à partir du pôle événement et non plus à partir de la biographie, il apparaît que les procédures de partage et de sanction de l'événement dans l'après coup participent également à son identification : donner une simple définition morphologique d'une catastrophe biographique comme nous avons tenté de le faire au début de ce travail semble insuffisant au vu de ce que qui vient d'être dit de l'accident de Borges ou des biographies de femmes-leaders. Nous écrivions plus haut¹⁴, à propos des événements historiques que : « les événements ont une individualité mouvante et dynamique, ils peuvent changer d'identité ». Ceci s'applique également aux événements biographiques.

¹⁴ Voir p. 65.

EN GUISE DE
CONCLUSION

Pour une définition empirique de l'événement biographique

Le moment est venu de conclure cette enquête sur les événements biographiques. Nous voudrions dans un premier temps revenir sur deux des tâches que l'on s'était fixées au début de ce travail concernant la définition du concept d'événement biographique. Nous avons annoncé une définition en deux temps : une approche "théorique" et une "approche" empirique. Nous voulions désigner par cette dernière expression, les procédures d'identification des événements dans les matériaux biographiques disponibles et plus généralement ce qui assure la visibilité des événements biographiques marquants. Nous avons également annoncé que nous confronterions les événements rencontrés dans les récits avec les modalités idéales-typiques construites a priori ¹⁵.

Commençons par ce dernier point. Il ne pourra pas donner lieu à de très longs développements en raison de la taille de notre corpus. Les événements principaux que nous avons identifiés sont les suivants :

1 - Des rencontres : depuis la rencontre amoureuse, la rencontre d'amitié protectrice jusqu'au duel et au viol en passant par toute les formes de "malencontre" .

¹⁵ Voir p. 73.

2 - Des déplacements : depuis le déménagement proche qui peut constituer un événement néanmoins, jusqu'à l'exil en passant par la mutation géographique et sociale, et leur contraire, l'enfermement.

3 - Des ruptures, abandons ou séparations.

4 - Des maladies.

5 - Des "erreurs judiciaires" .

6 - Des relations incestueuses.

7 - Et enfin, des naissances et des morts, qui, lorsqu'elles revêtent un caractère anormal, pèsent d'un poids considérable sur les biographies : mêmes si ces événements ont pu être partagés, ils ne sont jamais totalement sanctionnés.

Tous constituent des événements complexes entremêlant les diverses modalités idéales-typiques (action, rencontre, accident) du schéma de l'événement ¹⁶ que nous avons défini a priori. En particulier, pour la majorité d'entre eux, la responsabilité ultime de l'événement reste inassignable, ce qui contribue précisément à les définir comme événement "marquant".

Nous n'avons évidemment pas rencontré tous les événements biographiques possibles. Aucun de nos narrateurs n'a été concerné personnellement par le chômage ¹⁷ par exemple, alors qu'en nous adressant à une association d'aide aux femmes en situation précaire nous pensions précisément trouver ce type d'événement...

Néanmoins les quatre biographies étudiées, si on s'autorise à les réduire chacune à l'impression dominante qu'elle donne, ressortissent à des champs très divers : socio-professionnel, (Monsieur B.) , psychanalytique (Mathilde) , médical (Françoise) et socio-historique

¹⁶ Voir p. 73.

¹⁷ A l'exception de Mathilde dont les épisodes morbides semblent correspondre aux périodes de chômage de son père.

(Dolorès de C.). Il apparaît ainsi que notre méthodologie nous a permis d'analyser des biographies très différentes.

Notons que tous les événements biographiques recensés sont des événements "sociaux". Certes, à des titres divers : soit parce qu'ils concernent plusieurs personnes, et ce, de manière non fortuite, mais précisément à partir des relations qui les lient, soit parce que la "société" a enregistré l'événement comme un événement "objectif". Même la maladie, qui aurait pu être considérée comme l'événement biographique non-social par excellence, s'est révélée comme un "phénomène social total" également. Cette remarque vaut autant pour les événements "réels" des biographies que pour les événements "virtuels" que nous avons introduits dans certains cas.

Esquisser les grandes lignes d'une typologie inductive à partir de ce corpus d'événements requiert que l'on ait identifié la morphologie de chacun d'entre eux. En particulier, une question préalable nous semble devoir être examinée. Notre analyse nous a conduit à accorder un statut plus fondamental aux événements liés à des pratiques incestueuses qu'aux autres. Et plus spécifiquement encore à l'inceste père / fille. Doit-on considérer cet événement comme un événement-archétype ou peut-il être considéré lui-même comme une variété d'une classe plus générale d'événements ?

A vrai dire, il ne semble pas que l'inceste père / fille — dont de très nombreux témoignages récents révèlent la fréquence, y compris dans des milieux réputés "protégés" contre ce genre de risque — ait beaucoup attiré l'attention des chercheurs jusqu'à présent. Ce qui nous laisse dans l'embarras.

Claude Lévi-Strauss dilue l'inceste père / fille dans la catégorie beaucoup plus générale de l'inceste, dont la définition varie d'une société

à l'autre, mais dont la prohibition fonde le lien social. « L'origine de la prohibition de l'inceste réside dans les implications positives de la règle. C'est moins une règle qui interdit mère, sœur ou fille, qu'une règle qui oblige à donner mère, sœur ou fille à autrui¹⁸ ». Les trois niveaux générationnels — mère, sœur, fille — ne sont pas distingués. Lévi-Strauss s'explique longuement sur cette question : l'âge n'est pas une catégorie pertinente pour traiter de l'exogamie¹⁹. De fait, cet interdit, n'est que rarement évoqué, semble-t-il, par les informateurs que rencontrent les anthropologues²⁰. Quant aux psychanalystes de nos sociétés occidentales, ils considèrent que le seul vrai inceste est l'inceste mère / fils. Nous voilà donc bien démunis. Il nous semble cependant qu'on ne peut pas en même temps qualifier cet événement de transgression d'une règle fondamentale et ne lui accorder qu'un statut second dans une typologie d'événements biographiques.

Nous nous risquons néanmoins à proposer, comme hypothèse de travail, la typologie suivante dont nous devinons les limites.

A - L'événement-avènement dont l'archétype pourrait être la naissance. L'événement, ici, inaugure.

¹⁸ Claude LEVI STRAUSS *Les structures élémentaires de la parenté* Mouton, 1967. p. 552.

¹⁹ Il critique la conception de la prohibition de l'inceste de Malinowski selon laquelle l'interdit résulterait d'une contradiction au sein même de la famille biologique : « l'inceste équivaudrait à la confusion des âges, au mélange des générations, à la désorganisations des sentiments et à un renversement brutal de tous les rôles. (...) Aucune société ne pourrait exister dans des conditions pareilles ». Lévi-Strauss tente d'invalider cette conception de la prohibition en montrant que l'âge n'est pas une catégorie pertinente pour l'exogamie. Pour ce faire, il cite des sociétés où l'échange de femmes est réglé sans souci de distinction d'âges ou de générations. L'argument ne nous semble pas entièrement recevable : 1) qu'il n'existe pas de règle générale liée à l'âge tant que la femme est prise en dehors du groupe prohibé, n'implique pas que lorsqu'il y a transgression de cette dernière règle, l'âge n'intervienne pas comme un facteur aggravant voire spécifique. 2) la démonstration présuppose que la prohibition de l'inceste ait pour fonction unique l'exogamie.

²⁰ Nous avons consulté l'article de Françoise HERITIER "Symbolique de l'inceste et de sa prohibition" dans *La fonction symbolique. Essais d'anthropologie* réunis par Michel IZARD et Pierre SMITH Gallimard, 1979. pp. 209-243. et *Totem et Tabou* de Sigmund Freud Payot, 1985. Freud lui même s'étonne dans cet ouvrage que l'inceste père / fille est rarement prohibé de façon manifeste alors qu'on s'attendrait au contraire à rencontrer fréquemment cet interdit. p. 21.

B - L'événement-rupture-transgression dont l'archétype pourrait être la mort. L'événement brise.

C - L'événement-catastrophe dont l'archétype serait le viol. L'événement détruit.

D - L'événement-métaphore dont l'archétype pourrait être la maladie, si nous nous en tenons à nos récits mais qui pourrait être aussi l'œuvre ou la création. L'événement, ici, exprime.

Les événements qui ont été cités dans cette enquête, ceux que nous avons rencontrés dans nos récits comme les trois fragments d'existence proposés en introduction, la "vignette" clinique rapportée à la fin du paragraphe sur la psychanalyse ou les événements rassemblés dans la dernière partie du chapitre précédent semblent trouver une place dans cette typologie bien que certains d'entre eux pourraient bien appartenir à plusieurs catégories en même temps. Par exemple, outre les pratiques incestueuses dont nous avons déjà beaucoup parlé qui relèvent autant de la catégorie B que C, que dire d'une erreur judiciaire ? relève-t-elle des trois catégories B, C, D ? Ne devrait-on pas, à l'inverse, considérer l'erreur judiciaire comme l'archétype d'une catégorie d'événements car elle inclut l'idée de sanction qu'on ne retrouve pas dans la typologie proposée ?

On voit là que nous n'avons fait qu'ouvrir un chantier. Il ne semble pas que nous puissions aller beaucoup plus loin dans le cadre de cette recherche.

En ce qui concerne la "définition empirique" de l'événement biographique, nous ne reviendrons pas ici sur toutes les techniques retenues pour recenser les événements d'une biographie car leur mise en œuvre sur les quatre récits que nous avons analysés en ont largement

prouvé le bien-fondé. Nous voudrions seulement faire retour sur l'individualisation des événements d'une part et d'autre part insister sur quelques critères plus fins, que l'étude des récits suggère après coup.

Individualiser un événement, le distinguer de ce qu'on pourrait appeler le "contexte", la "conjoncture biographique" ou la situation ne va pas de soi pour un événement quelconque.

Prenons un exemple : ce que Mathilde appelle la "dépendance"²¹ de son père. A certain moment, ce terme résume la situation que le grand père paternel de Mathilde a imposé à son fils pendant son enfance et son adolescence : c'est le grand père qui a décidé pour son fils des écoles qu'il devait fréquenter, de son orientation professionnelle²². Mais ce terme désigne aussi le fait précis, concret, dû à la guerre selon Mathilde, que ses parents ont vécu sous le même toit que ses grands parents maternels. Enfin, Mathilde oppose le tempérament de son père à celui de son parrain « qui avait une vitalité extraordinaire ». Le père de Mathilde « était trop passif, (...) il manquait du ressort nécessaire ». Elle estime que son père était trop soumis. On voit sur cet exemple que la soumission ou la dépendance du père de Mathilde peut désigner un fait concret, une série de faits qui a modelé son caractère ou ce trait de caractère lui-même. La distinction entre événement et situation ou contexte apparaît dès lors plus décisionnelle qu'ontologique dans ce cas²³. Il n'est pas, semble-t-il de trait de caractère, de contexte relationnel qui ne soit évoqué par des anecdotes significatives ou par un événement mineur. Ces observations tendent à prouver qu'il n'y a pas de distinction donnée entre événement

²¹ « Il a toujours été sous tutelle » .

²² Nous ne disposons pas de la date du décès du grand-père. Mais il est mort pendant la guerre, ce qui n'est sans doute pas sans relation avec la réorientation professionnelle du père à la sortie de la guerre.

²³ Nous avons déjà eu l'occasion de faire cette remarque à propos de la biographie de Monsieur B.

et "contexte". Ce qui aurait ruiné notre projet si nous nous étions fixé comme objet d'étude les événements qui composent une vie. Nous avons d'ailleurs écrit au début de ce travail que nous nous trouverions alors devant une nécessaire « régression à l'infini » . Pour les événements biographiques "signifiants", le problème se pose de façon complètement différente. Il ne s'agit pas tant de "délimiter" , d'isoler un événement que de l' "accrocher" par ce qui fait fonction de "centre" ou de "signe". Un exemple : l'achat de la maison de Françoise en 79. L'achat de la maison proprement dit — datable au jour près — n'est que la partie la plus saillante, peut-être la plus référentielle aussi, d'un événement complexe dans les autres déterminations sont moins concrètes, mais dont la maison est devenue le symbole. Ici encore, la complexité ²⁴ de l'événement contribue à le définir comme "marquant".

Cette individualisation d'un événement est une procédure qui ne concerne que les événements manifestes d'une biographie. Les événements "hérités" , "virtuels" (comme contrepoint de situation) , fictifs (comme événement symbolique) , "empêchés" ou dissimulés ne sont pas justiciables des mêmes méthodes. Pour ces derniers, il s'agit plus d' "hypothèses" construites par le chercheur à partir des documents disponibles que d'observations proprement dites. Nous espérons cependant avoir montré la fécondité de telles hypothèses.

Pour terminer ce paragraphe nous voudrions dire quelques mots des marques linguistiques des événements biographiques.

D'abord, première constatation : bien que le récit soit un récit "du passé", il n'en constitue pas moins une actualisation de certains

²⁴ Notons au passage que ce n'est pas le même type de complexité que celle mise en jeu dans le cas d'une enquête de responsabilité interminable. Dans ce dernier cas le nombre de pôles entre lesquels l'esprit hésite peut-être très limité. Simplement, il n'arrive pas à se poser. Dans l'autre cas, c'est l'importance du nombre de pôles qui est à l'origine de la complexité du phénomène.

événements, actualisation dont on trouve des traces dans la forme même du discours, au niveau des flexions des verbes, des structures syntaxiques et des figures de style.

Nous avons déjà noté que le temps le plus fréquemment utilisé est le passé composé ²⁵. A l'occasion du récit de certains événements, le narrateur passe d'un temps du passé au présent ou du style indirect au style direct. Nous prendrons deux exemples.

Premièrement, les propos de Mathilde au sujet du mariage et du premier avortement : « Il m'a demandé d'avorter en passant devant le cabinet d'un gynécologue. Du point de vue matériel, j'étais piégée. Il y avait quelque chose que je ne voulais absolument pas, c'était que ma mère élève mon enfant. On disait : tu accoucheras dans une maison pour filles-mères, et puis tu reviendras à la maison. Tu seras institutrice et je garderai ton enfant. » Le récit commence par une formulation indirecte des propos tenus par l'interlocuteur de Mathilde : « Il m'a demandé d'avorter... » . Ensuite, après quelques phrases de commentaires, Mathilde évoque à nouveau ce qui s'est dit à l'époque : « On disait : "tu accoucheras ..." » Mathilde revit la scène de plus près, dans un "effet de zoom" accentué par le passage de "on disait" à "je garderai ton enfant" .

Deuxième exemple, les propos de Françoise au sujet de l'aggravation de sa maladie en février 1987. « Qu'est-ce qui s'est passé ? Je ne sais pas. Pierre a fait un genre de dépression. Il ne sortait plus. J'allais au cinéma (...). C'est ce que je disais, plus moi je vais bien, moins tu vas bien. »

Nos pourrions multiplier les exemples. Une relecture serrée des entretiens montre que l'emploi du style direct accompagne l'évocation de nombreux événements et plus particulièrement ceux qui se sont

²⁵ Nous l'avons noté à propos du récit de Monsieur B. mais cette remarque vaut pour tous les narrateurs.

révélés être les tournants de l'existence du narrateur. Ce n'est pas tant le caractère dramatique de l'événement qui réveille la narration en imposant un récit au style direct que son caractère "marquant" : les événements heureux comme tous les moments décisifs bénéficient de cette forme d'actualisation. Rappelons-nous Monsieur B. qui cite la lettre du professeur G. l'invitant à Strasbourg. Les propos échangés dont les narrateurs se souviennent, ou ceux qui ont été recomposés comme tels, témoignent non seulement de la nature de l'événement mais aussi de sa "présence" .

L'importance d'un événement se note également à l'utilisation récurrente du vocabulaire qui lui est spécifiquement attaché. Les figures de style du narrateur tissent ainsi un lien entre les événements biographiques et la biographie prise dans sa totalité. A l'adolescence, Françoise souffre de l' "enfermement" dont elle est victime. Elle ne pouvait pas sortir ni recevoir. Les verbes *entrer, sortir, partir, revenir, être coincé*, sont utilisés pour décrire des très nombreuses situations ou événements ²⁶, et en particulier certains aspects de sa maladie : « La douleur est partie puis elle est revenue » .

A l'opposé, des événements s'actualisent aussi dans le discours précisément par leur caractère ineffable. « On n'écrit pas pour dire ce qu'on sait, mais pour arracher au plus près ce qu'on ne sait pas » , affirme Philippe Lejeune à propos du récit autobiographique. La langue classiquement informative échoue parfois à dire ce qui devrait être dit. Il arrive que le souvenir lui-même se soit fixé sur un élément du contexte, comme en témoignent les événements "métaphoriques" rencontrés dans les récits de Françoise, Dolorès et Mathilde. Lorsque le langage, même subverti, manque pour exprimer l'événement, les productions

²⁶Nous aurons l'occasion d'y revenir dans le prochain paragraphe.

graphiques non verbales dévoilent parfois ce que les mots ne peuvent dire. Le narrateur peut user aussi de formes langagières orales qui autorisent des sens que l'écriture gomme aussitôt : le frère est né/ aîné de Mathilde par exemple.

Il peut aussi créer ou utiliser des énoncés métaphoriques, « les catastrophes de la langue » . Le nombre d'exemples dont nous disposons est trop réduit pour en tirer des généralités. Mais tous nos récits nous ont offert des métaphores dont le signifiant, loin de s'effacer devant le signifié, faisait signe au contraire vers un événement de la biographie du narrateur ou de ses ascendants et dont l'importance n'était pas toujours perçue de manière manifeste. Pensons aux métaphores empruntées au lexique de la chevalerie dans le récit de Monsieur B. qui renvoient à un événement virtuel le "duel", les métaphores prises dans le vocabulaire de la nourriture dans le récit de Françoise qui renvoient à la famine vécue par la mère et enfin, les différentes déclinaisons du mot "carreau" qui circulent dans le récit de Mathilde. « Certaines métaphores nous rendent capables de voir des aspects de la réalité que la production même de la métaphore aide à constituer » écrit Umberto Eco ²⁷. Il poursuit : « La métaphore a quelque chose à voir avec notre expérience intérieure du monde, ainsi qu'avec nos processus émotionnels. (...) Incontestablement, on crée souvent de nouvelles métaphores justement pour rendre compte d'une expérience intérieure du monde née d'une catastrophe de la perception ²⁸ » . Nous adopterons volontiers ce point de vue²⁹, sans toutefois suivre Umberto Eco jusqu'au bout. Il écrit en effet que « le mécanisme de l'invention (d'une métaphore) nous est en grande partie inconnu, et souvent un locuteur produit des métaphores par hasard, par

²⁷ Umberto ECO *Les limites de l'interprétation* Grasset, 1992, p. 161.

²⁸ *Ibid.* p. 162.

²⁹ *Ibid.* p. 152.

une association d'idée incontrôlable, ou par erreur. » Nos récits suggèrent que lorsqu'il s'agit de produire des récits autobiographiques, les métaphores créées trouvent leurs racines dans le vécu du narrateur ou de ses ascendants. La création de métaphore — la métaphore vive — relaie la dialectique de la mise en intrigue : lorsque l'événement crée une déviance qui ne peut plus être saisie par un simple assouplissement du sens, le sens requis pour rendre intelligible l'enchaînement des faits doit devenir radicalement autre : la métaphore vive, comme catastrophe du sens, ouvre ainsi une voie vers la réalité.

Pour une causalité événementielle

Nous avons dit au début de ce travail, notre intérêt pour les représentations de l'aléatoire. Nous nous proposons, dans ce paragraphe, de rassembler ce qui dans notre enquête permet de fonder l'idée d'une causalité proprement événementielle.

Cette causalité événementielle peut être saisie au niveau de la singularité concrète de l'événement qui fait basculer le sens, là où l'événement "dit" quelque chose que le sujet devra ensuite reprendre dans un récit.

L'événement pris dans sa répétition symbolique alimente aussi une causalité de type événementiel où cette fois-ci l'événement fonctionne comme un "modèle pour ...". Non seulement, comme le souligne V. de Gaulejac, « les événements lointains ressurgissent de l'inconscient sous formes d'émotions, d'affects, de sentiments, de

désirs³⁰ » , mais des événements servent aussi de matrice ou de paradigme pour penser ce qui advient ultérieurement ou, à l'inverse, relire le passé.

Nous avons déjà eu l'occasion de voir à l'œuvre ce processus dans les biographies que nous venons d'étudier. Un événement biographique marquant peut servir de modèle pour décrire d'autres événements et/ou pour prescrire des comportements.

Deux exemples nous serviront à illustrer ce fonctionnement dans le registre cognitif. Les événements fondateurs de la biographie de Mathilde, la mort prématurée du frère aîné et les pratiques violentes et incestueuses du père et du grand-père sont en fait désignés par des expressions voisines. A propos du premier événement, Mathilde dira que c'est « soi-disant un accident » et pour l'autre elle parlera du « soi-disant accident ». L'un sert à penser l'autre. De même, elle évoque son mariage en se rappelant qu'elle s'était dit, à l'époque, « ça recommence » .

Françoise rapporte des événements curieusement similaires concernant ses deux grands-pères et son père. A propos de son grand-père paternel, son père lui a raconté qu'il avait cru son père mort, mais un jour il est revenu. En réalité il avait quitté sa mère pour se remarier et de ce mariage le grand-père a eu une fille, qui est donc la demi-sœur du père de Françoise.

A propos de son grand-père maternel, sa mère lui a raconté qu'elle avait cru son père mort et qu'un jour il est revenu : il avait épousé une autre femme qui lui avait donné un fils — Boris, demi-frère de la mère de Françoise — qu'elle a élevé quand elle avait quatorze ans.

Enfin, le père de Françoise lui-même, nous l'apprenons à la fin des entretiens, a lui-même été marié une première fois avant de

³⁰ Vincent de GAULEJAC *La névrose de classe* Hommes et Groupes 1987 p. 36.

rencontrer la mère de Françoise dans un camp allemand. De ce mariage est née une fille qui est donc la demi-sœur de Françoise. Cette coïncidence et cette répétition ³¹ viennent renforcer la remarque faite dans le paragraphe précédent sur les figures stylistiques des récits. Nous avons noté que les couples de verbes partir/revenir, entrer/sortir circulaient dans le texte entier, utilisés aussi bien à l'occasion de la maladie que du contexte familial d'enfermement au moment de l'adolescence. Nous sommes en mesure à présent de sentir toute l'épaisseur de sens qui accompagne ces couples de verbe. Et donc, quand, en Septembre 1971, « André est venu et il est reparti », comment ne pas inscrire aussi cet événement dans cette chaîne de répétitions?

C'est cependant plus souvent dans le registre prescriptif ou normatif que l'événement fonctionne sur le mode de la répétition. Nous en avons vu de très nombreux exemples dans le chapitre antérieur. Nous ne ferons que les rappeler très brièvement.

Nous avons noté que les étapes de la biographie de Monsieur B. étaient toutes des déplacements. Il s'agit là d'un modèle d' "événement hérité" qui l'a rendu particulièrement apte à s'adapter aux changements socio-économiques qui affectent sa région : ses grands-parents et arrière-grands-parents déjà avaient dû quitter leur moulin ou leur village pour des raisons semblables. Lui-même, encore enfant, n'a-t-il pas dû quitter la maison maternelle pour s'installer dans la maison de la grand-mère? Le déplacement fonctionne donc comme un schème événementiel doublement enraciné dans l'histoire familiale et dans l'enfance de Monsieur B. et disponible pour composer de nouvelles adaptations.

³¹ nous voulons seulement noter que certains événements servent à penser ou dire les autres, sans préjuger pour autant de celui qui donne forme aux autres.

Dans le récit de Françoise, l'équation événementielle : séparation = mort, héritée de la biographie maternelle (et peut-être aussi de la biographie paternelle comme nous venons de le voir) nous a permis d'interpréter l'aggravation brutale de la maladie que "couvait" Françoise au moment de l'abandon d'André.

Chez Dolorès, nous avons vu que son mariage avec un oncle pouvait être vu comme une reproduction du mariage de sa mère qui avait épousé l'homme qui aurait dû être son oncle.

Enfin, Mathilde a souligné elle-même comment, selon elle, le soi-disant accident a déterminé son comportement dans la plupart des situations qu'elle a eu à affronter : « Au départ je suis très ouverte, avec les hommes en particulier, prête à coopérer et puis au bout d'un moment, dès que je pressens un peu d'agressivité, je me ferme et j'ai peur (...) Je pense que je n'ai pas résisté jusqu'au maximum de mes forces, justement parce que c'était mon père (...) j'ai dû abandonner avant » .

On pourrait être tenté de voir dans ce processus une actualisation de ce qu'on pourrait appeler un "habitus événementiel" , un schème de "commutation" des expériences passées ou héritées en disposition pour l'avenir . Mais c'est négliger la contingence irréductible qui caractérise chaque événement : Monsieur B. n'est pas engagé dans un simple processus de répétition : la rencontre avec le professeur G. introduit une dimension fortuite irréductible.

Les biographies que nous avons recueillies nous ont montré que si certains événements peuvent apparaître comme des "nœuds" de séries déterminantes d'ordre structurel (l'événement que nous avons appelé "l'entrée en sixième" de Monsieur B. ou "l'achat de la maison" dans la biographie de Françoise par exemple) , aucun événement ne peut être réduit intégralement à une "rencontre de processus". Si nous avons bien

identifié les trois types d'événement associés aux trois modèles d'intelligibilité des itinéraires biographiques élaborés par F. de Conninck et F. Godard (événement fondateur, bifurcation et "nœud" de séries causales), dans chaque cas, une dimension strictement contingente résiste à un tout effort de compréhension, obligeant ainsi à introduire une causalité proprement événementielle au cœur même de toute tentative d'explication d'une biographie.

L'événement biographique est pris dans une dialectique indépassable qui peut s'exprimer de différentes façons : celle du sens dominant l'événement et de l'événement engendrant le sens, celle de l'événement sanctionnant une période et devant lui-même être sanctionné. A l'inverse du concept médiateur d'*habitus* qui réduit le possible au probable et qui ne permet de penser le changement que comme adaptation dans la continuité, l'événement doit être pensé au cœur d'une dialectique de la continuité et de la discontinuité sur le mode de la dialectique du vivant, telle que la caractérisent Antoine Danchin et Jacques Monod, qui oppose et relie la *contingence a priori* à la *nécessité a posteriori*.

La double complexité de l'événement biographique

A première vue, sens et événement se présentent plutôt en concurrence. « La demande de sens se fait entendre comme une exigence de mise en ordre » qui érode, écrase l'événement, l'exclut du champ de la connaissance. Mais finalement, en histoire comme en physique

l'événement revient, « honoré, exalté comme crête de sens » . Pour I. Prigogine et I. Stengers ³² le défi posé à la connaissance scientifique réside précisément dans ce fait : « Au XIXème siècle, la vie les différentes espèces, l'existence des hommes et de leurs sociétés ont été conçues comme produits de l'évolution. Aujourd'hui, en cette fin du XXème siècle, rien ne semble plus désormais susceptible d'échapper à ce mode d'intelligibilité, ni la matière, ni même l'espace-temps. (...). Pour penser l'évolution, trois exigences minimales doivent être satisfaites : pouvoir penser l'*irréversibilité* (c'est à dire la brisure de symétrie entre l'avant et l'après), pouvoir donner un sens à la notion d'*événement* et qu'un événement puisse être porteur de sens et générateur de nouvelles *cohérences* . La théorie darwinienne illustre ces trois exigences. Mais elle « ne constitue évidemment qu'un modèle et non la vérité de toute histoire » . C. Debru ³³, par exemple, montre qu'en biochimie se constitue une microbiophysique et qu' « à ce niveau, c'est l'événementiel qui porte toute la rationalité et qui permet de comprendre la structure » sans que pour autant on ait affaire ici à un "récit" de type darwinien. L'événement, peut également être inscrit dans un modèle explicatif lamarckien non plus dominé par l'idée de sélection mais par celle de fonction ou de désir ou encore dans un modèle d'auto-organisation ³⁴. En tout cas, ce qui ne peut manquer de frapper le chercheur, c'est la multiplicité des lieux où l'événementiel, et plus généralement le "radicalement nouveau", est au centre des réflexions épistémologiques.

³² Ilya PRIGOGINE et Isabelle STENGERS *Entre le temps et l'éternité*. Flammarion, 1992, pp. 45-48.

³³ C. DEBRU "Événement, structure et signification. Place de l'événement dans la biochimie" dans *Événement et psychopédagogie* directeurs J.GUYOTAT et P.FEDIDA. SIMEP 1985. pp. 133-139.

³⁴ « La capacité d'auto-organisation des êtres vivants, ou ce qui paraît tel, résulte de leur capacité de faire face à des agressions aléatoires, ou ce qui nous paraît tel, par désorganisations suivies de réorganisations à un niveau de complexité plus élevé. » Jean-Pierre Dupuy *Ordres et désordres Enquête sur un nouveau paradigme*. Seuil, 1982, p. 102.

En particulier, l' "événement épistémologique" que constitue l'invention dans les sciences, la formulation d'un nouveau paradigme ou d'une théorie nouvelle, événement que l'épistémologie classique considérait comme ne relevant pas de son champ³⁵, fait l'objet de nombreux travaux et a donné lieu à la production du concept d' "abduction", désignant par là l'opération mentale (ou la qualité personnelle) qui est, selon Peirce, au principe d'une logique de la découverte ³⁶ : une rationalité délibérative qui consiste à réunir les conditions de croire en une hypothèse. Selon Umberto Eco ³⁷, il s'agit là en fait d'un procédé intellectuel à l'œuvre bien au delà du champ scientifique : depuis l'enquête policière jusqu'à l'interprétation des métaphores. U. Eco va même plus loin. « Nous sommes obligés de faire des abductions dans la vie quotidienne, à tout moment, et souvent nous ne pouvons attendre les vérifications successives ³⁸ ». On peut admettre que ce schème de pensée est à l'œuvre sinon à tout moment, au moins, à l'occasion des événements biographiques importants où le sujet est obligé de se recomposer un "système de représentations du monde" ou un "système de croyances" en remplacement de celui qui lui permettait jusqu'à là de se mouvoir dans le monde où il vit, qui lui permettait d'anticiper sur les comportements d'autrui.

³⁵ Popper, par exemple, s'est plutôt intéressé aux programmes de validation et de justification a posteriori, laissant à une psychologie empirique le soin d'étudier la découverte elle-même, tout en doutant d'ailleurs de sa capacité à rendre compte de son objet.

³⁶ Il s'agit de conceptualiser l'opération mentale du scientifique sommé de forger de nouvelles hypothèses pour rendre compte de faits venus perturber l'équilibre d'un système explicatif devenu du coup obsolète. L'abduction se distingue de la déduction (parvenir à un fait par une règle) et de l'induction (observer des faits pour en extraire une règle ou confirmer une règle par des faits). L'abduction est à la recherche d'une règle qui permettrait d'expliquer un fait. Hanson résume cette problématique conjecturale en trois temps : 1) on observe des phénomènes étonnants, 2) si telle hypothèse était vraie, l'étonnement disparaîtrait, 3) on a donc de bonnes raisons d'élaborer une telle hypothèse et de l'examiner. Voir Jean-Marc BESSE *L'épistémologie contemporaine face à l'invention dans les sciences* Texte inédit 1991.

³⁷ Umberto ECO *Les limites de l'interprétation* Grasset, 1992, pp. 253-285. U. Eco distingue plusieurs types d'abduction selon qu'il s'agit de mettre en relation des faits avec des lois (sciences), des faits avec des faits (enquête criminelle) ou des faits avec des lois et des faits (sciences cliniques : histoire, médecine...)

³⁸ *Ibid.* p. 283.

La double dissonance, affective et/ou physique (qu'exprime la souffrance) d'une part, cognitive d'autre part, constitutive de l'événement biographique, marque cette contingence que l'abduction tente de réduire dans un récit (ou des récits) d'après coup.

Mais, nous l'avons vu, cette réduction est le plus souvent difficile. La complexité de l'événement biographique qui entrave tout effort de réduction, est d'abord **structurelle** au sens où les divers niveaux de la réalité s'y intriquent. Si on veut bien identifier ces niveaux avec les différentes disciplines des Sciences de l'Homme, l'analyse des événements biographiques que nous avons menée révèle l'inséparabilité des données psychanalytiques, socio-historiques, biologiques parfois, linguistiques toujours. Mais l'événement ne fait là que révéler ce qui somme toute est donné partout. Ce qui le caractérise en propre, c'est qu'en même temps qu'il révèle cette intrication, il en perturbe les hiérarchies classiques. L'événement est aussi une perte d'échelles. Un incident mineur peut déclencher un changement de grande envergure. Une rencontre ou une séparation (niveau social) peut induire une aggravation de la maladie, une crise propre à cette maladie peut induire à son tour des changements au niveau social (professionnel), un événement qui appartient à la sphère de la vie privé — une rencontre — peut avoir de profonds retentissements sur des pratiques professionnelles.

L'événement somme la personne d'interroger son histoire, de démêler cette complexité. Mais l'enquête est interminable. L'enquête de responsabilité comme celle d'explication ou de compréhension ne rencontre pas de terme ultime. La langue échoue à dire intégralement et définitivement comment s'articulent, s'ordonnent ou s'opposent ces différents niveaux de la réalité.

Cette complexité structurelle pose du même coup la question de l'articulation des disciplines concernées. Si la psychanalyse, l'histoire, les théories du langage et la sociologie semblent toutes convoquées, c'est la complémentarité des sciences sociales et de la psychanalyse qui se trouve au cœur du débat ³⁹. Toutefois le terme même de complémentarité mérite examen. Il semble bien que selon les auteurs, voire selon les moments d'un même texte, des conceptions différentes de cette complémentarité sont à l'œuvre. Parfois, on comprend cette complémentarité comme étant celle de deux dimensions différentes, indépendantes, irréductibles l'une à l'autre et dont l'articulation, à la manière des "dimensions" d'un espace vectoriel, permet une compréhension meilleure des phénomènes humains. Cette conception bipolaire se retrouve sous des formes diverses, depuis l'ethnopsychanalyse complémentariste de G. Devereux jusqu'à la "réciprocité des perspectives" ou sous des formes plus dialectiques comme celle qu'expose V. De Gaulejac ⁴⁰ qui articule complémentarité et contradiction. Parfois, au contraire, ce n'est plus l'idée de deux approches indépendantes qui prévaut, mais plutôt l'idée d'emboîtement, faisant de la psychanalyse une discipline plus fondamentale que la sociologie. Leur spécificité est alors rapportée à un "réglage de focale", la sociologie traitant des conditions "macro" et la psychanalyse des histoires singulières. Les événements que nous avons rencontrés nous suggère un autre type de complémentarité, une complémentarité qu'on pourrait

³⁹ Comme en témoigne le nombre de publications récentes sur ce thème.

⁴⁰ V. de GAULEJAC "Sociologie et psychanalyse de récits de vie : contradictions et complémentarités" Etudes et Séminaires n° 8 *L'histoire de vie au risque de la recherche, de la formation et de la thérapie*. 1992, pp. 22-31. L'auteur cite Serge Doubrovsky : « je peux raconter deux vies qui sont les miennes et pourtant différentes, et pourtant tout aussi vraies l'une que l'autre : celle que je me suis construite (ou qu'on m'a construite en analyse, sur le divan, articulée autour de l'œdipe), et celle qui résulte de mon être de classe et de race ... Je suis quelque part à l'intersection de schémas qui ne sont pas superposables. Je gis sous un œdipe gros comme une montagne. Je geins dans l'étau des contradictions de classe et de race. »

qualifier de "chimère fractale ⁴¹", au sens où quelque soit le raffinement de l'analyse dans l'un ou l'autre domaine on rencontre un noyau, un résidu qui relève de l'autre discipline. L'événement biographique, singulier et privé, révèle ce qu'il y a de plus profondément social — les victimes d'inceste ne revendiquent-elles pas la parole de la Loi plus que l'écoute du psychanalyste ? — alors que dans le même temps les théories actuelles du "management" découvre que « tout n'est pas économique en économie ».

Mais la complexité de l'événement n'est pas seulement structurelle, elle est aussi **processuelle**, par rapport au temps et par rapport au récit. L'événement provoque le récit, libère la parole. En témoignent les propos de G. Duby comme ceux des psychanalystes. En témoignent aussi notre propre expérience : nos quatre narrateurs se sont engagés dans l'expérience de recherche que nous avons proposée à la suite d'événements biographiques marquants ⁴². Dans ce processus le langage est mis en position seconde d'après-coup. Mais la parole crée aussi l'événement : le soi-disant accident est reconstitué au cours d'une analyse, et plus généralement nous avons souligné la dimension conversationnelle de la constitution de l'événement biographique. Par ailleurs l'événement prend sens en étant rapporté à d'autres événements antérieurs, alors qu'en même temps il en modifie également le récit. Il se

⁴¹ Un ensemble de Mandelbrot. Voir James GLEICK *La théorie du chaos* Albin Michel, 1989 pp. 275-278.

⁴² Pour Monsieur B. : un accident neurologique récent a provoqué des troubles de la mémoire qui pourraient bien aller en s'aggravant. Françoise C. avait décidé de se faire réopérer et de « mettre toutes les chances de son côté ». Pour Mathilde Y., sa décision fait suite à l'interruption de son analyse. Enfin, pour Dolorès de C., on peut penser que le désir de ses enfants de retrouver leurs racines qui s'était concrétisé récemment par un voyage en Espagne (voyage "échoué" car ils ne disposaient pas de renseignements suffisants pour identifier les lieux et les gens) est à l'origine de son engagement dans cette enquête : la demande de Dolorès était au départ qu'on lui rédige une biographie "arrangée" où son mari n'était plus le demi-frère de sa mère.

peut également qu'un événement révèle comme événement ce qui en son temps n'en était pas un ⁴³.

Le discours du narrateur, est une circulation à l'intérieur du passé, qui met autant en relation du passé avec du passé antérieur (réflexion) qu'il n'établit une simple relation présent / passé (introspection).

Trois temps au moins sont donc à prendre en compte pour chaque événement :

T1 : le temps de l'événement qui, on l'a vu peut être une condensation ponctuelle d'une période plus ou moins longue

T2,1, T2,2, T2,3,... les évocations de l'événement qui en fixent largement le récit et le sens. En général, il n'y a qu'un temps T2, mais il peut y avoir des reprises T2,2, T2,3 ... avec production de nouveaux sens, qui ensuite coexistent ou s'excluent ⁴⁴.

T3 : le temps de l'énonciation lié souvent à un événement qui a "déclenché" l'engagement du narrateur dans cette expérience de recherche mais qui reste à l'écart du récit proprement dit.

Les événements biographiques sont en quelque sorte pour le chercheur, les *momuments* de l'histoire individuelle qu'il étudie. Un monument célèbre quelqu'un ou commémore un événement d'un passé révolu dans un style et avec un sens qui sont ceux du moment de la création du monument , et on le regarde aujourd'hui, marqué par notre propre histoire.

⁴³ Un événement, resté longtemps sans importance, peut jouer le moment venu un rôle décisif en fonction de circonstances nouvelles. F. Godard en cite un exemple dans l'article déjà mentionné : "L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation" . Dans l'article de Dominique Dessors, Jean Schram et Serge Volkoff "Du *handicap de situation* à la sélection-exclusion" on trouve également des biographies où un licenciement fait soudainement apparaître le "non-événementiel du passé" comme un événement après coup. Les « témoignages sont émaillés de ce que nous appellerons des "non-événements" : pas de formation quand d'autres en bénéficient, pas le même niveau d'évolution matérielle du poste (...) » .

⁴⁴ Le premier accouchement de Dolorès est un exemple d'événement pour lequel deux sens largement inconciliables coexistent. En revanche, la reconstitution du soi-disant accident a évacué chez Mathilde toutes les interprétations précédentes.

Les complexités **structurelle** et **processuelle** ne peuvent être pensées indépendamment l'une de l'autre. Parce que l'enquête sur la complexité structurelle se révèle interminable, elle permet ou oblige à des reprises, et parce que de nouveaux événements viennent bousculer un sens incertain, cette enquête est relancée chaque fois qu'un événement "dit" quelque chose de radicalement nouveau ⁴⁵.

Cette enquête interminable de sens est déjà au cœur de la tragédie grecque. « Dans la perspective tragique, l'homme et l'action humaine ne se présentent pas comme des essences qu'on pourrait cerner, mais comme des problèmes qui ne comportent pas de réponse, des énigmes dont le double sens reste sans cesse à déchiffrer. La tragédie est le premier genre littéraire qui présente l'homme en situation d'agir, qui le place au carrefour d'une décision engageant son destin. Mais ce n'est pas pour souligner dans la personne du héros les aspects d'agent autonome et responsable. C'est pour le peindre comme un être déroutant, contradictoire et incompréhensible : agent mais aussi bien agi, coupable et pourtant innocent, lucide en même temps qu'aveugle⁴⁶ ». La signification d'une action demeure largement opaque à l'agent lui-même, et ce sont les péripéties de l'action qui le découvrent après coup à ses propres yeux, et lui révèlent ce qu'il est et ce qu'il a fait. S'il est évidemment aventuré de comparer la tragédie grecque au genre contemporain du récit autobiographique, il n'en reste pas moins qu'ils ont en commun cette quête de sens, nourrie d'interrogations existentielles : *Que s'est-il passé ? Qui suis-je ?* L'événement biographique est en même temps un problème d'action concret et une énigme ⁴⁷.

⁴⁵ L'exemple cité par G. Bourloux que nous avons reproduit page 70 en est une illustration parfaite.

⁴⁶ Voir l'article de Jean-Pierre Vernant sur la tragédie grecque dans l'Encyclopédia Universalis.

⁴⁷ Tolstol, dans *la Mort d'Ivan Ilitch*, attribue ce pouvoir de questionnement au seul événement biographique majeur que constitue l'approche de la mort.

Cette double complexité situe l'événement biographique à l'articulation du temps et du structurel, du relationnel et du biographique, du diachronique et du synchronique. L'événement biographique infléchit la ligne de vie, modifie le système relationnel d'action concret et provoque des interactions en vue de constituer le sens de l'événement. Parce qu'il oblige à une réélaboration des représentations de soi, de la société et du monde, parce qu'il est déstructurant, l'événement structure le temps. Sur le fil du temps continu, les événements marquants inscrivent des repères, forment un **calendrier privé**. Au moment où s'installe un désordre, où les structures se désorganisent, le temps se cristallise alors que se révèle quelque chose de fondamental du lien social.

OUVERTURES

L'événement biographique : objet de la modernité

Nous écrivions dans l'introduction que, selon nous, la complexité des événements biographiques en fait des révélateurs privilégiés du lien social à deux niveaux. D'abord, parce qu'ils révèlent les modes de régulation sociale spécifiques de chaque société. Ensuite, parce que certains d'entre eux, en transgressant les règles qui permettent que de tels liens se constituent, révèlent ce qui constitue les conditions de possibilités mêmes du lien social.

Les récits que nous avons recueillis relatent des cheminements biographiques dont les étapes principales scandent une construction identitaire toujours à reprendre. Le parcours de Monsieur B. est celui de la construction d'une identité professionnelle, par spécifications progressives, sans crises ni renversement. L'itinéraire de Françoise C. est marqué par les épreuves successives de sa maladie qui semblent contribuer à la constitution de son identité : on se souvient de sa ligne de vie régulièrement ascendante. Après avoir franchi des épreuves douloureuses, la biographie de Dolorès de C. se désorganise au lendemain du mariage avec le demi-frère de sa mère. Bien qu'un certain nombre d' "erreurs" semblent avoir été commises par la suite, c'est cet événement incestueux principalement qui semble empêcher toute reconstruction d'une identité stable. Quant à Mathilde Y. , elle aura

consacré toute son énergie à être reconnue « comme être humain » avant même de pouvoir se constituer une identité sociale. Pour les quatre narrateurs, de toute façon, le temps est en quelque sorte la matière première de leur construction ou reconstruction identitaire. Construction qui doit intégrer dans chaque cas un élément contingent et déterminant puisque l'orientation de ces quatre biographies repose principalement sur des rencontres. Rencontres qui auraient pu ne pas se produire, révélant ainsi le caractère aléatoire et imprévisible que peut revêtir une existence.

Les calendriers privés que nous avons mis en évidence sont, à ce titre, caractéristiques de notre société. D'abord parce qu'ils témoignent d'une prise en charge largement individuelle de cette construction identitaire.

Quelle pouvait être la représentation de l'événement dans la France d'il y a quelques centaines d'années ? Ce serait une enquête très longue si on voulait la mener réellement. Contentons nous de citer Pascal qui y fait de nombreuses allusions : Selon lui, « l'événement est une manifestation de Dieu ⁴⁸ » et dans l'admirable "Prière pour demander le bon usage des maladies", nous lisons « Faites, mon Dieu, que dans une uniformité d'esprit toujours égale je reçoive toute sorte d'événements ⁴⁹. » Au moment de réfléchir longuement sur la mort de son père, Pascal écrit que, quand on considère cet événement « dans les lumières de la foi », on conclut que « la providence de Dieu est l'unique véritable cause des accidents que nous appelons des maux ⁵⁰ ». Pascal ne peut être tenu pour représentatif des modes de penser de son époque, mais ces citations suffisent à montrer qu'au XVII^{ème} siècle les

⁴⁸ Blaise PASCAL *Œuvres complètes* Lafuma, fragment 948 des Pensées.

⁴⁹ *Ibid.* p. 365.

⁵⁰ *Ibid.* p. 275.

événements d'une vie sont perçus comme des fatalités dont il faut s'accommoder. On est loin de l'idéal d'auto-production de sa propre existence que l'on peut prôner aujourd'hui dans les sociétés occidentales industrialisées où la prescription de l'auto-construction identitaire est conçue parfois de façon si péremptoire, qu'elle peut conduire des parents à refuser de *nommer* leur enfant⁵¹.

Dans les sociétés traditionnelles, les étapes de la construction identitaire d'un individu sont socialement définies et ritualisées : les rites de passage, qui sanctionnent l'accession à un nouveau statut, forment les étapes d'un calendrier privé et partagé qui trouve sa place au sein d'un calendrier social et religieux en phase avec les rythmes de la nature. Des rituels spécifiques pour apaiser la douleur complètent ce dispositif de prise en charge sociale de l'existence individuelle. Les événements sont vécus sur le mode de l'interdépendance du moi, du monde et de la société. Ce qui, du coup, confère à la maladie un statut symbolique autre : Les Songhay du Niger, par exemple, considèrent la maladie comme un "langage des dieux"⁵².

Les événements biographiques qui informent l'existence de Mathilde et de Dolorès sont révélateurs de la modernité de manière particulière en ce qu'il n'y a pas eu de sanction sociale du non-respect des règles fondamentales qui constituent le lien social. Mathilde, enfant, a été victime de violence, de viol et d'inceste. La société a ignoré la faute des adultes. Tout au plus a-t-elle offert à Mathilde une écoute et la possibilité de "partager" sa souffrance dans le cadre privé d'un cabinet d'analyste. Dans le cas de Dolorès, victime de viol et d'inceste, la société a couvert la faute en entérinant le mariage avec le demi-frère de sa mère.

⁵¹ Everett Cherrington HUGHES *Men and their work* The free Press, 1958, p. 21.

⁵² François LAPLANTINE *Anthropologie de la maladie*. Payot, 1986, P. 134.

De toute façon, écrit François-Louis Coste, « la Loi ne connaît pas le mot "inceste". Comment donc la Justice, qui ne doit apprécier les conduites humaines qu'avec les mots de la Loi, peut-elle tenir, sur les comportements incestueux, un discours qui soit intelligible par la victime et par son père en demeurant fidèle au langage qui légitime sa parole ? » En quoi la justice peut-elle avoir un rôle réparateur ? Ce n'est pas tant au niveau premier de sa fonction qui est de mettre en équation l'infraction et le châtement qu'au niveau symbolique de la sanction qu'elle proclame. « Elle vient, comme le sceau de l'authentification, attester qu'au terme du rite judiciaire la Vérité est enfin manifestée. (...) Ce qui est dit est vrai parce qu'il peut être sanctionné selon la Loi ; ce qui est sanctionné est vrai puisqu'il peut être dit selon la Loi ⁵³. » La sanction sociale dit le vrai en même temps que le juste. La catastrophe fondatrice de la biographie de Mathilde est restée non sanctionnée et la "faute" qui brise l'existence de Dolorès, à l'inverse, n'a pas été reconnue comme une faute par la société ⁵⁴.

Dans les sociétés traditionnelles, le manquement aux règles de prohibition de l'inceste, quelque soit la définition qui prévaut, est socialement sanctionné de manière très sévère. Les punitions, proportionnelles à la gravité de la faute, peuvent aller jusqu'à la mort des contrevenants ⁵⁵.

Enfin, notre propre questionnement est situé lui-même à l'intérieur de cette conception moderne de l'événement biographique.

⁵³ François-Louis COSTE "Les mots de la Loi, les maux de la Justice" dans *Le sang des mots* Eva THOMAS Mentha 1992, p. 285.

⁵⁴ Rappelons que la loi interdit le mariage avec un oncle ou une tante mais peut accorder des dérogations.

⁵⁵ On en trouve de nombreux exemples dans Sigmund FREUD "La peur de l'inceste" dans *Totem et Tabou* Petite bibliothèque Payot 1985 et dans l'article de Françoise HERITIER "Symbolique de l'inceste et de sa prohibition" publié dans l'ouvrage *La fonction symbolique Essais d'anthropologie* réunis par M. IZARD et P. SMITH.

N'avions-nous pas posé au début de ce travail comme allant de soi, que c'était à la personne elle-même de définir quels furent les événements marquants de son existence et de refuser de prendre a priori pour tels ceux que la société enregistre comme les étapes d'un cycle bio-social prédéfinies ? Plus radicalement, ce n'est pas seulement la décision du chercheur de "construire" un concept d'événement biographique qui doit être rapportée à la modernité. C'est tout autant "le" biographique qui s'impose comme objet de notre temps. Il est inutile de rappeler ici l'augmentation exponentielle des "genres" littéraires biographique et autobiographique, qui semble en première analyse étroitement liée à la mobilité sociale, laquelle est bien un trait caractéristique de notre société.

Nous avons dit plus haut que les événements biographiques étaient d'emblée des événements sociaux. Sociaux, au sens où ils sont pris au sein des modalités de régulation sociale en vigueur dans notre société. C'est à ce titre qu'ils sont révélateurs du lien social dans sa dimension historique ou encore de ce que Robert Castel appelle une "a-sociale-sociabilité". Ce sont des événements sociaux, mais d'une société où « le social n'est plus ce qu'il était ⁵⁶ », où les références collectives se sont appauvries, où les calendriers privés sont les seuls repérages du temps. L'enquête menée par H. Sacks ⁵⁷ sur la perception des événements du monde est significative de cet état de fait. Sacks a en effet noté la récurrence de l'expression « il ne se passe rien » dans les propos de veuf ou de veuve suicidaire. Il note également que de manière générale, les événements du monde sont repérés sur une échelle de temps qui les relativise aux relations interpersonnelles du sujet :

⁵⁶ Rober CASTEL *La gestion des risques* Editions de minuit, 1981, p. 184.

⁵⁷ Recherche citée par Jean-Luc PETIT "La constitution de l'événement social" dans *L'événement en perspective* EHESS, 1991, p. 31-32.

« Kennedy a été assassiné deux semaines après nos fiançailles » . A l'inverse des sociétés traditionnelles où les calendriers collectifs obligent l'individu à se plier aux rythmes sociaux et religieux du groupe, ce sont donc nos propres événements biographiques qui servent de repères temporels fondamentaux.

Mais avant même de pouvoir identifier les "épiphaneia" d'un calendrier privé, condition préalable à la reconnaissance des calendriers sociaux et dont la constitution s'identifie le plus souvent aux étapes d'une construction identitaire, il faut que cette opération de marquage du temps soit possible, qu'on sache "discrétiser" ⁵⁸ le temps ; « L'horloge et le calendrier assure que je suis "un homme de mon temps" ⁵⁹ » . Les événements biographiques, révélateur du lien social dans son fonctionnement manifeste ou au niveau des règles fondamentales qui fondent ce lien, dévoilent aussi parfois les conditions requises pour l'existence même d'une règle. L'une de ces conditions nous semble résider précisément dans la capacité à "discrétiser" le temps, à le baliser, à le rendre discontinu, capacité requise pour accéder au niveau symbolique. C. Lévi-Strauss ne souligne-t-il pas que ce processus est déjà à l'œuvre dans la pensée mythique ? « La discontinuité est obtenue par élimination radicale de certaines fractions du continu. Celui-ci est appauvri, et des éléments moins nombreux sont désormais à l'aise pour se déployer dans le même espace ⁶⁰. »

Un événement comme le "soi-disant accident" de Mathilde, dominé par un inceste du père dans la petite enfance, semble être de nature à empêcher la constitution de cette capacité spécifique à "discrétiser" le temps.

⁵⁸ Discrétiser : rendre "discret" au sens mathématique du terme, c'est-à-dire discontinu, séparé.

⁵⁹ Peter BERGER et Thomas LUCKMANN *La construction sociale de la réalité* Méridiens Klincksieck, 1986, p. 43.

⁶⁰ Claude LEVI-STRAUSS *Le cru et le cuit*, Plon 1964, p.61.

Mathilde essaie de construire un rapport magique au temps : « Ma grand-mère s'est mariée à 19 ans, ma mère s'est mariée à 19 ans, et moi je me suis mariée à 19 ans. » Les événements ne s'inscrivent pas sur la ligne du temps en fonction d'un enchaînement qui trouve sa logique dans l'histoire de Mathilde, mais au contraire c'est le temps qui semble exercer son pouvoir sur les événements ⁶¹. Mathilde nous dira également à la fin des entretiens que ses tendances suicidaires se sont manifestées à 9 ans, 18 ans et 27 ans, attribuant délibérément un sens au fait que l'on ait affaire à des périodes de 9 ans. Enfin, il y a toujours eu beaucoup de confusion dans ses propos pour dater la naissance de sa sœur ou d'autres événements auxquels elle attachait une grande importance. Nous avons noté que sa "ligne de vie" ne permettait pas de repérer un calendrier privé et elle a d'ailleurs tenu à tracer une seconde "ligne de vie" d'une extrême précision sur papier millimétré qui ne fournit pas, elle non plus, de périodisation de son existence. Enfin, , rappelons-nous, elle attendait de ces entretiens une mise en ordre chronologique de sa biographie.

Nous voudrions avancer l'hypothèse d'une relation entre l'inceste intergénérationnel (ici, père / fille) et cette difficulté à ordonner et à "baliser" le temps .

Nous avons déjà dit plus haut que nous n'avions pas trouvé d'étude spécifique sur ce type d'événement. Levi-Strauss pense même qu'il ne présente pas de trait spécifique par rapport à tout autre forme d'inceste⁶² dans le cadre de sa théorie qui rapporte l'interdit de l'inceste exclusivement à l'échange des femmes.

⁶¹ Au demeurant, la grand-mère de Mathilde ne s'est pas mariée à 19 ans. C'est donc bien un temps magique recréé.

⁶² Voir note 17.

Quels sont les fondements des interdits intergénérationnels ? La Loi semble y attacher une valeur symbolique spécifique cependant puisqu'elle interdit les alliances entre beau-père et bru, belle-mère et gendre⁶³, même après un divorce.

Nous faisons l'hypothèse qu'il s'agit davantage d'un interdit qui permet que se constitue une règle qu'une règle proprement dite. Les générations existent à partir du moment où la fonction paternelle et l'interdit de l'inceste sont posés. Distinguer les générations, c'est permettre ensuite le marquage du temps, c'est permettre d'échapper au "temps qui coule", c'est pouvoir créer de la discontinuité à partir du continu — opération fondamentale déjà à l'œuvre dans la pensée mythique — et disposer ainsi d'une des capacités requises pour accéder au niveau symbolique : « La transmission de la fonction signifiante a plus d'importance que les signifiés mêmes⁶⁴ ».

⁶³ Interdit qui ne peut donc s'expliquer simplement par le nom.

⁶⁴ Giorgio AGAMBEN *Enfance et histoire. Dépérissement de l'expérience et origine de l'histoire* Payot, 1989, p. 108.

Pour une théorie des catastrophes biographiques

Nous sommes parvenu au terme de notre parcours. Non pas que nous considérons avoir achevé la tâche que nous nous étions fixée. Mais il nous semble que nous sommes arrivé à un tournant de ce programme de recherche, qui demande qu'on s'y arrête pour en partager les interrogations et en soumettre les conclusions provisoires à la critique.

Si nous pouvons dès à présent noter que notre méthodologie nous a permis de saisir des biographies extrêmement différentes, beaucoup d'autres biographies devront être analysées pour valider notre thèse analytique et commencer à construire une typologie solide d'événements biographiques.

Au début de cette recherche, nous avons pensé consacrer la partie principale du travail à l'étude des catastrophes. Les catastrophes biographiques n'étant a priori qu'une espèce particulière d'événement biographique, il nous avait semblé indispensable de commencer par une exploration de cette catégorie enveloppante. De fait, d'une part, cette exploration s'est révélée plus exigeante que nous ne l'imaginions avant de l'entreprendre, ce qui nous a conduit à déplacer notre objet d'étude et à centrer notre recherche sur cette catégorie très générale de l'événement biographique. Mais d'autre part elle nous a montré aussi que la notion de catastrophe que nous nous étions forgée devait être repensée.

Nous voulions y voir un enchevêtrement complexe de facteurs largement indépendants parmi lesquels l'action de l'acteur lui-même s'insère, pouvant aller jusqu'à développer une "logique catastrophique". Nous pensions évidemment qu'une catastrophe était le lieu d'un

changement radical et irréversible de situation, d'un "revers de fortune". Nos récits n'ont pas invalidé cette conception de la catastrophe, bien au contraire puisque nous en avons même fait une catégorie particulière d'événements dans la typologie que nous avons proposée⁶⁵.

Mais tout au long de ce travail, une autre approche de la catastrophe s'est mise en place peu à peu. Une approche non plus sémantique et compréhensive mais une approche extensive qui s'exprimerait plutôt en termes de "degré" de gravité qu'en termes de "genre" d'événement. Un événement étant alors plus ou moins catastrophique selon le niveau de mise en cause du lien social qu'il induit. Nos récits nous ont permis de repérer quatre "niveaux" de gravité : les événements de "carrière" (Monsieur B.), les événements qui mettent en cause la santé (Françoise), les événements qui transgressent les règles du lien social (Dolorès de C.) et les événements qui entravent la constitution même d'une règle (Mathilde) . Il nous faudra entreprendre une autre enquête pour examiner les modalités possibles d'articulation de ces deux approches qui semblent bien à première vue relever de "jeux de langage" différents.

Mais, plus fondamentalement, ces deux approches restent étroitement tributaire d'une conception morphologique de la catastrophe. Hors du temps, et en deçà de toute parole. Une idée de catastrophe "en-soi", identifiable formellement.

A notre connaissance, nous disposons de deux exemples de théorie de "catastrophes en-soi". La classification des catastrophes élémentaires de René Thom et une théorie des catastrophes de S. Ferenczi qui ordonne les grands événements de la phylogénèse depuis l'apparition de la vie organique jusqu'à l'hominisation et qui les met en

⁶⁵ Voir p. 298.

correspondance avec les grandes étapes de l'ontogénèse dont la naissance constitue la catastrophe majeure ⁶⁶.

Nous ne disposons donc que d'une théorie des catastrophes biographiques pour les premiers instants de la vie, et nous restons démunis pour les développements ultérieurs de l'existence, qui, en particulier, font intervenir le langage.

Et c'est précisément dans cette voie que notre enquête nous a révélé l'insuffisance de notre réflexion préalable concernant les catastrophes biographiques. Si l'événement en-soi peut être qualifié d'une gravité donnée, c'est d'emblée dans l'échange avec les autres qu'il se constitue comme événement. Nous avons souligné à plusieurs reprises que la constitution de l'événement est conversationnelle et mesuré les effets déstabilisateurs qu'il peut avoir, lorsque la personne se trouve dans l'impossibilité d'exprimer ce qu'elle ressent et de trouver une écoute. La "voix" de l'autre, indispensable à la constitution même de l'événement, permet que se forment un "événement pour-soi" et un "événement-pour les autres".

C'est au cœur de ce processus de constitution que s'est révélée une seconde insuffisance de notre conception formelle initiale. Non seulement le langage et l'échange sont consubstantiels de l'événement, mais en réalité deux processus de constitution de l'événement, largement autonomes, ont été mis en évidence. D'une part l'événement est une première fois partagé, en son temps le plus souvent, et d'autre part, il demande à être sanctionné. Nous avons vu qu'un événement biographique peut être partagé sans être sanctionné (la rupture de Françoise et d'André), qu'il peut être mal sanctionné (le mariage de

⁶⁶ Sandor FERENCZI *Thalassa Psychanalyse des origines de la vie sexuelle* Payot 1974. Cet ouvrage écrit directement en allemand par l'auteur en 1924, porte un titre différent dans l'édition hongroise de 1929 : "CATASTROPHE dans le développement du fonctionnement génital".

Mathilde), qu'il peut être "contre-sanctionné" (l'erreur judiciaire) et qu'il peut être sanctionné sans être partagé (le mariage de Dolorès) . Il s'agit donc bien de processus de constitution auxquels autrui participe de manière essentielle, mais à des titres largement différents et non interchangeables. Le partage de l'événement concerne la sphère privée de la personne, ses proches. La sanction de l'événement est de l'ordre public ou social. Sanctionner, c'est dire le vrai et le juste. Et selon l'événement, il semble qu'il y ait des niveaux spécifiques pertinents de sanction. Pour Françoise, l'abandon d'André ne pouvait être sanctionné que par un échange direct avec lui alors que pour les victimes d'inceste, c'est au niveau de la Loi que la sanction doit être posée. L'expérience de Mathilde, est à ce titre particulièrement éclairante. Il ne suffit pas en effet que Mathilde reconstitue le "soi-disant accident" et lui donne un sens dans le cadre privé d'une psychanalyse, il faut que son histoire soit écrite et rendue publique, seul substitut possible d'une Loi qui ne peut plus jouer son rôle. Malgré son autorité, le psychanalyste ne peut remplir cette fonction qui échoit en propre à une instance sociale. Un concept de catastrophe biographique doit pour le moins intégrer ces deux dimensions du partage et de la sanction. La sanction est le fait d'un rituel. Le rite, absent des calendriers privés, « qui transforme les événements en structures⁶⁷ » , travaille souterrainement les biographies, même dans les sociétés "chaudes".

⁶⁷ Claude LEVI-STRAUSS *La pensée sauvage*. Plon, 1962, p. 49. Le jeu, en revanche, transforme des structures en événements.

BIBLIOGRAPHIE

- AGAMBEN G. *Enfance et Histoire. Dépérissement de l'expérience et origine de l'histoire* Payot 1989.
- ALTHUSSER L. *L'avenir dure longtemps* Stock / IMEC 1992.
- APFELBAUM E. "Pourquoi maintenant ?" dans *Psychisme et Histoire Technologies Idéologies Pratiques* Vol VIII pp. 267-277.
- BAILLY F. *A propos de l' "objet" scientifique. La coupure sujet/objet : coupure universelle ou coupure décisive ?* Texte dactylographié 1992.
- BALMARY M. *L'homme aux statues. Freud et la faute cachée du père* Grasset 1979.
- BARTHES R. *Fragments d'un discours amoureux* Seuil 1977.
- BERGER P. et LUCKMANN T. *La construction sociale de la réalité* Méridiens Klincksieck 1986.
- BERTAUX-WIAUME I. "Analyse du récit de vie et paradigme indiciaire" dans *Etudes et Séminaires n° 8 L'histoire de vie au risque de la recherche, de la formation et de la thérapie. Colloque international de Vaucresson* 1991. pp. 13-21.
- BERTRAND M. et DORAY B. *Psychanalyse et Sciences sociales La découverte* 1989.
- BESSE J. M. *L'épistémologie contemporaine face à l'invention dans les Sciences* Texte inédit. 1991.
- Biographie et cycle de vie* Colloque organisé par l'Association internationale de sociologie Marseille 1988.
- Biographies* Les Cahiers de Philosophie n° 10 Printemps 1990.
- BINSWANGER L. *Introduction à l'analyse existentielle* Editions de Minuit 1971.
- BOUDON R. *La place du désordre* PUF 1985.
- BOURDIEU P. *La noblesse d'état. Grandes écoles et esprit de corps* Editions de Minuit 1989.

- BOURDIEU P. avec WACQUANT L. J. D. *Réponses* Seuil 1992.
- BOURLoux G. "Que m'arrive-t-il ?" dans *Événement et psychopathologie* édit. GUYOTAT J. et FEDIDA P. SIMEP 1985.
- BORGES J. L. *Ficciones* La oveja negra 1984.
- BRAUDEL F. *Ecrits sur l'histoire* Flammarion 1969.
- BRODA J. *La clinique au travail* Communication au Colloque de l'Association Internationale de Sociologie 1992.
- CASTEL R. *La gestion des risques* Editions de Minuit 1981.
- CAUSSAT P. *L'événement* Desclée de Brouwer 1992.
- de CERTEAU M. *Histoire et psychanalyse entre science et fiction* Gallimard 1987.
- CONEIN B. "Peut-on observer l'interprétation ?" dans *Les formes de l'action* EHESS 1990. pp. 311-334.
- Confrontation. Accident et Catastrophe* Cahiers n° 7 Aubier Prinyemps 1982.
- COURGEAU D. et LELIEVRE E. *Analyse démographique des biographies* INED 1989.
- COSTE F. L. "Les mots de la loi, les maux de la justice" dans *Le sang des mots* THOMAS E. Mentha 1992.
- DAVIDSON D. *Essays on Actions and Events* Clarendon Press 1980.
- DEBRU C. "Événement, structure et signification. Place de l'événement dans la biochimie" dans *Événement et Psychopédagogie* dir. GUYOTAT J. et FEDIDA P. SIMEP 1985.
- DE CONNINCK F. et GODARD F. "L'approche biographique à l'épreuve de l'interprétation. Les formes temporelles de la causalité" *Revue française de Sociologie* XXXI 1989. pp. 23-53.
- DEJOURS C. (sous la direction de) *Plaisir et souffrance dans le travail* Tome II Edition de l'AOCIP 1988.
- von DODERER H. *Un crime que tout le monde commet* Rivages 1990.

- DOUBROVSKY S. *Le livre brisé* Grasset 1989
- DUBAR C. *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles* A. Colin 1991.
- DUBET F. "Action et autoréflexion" dans *Les formes de l'action* EHESS 1990. pp. 171-193.
- DUBY G. *Le dimanche de Bouvines* Gallimard 1973.
- DUFOUR R. *Les mystères de la trinité* Gallimard 1990.
- DUPUY J. P. *Ordres et désordres. Enquête sur un nouveau paradigme* Seuil 1982.
- DURAND G. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire* Dunod 1964.
- ECO U. *Les limites de l'interprétation* Grasset 1992.
- FERENCZI S. *Psychanalyse I* Payot 1968.
- FERENCZI S. *Journal clinique* Payot 1968.
- FERENCZI S. *Thalassa* Payot 1974.
- FERENCZI S. *Psychanalyse IV* Payot 1982.
- FINK M. E. "Les concepts opératoires dans la philosophie de Husserl" dans *Husserl Cahiers de Royaumont Philosophie n° 3* Editions de Minuit 1959. pp. 214-230.
- FRECHET M. "Se re-concevoir" dans *Le courage* revue Autrement n°6 1992. pp. 137-149.
- FREUD S. *Totem et Tabou* Payot 1985.
- GARDINER M. *L'homme aux loups par ses psychanalystes et par lui-même* Gallimard 1981.
- de GAULEJAC V. *La névrose de classe* Hommes et Groupes éditeurs 1987.
- de GAULEJAC V. "Sociologie et psychanalyse de récits de vie : contradictions et complémentarités" dans *L'histoire de vie au*

risque de la recherche, de la formation et de la thérapie Etudes et Séminaires n° 8 Vaucresson 1991.

GAY P. *Freud, une vie* Hachette 1991.

GLEICK J. *La théorie du chaos. Vers une nouvelle science* Albin Michel 1989.

GOFFMAN E. *Les rites d'interaction* Editions de Minuit 1974.

GOFFMAN E. *Stigmates* Editions de Minuit 1975.

GOFFMAN E. *Les cadres de l'expérience* Editions de Minuit 1991.

GRANGER G. G. *Pensée formelle et Sciences de l'homme* Aubier Montaigne 1967.

GRANGER G. G. *Essai d'une philosophie du style* Odile Jacob 1988.

GREEN A. "Méconnaissance de l'inconscient" dans *L'inconscient et la science* dir. R.DOREY Bordas 1991.

HERITIER F. "Symbolique de l'inceste et de sa prohibition" dans *La fonction symbolique Essais d'anthropologie* réunis par IZARD M. et SMITH P. Gallimard 1979. pp. 209-243.

HUGHES E. *Men and their work* the Free Press 1958.

JEUDY H. P. *Le désir de catastrophe* Aubier 1990.

LAPLANTINE F. *Anthropologie de la maladie* Payot 1986.

LECLERC-OLIVE M. *Les origines du mouvement Tupaj Katari* 1988.

LECLERC-OLIVE M. *Les représentations de l'incertitude* 1989.

LEJEUNE P. *Le pacte autobiographique* Seuil 1975.

LEJEUNE P. *Je est un autre* Seuil 1980.

LEJEUNE P. *Moi aussi* Seuil 1986.

LEVI-STRAUSS C. *La pensée sauvage* Plon 1962.

LEVI-STRAUSS C. *Le cru et le cuit* Plon 1964.

LEVI-STRAUSS C. *Anthropologie structurale deux* Plon 1973.

LEVI-STRAUSS C. *Les structures élémentaires de la parenté* Mouton 1981

- OGIEN R. "Plaidoyer pour l'événement quelconque" dans *L'événement en perspective* EHESS 1991. pp. 203-227.
- PASCAL B. *Œuvres complètes* Lafuma Intégrale 1951.
- PASSERON J. C. "Biographies, flux, itinéraires, trajectoires" *Revue française de Sociologie* XXXI 1989. pp. 3-22.
- PENNEFF J. *La méthode biographique* A. Colin. 1992.
- PETIT J. L. "La constitution de l'événement social" dans *L'événement en perspective* EHESS 1991. pp. 9-38.
- PFLANZ M. et KEUPP H. "Le concept de la maladie : une perspective sociologique" dans *Revue internationale de Sciences sociales* 1977 vol XXIX n° 3 pp. 415-427.
- PHARO P. "Questions à la psychopathologie du travail" dans *Plaisir et souffrance dans le travail* sous la dir. de C. DEJOURS Editions de la AOCIP 1988.
- PIVIDAL R. *Le goût de la catastrophe* Presse de la Renaissance 1991.
- PRADE H. *Modèles mathématiques de l'imprécis et de l'incertain en vue d'applications au raisonnement naturel* Toulouse 1982.
- PRIGOGINE I. et STENGERS I. *Entre le temps et l'éternité* Flammarion 1992.
- Psychisme et Histoire Technologies Idéologies Pratiques* volume VIII n°1 à 4. Université de Provence.
- QUERE J. L. "Événement et temps de l'histoire. Sémantique et Herméneutique chez R. Koselleck" dans *L'événement en perspective* EHESS 1991. pp. 263-281.
- RICŒUR P. L. "Le discours de l'action" dans *La sémantique de l'action* édit. D. TIFFENEAU Editions du CNRS 1977.
- RICŒUR P. *Le conflit des interprétations* Seuil 1969.
- RICŒUR P. *Temps et Récit I* Seuil 1983.

- RICŒUR P. *Soi-même comme un autre* Seuil 1990.
- RICŒUR P. "Événement et sens" dans *L'événement en perspective*
EHESS 1991. pp. 41-56.
- SABATO E. *L'écrivain et la catastrophe* Seuil 1986.
- SAFOUAN M. *Le transfert et le désir de l'analyste* Seuil 1988.
- SARTRE J. P. *Saint Genet comédien et martyr* Gallimard 1952.
- SCHWARTZ O. *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du nord* PUF 1990.
- Sciences sociales et Psychanalyse Technologies Idéologies Pratiques*
volume X n°1. Université de Provence.
- SCORZA M. *Poésie 1961-1970*. Belfond, 1991.
- STENGERS I. (sous la dir.) *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*.
Seuil 1987.
- STEVENSON R. L. *Fables* Rivages 1990.
- THEVENOT L. "L'action qui convient" dans *Les formes de l'action*
EHESS 1990. pp. 39-69.
- THOM R. *Stabilité structurelle et morphogénèse* InterEditions 1972.
- THOM R. *Apologie du logos* Hachette 1990.
- THOM R. *Prédire n'est pas expliquer* ESHEN 1991.
- THOMAS E. *Le viol du silence* Aubier Montaigne 1986.
- THOMAS E. *Le sang des mots* Mentha 1992.
- TIFFENEAU D. éditeur. *La sémantique de l'action* Editions du CNRS
1977.
- TOLSTOI L. *La mort d'Ivan Illitch* Stock 1989.
- VEYNE P. *Comment on écrit l'histoire* Seuil 1971.
- WATZLAWICK P. , WEAKLAND J. et FISCH R. *Changements*.
Paradoxes et psychothérapie Seuil 1975.
- ZORN F. *Mars* Gallimard 1980.



